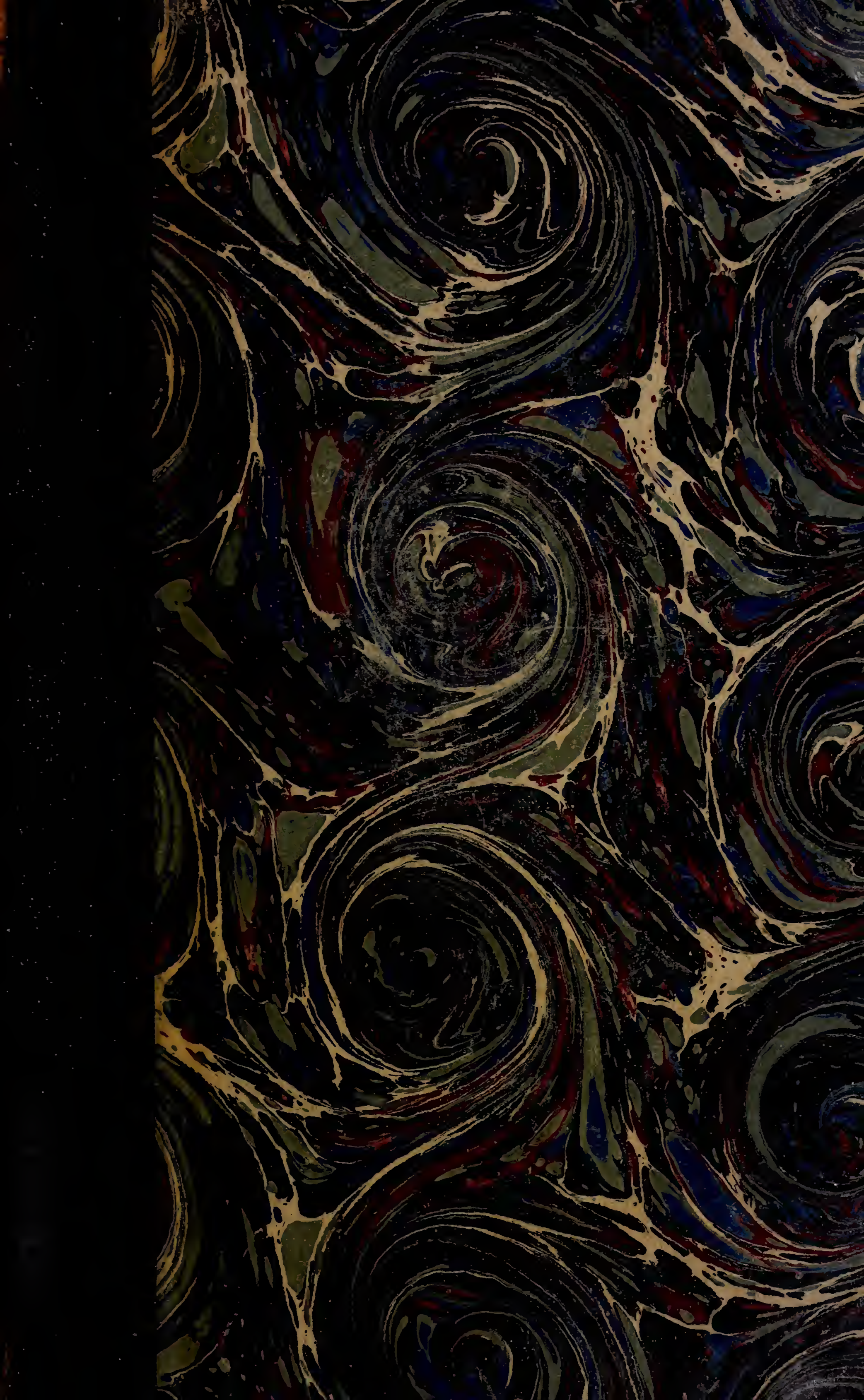
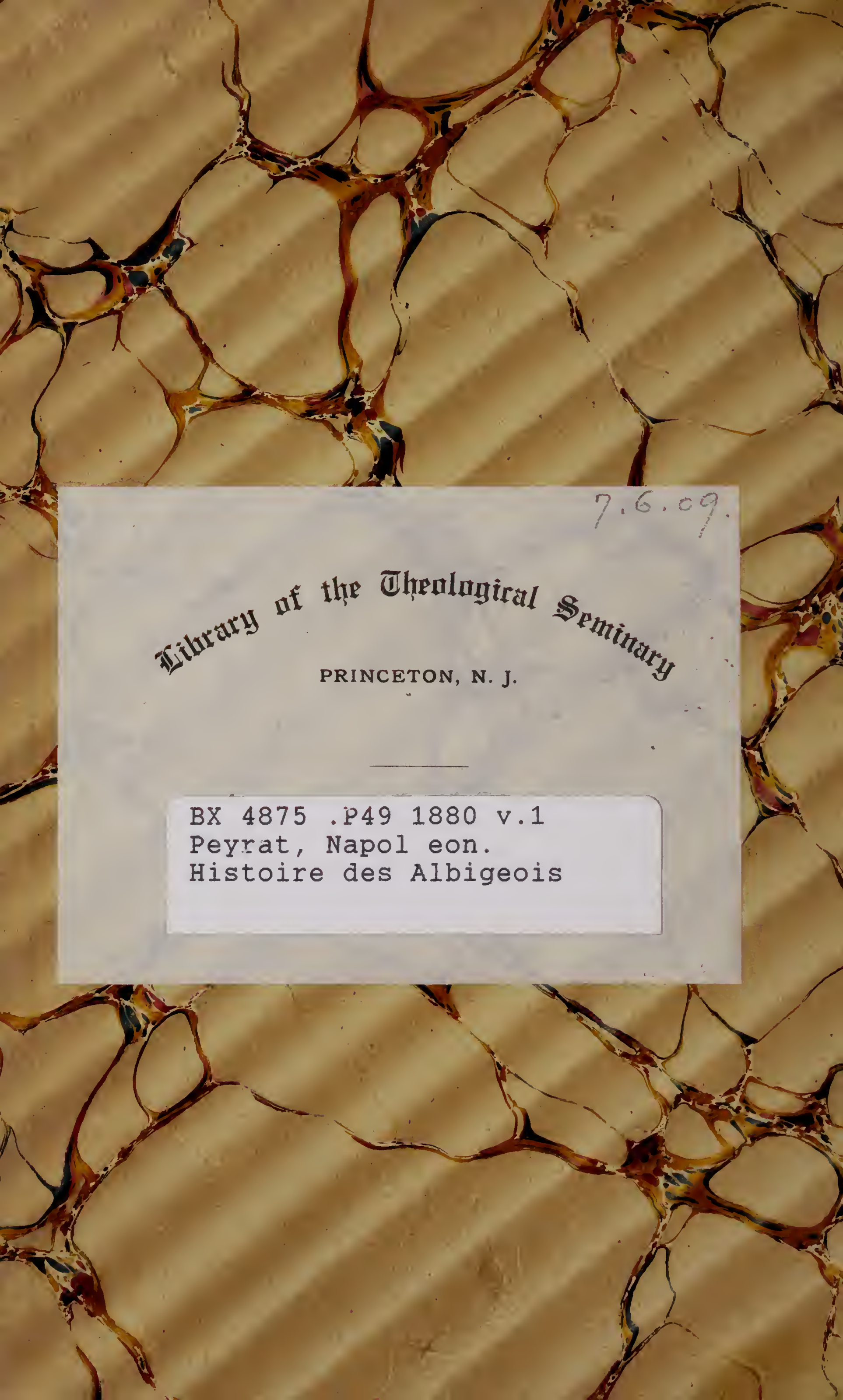



7.6.09.
Library of the Theological Seminary
PRINCETON, N. J.
BX 4875 .P49 1880 v.1
Peyrat, Napol eon.
Histoire des Albigeois



HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

I

LA CIVILISATION ROMANE

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

Ai! Tolosa é Provensa!
E la terra d'Agensa!
Bezers e Carcassey!
Quo vos vi! Quo vos vey!

BERNARD SICARD DE MARJEVOLS



PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
G. FISCHBACHER, ÉDITEUR
33, RUE DE SEINE, 33

1880

A MONSIEUR LE BARON

FERNAND DE SCHICKLER

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

J'écris l'histoire des Albigeois qui, pour leur Christ et leur patrie, soutinrent, au moyen âge, une lutte tragique contre Rome, les rois de France et les croisades de l'Europe. Toulouse était leur métropole, les Pyrénées leurs forteresses sauvages, les plaines du Midi leurs vastes champs de bataille. Dans ce cirque immense des Cévennes et de la Méditerranée, des Alpes et de l'Océan, sous les bannières de l'Agneau et du Lion, combattirent, dans une mêlée horrible de vingt ans, deux millions d'hommes. Là succombèrent des rois, des princes, des capitaines, les chefs féroces de la

Croix et les héros du céleste Amour. Là périrent dans le sang, avec la justice et la liberté, l'antique nationalité cantabre, la jeune civilisation romane, la double renaissance évangélique de l'Occident. Ce fut comme la ruine d'un monde. Qui souleva toutes ces tempêtes? La théocratie romaine.

Mais voyez ce fantôme qui vient s'asseoir sur votre seuil en gémissant. L'Eglise johannite d'Aquitaine implore aujourd'hui l'hospitalité de l'Eglise réformée de France. Elle sort des sépulcres pour vous raconter ses origines, ses guerres, ses douleurs, son martyre.

Votre Société forme comme un synode permanent, un aréopage religieux de l'histoire. Accueillez pieusement cette noble et sainte veuve. Elle n'est pas notre mère, mais sa sœur d'Orient. Elle vient de Pathmos et des sept Eglises d'Asie. Elle est la fille de l'Apôtre bien-aimé, et l'épouse mystique du Paraclet. Consolatrice, elle ne veut pas être consolée, non plus que la Rachel d'Hérode. Ses enfants ont été égorgés ; elle n'a plus de descendants sur la terre. A-t-elle seulement un

tombeau? Ecoutez son gémissement héroïque. Nulle voix plus pathétique n'a été entendue depuis les lamentations qui retentirent en Rama. Les pleurs et la flamme ont éteint ses yeux: le bûcher a dévoré sa chair; on lui a arraché la langue; elle a perdu la mémoire; elle n'est plus qu'une ombre. Je suis la voix de cette ombre, et le rapsode de ce fantôme.

Vous rassemblez les épaves de notre grand naufrage du XVIe siècle. Bientôt un historien viendra qui, mettant en œuvre ces vastes matériaux, construira le monument colossal. Le Michel-Ange de l'histoire ne posera pas, comme le grand Florentin, le Panthéon sur le Parthénon, ou la Sagesse glorifiant le polythéisme universel; mais, architecte évangélique, il donnera au temple de Salomon le dôme de l'*Agia-Sophia*, ou le monothéisme hébreu exaltant la Sagesse éclose *avant l'Aurore*. Et sa coupole, digne de Jéhova, du Christ et du Consolateur, dominera le cours des âges, comme cet humble oratoire qu'une main pieuse a élevé sur une falaise du Vexin, domine les

chaumières du hameau et les méandres de la Seine, et ses rivages et ses îles.

Je recueille aussi les reliques du long martyre de l'Aquitaine. J'élève un monument à des morts submergés. Quand les Israélites passèrent le Jourdain, ils dressèrent un monceau de pierres brutes à Guilgal. J'ai construit aussi en roches vierges une colonne, une tour commémorative, un colombarium expiatoire aux héros du Paraclet. Et cette histoire de guerre et d'amour, je l'ai sculptée en fers de flèches, en tranchants de glaives sur sa triple façade de métal et de granit. Quand nos enfants demanderont : « Qu'est-ce que cette pyramide de lave encore fumante? » on leur répondra : « C'est l'histoire des aïeux. C'est ici qu'ils passèrent le fleuve de sang, la mer de feu. Et c'est pour cela que l'architecte, issu de cet incendie, et qui en portait les flammes dans son cœur, l'a construite avec les cendres et les scories même du volcan. »

Vous ne dépassez pas l'an 1500. C'est une grande limite des siècles. Au delà, c'est la nuit.

c'est le chaos. Le moyen âge est un gouffre où bouillonnait un monde. Explorateur hasardeux, j'ai franchi la sinistre frontière. Je me suis aventuré sur les vagues désertes de cet océan. Comme à Colomb, un colosse équestre me montrait du doigt une Atlantide perdue vers l'Occident inexploré. J'y ai découvert la Réformation du XIIe siècle, celle du IXe, celle du Ve encore, et tout au fond les deux géants, les deux réformateurs, Jehan de Pathmos et Saul de Tarsis, appuyés l'un sur son aigle et l'autre sur son glaive, l'Esprit et l'Amour. Du fond des temps, ces deux patriarches dirigent le perpétuel renouvellement, l'incessante évolution de l'Eglise de Christ. Une série de réformations étouffées dans le sang précède la Réformation triomphante, comme une longue avenue de sphinx ensevelis sous les sables conduit aux temples de Memphis.

. . .

C'est un grand et mélancolique ravissement que celui du navigateur qui, parcourant des mers inconnues, après de longs jours de courses vides sur des vagues désertes, aperçoit tout à coup, du haut de son vaisseau, des

terres, des archipels, les Iles fortunées, et, comme Colomb, l'éden vierge de son Amérique. Surtout si ces terres ont été le séjour d'un peuple illustre par son génie, immortel par son trépas, et dont ces archipels sont le glorieux sépulcre. Tel est le ravissement de l'historien qui s'aventure sur l'océan inexploré des siècles morts. Tel est celui qu'il me fut donné de ressentir ; je naviguais sur une mer de sang, dans une nuit de feu, à la lueur des volcans, au roulement des tonnerres, entouré des monstres de l'anathème, gardiens d'un monde condamné. Et tout à coup, sous un ciel voilé, m'apparut à l'horizon attristé cette Atlantide albigeoise, délicieuse et funèbre, souriant dans la mort, comme une vierge étranglée à son premier amour, et reposant depuis six cents ans dans son linceul d'oubli et dans le vague brouillard des siècles. Comme *messire Gauthier de Mauny, retrouvant le tumbel de son père,* je découvrais la sépulture des ancêtres, et je crus mourir de saisissement[1].

Je me suis arrêté vers l'an 1000, l'heure la

1. Froissard.

plus obscure du monde, et seul dans cette nuit, à la lueur des bûchers, des glaives et de la foudre, j'ai construit, sur cet énorme écueil des temps, la nécropole de l'Aquitaine. C'est la façade cyclopéenne de votre monument, avec ses propylées gothiques, ses *propugnacula* barbares. C'est une œuvre de divers âges; quelque chose de semblable à la vieille Carcassonne; un amas incohérent et ravagé de portiques romans, de crénelures byzantines, de mâchicoulis mauresques, et d'arabesques du désert et de l'Orient. L'œuvre doit refléter les climats et les siècles.

Cette histoire renferme une Genèse, une Iliade, un martyrologe. Un volume de mœurs chevaleresques, deux de croisades et de batailles, trois de proscriptions, de tortures et de martyres. Le sujet est magnifique; c'est l'épisode le plus pathétique du moyen âge. Mais que l'exécution diffère, hélas! de l'idéal rêvé! La matière manque, la main fait défaut. Je n'ai pu construire qu'en mâchefer, qu'en marbre noir et sanglant des Pyrénées, et je rêvais le monument en airain splendide de

Corinthe. Si j'avais pu le couler en bronze, la Genèse aux figures colossales en formerait le piédestal massif, angulé des quatre sphinx du char de Jéhova. Leurs âiles supporteraient l'Epopée, le fût d'airain tordu, où se déroule la spirale ascendante des batailles du Paraclet. Le Martyrologe, enfin, en serait le chapiteau de feu, et sur la nuée tonnante, calme et serein, siégerait le Christ, le céleste triomphateur.

NAP. PEYRAT.

PRÉLIMINAIRES

L'Aquitaine est le vaste territoire compris entre la Loire, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. Charlemagne y ajouta la marche de l'Èbre, le royaume romanesque de Lampagie. Aquitania est probablement la traduction latine du nom ibère Savia, Sabaudia, Sabartésia. La souche antique du peuple aquitain sont les Askes, Gaskes, Euscariens[1]. Deux mille ans avant le Christ, ils partent de l'Himalaya. Le Caucase, l'Ida, le Taurus, le Liban, l'Atlas sont les jalons de granit de leur migration vers l'Occident. La Bible nous indique leur patriarche Askénas, fils de Gomer, petit-fils de Japhet[2]. L'Iliade nous parle d'un autre Askénas, le héros Ascanios[3]. L'Ascanie était une alliée de Troie. L'Ibérie,

1. Askes, Eskes, Euskes, Oskes, Volskes, Gasques, Vascons, Vaccéens, peuples de la Vasconia.
2. Genèse X, 3.
3. Iliade II, v. 862.

l'Ascanie furent leur terre, Ascalon fut leur ville, Askéra leur déesse. De l'Atlas, ils envahirent l'Espagne, l'Ibérie de l'Occident. Des Pyrénées, ils débordèrent sur l'Aquitaine, l'Italie, la Gaule, les îles de la Méditerranée et de l'Océan. L'Irlande est une Ibérie, et l'Ecosse une Ascanie du Nord. Ils nomment Albion, la maritime. En Italie, Ascanios, sur la bauge de la laie druidique, fonde Albe, mère de Rome. Mais déjà Gascus, fils des Volcans, habite les cavernes de l'Aventin, et combat Hercule, ravisseur des *Vaches ibères*[1]. Les Askes sont adorateurs du feu du soleil. Le rite héliaque les conduit au culte du Verbe et de l'Esprit. Leur christianisme, comme leur sabéisme, est sans sacerdoce officiel. Le père est le prêtre, le patriarche est le pontife. Point de théocratie.

Vers le IVe siècle, et par le même chemin des Askes, arriva Marc de Memphis, avec le culte de l'Esprit qui suivait le char du soleil[2]. Marcos était un alexandrin, un descendant d'Origène. Il remontait jusqu'aux sept Églises d'Asie. Son patriarche était Jean de Pathmos, et aussi Barthélemi, apôtre de la Perse et de l'Inde. Sa secte était l'Église du Mani (Mens) et de la Connaissance (Gnosis), l'Eglise de l'Esprit, de l'Amour, du Paraclet, un rameau pur ou épuré de la grande forêt du gnosticisme et du manichéisme, ces jungles théologiques de l'Indus et du Gange.

Marc de Memphis porta sa doctrine en Espagne.

1. Enéide VIII, Cacus, Gascus, d'après Varron.
2. Sulpice Sévère. *Hist. sacra*, II, 46-51.

Priscillien d'Avila la transmit à l'Aquitaine. Priscillien, accusé par Idax et Didax, deux évêques intrigants, fut décapité par le tyran Maxime. Sa mémoire fut défendue par Martin de Tours, et ses cendres ramenées triomphalement, au milieu des prières et des cantiques, en Espagne.

Pendant que Marc de Memphis paraissait en Espagne, Léon de Rome surgissait en Italie. Léon se disait fils de saint Paul, comme Marc fils de saint Jean. Marc et Léon semblent un peu légendaires, mais Vigilance et Priscillien sont parfaitement historiques. Vigilance de Caligurris visite l'Italiè, la Palestine, l'Égypte, a des rapports avec Sulpice Sévère, Paulin de Nole, saint Jérôme, Exsupère de Toulouse, et prêche sa réforme paulinienne et biblique dans les Pyrénées[1]. Il disparaît dans l'insurrection des Bagaudes, dont il fut probablement le tribun sauvage. Prudence, son compatriote, semble avoir entonné la *Marseillaise* des classes serviles soulevées par ce Spartacus de l'Evangile.

Generosa Christi secta nobilitat viros !
Cui quisque servit ille vere est nobilis[2] !

Vigilance et Priscillien disparaissent, mais leurs Églises se maintiennent sous les barbares. Elles s'accroissent de la ruine des Goths et deviennent l'âme religieuse des Pyrénéens. Elles s'incarnent dans les

1. Histoire de Vigilance.
2. Aurel. Prud. carm. L'Église généreuse du Christ ennoblit les hommes ! Qui le sert est vraiment noble !

Jaounas[1] cantabres de Toulouse, luttent contre Charlemagne, vainquent à Roncevaux, et empêchent pendant cinq cents ans les évêques carlovingiens de s'établir au pied des Pyrénées[2]. Il y eut donc une guerre des Albigeois contre le César gallo-romain. En l'an 1000, elles existent encore et figurent le priscillianisme sur les bûchers d'Orléans avec Lisois (1008), le vigilantianisme avec Gandolfe au synode d'Arras (1025). Leurs chefs paraissent toujours par couples : Vigilance et Priscillien, Gandolfe et Lisois, et plus tard Valdo et Nicétas. Ils ne sont unis que dans la guerre ; ils conservent leurs généalogies. L'un vient de Pathmos, l'autre jaillit de Jérusalem. Tous les deux sont unanimes contre Rome. Ce sont deux fleuves distincts et fraternels, deux sources congénères de la Réformation du XVIe siècle. Ainsi l'Euphrate et le Tigre descendent des mêmes montagnes, se mêlent dans un lit immense, et comme à leur berceau, se séparent encore, pour multiplier la fertilité, près de leur tombeau, et se perdent l'un dans les sables d'or de Havila, l'autre parmi les perles de l'océan Indien.

Au Xe siècle, l'albigéisme oriental reçut un affluent arménien, mais moins dualiste encore que l'alexandrin. C'était un rameau viril et belliqueux du manéisme scythe. Cent mille avaient péri par les persécutions de l'impératrice Théodora. Ils s'insurgèrent enfin sous le commandement de Pablos, une sorte de

1. Seigneur, chef des Basques.
2. M. Drapeyron. Journal des Savants. 1878.

Slave Ziska. C'est de ce grand vieillard, à la fois polémarque et prophète, qu'ils s'appelèrent pabliciens ou pauliciens. Ces montagnards soutinrent de longues et sanglantes guerres contre l'empire d'Orient. Ils restèrent vainqueurs et leurs chefs armés montèrent sur le trône impérial. Léon l'Isaurien et Léon l'Arménien tentèrent une réformation de l'idolâtrie byzantine[1]. Ils appelèrent les pauliciens du Caucase et du Taurus. C'est la révolution iconoclaste. Ils ne touchèrent pas au dogme de Nicée. Le bronze et la pierre étaient la liturgie du siècle. Les patriarches de Rome et de Constantinople se déclarèrent pour cet olympe. Ils anathématisèrent les généreux Césars et flétrirent Constantin du surnom de Copronyme, sans doute parce qu'il avait voulu nettoyer les étables de leur Panthéon. Les pauliciens proscrits se réfugièrent en Sicile et sur le Rhodope. Par le Danube et l'Adriatique, ils envahirent l'Occident. Toulouse devint leur métropole. Après Constantinople, ils venaient réformer Rome.

Mais peut-être l'albigéisme a-t-il trouvé sur le sol aquitain de vieilles semences de manichéisme antérieures à Marcos et à Pablos. Il faudrait savoir d'abord si Manès était manichéen. Pour cette question, nous renvoyons au savant Beausobre. Disons seulement que la Perse a toujours été mystique, et qu'elle a modifié dans ce sens le christianisme d'abord, et puis le mahométisme. Que les surnoms de Curbicus, en sy-

1. Paparrigopoulo, Hist. de la civilis. Hellen. IV, 182.

riaque Manachem, en grec Manichée, expriment son apostolat oriental, et qu'ils signifient l'Envoyé du Mani ou de l'Esprit[1], L'Esprit un, unique, universel est le Dieu de Manès. D'où Manès aurait-il tiré son dualisme absolu? Ce n'est pas de l'Inde panthéistique, ni de Zoroastre, ni de Moïse, ni de Platon, ni de Plotin. Or, Manès est alexandrin, le plus grand des alexandrins, une sorte d'Alexandre asiatique tentant la fusion, la synthèse de l'Orient et de l'Occident. Au siècle de Manès, l'esprit humain, après quatre mille ans, sorti de l'Unité, rentre dans l'Unité. **Παν Εν!**

Quoi qu'il en soit, l'albigéisme est donc un rameau de l'Église de Mani ou du Paraclet. Marc de Memphis et Pablos d'Arménie ne sont point disciples de Manès. Ils sont pourtant congénères du grand hérésiarque chaldéen. Leur fonds commun est panthéistique. Ils sont de grande race et tiennent, l'alexandrin à la plus transcendante théosophie du monde grec, l'Asiatique aux plus vastes synthèses religieuses du monde indien. Ils ont dépouillé leur costume oriental, la robe étoilée, le nimbe zodiacal. Ils sont réformés et réformateurs. Pablos revêt la cuirasse et le casque, et va produire la merveilleuse chevalerie du Paraclet.

Toulouse est la ville sainte, et cependant la cité *mundine*[2] ne donnera pas son nom au catharisme

1. Mani, en Zend, Mens, spiritus, de là Manès, Manichée Mani εχω. Manès est une figure à refaire.

2. Diminutif de munda, pure.

aquitain. Cet honneur appartiendra à une bourgade obscure, Albi, Albiga. Son nom dérive d'Alba, mot ibère qui signifie *eau*[1]. Aquitania est donc la traduction parfaitement exacte d'*Albigésium*, l'Albigès. Saba, qui a le même sens, détermine la circonscription de l'Aquitaine. Elle comprenait le Sabès en Gascogne, le Sabartés, pays de Foix, et la Sabaudia, la Savoie. Ses frontières naturelles étaient donc les Alpes, les Pyrénées, la Loire, la Méditerranée et l'Océan.

Les Romains, qui avaient si bien traduit le nom d'Albi, trouvèrent apparemment plus beau de le faire dériver de l'Aurore. Ils lui consacrèrent un temple d'Apollon. C'était probablement l'ancien sanctuaire d'Abellio ou de Baal. Abellion est la forme phénico-crétoise du nom du soleil, Baal-Apollon. De sorte que, païens ou chrétiens, les *Albigenses* pratiquèrent le culte de la purification, le double baptême de l'eau et du feu. La ville est antique, mais ce n'est qu'au XIIe siècle qu'elle réalise son nom prophétique, et devient la Genève de la Bible et du Paraclet. Elle fut alors aussi la métropole de la musique et de la poésie. En quittant Apollon, elle conserva le soleil dans ses armes, et prit pour patronne Cécile, l'harmonieuse Egyptienne. Saint Amet, Amans, Amador, le compagnon céleste de Cécile, tient aussi une harpe; et voilà déjà les symboles glorifiés des ménestrels et de l'empire d'Amour.

Les Albigeois devenus chrétiens se divisèrent : les uns adorèrent le Verbe *incarné*, et les autres l'Esprit, l'Amour *incorporel*. Il y eut des Albigeois léonistes ou

1. Ava, Sava, Soa, Alba et Auda, eau, fleuve.

d'Occident, et des Albigeois cathariste ou d'Orient : les disciples de saint Paul et les sectateurs de saint Jean. Ils étaient distincts mais unis contre les adeptes dominateurs de saint Pierre, c'est-à-dire de l'Église impériale ou théocratique de Rome. Les dissidents représentaient le génie vivace de la race ibère, l'indépendance mal domptée des Cantabres. Le catholicisme correspondait à l'impérium latin, au césarisme olympien. Albi donc est la ville ibère ; le camp romain qui l'assiégea, c'est Castres, consacrée à saint Vincent (Victor et Vinctor)[1]. L'histoire doit tenir compte de cet éloquent symbolisme.

Cette histoire, dans son dualisme radical, est néanmoins de la plus indissoluble unité. Les deux gaves coulent dans le même lit, mêlés mais ne confondant pas leurs eaux, comme le Tarn et le Tesco, devant Montauban, après un orage. Elle forme une série d'épopées théologiques. Le catharisme lui donne un reflet de l'Inde. On dirait le Ramayana de l'Occident. Une guirlande de femmes ravissantes, Lampagie d'Aquitaine, Esclarmonde de Foix, Alazaïs de Carcassonne, India d'Alep, Mélissende de Tripoli, serpentent, comme les fleurs du martyre, à travers l'horreur des bûchers et des batailles. India et Mélissende de Toulouse sont les types de la Clorinde et de l'Erminie du Tasse.

Ces princesses, héroïnes de ballade et d'épopée, entrent pour la première fois dans l'histoire. Elles

1. Vainqueur et enchaîneur.

prennent place à côté de leurs frères, les paladins de l'Esprit, les chevaliers du Consolateur. Qui connaît le comte Ramon-Roger de Foix, le Roland cathare? et ses deux fils, Roger Bernard, dit le Grand, et Loup, le vaillant et le pieux? Ces trois guerriers ont pourtant reçu, sans fléchir, sur le tranchant de leur épée, le choc de cent croisades, exterminé un million de barbares. Guilhem de Nogaret est célèbre; mais qui connaît Gui de Cap de Porc, le grand légiste, l'avocat chevaleresque de la patrie romane devant les conciles, et Bernard Délicios, le dernier orateur, consolateur de l'infortune albigeoise? Et Nicétas, et Gaucélis, et Guilhabert de Castres? Et Ramon de Peyrela, et Pierre-Roger de Mirepoix, et Bertran de la Baccalaria? Et les deux asiles patriotiques de Montségur et de Castelbon? Et les longs siècles obscurs et silencieux du martyre? On connaît à peu près la Croisade, on ne soupçonne qu'à demi la Genèse on ignore obsolument le Martyrologe [1]. Et leurs tronçons disloqués sont pour la première fois fondus dans la masse parfaitement compacte d'une vaste, multiple et indissoluble narration historique.

Cette histoire, en effet, renferme, distincts et confondus, trois vastes récits :

Une Genèse,

Une Iliade,

Un Martyrologe.

1. Le martyrologe a été publié et forme la seconde partie de l'*Histoire des Albigeois*.

Dans la Genèse, je dirai les origines de la race, de la doctrine et de la guerre; la renaissance poétique, la réformation religieuse, la civilisation chevaleresque; les cours d'amour, les synodes hérétiques, les conciles catholiques, les controverses catholico-albigéistes; et cette lutte, toujours vaincue, toujours renaissante, de la jeune Aquitaine, fille de la république romaine, contre Rome théocratique, héritière du despotisme impérial et d'un césarisme olympien.

Dans l'Iliade, je raconterai les héros et les rois, les paladins de l'Aquitaine, les barons des châteaux, les consuls des cités, les peuples des bourgs, les pâtres des déserts; les guerriers armés pour la défense de la patrie et de l'esprit humain, et les fanfares des troubadours, clairons retentissants de la guerre sainte. Rome déchaînant la croisade; ses hordes de truands ameutées par les évêques; l'ost immense de la croix commandé par un légat du Vatican. L'invasion victorieuse pendant sept ans; la prise de Toulouse et la conquête des États pyrénéens; l'usurpation sanctionnée par le quatrième concile de Latran. Rome distribuant sa proie à ses limiers. Montségur et Castelbon, les deux seuls repaires inviolés du lion ibère. Retour des princes exilés, soulèvement des peuples, reprise pied à pied, et pendant sept ans encore, du sol aquitain; la patrie romane enfin reconquise, mais épuisée de sang par quinze ans de guerre, frappée mortellement au cœur, et tombant, couronnée

de fleurs, des fêtes de son triomphe, sur le lit de lauriers sanglants de son tombeau.

Dans le Martyrologe enfin, je montrerai l'Inquisition succédant à la Croisade. Mais qui donnera maintenant à l'historien une voix de fer, une âme de bronze pour raconter cette torture séculaire d'un peuple, les archers, les geôliers, les délateurs, les bourreaux; les prisons remplies, les cavernes peuplées, les tombeaux vides : les bûchers dévorant les morts, dévorant les vivants, dévorant les vivants et les morts; les chasses à l'homme dans les déserts; un peuple traqué par les chiens. Les cendres des saints jetées aux vents, les mémoires des héros à l'oubli, leurs tombes elles-mêmes au néant, les vertus dans l'enfer, et, chose plus horrible encore, le crime glorifié dans le ciel; et tout, ciel, terre, enfer, retombé dans le chaos, et l'âme ne sachant où retrouver son Dieu.

Certes, nous ne méconnaissons pas la grandeur, l'énormité de Rome, non plus que celle de Babylone. La Rome des papes est plus étonnante encore que celle des Césars. Virgile a prononcé l'oracle du génie romulien : *Tu regere imperium populos, Romane, memento.* Cette magistrature du genre humain, ce vicaire du Christ, ce lieutenant de Dieu, c'est colossal, fantastique, vertigineux.

Mais cette Babel que *i demoni fabri ordiro* repose sur d'immenses fictions. Rome, métropole du Christ,

fiction. Pierre, prince des apôtres, fiction. Mort de saint Pierre à Rome, fiction. Papes, successeurs de Pierre, fiction. Clefs du ciel et de l'enfer données à Céphas, fiction. Un million de faillibilités produisant l'infaillibilité du souverain pontife, fiction. Et toutes ces fictions pour aboutir à un despotisme divin, à une théocratie. Ces nuages sont pleins de tonnerres.

Rien de cela n'est dans l'Évangile. Bien plus, c'est contraire à l'œuvre du Christ qui venait substituer au mécanisme théocratique le règne libre et libérateur de l'Esprit. C'est la théocratie juive qui crucifia le Christ, c'est la théocratie romaine qui crucifiera l'Esprit dans tout l'univers.

L'homme qui transporta le siège du christianisme de Jérusalem à Rome fit une œuvre énorme, colossale, mais antichrétienne. L'empire romain se mourait. On versa l'Évangile, comme une liqueur divine, dans son cadavre putréfié. Et le monstre revécut. S'accouplant à la barbarie, il engendra deux jumeaux : le byzantinisme et le vaticanisme, le bas-empire et la théocratie romaine.

L'albigéisme fut la première grande protestation contre cette recrudescence du paganisme, après les siècles de fer et les terreurs de la fin du monde.

L'Aquitaine est la Pologne des Capétiens, mais une Pologne élégante, ingénieuse, poétique, chevaleresque, amoureuse de l'idéal. Les lourds Capétiens la jugulèrent, de leur glaive de plomb, dans sa puberté virginale. Son trépas adolescent a le charme de la

rose fauchée à son premier matin, de l'hirondelle étouffée par le serpent à son premier gazouillement, de la chevrette égorgée par le tigre à son premier amour. Elle a la grâce tragique de la fille de Jephté. Comme l'héroïne d'Israël, elle alla pleurer sa virginité sur les montagnes, puis elle fit magnifiquement les apprêts de son trépas, elle voulut mourir en guerrière, elle se couronna de fleurs et s'ensevelit sous un million de cadavres.

Or, Israël pleurait tous les ans la vierge de Galaad. Il est juste que les jeunes démocraties accordent un pieux souvenir à cette démocratie chevaleresque, à cette fille de Jephté des nations. La France moderne surtout lui doit cette lamentation filiale. La mort de l'Aquitaine a territorialement enfanté la France féodale. Par ses légistes, ses orateurs, ses guerriers, elle a vivifié politiquement la France moderne. Elle a légué à la nouvelle Europe la Réformation et la Révolution.

Ce sujet m'était réservé. Je l'avais dans le sang, je le portais dans mon cœur. C'est le legs sacré des aïeux. Je n'hésitai plus quand je vis mon nom rayonner sur leur nécrologe, dans un nimbe de feu. Je me vis entouré de leurs fantômes. Ils me disaient en gémissant : « *Écris notre histoire!* C'est un pieux devoir que de se ressouvenir des morts! Laisseras-tu notre mémoire inconsolée, nous qui fûmes des consolateurs. Nul récit humain n'est plus beau entre la vision de Boanerge et l'évocation d'Alighiéri. — Non,

répondais-je, mais où trouverai-je vos souvenirs? On connaît à peine vos combats. On a balayé jusqu'à vos tombeaux. Vos écrits ne sont plus que cendre. Votre langue est condamnée, votre mémoire est maudite, et rien ne reste de vous que ce que l'oubli revomit à l'enfer. » Et les voix reprenaient : « Le Christ seul a les clefs de la vie et la mort. La terre parlera ; le ciel déposera, la mer rendra ses morts, et les lacs de sang leurs cadavres. Prends ta plume vengeresse : obéis ! »

J'obéis au commandement paternel. Alors je me mis en chemin sur les traces des aïeux. Je visitai leurs cités, leurs manoirs, leurs sépulcres. J'interrogeai moins les livres que les grottes et les forêts, moins les musées et les bibliothèques que les champs de bataille, moins les peuples oublieux que la terre et le ciel, ces incorruptibles témoins. J'ai fermé avec horreur les codes humains et j'ai demandé à Dieu de feuilleter uniquement ses registres éternels. De sorte que je puis dire, comme le poète toscan : *Le ciel et la terre ont mis la main à ce poème sacré qui m'a rendu maigre si longtemps.*

Des hommes diversement illustres ont salué l'avènement de ces héros inconnus. Citons avant tous M. le président et M. le secrétaire de la Société historique du protestantisme français.

M. Jules Bonnet les a reçus dans le *Bulletin* comme des devanciers et des ancêtres d'Orient.

M. le professeur Edouard Sayous a fait de leur martyre un compte rendu chaleureux.

M. Adolphe Franc, membre de l'Institut, leur a consacré une leçon éloquente au Collège de France.

M. Paul Boiteau trouve que leur histoire ressemble à une *Jérusalem délivrée*, mais plus farouche et plus archaïque. (*Journal des Débats*, 1872.)

M. Albert Réville croit que l'albigéisme est la transition des hérésies antiques au protestantisme moderne. (*Revue des deux Mondes*, 1er mai 1874.)

M. Edgar Quinet, dans son dernier ouvrage, classe l'auteur entre Fauriel et Augustin Thierry.

M. Guizot me dit : Vous comblez dans l'histoire de France une lacune de deux siècles.

Auguste Fourès enfin, un jeune félibre de Carcassonne, m'a transmis en langue romane les félicitations de l'Aquitaine.

Le cor, le cor d'amour de la terre natale
Soupire et jette aux vents des fanfares de fer.
Sa plainte se répand, grande, triste, fatale,
Sur la terre et les mers, dans le ciel, dans l'enfer.

L'ouragan merveilleux roule, et sa force est telle
Qu'elle émeut toute chair, même les durs granits,
Même les tombeaux sourds. O Patrie immortelle,
Mère Occitania, revois tes grands bannis !

Mais qui donc enfle ainsi ta fulgurante trompe?
Toi vieillard, blanc aïeul, toi qui conduis la pompe
Des morts sortis de l'ombre et de l'embrasement.

Tu réunis en toi, Voyant de nos désastres,
Guillaume de Tudelle et Guillabert de Castres,
Le pontife cathare et l'Homère roman.

Hérodote d'Halicarnasse a dédié son histoire aux neuf Muses. Je n'ai conservé que trois de ces Vierges sévères, la Vérité, la Justice et l'Amour, filles du Christ. Et maintenant que ces divines sœurs m'ouvrent la barrière et que l'aigle de Pathmos et la colombe de l'Esprit volent devant mes pas, et dissipent de leur aile lumineuse, les ténèbres de mon chemin[1].

1. Dans la langue romane l'o a l'accent de l'ou. Ainsi Tolosa, Toulouse. L'h devant l et n mouille ces deux consonnes. Ainsi batalha, bataille, Perpihan, Perpignan. L'y grec est inconnu ; on n'emploie que l'i simple. Ainsi Peirella, Peirotta. L'y ne date que du XVIe siècle.

HISTOIRE
DES ALBIGEOIS

LIVRE PREMIER

RAMON V, COMTE DE TOULOUSE

CHAPITRE PREMIER

L'Aquitaine. — Maisons de Toulouse et de Barcelone. — Dynasties de France et d'Angleterre.

Au XIIe siècle, les Pyrénées formaient l'épine dorsale d'un vaste territoire borné, entre l'Ebre et la Loire, par la Méditerranée, les Alpes et l'Océan. Au sud de l'Ebre, c'était l'Espagne à demi sarrasine ; au nord de la Loire, c'était la France encore à demi gauloise et germanique. Entre la France et l'Espagne, c'était l'Aquitaine de Charlemagne ar-

rachée par le César franc aux jaounas[1] de Toulouse et aux califes de Cordoue.

Le royaume carlovingien du Midi ne dura guère plus que la domination mérovingienne, à peine un siècle; et l'Aquitaine reconstitue une troisième fois son indépendance sous un chef indigène, un descendant peut-être du puissant Aitor[2] et de l'infortuné Goaifer. Rainulfe règne dans Poitiers, sa métropole, mais son royaume, que le temps ne put consolider, se brisa bientôt sous le choc de la barbarie normande, et ses débris formèrent autant de comtés correspondants aux anciennes circonscriptions des provinces romaines. Il se forma neuf souverainetés principales : au nord, le Poitou, l'Auvergne, le Dauphiné; au centre, la Provence, Toulouse, le Béarn ; au sud, la Catalogne, l'Aragon et la Navarre. Ces neufs États par la consanguinité des princes et par l'identité du génie, composaient une confédération romane, une espèce de république féodale qui tendait à se reconstituer dans l'unité sous le sceptre d'une quatrième dynastie ibéro-gothique.

Deux maisons s'élevaient au-dessus de ces dynasties méridionales, celles de Toulouse et de Barcelonne. Sur le versant septentrional des Pyrénées, régnait le puissant comte de Toulouse. Le chef de sa race se nommait Chursio ou Hursio, modification latine du nom ibère Ursus, ours; ou du nom germanique Hors, cheval, guerriers symboles. Son domaine primitif était la marche de Gothie. Ainsi la

1. Chef basque, prince cantabre.
2. Eude, duc ou roi d'Aquitaine.

race et la terre rattachent de concert sa filiation ibéro-teutonne aux souches antiques de Goaifer et d'Alaric. Les descendants d'Ursio avaient progressivement réuni tout le territoire limité par les Alpes, la Durance, la Dordogne, les Pyrénées jusqu'aux landes de Gascogne, dont les forêts de pins le séparaient de l'Océan. Ramon de Saint-Gélis ou Gili, son quatorzième successeur, s'allia par ses divers mariages aux maisons régnantes de Provence, de Sicile et de Castille, qu'il égalait en puissance. Guerrier valeureux et politique habile, il fut le chef d'une de ces armées de pèlerins qui, après le concile de Clermont, marchèrent à la délivrance du Saint-Sépulcre. Il disputa à Godefroi de Bouillon la couronne de Jérusalem, et fonda en Orient, où il avait fait vœu de mourir, la principauté de Tripoli, sur les racines du Liban. Ses deux fils se partagèrent l'héritage paternel. Bertran, né dans la Gaule, alla régner en Orient, et Alphonse, né en Orient, vint régner dans la Gaule. Ce prince qui portait les titres de comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, était reconnu pour suzerain par les puissants comtes et vicomtes de Carcassonne, de Montpellier, de Narbonne, de Foix, de Commenge et même de Béarn, bien que ce dernier prétendît ne relever que de Dieu. Les quatre comtes qui remplissent le XIIe siècle représentent chacun un principe, un progrès social. Ramon IV personnifie l'héroïsme et la gloire chevaleresque ; Alphonse, la liberté communale et l'autorité consulaire unie au pouvoir féodal ; Ramon V, la poésie et les arts dont son règne fut l'âge d'or ; Ramon VI, la liberté religieuse, la so-

ciabilité, le commerce auquel il donnera un centre dans Beaucaire, ce bazar de l'Occident [1].

Tel était le puissant prince qui régnait sur le versant septentrional des Pyrénées. Le versant méridional relevait de la maison d'Aragon, dont les origines se perdent dans la nuit des antiquités cantabres. Inigo-Arista, comte de Bigorre, issu probablement de Loup, Jaouna des Basques, le vainqueur de Roland à Roncevaux, est le huitième aïeul de Sanche le Grand, qui partagea son royaume entre ses trois fils, et fut la souche commune des rois de Castille, de Navarre et d'Aragon. L'infante Peyronella, héritière de Ramiro II, dit le Moine, transféra le royaume d'Aragon dans la maison de Barcelone, par son mariage avec Ramon, petit-fils de Ramon-Bérenger Ier. Ramon-Bérenger II, comte de Barcelone, et Alfonse-Jourdan, comte de Toulouse, le premier du chef de sa femme Dulça, le second comme héritier d'Emma, son aïeule, deux infantes de la maison de Provence, se partagèrent cette province, divisée par la Durance. Alphonse eut le nord, Bérenger le midi et chacun une moitié d'Avignon. Ces comtes de Provence, de Toulouse, de Barcelone, ennemis des Francs, étaient vraisemblablement, comme leur nom l'indique, d'origine ibéro-gothe, et leurs domaines étaient mêlés comme les races et les génies de leurs peuples. Outre l'Aragon et la Catalogne, la maison de Barcelone, à cheval sur les Pyrénées, réunissait sous son sceptre, sur le versant méridional, les comtés d'Urgel, d'Em-

1. Dom Vaïssette. — Du Mège.

purias, de Cerdagne et de Bezalu; et sur le revers septentrional, le Gévaudan, la vicomté de Carlad, dans le Rouergue, et revendiquait la suzeraineté, au moins partielle, de Foix et de Carcassonne. Elle possédait encore en deçà des monts, le Roussillon, et bientôt par l'adjonction de Montpellier, son pouvoir allait s'étendre, sans interruption, depuis les bouches de l'Èbre jusqu'à l'embouchure du Var. Bientôt s'étendant encore le long des mers, à l'est en Sicile, à l'ouest à Valence et aux îles Baléares, l'Aragon allait envelopper de ses longs bras, tel qu'un immense dragon des vagues, tout le bassin occidental de la Méditerranée. Les comtes de Toulouse, seigneurs du Vivarais, s'adjoignaient par un mariage le Dauphiné, jetaient un de leurs rameaux par les sires de Comborn, dans le Limousin, et prolongeaient leurs alliances dans la Marche et l'Anjou. Il eût donc suffi de la fusion des deux maisons de Toulouse et de Barcelone, pour réunir sous un seul sceptre toutes les provinces de la langue d'Oc, et faire une troisième fois des Pyrénées le cœur d'un immense empire ibéro-roman[1].

Les princes méridionaux, depuis longtemps indépendants, n'avaient point concouru à l'élection de Hugues Capet. Mais à peine sur le trône, le comte de Paris passa la Loire pour réaliser sur la rive gauche du fleuve des prétentions chimériques qu'il fondait sur les droits des enfants de Charlemagne. Quand le roi de Paris demanda au comte Adalber de Périgord : *Qui t'a fait comte?* ce comte répon-

1. Zurita. — Hist. Comit.

dit fièrement : *Qui t'a fait roi?* Adalbert était l'organe de tous les princes aquitains. Les efforts de Hugues Capet et de ses premiers successeurs aboutirent à peine à l'établissement de leur domination incertaine sur les cités de la Loire, et sur les landes du Berry. La Creuse devint la *Marche* ou frontière de France. Mais Louis VII fit un pas immense vers le sud par son mariage avec Éléonore de Poitiers, héritière du duché d'Aquitaine. La répudiation impolitique de cette reine dissipa le danger pour les peuples romans. Il renaquit bientôt par son second mariage avec Henri Plantagenet, comte d'Anjou, duc de Normandie, roi d'Angleterre. C'était comme un Aragon occidental ; le serpent océanien qui du golfe cantabre déroulait ses anneaux jusqu'à l'Irlande ; cette Orca fabuleuse des poètes qui enveloppe le monde et cache sa tête sous le pôle. Au delà de la Loire régnait le lion de France. Le Midi ne put désormais être en repos qu'en attisant la rivalité des deux monarques du Nord qui, grâce à l'unité, à la hiérarchie féodale et à la barbarie guerrière, étaient plus puissants qne les princes romans dont l'organisation fédérative, les libertés municipales et la civilisation plus avancée faisaient la faiblesse et la gloire. C'est ainsi que la Brebis de Toulouse se trouvait cernée par un lion et deux dragons.

CHAPITRE II

Toulouse. — Ramon V. — Son alliance avec le roi de France. — Seigneurs contre les rois d'Aragon et d'Angleterre.

Toulouse est d'origine ibérienne. Son nom est ibère[1]. Ibère encore son symbole solaire et pastoral, le Bélier. Les Askes[2] la construisirent d'abord sur les coteaux du Pech-David (mons dividuus), au-dessous du confluent de l'Ariège et de la Garonne. Vaste bercail, elle resta inconnue jusqu'au jour où Rome, sa grande sœur italienne, ayant conquis la Provence, fondé Narbonne, rencontra sur ses hauteurs l'agreste Tolosa, et l'entraîna captive dans sa gloire. Rome la fit descendre dans la plaine, l'assit sur la rive droite du grand fleuve, et la ceignit d'un hémicycle de murailles fortifiées de distance en distance de vastes tours. Ces remparts se terminaient au sud par deux forteresses ; le castel Narbonnais et le Bazacle, baignés par la Garonne, qui torrentueusement

1. *Tol*, hauteur, forteresse, *Osça*, eusque, basque.
2. Basques, Gasques, Eusques.

descend des Pyrénées[1]. Ces montagnes, dont les cimes de neige dentellent un ciel de feu, lui fournissaient des troupeaux, des métaux, des marbres. Ses Thermes, d'abord rustiques, puis décorés de portiques éclatants, faisaient les délices des Romains. Toulouse avait un temple au dôme d'or, consacré à Janus (Apollon), et un temple au dôme d'argent, consacré à Jana (Diane), dieux de la lumière, amis des Askes. Peut-être, selon le génie de l'Orient, leur berceau, plaçaient-ils la source éthérée de leur sang dans cette dernière déesse qu'ils adoraient sous le nom d'Askéra et d'Astartéa, leur céleste aïeule. La cité devenue chrétienne dédia ses sanctuaires célèbres à la Vierge, mère du Christ[2]. C'était la *Rome de la Garonne*, la ville Palladienne, féconde jusqu'au dernier jour dans les arts. L'Aquitaine eut avant de tomber sous les barbares, une arrière-saison de science, d'éloquence et de poésie, dans Rutilius, Paulin de Nola, Ausone qui décrivit ses villes romaines, et Sulpice-Sévère qui narra, dans le martyre de Priscillien, le prologue de notre tragique histoire[3]. Toulouse fut trois fois métropole ; sous les Goths, sous les Joannas d'Aquitaine, sous les fils de Charlemagne, et tente de la redevenir une quatrième fois sous les Ramons. L'empire carlovingien s'écroule ; Loup est vainqueur à Roncevaux ; Ursio reprend Narbonne et fonde le marquisat de Gothie. Ses descendants groupent autour de Toulouse la Septimanie, la Vasconie,

1. Castellum Narbonense. — Castellum Vadaculi, du gué de la Garonne.
2. La Daurade (Deaurata). La Dalbade (Dealbata).
3. Nap. Peyrat : *Histoire de Vigilance*.

la Provence, la moitié de l'Aquitaine. En trois siècles leurs états s'étendent des Alpes jusqu'à l'Océan. Ramon IV conduit en Palestine une colonne de cent mille Aquitains, dispute le trône de Jérusalem, et fonde, au pied du Liban, Tripoli de Syrie, cette Toulouse de l'Orient.

Tripoli, Antioche, Edesse et Damas étaient les quatre grands feudataires du royaume latin de Jérusalem. Le comté de Tripoli s'étendait le long de la mer sur les croupes du Liban. Il avait au sud la Palestine, au nord Antioche; il était séparé d'Edesse et de Damas, par le Liban et le désert. Des villes gréco-phéniciennes, Arados, Tripolis, Beryte, Biblos, Porphyrion, Sidon, Tyr, constellaient cette plage asiatique arrosée par les torrents de la *Blanche-Montagne*, l'Eleutheros, le Thamyras, le Léontès et l'Adonis, dont l'onde sanglante avait donné naissance au mythe si fameux du berger tué par un sanglier et pleuré de Vénus. C'était, dit un historien latin[1], une *région de grâces et de vénusté*. Tripoli, sa métropole, s'élevait dans une forêt de palmiers, d'orangers, de grenadiers et de myrtes; non loin du fleuve Cadisha qui descend comme son nom l'indique, de la vallée des Saints, toute peuplée de solitaires, et qui ruisselle en mille cascades, des cèdres de Salomon et des neiges éternelles du Sannim. Ramon de Saint-Gélis avait renfermé dans son fief oriental, les temples de Balbeck, les chants de la Sulamite, et les larmes de Vénus. Le prince aquitain était l'émir des Maronites. Du Mont-Pèle-

1. Ammien-Marcelin : *plena gratiarum et venustatis.*

rin son palais féodal, il voyait à ses pieds la triple cité, grecque, arabe, phénicienne. A une demi-lieue sur la plage, se creusait le port entre des rochers couronnés de tours, couvert au large par une île. En face, comme des vaisseaux allongés, s'étendaient Chypre, plus loin Candie, la mer d'Occident dont les flots, murmurant sur la grève, lui parlaient de la Provence et de la Septimanie. Cet Éden lui fit oublier Toulouse et même dédaigner plus tard la couronne de Jérusalem. Le grand vieillard mourut au Mont-Pèlerin, et c'est sur ce sommet, où il avait fixé son tombeau, qu'il dort auprès d'Elvire de Castille entre le Liban et la mer [1].

De ses deux fils, Bertran né à Toulouse alla régner en Orient, et Alphonse né à Tripoli vint régner en Occident. Les comtes de Foix et de Montpellier rapportèrent en Aquitaine cet enfant de la vieillesse du héros. Ce petit Syrien, à peine sevré, et bercé dans leur bouclier, avait à son baptême reçu l'eau et le nom du Jourdain. Avec quel amour Toulouse dut accueillir le blond orphelin éclos de la croisade, et en quelque sorte dans le tombeau du Christ ! Il fut un gage de salut et de liberté. Guilhem IX, comte de Poitiers, mari de Philippa de Saint-Gélis, revendiquait comme son héritage les états de Toulouse. Il expulsa le petit Alphonse de sa capitale et le jeune déshérité vécut errant dans les bercails des Pyrénées. Mais les comtes de Foix, de Commenge et de Carcassonne, ses parents, et les con-

1. Lamartine, *Voy. en Orient.*

suls de Toulouse, ses tuteurs, ramenèrent le gracieux *faidit*[1] dans sa métropole. Sa reconnaissance récompensa des plus larges libertés l'amour et la fidélité des citoyens. Leur république et sa couronne étaient jumelles. La ville et le prince unirent leurs symboles héraldiques. Le peuple donna la Brebis des aïeux; le comte la Croix de son père; voilà désormais l'écusson de Toulouse et le sceau du mariage indissoluble de la dynastie et du peuple : sceau de religion, de gloire, de liberté. Remarquons que la croix est cléchée et pommetée, la croix de Grèce et d'Orient. Leur génie et leur épée inclinèrent toujours vers l'Asie.

Le comte avait environ quarante-cinq ans, quand saint Bernard prêcha la seconde croisade. Alphonse se rendit à l'assemblée de Vezelai et prit la croix avec le roi de France. Il voulut, pèlerin armé, revoir la Palestine, revendiquer peut-être Tripoli son berceau, et, dans tous les cas, défendre le sépulcre du Christ. Son arrivée troubla les princes chrétiens d'Orient. Il mourut en débarquant à Césarée, empoisonné, dit-on, dans un festin, par la reine Mélissende, qui craignait pour son trône de Jérusalem. Les comtes de Toulouse et de Tripoli aspirèrent toujours à cette couronne, dont les fleurons douloureux ensanglantaient le front de ses rois; en cela semblable à la couronne d'épines du Christ. Alphonse était accompagné de ses deux enfants naturels, Bertran et India. Ils ensevelirent leur père auprès de leur grand aïeul et continuèrent sa guerre héroïque.

1. Proscrit, exilé.

Pris dans un combat, l'infant fut jeté dans un donjon et l'infante conduite au harem d'Alep. Belle, valeureuse et renommée par l'amour qu'elle avait inspiré aux troubadours, la princesse captive conquit le cœur du sultan Noureddin. L'esclave devint sultane, reine d'Orient; et, veuve du héros musulman, gouverna l'empire des Califes. Son roman se perd dans l'épopée de Saladin et de Richard Cœur de Lion[1]. Telle était la puissance expansive, la fortune sympathique, l'aventureux génie de la maison de Toulouse.

Ramon IV est le plus grand des enfants d'Ursio; sa valeur déborde sur l'Afrique et sur l'Asie. Ramon V, son petit-fils, est le prince le plus complet de sa race, et le type le plus parfait de son peuple et de son siècle. Il ne sortit jamais de l'Aquitaine. Le comte Alphonse, veuf de la comtesse Faidita, et s'en allant mourir en Palestine, laissa son fils âgé de dix ans, sous la tutelle des capitouls. Alphonse, élève des chevaliers, avait été un prince municipal et législateur; Ramon, nourrisson des consuls et des citoyens, devait être un comte chevalereux, romanesque et touché par la baguette magique des fées. Le jeune prince se trouva tout d'abord menacé par trois puissants voisins; les rois de France, d'Angleterre et d'Aragon. Le roi de France revendiquait Toulouse du droit de Clovis et de Charlemagne, le roi d'Angleterre du chef d'Éléonore de Poitiers, son épouse, héritière de Philippa, son aïeule, et des ducs

1. India n'a pas de nom historique

d'Aquitaine ses ancêtres ; et le roi d'Aragon, du titre de ces princes cantabres, libérateurs des deux versants des Pyrénées. Ramon dut s'allier à l'un de ces rois pour contrebalancer les deux autres compétiteurs. L'allié le plus naturel était l'Aragonais ; princes et peuples étaient consanguins ; mais l'Espagnol s'entendait secrètement avec le Poitevin qui l'avait aidé à conquérir Saragosse. Le plus dangereux était le duc d'Aquitaine, surtout depuis qu'il était devenu roi d'Angleterre. Ramon, menacé de l'ouest et du sud fut contraint de se jeter dans les bras du roi de France, dont la domination s'entourait de l'antique prestige carlovingien, et qui, de plus, était suzerain des deux autres monarques. Il se reconnut son vassal et redoubla l'hommage en épousant Constance, sœur de Louis VII et veuve d'Eustache comte de Boulogne[1].

Le brillant et chevaleresque prince dédaigna bientôt sa femme française plus âgée que lui, froide et triste compagne politique, instrument et symbole de son asservissement. Le castel Narbonnais retentit de leurs discordes domestiques. Constance se plaignit des infidélités du comte. Le comte eut-il à se plaindre des infidélités de Constance? Quoi qu'il en soit, Ramon la fit enfermer dans une tour. Pendant qu'il guerroyait en Provence, elle s'échappa de sa clôture, et s'en retourna à Paris, où elle accoucha d'un prince que le comte ne voulut jamais voir, qui fut élevé comme un serpent à la cour de France, et qui devait être un jour la torche de l'Aquitaine. Louis VII semble

1. Dom Vaissette. — *Preuves.*

avoir reconnu les torts de sa sœur, car il ne rompit qu'à demi avec Ramon V, et se garda d'envenimer une querelle domestique qui pouvait devenir une guerre nationale, et jeter le comte dans l'alliance du roi d'Angleterre. Le fils d'Alphonse, délivré de sa Capétienne, vécut insoucieux, en héros de combats, de tournois et de cours d'amour, enivré de *Gaie-science*, éperdu d'idéal chevaleresque; son palais fut le rendez-vous des barons, des beautés, des harpéors les plus renommés. Toulouse devint l'Athènes des troubadours; et son règne, illustré par la perfection de la poésie romane, en fut le siècle de Périclès[1].

Toulouse a trois succursales chevaleresques qui la complètent : Commenge, Carcassonne et Foix. Commenge a des origines pompéiennes.

1. Biogr. des troub.

CHAPITRE III

Les Convena. — Maison de Commenge. — Bertran de la Isla. — Sa naissance. — Son éducation. — Son épiscopat. — Ville de Commenge.

Pompée, vainqueur des Cantabres, en déporta les débris sanglants vers les sources de la Garumna, en deçà des Pyrénées [1]. Il construisit sur un monticule isolé une forteresse romaine, pour contenir ces pâtres turbulents, et jeta au pied du rocher escarpé et crénelé leur capitale rustique. Cette bourgade de troupeaux s'appela *Vallis-Capraria*, Val-Cabrère. Le castellum conserva le nom celtique de son plateau, Lugdunum, la *Roche des eaux*, parce qu'il domine le fleuve. Plus tard les Romans la nommèrent Lion en souvenir sans doute de leurs aïeux et du symbole national des Ibères. Cette métropole sauvage des *Convenœ* ou *Commenœ* pompéiens, ruinée pendant les guerres des Basques et des Mérovingiens, et reconstruite, après cinq cents ans, sur son som-

1. Saint Jérôme, adv. Vigil.

met foudroyé, sera l'aire des fils d'Astnar, le berceau des races comtales de Commenge, de Carcassonne, de Foix, de Conserans, d'Andorre, de Palhars et même de Barcelonne.

« Saint Isidore, dans le IXe livre de ses Origines, confond les Convenæ avec les Gascons. » Ils sont en effet de même race cantabre et ne diffèrent que par le temps de leur migration. « Le Commengeois, borné au nord-est par le Languedoc, au sud par l'Aragon et la Catalogne, à l'est par les pays de Foix et de Conserans, à l'ouest par le Nébouzan, les quatre Vallées et l'Astarac, s'étend sur 18 lieues de longueur et 15 de largeur. Il eut des comtes particuliers vers le commencement du xe siècle ; et en effet on trouve avec le titre de comte Asnarius en 900. Loup, fils d'Asnar, est qualifié comte de Gascogne par Frodoard. Ce patriarche de la Maladetta montait un cheval âgé de plus de cent ans[1]. »

Bernard IV épousa Diaz de Muret, ce qui le mettait à quatre lieues de Toulouse. Dodon[2], fils de Diaz, eut pour femme M'Ascarosa[3], *la rose basque*, fille du comte Alphonse et sœur d'India, sultane d'Alep. Bernard V était donc cousin du comte Ramon VI et des fils de Noureddin. Ce prince fut l'un des plus vaillants héros albigeois. Les comtes de Commenge étaient alliés aux vicomtes de Gimoez, et leur histoire se confond un instant avec celle de ces barons de l'Ile-Jourdain.

Guilhem Taillefer, comte de Toulouse, eut deux

1. *Art de vérifier les dates.* IX, 277.
2. Odo, Atto, Aitor.
3. Ce nom est douteux, comme celui d'India.

filles : Constance, femme du roi Robert, fils de Hugues Capet ; et une autre qui fut l'épouse de Ramon-Aïtor, seigneur du château d'Ictium ou de Sélio, ou de la Isla, en Gascogne. Aïtor, comme son nom l'indique, était d'origine basque ; mais il y ajoutait un surnom visigoth, signe aristocratique et populaire depuis l'invasion des Francs. Ils eurent un fils entre autres, auquel ils donnèrent aussi un nom germanique, et qu'ils appelèrent Bertran. Bertran fut d'abord chevalier, homme de guerre, et fit ses premières armes contre les Maures. Il était très beau, mais doux, studieux, religieux et fervent admirateur de Martin de Tours. Il étudia la théologie, et devint bientôt chanoine et archidiacre de l'église de Toulouse, et enfin évêque de Commenge au pied des Pyrénées[1].

Lugdunum des Convenæ ou des Commenæ était un ancien castellum romain, qui, comme Lourde et Montségur, formait une vedette avancée des Pyrénées centrales. Mais depuis la catastrophe de Gondovald, la forteresse n'était plus qu'un roc désert. Vigilance avait été prêtre de Lugdunum. Priscillien avait converti le peuple d'Elusa. Les deux réformations se partageaient la Gascogne. Charlemagne les avait refoulées vers les montagnes. Il y avait une église johannite du Val d'Aran, et une église paulinienne du Salao. De ces hautes cimes leurs doctrines redescendaient avec leurs gaves écumants vers Toulouse. Lugdunum avait été longtemps sans évêques. On en avait remis depuis les Capétiens. C'était de

1. Vital, moine du XIIe siècle, biograghie de saint Bertran.

vrais évêques *in partibus* vivant dans leurs villages de bercails, Valcabrère, Tibiran, Barbazan. Enfin Bertran de Sélio, cousin des rois de France et des comtes de Toulouse, y fut nommé. Il était le 19e évêque de Commenge [1].

Les fils d'Aznar avaient repris possession de la montagne romaine. Le castellum renaquit en donjon féodal. Lugdunum devint la capitale des comtes. De là, ils gardaient les montagnes et dominaient les plaines. L'évêque, par tradition autant que par sécurité, résolut de refaire l'établissement impérial, de remonter la cathédrale à l'ombre du palais, comme au temps des Césars. Le prince y consentit. L'évêque bâtit sur ce sommet une église, un cloître, une enceinte munie de tours. La basilique se réfugiait sous les ailes de la forteresse. Un pont, jeté sur un ravin de roc, conduisait à la ville renaissante qui se tordait, s'accrochait, se suspendait parmi les précipices, sur les déclivités abruptes de la montagne. Bertran, ou plutôt son peuple reconnaissant, donna son nom à la cité qu'il construisit pendant cinquante ans d'épiscopat et qu'il ne put évidemment terminer qu'avec le concours de ses parents, les comtes de Toulouse et les rois de France. Ainsi en moins d'un siècle la cathédrale avait dévoré le palais, l'évêque avait absorbé le comte ; la ville portait le nom de Bertran. Bertran était canonisé, Bernard II était spolié, le prince, dépossédé de sa montagne ibéro-

1. Baron d'Agos.

romaine, n'avait pour séjour que des manoirs tellement obscurs qu'il est impossible à l'historien d'indiquer où tenait sa cour le chef glorieux des cinq rameaux des enfants d'Asnar.

Ainsi la roche du Lugdunum devint sacerdotale. Cette substitution n'eut pas lieu sans combat. A défaut de l'histoire muette écoutons la légende. A peine installé dans sa forteresse épiscopale, Bertran s'y voit assiégé. Par qui? Par un dragon. Un crocodile du Nil avait remonté la Garonne. Il ravageait les cantons environnants, dévorait les femmes, les enfants, les troupeaux, épouvantait le Val d'Aran. Bertran, aux gémissements de son peuple, descend de sa montagne, va droit au dragon, le touche de son bâton pastoral, pose sur sa tête le bout de son étole, et le monstre, béant et rugissant, s'apaise et suit, bêlant comme un agneau, l'homme de Dieu, et rampe le long des ruelles escarpées, jusqu'au seuil de la cathédrale où il expire.

C'est à l'histoire à interpréter la légende. Ce crocodile est évidemment un frère de la Tarasque. Les Cantabres avaient une tribu du Dragon, témoin les nombreux Tarascons qu'ils ont fondés dans le Midi[1]. Marthe, sur les bords du Rhône, vainquit le dragon païen. Bertran, sur les rives de la Garonne, triompha du dragon hérétique. Marcos était venu de Memphis. Le priscillianisme était donc un crocodile du Nil. Ce monstre, c'est le catharisme pyrénéen. Il se fit une insurrection, patriote contre le roi de France, hérétique contre le pape de Rome.

1. Tar, fleuve, et serpent; Asco, basque.

Le chef de ce soulèvement c'est le comte de Commenge, Bernard II, crocodile revêtu d'un tricot de fer, ou recouvert de squames d'acier. Ce prince vint assiéger Bertran et réclamer sa capitale fatidique. Une bataille eut lieu sans doute, peut-être un assaut de Lugdunum. Bertran fut délivré probablement par le comte de Toulouse et les barons de la Ila, ses parents. Le chef ennemi fut vaincu, fait prisonnier dans le combat, et mené captif dans la Cité. Fut-il décapité sur la place publique ou converti sur le seuil de la cathédrale? Se reconnut-il le vassal de l'évêque, et renonça-t-il pour toujours à sa capitale? On l'ignore. Mais le comte de Commenge demeura l'ennemi le plus acharné de l'Église romaine. Il ne reste de cette guerre qu'un crocodile empaillé et suspendu par deux anneaux de fer aux voûtes de la cathédrale comme un trophée[1].

Nous devions ce souvenir à une cité antique fondée par Pompée, berceau de la réformation de Vigilance, et tombeau d'une insurrection pour l'indépendance du Midi, contre les Mérovingiens; métropole des *fils d'Aïtor*, les Jaounas de Toulouse qui combattirent contre les Carlovingiens, et forteresse des *fils d'Aznar* qui combattront contre les Capétiens : des sept rameaux de Commenge, Carcassonne, Foix, Conserans, Palhars, Andorre et Barcelone, toute la chevalerie du Paraclet.

Bertran est contemporain de Bérenger de Tours et de Grégoire VII. Il ne se mêle point aux controverses de son temps. Son monument, à lui, c'est sa

1. D'Agos et Dulon, *Notices sur saint Bertran.*

ville. Bertran ne bâtit qu'une ville de pierre aux lieux où Vigilance et Félix d'Urgel construisaient, avec des dogmes, la cité de Dieu. Bertran est un évêque populaire, un prélat rustique de l'école d'Exsupère, son compatriote. Seulement Exsupère était un pâtre; Bertran est un patricien. Il fut élu par les barons et les bergers. Exsupère n'était coiffé que du béret; Bertran au béret joint la mitre et au besoin ajouterait le casque. Mais c'est encore l'évêque pyrénéen. Il est l'ami des pastours; ses miracles sont tout rustiques : ce sont des chasses et des pêches productives. Il multipliait le vin et le gibier. Il ne défendait pas, comme saint François, les animaux innocents. Il livrait aux chasseurs les isards des rochers et les palombes des bois. Il était, on le voit, de la race de saint Hubert et du roi N'Artus[1]. L'évêque et sa ville seront aussi pour les hommes de proie, les chasseurs d'hommes et de nations, les Nemrod de la croix et du Vatican. Bertran mourut vers la fin du siècle, comme Vigilance renaissait, avec Pierre de Brueys, dans les Pyrénées.

Commenge, âpre et guerrière, a pour fille gracieuse la poétique Carcassonne.

1. Saint Hubert était Cantabre et frère d'Aïtor, le puissant Jaouna d'Aquitaine, et peut-être un ancêtre de saint Bertran.

CHAPITRE IV

Carcassonne. — Maison de Carcassonne. — Meurtre du vicomte Ramon Trencabel. — Massacre de Béziers. — Le vicomte Roger Talhafer et la vicomtesse Aladaïs.

Carcassonne, dont le nom signifie *la Roche des Chênes*[1], plonge aussi par ses origines dans les mythes druidiques et les guerres nationales et religieuses de l'Aquitaine. Ibéro-latine et passée aux Visigoths, et munie par les fils d'Alaric d'une double ceinture de tours, complétées par les Arabes, du haut de son plateau circulaire qu'enveloppe un repli de l'Aude, la forte cité qui avait repoussé Clovis, ne s'inclina devant Charlemagne que par déférence pour le génie civilisateur et la gloire épique du César gallo-romain. Au plus haut de l'escarpement septentrional un large fossé, franchi par un pont-levis, isolait de la cité le manoir des comtes. Ces comtes rendaient patriarcalement la justice, assis à l'ombre d'un orme antique, dont le tronc avait remplacé le

1. Ker, rocher; Casser, chêne.

chêne fatidique, comme les vieillards basques sous l'arbre de Guernica. Les femmes héritaient selon la loi gothe et la coutume cantabre. Arsendis ou Arséna, héritière de la première dynastie de Carcassonne, porta cette comté dans la maison de Commenge, et vers le milieu du XIe siècle, Ermengarda la transféra de nouveau dans celle des vicomtes d'Ambialet, distingués par le surnom belliqueux de Trencabel (qui tranche bellement). Cette troisième race de Carcassonne réunit à son antique métropole les riches et populeuses villes d'Albi, Castres, Agde et Béziers, et depuis les montagnes du Rouergue, ses domaines s'étendaient jusqu'à la Méditerranée, et jusqu'aux cimes des Pyrénées. Les alliances des Trencabel n'étaient pas moindres que leurs possessions. Le vicomte Ramon-Trencabel était l'oncle d'Alphonse II, roi d'Aragon.

Cette parenté illustre lui fut fatale. Il oublia l'antique vasselage des fils d'Asnar, et sa récente fraternité d'armes avec le comte Alphonse en Orient. A l'instigation des rois d'Aragon et d'Angleterre, il s'unit à ces monarques étrangers contre Ramon V. C'était combattre contre l'Aquitaine dont Ramon V était le champion. Ses sujets ne le suivirent probablement qu'à regret dans cette guerre antinationale. Une haine de caste, une querelle de bourgeois à chevaliers mit l'étincelle au mécontentement patriotique, et le vicomte périt sous le poignard des citoyens de Béziers. Béziers était renommé par la jalouse indépendance et l'énergie farouche de ses habitants.

Ramon-Trencabel, vicomte de Béziers, se rendait

avec ses troupes féodales et consulaires au secours de son neveu, fils de sa sœur Ermengarde, vicomtesse du Roussillon [1]. Pendant la marche un bourgeois se prit de querelle avec un chevalier, et brutalement s'empara du roussin chargé de ses bagages. Plainte est portée par les barons; le vicomte leur livre le bourgeois; il subit une peine légère, mais flétrissante. Après la campagne, les citoyens de Béziers vinrent à leur tour réclamer justice du vicomte. Trencabel répondit qu'il consulterait les notables pour réprimer l'audace des chevaliers. Au jour fixé, il se rendit avec sa cour dans l'église de la Madelaine, où l'attendait l'évêque (15 oct. 1167). Les bourgeois, un moment après, entrèrent armés, sous leurs robes, de cuirasses et de poignards. L'offensé marchait à leur tête, d'un air sombre et triste; et, s'adressant fièrement au vicomte : Monseigneur, voici, dit-il, ce malheureux! il est ennuyé de vivre puisqu'il ne le peut sans honte! Dites-nous maintenant si vous voulez venger mon injure! — Je suis prêt, répondit le prince, à m'en tenir, comme je l'ai promis, au conseil des seigneurs et à l'arbitrage des citoyens. — C'est très bien, répliqua-t-il d'un ton de menace et de désespoir, mais toute réparation, je le vois, est impossible; notre honte ne peut être lavée que dans votre sang. » A ces mots, les conjurés tirent leurs poignards; le vicomte, son plus jeune fils, les barons et l'évêque sont massacrés devant l'autel. Les consuls restèrent les maîtres de Béziers. Pendant deux ans ils ne voulurent entendre parler ni

1. Nommée aussi Trencabella.

d'évêques ni de vicomtes; ils ne s'émurent guère ni de l'irritation de la noblesse ni de l'excommunication du pape. Telle était la fière et farouche indépendance des républiques du Midi; vengeance individuelle, mais bientôt plébéienne et patriotique, représailles de la cité contre le prince, de l'Aquitaine contre l'étranger, les rois d'Aragon et d'Angleterre [1].

C'est par ce chemin sanglant que le jeune Roger, fils aîné de Trencabel, monta sur le trône vicomtal. Il n'avait pas vingt ans, il était aimable et belliqueux; son père l'appelait Rohairet (Rogeret); et le peuple le surnomma Talhafer (Taillefer). Il veut venger son père assassiné; le roi Alphonse se joint à lui; aux barons de Carcassonne s'unissent les hidalgos d'Aragon; ils marchent contre Béziers. Les fiers consuls repoussent leurs assauts; ils bravent les balistes des princes comme les foudres de Rome. Après deux ans de siège les deux camps transigèrent. Béziers se soumit, et Roger pardonna. Humilié, il revint à Carcassonne. Mais un jour, un baron irrité de cette paix s'écria : Vous avez vendu le sang de votre père, Monseigneur. Le vicomte frémit; il avertit secrètement le roi d'Aragon ; des troupes espagnoles viennent des Pyrénées; elles arrivent par détachements devant Béziers; elles demandent à passer la nuit dans ses murs, car c'est l'hiver, pour se rendre en Provence. Les consuls accueillent ces milices d'un monarque ami; quand Béziers est plongé dans le sommeil, les Aragonais se lèvent, s'emparent des

1. Guill., Neubr., l. 2, c. 11.

portes, se divisent les quartiers, et font main basse sur les habitants. Le peuple est égorgé, les chefs mis aux gibets; ils n'épargnent que les femmes et les Juifs. Au matin, les portes s'ouvrent; Roger et Bernard, l'évêque nouvellement élu, entrent, les pieds dans le sang, et marient aux assassins les filles et les veuves des malheureux morts. Le vicomte et l'évêque, pour se dédommager des frais de ce meurtre immense, imposent à chaque nouveau ménage le tribut annuel de *trois livres de poivre*. Cette épice fut le prix du sang. Béziers fut repeuplé par ces Espagnols, et c'est d'eux que sortit la génération tragique qui devait, quarante ans plus tard, périr dans le grand massacre de la croisade [1]. Alphonse et Roger n'avaient pas vingt ans, et la responsabilité de ce crime horrible retombe conséquemment sur l'évêque qui, vieillard et apôtre, aurait dû contenir la juvénile et vindicative ardeur guerrière des deux princes adolescents. Bernard est l'ombre hâtive, le fantôme anticipé de cet effroyable Amalric, l'archange exterminateur de Béziers (déc. 1269).

Faisons à chacun sa part du sang répandu. Ce crime, il faut le dire, fut moins l'œuvre de Roger, jeune prince instinctivement doux, libéral et chevaleresque, que de la noblesse qui excita sa vengeance filiale, du roi d'Aragon qui lui prêta sa dague catalane, et de l'évêque qui n'interposa pas sa crosse pastorale. Alphonse II voulait établir dans Béziers un camp aragonais qui relierait le Roussillon à la

1. Guill. Neubr. — Rob. de Mont.

Provence, et soutiendrait ses prétentions sur Toulouse et sur Carcassonne. Roger le comprit, revint à son seigneur naturel et national, et s'unit par une double alliance au comte de Toulouse. Ramon V, de son froid et triste mariage capétien, avait une fille, brillante image de son père, de son peuple et de son siècle amoureux de l'idéal. La jeune infante, orpheline d'une mère vivante, et privée de son père par le plaisir, la politique et la guerre, fut élevée dans la paisible solitude de Burlats en Albigeois. Aladaïs, pupille des troubadours, devint l'objet de leur admiration et de leur encens; ils la célébrèrent sous le nom de *Belveser*, qui exprime sa beauté, et de *Tot-m-y-plats*, qui révèle sa grâce et son charme sympathique. Leurs chants rendirent célèbre la rose naissante du Sidobre. Aladaïs de Burlats fut accordée, après de longues discordes, au jeune Roger Taillefer, vicomte de Carcassonne (1171) et bientôt après, sa sœur Béatrix de Béziers épousa Ramon, infant de Toulouse. Le comte par cette double union s'attachait un vassal puissant et belliqueux dont l'hommage inquiet et récalcitrant oscilla, trop souvent encore, entre Toulouse et l'Aragon. La cour de Carcassonne, sous la belle et vaillante Aladaïs, devint le siège de l'héroïsme, de la poésie et de la galanterie chevaleresque, avec une rayon de sentimentabilité platonique, et comme une succursale, plus chaste et plus gracieuse de Toulouse, car c'est une femme qui tenait le sceptre [1].

1. Troub. Arn. de Marveil.

Reine de ce monde sentimental, Aladaïs tenait ses assises sous l'orme du manoir vicomtal, dans une cour encadrée de portiques romans et d'arcades mauresques. C'était l'époque des grandes femmes comme des grands hommes ; et la vicomtesse pouvait à son tribunal avoir pour acolyte Ermengarde de Narbonne, une profonde politique, ou Esclarmonde de Foix, une docte théologienne. Les coupables dont elle jugeait les érotiques délits étaient Richard Cœur de Lion, Alphonse le Chaste ou Ramon-Roger de Foix. A ces puissants princes qui l'encensaient de leurs hommages, Aladaïs préféra toujours Arnauld de Marveil, un pauvre clerc du Périgord, ennobli par son cœur et sa harpe. Elle mit sa beauté, et plus tard son veuvage, sous la garde de la poésie et du mystique amour. Les tours de Carcassonne existent encore, et le souvenir d'Aladaïs de Burlats et d'Arnauld de Marveil y répand un parfum plus doux que celui de ces fleurs de pourpre et de tristesse, dont avril fait tous les ans refleurir les rameaux sur leurs murailles noircies de l'horreur des révolutions et des siècles.

Foix est un rameau montagnard et belliqueux de l'opulente Carcassonne.

CHAPITRE V

Le château de Foix. — La maison de Foix. — Les infants de Foix. — Roger, Cécilia et Esclarmonda.

Le château de Foix[1] s'élève, dans un amphithéâtre ovale de montagne, sur un trapèze de granit, dont le plateau, semblable à un gigantesque piédestal, supporte, à cent cinquante pieds dans les airs, l'inexpugnable et gracieux donjon féodal. C'est, selon la tradition populaire, une antique roche fatidique, un autel probablement d'Abellio, nom grec si l'on veut, ou phénicien, et que les Ibères donnaient au soleil. Le culte de la lumière semble encore reconnaissable dans le nom même de Foix (φως), que d'autres à la vérité font dériver de la métropole asiatique des Phocéens. Foix serait, dans ce dernier cas, une Phocée cantabre, une sœur de Rhodes, de Samos, de Scyros, d'Abydos, de ces comptoirs massaliotes échelonnés d'un bout à l'autre de l'isthme pyrénéen.

1. En latin Fuxum ; en roman Fox, Foish, prononcez Fouch.

Quoi qu'il en soit, cette origine déliaque, qui ne repose que sur des conjectures, conviendrait merveilleusement à ces vieilles tours qui furent au moyen âge un berceau de poètes héroïques, et un foyer de doctrines grecques et orientales. Nous verrons partout à cette époque la religion du Paraclet s'allumer sous un nouveau souffle, des cendres mal éteintes des vieux autels, et des antiques sanctuaires du soleil.

Mais Foix est d'origine ibère, et longtemps avant l'époque grecque et romaine, fut le *Pal*, la métropole des chefs des Sotiates, ou Aquitains du Sabartez. Les Sotiates prirent parti pour Sertorius contre Pompée et vainquirent Préconius son lieutenant dans le vallon de Villa-Pétrosa[1]. Mais vingt ans plus tard, dans ce même cirque bordé de rochers, leur chef Adcantua fut vaincu par le jeune Crassus, lieutenant de César, qui vint assiéger le castellum du Vercingétorix cantabre. Dès lors, Foix ne fut plus qu'un anneau de cette longue chaîne de Castellaria dont les Romains fermèrent, de l'une à l'autre mer, les passages des Pyrénées. Foix resta ibéro-romain jusqu'à l'arrivée des peuples du Nord. Clovis, roi des Francs, convoitait la riche Aquitaine, florissante sous le sceptre habile et paternel des descendants d'Alaric. Les évêques catholiques, impatients de la domination des monarques ariens, appelaient de leurs vœux le Sicambre orthodoxe et barbare. Volusien, évêque de Tours, fut soupçonné non sans raison d'avoir secrètement offert

1. Varilles.

à l'ennemi sa métropole, une grande clef de la Loire; trahison affectuée plus tard par son successeur Vérus. Déporté d'abord à Toulouse, puis de là en Espagne, Volusien fut, dit-on, massacré sur les bords de l'Ariège, par les Goths des Pyrénées. Clovis introduit par Vérus et conduit par le sacerdoce catholique, ce cerf blanc qui lui montrait le gué des fleuves, passa la Loire et vainquit à la bataille de Vouglé. Le carnage fut tel, que, selon la tradition symbolique, une source de sang jaillit dans Toulouse, comme du cœur transpercé de l'Aquitaine. Le Sicambre fit recueillir les reliques de Volusien, invoqué comme un saint et comme un martyr par les Francs. Le clergé romain instruisait les Aquitains vaincus à vénérer des saints sicambres. Du fond de leur sépulcre ils veillaient sur la conquête, et, dans le cas de révolte, appelaient les invasions du Nord sur le Midi. Du tombeau de Volusien sortit un monastère; autour du cloître se forma un bourg, sur les ruines de la colonie grecque et romaine; et, pour garder cette porte des montagnes un castellum s'éleva sur le rocher fatidique. Charlemagne agrandit encore cette forteresse monastique, tournée au nord contre les Aquitains, au sud contre les Maures. Le fort, le bourg et le cloître, d'abord divisés, se groupèrent pour les nécessités de la défense, au confluent de l'Ariège et de l'Arget[1], et formèrent enfin la cité de Foix qui, néanmoins, n'apparaît dans l'histoire qu'au xe siècle. Ses vieilles tours féodales se dégagent, seulement alors, des ténèbres tumul-

1. Aurigera et Argentifer.

tueuses de la barbarie, comme après une nuit orageuse on voit encore leurs créneaux, blanchis par un premier rayon, sortir des vapeurs flottantes du matin (1002).

Au xe siècle, Foix relevait de la maison de Commenge, antique race ibère, souveraine, entre l'Aude et l'Adour, du massif central de Pyrénées. Elle comptait parmi ses ancêtres Loup, qui vainquit Charlemagne, et Adcantua, qui combattit César[1]. Astnar, prince des tribus que Pompée fit descendre des cimes espagnoles, et parqua comme un troupeau dans les vallons où coulent les sources de la Garonne, est la souche commune des comtes de Commenge, de Carcassonne, de Foix, de Conserans, de Palhars, d'Andorre et même de Barcelone. Il régnait de son chef sur ces hautes vallées appelées, au moyen âge, le *pays des neiges*, ou Nébousan. Son trône de granit était au pied de la Maladetta et du Salao qui se creuse comme le siège de Géryon. Lugdunum des Convenæ, dont il ne restait plus, depuis les guerres exterminatrices des enfants de Clovis, qu'une forteresse en ruines, était sa capitale de bercails, sous le nom de Val Cabrère, la vallée des Chèvres. Arnauld, fils d'Asnar, augmenta considérablement ses domaines, en épousant Arséna ou Arsendis, infante gothe héritière de la comté de Carcassonne. Ramon Ier, leur petit-fils, détacha de son vaste patrimoine la haute vallée de l'Ariège, avec les montagnes latérales qui versent leurs eaux dans ce gave, depuis

1. Ad. Garrigou

sa source aux cascades d'Orlus, sur la cime des Pyrénées, jusqu'à sa jonction dans la plaine avec l'Ers, et forma de ce triangle l'apanage de Roger, premier comte de Foix. Ce prince assit son manoir féodal sur les racines du rocher fatidique, dont le plateau, relié à sa base par une rampe circulaire, supportait élégamment dans les nuages son inexpugnable donjon. C'est l'aire inaccessible de la dynastie des Roger, descendants d'Asnar et d'Adcantua, qui, bien que de race ibère, portèrent presque tous ce nom germanique, significatif de leur courage et de leur beauté, car ils étaient fauves comme l'aigle et le lion[1].

C'est là que naquit, vers le milieu du XIIe siècle, le sixième comte de Foix, Ramon-Roger, fils de Roger-Bernard Ier et de Cécilia de Carcassonne. Emule de son bisaïeul Roger II, compagnon de Ramon de Saint-Gélis, dans la première croisade, il suivit en Orient les rois Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Ramon-Roger unissait à l'habileté politique du premier la valeur impétueuse du second. Il était de grande taille, robuste, gracieux, éloquent et poète, comme deux de ses descendants dont on a consacré le talent et la beauté, du nom de Phébus. Comme tous les princes de sa race, il portait la tête haute, à l'espagnole, signe de la fierté du cœur[2]. Il connut pourtant le malheur ; vaincu dans un combat, contre Ermengaud, comte d'Urgel, il fut longtemps captif au

1. Roger, de roth, blond, fauve.
2. Pierre de Vaucernai.

fond d'une tour, comme le monarque anglais. Sa valeur était à l'étroit dans ces querelles féodales; mais sa jeunesse avait vu les merveilleuses guerres musulmanes, et sa vieillesse attendait les tragiques guerres cathares. Ses grands jours furent contre la Mecke et contre Rome. Bien qu'il pût lui-même chanter sur sa harpe ses propres exploits, il avait toujours à ses côtés son troubadour dans les batailles. C'est ce poète fameux dont l'impétueux génie, le rude dialecte, et l'accent barbare, décèlent un chantre pyrénéen; mais qui par prudence a cru devoir dérober ses sympathies religieuses et patriotiques sous le pseudonyme de Guilhem, clerc géomancien de Tudelle en Navarre. Ainsi le plus grand des chevaliers eut le rare bonheur de trouver le plus grand des poètes de son siècle, et l'Achille aquitain eut son Homère. Nous dressons, dès le début de cette histoire, cette haute figure guerrière qui, de son palefroi superbe, en domine l'immense champ de bataille.

Roger-Bernard Ier, dit le Gros, comte de Foix, eut encore, outre ce glorieux fils, trois filles nées, comme lui, vers le milieu du XIIe siècle (1150-1160). C'était un prince positif, matériel, spéculateur. Il mariait ses enfants dès le berceau, dès le sein maternel. Il les mariait pour arrondir ses États, et fortifier sa maison par de solides alliances féodales. Il échangeait ses filles comme les chevrettes de ses bercails, et les colombes de ses tourelles. De ces trois infantes de Foix, la première, noyée probablement dans l'obésité paternelle, est restée obscure, et son nom même est inconnu; nous savons seulement qu'elle épousa Guilhem Arnauld, seigneur de Marcafaba,

dont les vastes domaines s'étendaient au confluent de la Garonne et de la Lèze, et l'un des patrons de l'antique abbaye carlovingienne de Lézat. La seconde, nommée Sézélia ou Cécile comme sa mère, fut promise à son cousin Roger, vicomte de Conserans, petit-fils de Bernard II, comte de Commenges, et de Diaz de Muret. Elle devait régner sur les ravissantes vallées arrosées par le Salat et le Volp, et son manoir vicomtal s'élevait pittoresquement sur le rocher pyramidal de Saint-Lizier, ainsi nommé de Glycérios, apôtre grec des Consorani. La troisième enfin reçut en naissant le nom d'Esclarmonde, symbole de beauté, de pur génie et de destinée orageuse. Ce nom, qui n'apparaît guère qu'avec le catharisme en Occident, nous induit à penser que la jeune infante, selon un usage assez fréquent à cette époque, fut vouée, dès le berceau, à la religion du Paraclet. Esclarmonde naquit, en effet, au moment de la plus grande effusion du catharisme pyrénéen. Elle avait environ douze ans, quand Nicétas vint organiser, au synode de Caraman, l'église johannite d'Aquitaine. Il est vraisemblable que cet évêque bulgare visita les princes méridionaux, les cours de Toulouse, de Carcassonne et de Foix; toujours est-il que sa doctrine envahit les manoirs pyrénéens. On dogmatisait vivement dans le donjon comtal; les divers systèmes religieux se partagèrent les infants de Foix. Cécilia, d'un esprit sobre et ferme, adopta la doctrine biblique des léonistes, l'enseignement de Vigilance et de Pierre de Brueys. Esclarmonde, d'un génie plus ardent et plus mystique, se déclara pour la gnose cathare,

ce mélange de platonisme et de johannisme alexandrin, organisé par Nicétas. L'infant Ramon-Roger, le plus beau et le plus éloquent prince de son temps, profond politique et guerrier valeureux, était secrètement sympathique à la religion du Paraclet. L'Orient théologique était pour lui le pendant de l'Orient chevaleresque ; c'était une double aventure dans le désert, dans l'infini. Le catharisme l'attirait ; il devait y trouver la gloire et la mort.

D'ailleurs l'église d'amour rencontrait l'empire d'amour, avec ses tribunaux d'amour, ses juges et ses chantres d'amour, sympathiques au Paraclet. Le règne de Ramon V, comte de Toulouse, était l'âge d'or de la poésie romane. Tous les châteaux du Midi résonnaient de troubadours ; ils étaient les rossignols de ce printemps social. Les infants de Foix, par mysticité platonique, par amour de l'idéal, prolongèrent leur brillante adolescence, parmi les harpes, les joutes poétiques, les tournois chevaleresques. Ce n'est qu'au dernier instant, et probablement sous la pression du commandement paternel, que la pieuse Esclarmonde consentit à donner sa main à Jordan, seigneur de l'Ille et vicomte de Gimoez en Gascogne, et que Ramon-Roger alla chercher à Saragosse sa fiancée Philippa de Montcade, nièce des rois d'Aragon (1188).

Ramon V, outre les barons des châteaux, eut encore pour auxiliaires les consuls des cités.

CHAPITRE VI

Civilisation romane. — Communes méridionales. — Toulouse, Narbonne, Béziers, Marseille, Avignon, Nice. — Consulat. — Commerce. — Sciences.

Pendant que l'Aquitaine accomplissait la révolution de l'indépendance politique, elle portait dans son sein la révolution de la liberté civile. Après l'émancipation de la race, vient l'émancipation de l'individu. L'avalanche de la barbarie du Nord diminuait d'intensité, à mesure qu'elle s'étendait vers le sud. La féodalité qui ne fut que l'organisation de la barbarie germanique fut moins vigoureuse sur le sol roman. Le soleil fondait la barbarie, énervait la féodalité et ravivait la liberté. La liberté, au moyen âge, semblait, ainsi que la civilisation, un fruit du soleil. Elle s'épanouit magnifiquement au sud des Alpes et des Pyrénées. Barcelone, Saragosse, Gênes, Florence, Pise, Venise, Milan, forment de petites et vivaces républiques. Dans la Gaule méridionale, Toulouse, Narbonne, Béziers, Montpellier, Nîmes, Avignon, Arles, Marseille, Nice, sont encore de no-

bles communes quoique moins brillantes que leurs sœurs d'Espagne et d'Italie. Ces communes romanes diminuent de vigueur et d'éclat, à mesure qu'elles s'éloignent vers la Loire. Au nord de ce fleuve, régnait la conquête tudesque et la féodalité franque. Au sud le régime social était un mélange de la féodalité gothe, du consulat roman et du patriarcat ibère. Les comtes étaient les descendants des compagnons d'Alaric et de Goaiffer, des chefs des tribus cantabres, héros des guerres de l'indépendance contre les dynasties mérovingienne et carlovingienne[1]. Les châtelains des montagnes étaient en même temps et de concert avec les riches bourgeois, par élection populaire, consuls des cités. Ces capitouls des villes, seigneurs des campagnes, possédaient la terre en franc-alleu, forme ordinaire et primitive du domaine méridional. Leur souche antique formait plusieurs branches masculines et féminines sur l'alleu paternel, dont le fonds était indivis et immobile, mais dont le revenu était perpétuellement mobile et divisible à l'infini. Cette forme domaniale existe encore en Afrique, et porte chez les Arabes le nom de Melc, en Russie, le nom de Mir. La femme héritait comme l'homme, et souvent la tribu reconnaissait pour son patriarche une antique matrone gothe ou cantabre. Cette division de l'héritage neutralisait l'autorité elle-même partagée, et dont l'effet devenait en s'atténuant toujours presque nul sur le colon

1. Le nom de Goth, autrefois synonyme de chien, était alors en grand honneur; les barons portaient presque tous des noms germaniques ; les femmes recevaient plus souvent des noms ibères.

d'ailleurs de même race, et portant le même nom que le chef de clan. Ainsi la race, la tradition, l'intérêt, unissaient la cabane et le château, le donjon et la cité, et les villes à la métropole consulaire et comtale.

La noblesse gothique se superposant à la municipalité gallo-romaine, tenait le rang de l'antique patriciat latin. Puissance exécutive de la cité, elle exerçait comme lui les fonctions de guerre et de judicature, inhérentes à la souveraineté. Elle dominait sans doute de toute la hauteur de sa lance dans le conseil des citoyens. Mais, pendant que le noble représentant de l'élément conservateur demeurait stationnaire, immobile comme son donjon sur son rocher, le bourgeois, représentant de l'élément progressif, grandissait et se faisait insensiblement une place de jour en jour plus large dans la cité. Entre une noblesse et un peuple de même sang, il n'y avait point d'émancipation violente, comme au nord de la Loire, et si la lutte eut lieu, elle fut si pacifique qu'elle n'a point laissé de vestiges dans l'histoire. Quand les ombres se dissipent, nous trouvons partout le consulat victorieux, et la cité solidement constituée sans apparence de combat. Ce triomphe était obtenu dans la première moitié du XIIe siècle. En 1150, Toulouse, Barcelone, Saragosse, Narbonne, Béziers, Carcassonne, Montpellier, Nîmes, Avignon, Arles, Marseille, Nice, sont définitivement constituées en républiques. Toutes ont leur capitulum ou conseil commun, librement élu par le peuple, et délibérant librement dans leurs antiques capitoles sous la pré-

sidence fictive du comte héréditaire, mais plutôt sous la direction effective de leurs consuls annuels. Le comte n'eut guère que le cérémonial honorifique du pouvoir dont la réalité appartient aux magistrats qui, plus ou moins nombreux, sont chargés de l'administration de la cité, disposent seuls des gardes urbaines, et commandent les forces de terre et de mer de la république. A Bayonne, à Bordeaux, à la Rochelle, les vaillants maires montaient sur leurs vaisseaux et balayaient l'Océan. Dans les provinces basques, ces pâtres, qui se disaient tous nobles, délibéraient en plein air, comme au temps des patriarches, sous les rameaux du chêne antique de Guernica. On connaît l'héroïque indépendance des Catalans, et la formule du serment célèbre que les Aragonais exigeaient de leur roi le jour de son sacre : « Nous qui sommes autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons roi pour la défense de nos libertés : sinon, non[1] ! » Andorre, hexapole de pâtres et de chasseurs d'ours, est comme un échantillon conservé dans les neiges des Pyrénées, un spécimen encore vivant de toutes ces républiques féodales mortes, et montre avec orgueil, à la stérile turbulence des nouvelles générations, le simple et indestructible organisme de ces libertés qui datent de Charlemagne. Andorre n'a qu'un conseil perpétuel, avec un grand et un petit conseil directement élus par les citoyens sous la double suzeraineté du comte de Foix et de l'évêque d'Urgel. L'archevêque, le vicomte et le peuple gou-

1. Zurita, Marca. — Gesta comitum Barcin.

vernaient de concert à Narbonne; à Marseille, ces trois pouvoirs ont leurs quartiers respectifs. Ailleurs encore, le peuple par intermittence domine seul, comme à Nice, Arles et Avignon. Ces riches citoyens de Toulouse, de Marseille, de Barcélone, avaient des maisons flanquées de tours, prenaient l'armure et la lance et montaient à cheval pour la défense des droits de la cité. Leurs fils étaient chevaliers, s'ils voulaient l'être, et joutaient aux tournois avec les barons. Les nobles sans déroger pouvaient être commerçants, comme dans les villes grecques. Toute manifestation éclatante de la personnalité, le courage, la fortune, l'intelligence, l'art anoblissaient dans les villes du Midi; la société consacrait la nature. Au premier coup du beffroi, ils accouraient à la tête des ouvriers en armes, et sortaient de la ville pour le combat sous le commandement des consuls. C'est ainsi qu'en 1156, les capitouls de Toulouse allèrent châtier l'insolence de quelques châtelains de l'Albigeois. Ah! ce n'est pas la servitude, c'est la liberté qui est antique, primitive et voulue de Dieu!

Cette mâle indépendance des bourgeois du Midi avait sa source dans le sentiment énergique de leurs droits, et le juste orgueil d'une grande prospérité. L'agriculture, cette base des sociétés, y florissait. La terre, libre comme l'épouse et non comme l'esclave de l'homme, répondait à son amour en multipliant les fruits de sa fécondité. Les plaines produisent abondemment le froment, le millet et le maïs nouvellement importé d'Asie par les croisades. L'huile pure et les vins généreux y coulent par torrents. Nar-

bonne est une colonie des abeilles d'Hybla. La culture romaine s'y pratiquait encore telle que l'enseignent les Géorgiques de Virgile. L'industrie animait ces grandes cités. La plupart des manufactures aujourd'hui déchues de Castres, de Carcassonne, de Nîmes, remontent à cette époque prospère où leurs produits alimentaient seuls les marchés du nord encore barbare et les bazars du Levant. Des traités de commerce unissaient ces villes du littoral avec Gênes, Pise, Florence, Naples, la Sicile. Les ports de Marseille et de Barcelone étaient peuplés de vaisseaux italiens, grecs, levantins, maures, espagnols, barbaresques. Les comtes de Toulouse donnèrent un centre à ce commerce, près du delta du Rhône, et Beaucaire, du haut de son rocher stérile couronné du tours, verra s'étaler sur sa grève toutes les richesses de l'Asie, de l'Afrique et de l'Occident.

Cette plage méditerranéenne était comme une colonie orientale[1]. Courtiers de ce mouvement commercial, les juifs servaient d'intermédiaires entre les chrétiens et les musulmans. Pas de ville, encore aujourd'hui, qui n'ait une rue, un quartier, dont le nom ne rappelle le souvenir des israélites. Dans la première partie du XIIe siècle, les juifs établirent des académies dans les environs de Nîmes. Ils avaient des professeurs célèbres, et des pays les plus lointains on venait entendre, à Vauvert, le rabbin Abraham. Benjamin, rabbin de Tudelle, dans son pèleri-

1. Leber I, p. 397.

nage à Jérusalem (1160), traversa la Septimanie et trouve partout des synagogues; à Narbonne, 300 juifs; à Lunel, 300; à Saint-Gilles, 100; à Beaucaire, 50. Narbonne, ville maîtresse pour la loi, avait parmi les docteurs fameux le *rabbin Calonimo, fils du grand prince et rabbin Théodore de la race de David.* Il possède de grands biens sous la protection des princes. A Béziers, une synagogue fort studieuse et des rabbins excellents pardessus tous les autres. A Montpellier, des disciples très célèbres de la sagesse, riches, charitables envers les pauvres, pitoyables envers les affligés. A Lunel, une académie où les israélites étrangers venaient étudier la loi, sous les fils très sages et très riches du fameux docteur Meschulam. Les élèves étaient entretenus par les synagogues alors très zélées, et toutes retentissantes de querelles scolastiques, entre les partisans et les adversaires de l'illustre rabbin de Cordoue, Moïse Maimonide.

Comme dans la captivité de Babylone, les juifs septimaniens se gouvernaient par des chefs de leur nation. Les Calonymos ben Théodoros formaient une dynastie de princes rabbins. Ils s'intitulaient rois des israélites de Narbonne. Ils se prétendaient de la race de David, et leur sceau royal portait un écu armorié au Lion rampant; c'est le Lion de la tribu de Juda[1]. Les comtes dont ils remplissaient les tré-

1. Académie des inscriptions : séance du 9 août 1872. Scel Moumet judeu de Narbo. — Mometus Taurosius rex Narbonæ. Moumet est le diminutif enfantin de Calonymos, et Taurosius est l'adjectif altéré de Théodoros.

sors, protégeaient les juifs; ils étaient leurs ministres des finances. Les Trencabel vicomtes de Carcassonne eurent tour à tour pour argentiers plusieurs juifs: Nathan, Samuel et Moïse Caravita.

Guilhem VIII, comte de Montpellier, permit aux israélistes de fonder, dans cette ville où ils avaient déjà une académie célèbre, une chaire libre de médecine, vieille souche de l'école perpétuée jusqu'à nos jours. Ce même prince protégeait également les autres sciences dans sa capitale. Placentin, né dans ses murs, et après lui Azzo de Bologne y professèrent le code récemment découvert de Justinien. Le droit romain y florissait pacifiquement à côté de la médecine juive et de la philosophie arabe. L'Aquitaine était un champ ouvert à toute sagesse orientale. Enfin une langue venait d'éclore, première née des langues néolatines, premier rossignol de ce printemps social; une poésie sentimentale, ingénieuse et guerrière; et Ramon V eut pour clairons retentissants les troubadours.

CHAPITRE VII

Langue romane. — Poésie. — Sirvente. — Chanson. — Chanson de gestes. — Cycles poétiques. — Puis ou Parnasses aquitains. — Écoles de Limousin, d'Auvergne, de Provence, de Toulouse et des Pyrénées.

La langue romane d'Aquitaine, sœur aînée des langues espagnole, italienne, portugaise et moldo-valaque, est de race latine, mais mouchetée, comme une peau de panthère, d'ibère et de grec, de celte, de goth et d'arabe. C'est le latin rustique, l'idiome incorrect des campagnes, vivant et vigoureux dans les forêts, tandis que dans les villes, la langue savante à la fois et barbare de Rome tombait lentement à l'état de langue morte, et devenait la langue sainte de l'église d'Occident. Ce dialecte populaire arrive à sa puberté après l'an mille ; d'agreste il devient littéraire ; c'est une langue poétique, une langue vive, flexible, pittoresque, sonore, harmonieuse. Elle chanta sur la harpe, et l'âme de la nationalité romane se révéla instantanément, et avec le plus magnifique éclat, par la poésie.

La semence cantabre de cette poésie indigène sortit du sillon mélangée de germes grecs et de sèves arabes éclos sous les souffles de l'Orient. Sa racine agreste, c'est le sirvente, ou le chant des serfs. Le peuple chante longtemps avant les seigneurs. Il se vengeait de son servage par la licence. C'était un chant grossier, agressif, satirique et quelque chose de pareil au chant du Bouc, d'où sortit la comédie grecque. Ce chant de la haine servile touché d'un rayon d'amour produisit la *chanson*, ce fut le chant chevaleresque, la poésie des châteaux en face de la poésie de la cabane rustique ; et comme celle-ci était satirique et grotesque, l'autre fut sentimentale et héroïque. Le chant d'amour descendit sous le chaume et le sirvente moqueur monta au manoir seigneurial. La chanson c'est proprement l'ode, elle eut toutes les variétés de l'ode grecque, et ses *coplas* montrèrent, tout d'abord, l'ingénieux et subtil entrelacement des strophes antiques. Les croisades arrivèrent et produisirent la *chanson de gestes*. C'est l'épopée homérique, moins le génie. Il se forma trois cycles épiques. Le cycle religieux ou du Saint-Graal, il venait de Bretagne. Le cycle carlovingien, ou chevaleresque, il venait d'Aquitaine. Le cycle historique, dont les héros étaient Alexandre et César, il venait de Rome. La chanson de gestes se cadençait sur une mélopée haletante, dont les strophes inégales ont les chocs entrecoupés des escadrons, les chutes et les relèvements tumultueux des charges chevaleresques.

Nous avons parlé du subtil et merveilleux agence-

ment des vers dans les strophes, monorimes et irrégulières dans l'épopée, régulières et symétriques dans la poésie lyrique. La même diversité, variée à l'infini, apparaissait dans les genres multipliés dont les noms révèlent une origine grecque et latine. Les chants du matin et du soir, les aubades, les sérénades, les ballades, les caroles, s'accompagnaient de danses mimiques. La farandole ondulant comme un serpent imitait, dans ses longs replis sinueux, les processions haletantes, les saltations orgiaques des bacchantes, devant les statues des dieux[1]. Les tensons et les mi-partis affectaient la forme du dialogue, comme l'Oaristis de Théocrite, et se rapprochaient du drame, et des jeux scéniques. Mais le drame proprement dit n'existe pas encore dans la poésie romane, elle est morte avant d'arriver à l'âge dramatique; elle ne possède que l'ode et l'épopée. Si elle avait survécu, de l'ode et de l'épopée serait sorti le drame, après la croisade, comme la tragédie grecque sortit de l'Iliade après la guerre de Troie. Les Grecs appelaient leurs chantres *poètes*, créateurs. Les Aquitains, d'un mot encore plus juste, les nommèrent *trouveurs*, troubadours. Ce terme indique une inspiration supérieure, une révélation divine. La poésie vient de Dieu, la source est au ciel. Comme en Grèce le siège mystérieux de l'inspiration poétique était sur une montagne, voilé de nuages. La poésie, comme la religion, a toujours cherché les hauts lieux qui les rapprochaient des dieux. Dans les Gaules ces sommets et leurs bocages sacrés

1. Φερῳ ειδολα, farandole.

étaient appelés des Puis, *Podii*[1]. L'inspiration est divine, l'art seul est humain, la science seule est terrestre. La Gaie science eut donc des écoles, et le Périgord produisit son Boileau, dans le pédantesque Arnauld d'Aniel. C'est l'Aristote de tous les Puis ou Parnasses aquitains. Dante et Pétrarque l'ont sacré sur ce trône des vers dont ils seraient plus légitimement les rois.

Il y eut plusieurs écoles célèbres de poésie. Ebles II, vicomte de Ventadour, en fonda une dans son château; il en était lui-même le directeur, et, selon un chroniqueur contemporain, se délectait en tous temps de *vers d'allégresse* (*Carminibus alacritatis*). De cette noble école du Limousin sont sortis les troubadours les plus illustres: Bernard de Ventadour, Bertran de Born et Richard Cœur de Lion. L'Auvergne eut aussi son école, à la cour du Dauphin. Elle a produit de nombreux poètes, le moine de Montandon, Pons de Capduelh, Pierre Cardinal et le Dauphin lui-même. Ces poètes, nés au nord de la chaîne du Cantal et du Périgord, étaient appelés, par les troubadours du versant méridional, les *Ultramontains*. Les écoles d'Orange et de Folcalquier florissaient en Provence; les vicomtes de Baux et d'Orange en étaient les maîtres mélodieux, et leurs élèves chevaleresques sont illustres par l'épée et par la harpe; le charmant Peyrol, Rambaud de Vaquières, Gui de Cavaillon et la colombe de la Drôme, la comtesse de Die. Mais la grande métro-

1. Pey, Pech, Pouch, Poul, Pujol.

pole poétique, c'était Toulouse et la cour de Ramon V. C'est la terre classique de la gaie science. Les dialectes du Limousin et de l'Auvergne, sont agrestes comme leurs forêts, âpres comme leurs montagnes. Le Provençal lui-même est guttural comme son sol est rocailleux; mais à Toulouse, la fécondité de la terre, la sérénité du ciel, la culture plus latine, avaient produit le langage le plus mélodieux. « O Toulouse, s'écrie un troubadour du Velay, que ton langage est ravissant[1] ! » Les troubadours de la région du Nord venaient pour s'y perfectionner, pour en saisir l'accent et la mélodie. Là, parurent Bernard de Ventadour, Arnauld de Marveil, et l'illustre Bertran de Born. Ces chanteurs du Nord venaient y jouter avec les poètes du Midi : Marcabrus, Pierre Vidal, Jordan de Saint-Antonin, Ramon de Miraval, Guilhem de Cabestang, et le grand Guilhem de Tudella, l'Homère des comtes de Foix. Ils s'y rencontraient avec les poètes de Lombardie, de Catalogne et d'Aragon, et le roi Alphonse le Chaste, passait les Pyrénées pour y lutter d'harmonie et de galanterie chevaleresque avec Richard Cœur de Lion. La poésie romane, exotique dans le Nord, ne peut donc pas s'appeler limosine, pas plus qu'auvergnate; limosin dans ce cas dérive, non de Limoges, mais de Limous, d'où l'émigration cathare passa en Espagne. Mais, indigène dans le Sud, elle a droit de s'appeler *Provençale*, en tant que ce nom embrasse les deux rives du Rhône, comprend l'Aquitaine, et s'étend avec le sceptre de Toulouse, des Alpes à l'Océan.

1. Pierre Cardinal.

Toulouse est le vrai centre géographique de cet empire poétique dont l'horizon englobait l'Espagne et l'Italie et flottait jusqu'au monde slave, jusqu'au monde arabe. Toulouse était la métropole où s'élaborait le roman classique qui flottait au-dessus des langages villageois comme l'italien et le castillan planèrent plus tard au-dessus des dialectes rustiques des deux péninsules méridionales. Cette langue romane est la grande sœur adulte de tous les idiomes néo-latins naissants. Non seulement les troubadours fréquentaient les cours de Castille, d'Aragon, de Lombardie, de Naples et de Sicile ; non seulement ils chantaient en langue romane partout classique et partout entendue, mais encore ils chantaient dans les dialectes indéfiniment variés des deux péninsules italique et ibérienne. Il nous reste encore quelques-uns de ces poèmes polyglottes, où Génois, Catalans, Aquitains, dialoguent chacun dans son idiome indigène[1]. Les troubadours étaient leurs maîtres de poésie ; ils sont les premiers poètes espagnols et italiens, les parrains du Dante et de Pétrarque. Quelquefois, comme dans Alighieri lui-même, le roman alterne avec le latin, mais rarement. Il n'y a que les moines qui versifient encore en latin, comme Ligor à Toulouse[2] : coassement de corbeaux, glapissement de hiboux qui, du fond de leurs ténèbres, grommellent contre toutes ces jeunes choses, la liberté, la poésie, le soleil, et contre ces blanches légions de cygnes qui les célèbrent en

1. Rambauld de Vaquières.
2. Petri venerabilis carmina.

chœur, décrivant leurs cercles harmonieux autour des Parnasses pyrénéens.

Ainsi l'Aquitaine, comme la Grèce, a commencé par la poésie; mais elle n'est pas arrivée jusqu'à l'âge de la prose. La France, au contraire, a débuté par la prose, comme Rome. La chronique y va naître avec Villehardouin et Joinville. L'histoire est la poésie de la France. La prose française a déjà l'allure chevaleresque et la marche épique. Toutefois, le sénéchal de Champagne et le maréchal de Roumanie ne sont que deux exceptions éclatantes. La féodalité du Nord est uniquement guerrière, inculte, à demi barbare. Le baronnage du Sud aime l'art, cultive le gai savoir. La chevalerie romane, et c'est là son caractère distinctif, fait alliance avec la poésie et la liberté. Elle délibère dans les capitoles des cités, et chante dans les cours d'amour. Le plébéien s'ennoblit par sa harpe; le baron s'illustre par le chant et les vers; la poésie monte même jusqu'aux princes. De là, pêle-mêle dans les fêtes musicales, tant de chantres plébéiens, de barons ménestrels, de troubadours rois. La bibliothèque des troubadours s'ouvre par le puissant et licencieux Guilhem II, comte de Poitiers, bisaïeul de Richard Cœur de Lion, qui ferme ce siècle.

Jamais une pareille éclosion de poètes depuis l'époque lyrique de la Grèce; l'époque de Sapho, d'Alcée, d'Anacréon, de Simonide, de Tyrtée, d'Archiloque, de Stésichore, cet âge prodigieux des chantres éoliens qui se termina et s'épanouit si magnifi-

quement dans le grand et religieux Pindare. L'art antique est plus éclatant, et possède dans sa lyre d'ivoire un instrument plus parfait; mais il le cède à l'art aquitain pour le charme naïf, la grâce ineffable, l'héroïsme chevaleresque, les délicatesses et les mélancolies du cœur, cette harpe vivante et sensible, qui rendent incomparables les chantres d'amour. Or, cette mélodieuse et héroïque seconde moitié du XIIe siècle, c'est le règne de Ramon V. Ramon V est l'empereur et Toulouse la métropole de l'*empire d'amour*.

Les Capétiens avaient débuté par le bûcher des cathares d'Orléans. Les Aquitains qui redoutaient leur invasion, se retournèrent vers les Carlovingiens déchus. Charlemagne, le fléau de l'Aquitaine, devint leur héros épique. Leur poésie ne célébra que le César gallo-romain. Charles, Roland, Turpin, les vaincus de Roncevaux, plus même que le vainqueur, devinrent populaires. Le grand empereur donne son nom à un cycle poétique. Il eut des Homères, comme Théroulde; il eut ses Jérémies aux longs regrets. Vers la fin du XIVe siècle encore, Américic du Peyrat, abbé de Moissac, écrivit les *Lamentations de la mort du roi Charlemagne*[1].

1. Leber, tome VII, p. 401.

CHAPITRE VIII.

Guerres de Ramon V. — Bertran de Born. — Le clairon de l'Aquitaine. — Conjuration des princes romans. — Ils sont vaincus par Henri II. — Trahis par Richard Cœur de Lion — Chants de guerre de Bertran.

Ramon V, appuyé sur la France et sur les princes pyrénéens, soutenu par les barons, les consuls, les troubadours, attendit l'agression des deux rois, de l'anglais et de l'espagnol. Henri II fut le plus impatient et le plus fougueux. Il s'élança sur le Quercy et bientôt parut devant Toulouse. Il campait à Castelnau d'Estrettefont. Mais Louis VII qui le guettait des yeux accourut à travers le Limousin. L'Anglais recula furieux vers la mer, et l'Aragonais déconcerté se tint immobile, comme un renard, derrière les monts. Toulouse fut délivrée une troisième fois de l'attaque des Poitevins; ils revinrent une quatrième fois encore, et furent de même expulsés par le comte et ses vaillants consuls (1163). Ramon V châtia ses vassaux révoltés qu'il détacha de l'Aragon et bientôt formant une ligue de princes aquitains, attendit

l'occasion d'attaquer le roi d'Angleterre. Le prétexte fut la captivité de la reine Éléonore.

La maison de Plantagenet était pleine de débauche et de discorde. L'altière Éléonore, licencieuse à la fois et jalouse, fit empoisonner la belle Rosamonde qui lui avait enlevé le cœur sensuel de son mari. Henri II enferma sa femme dans un donjon anglais. De là les lamentations poétiques des Poitevins réclamant leur infante captive dans les brumes du Nord[1]. Les fils d'Éléonore se mirent à leur tête pour délivrer et venger leur mère outragée. Ramon V, politiquement et chevaleresquement, s'arma pour la défense de la reine. Il était le roi des troubadours; il entraîna tous les poètes dans cette guerre nationale, et le plus illustre d'entre eux en fut le clairon retentissant.

Bertran de Born, était seigneur de Hautefort, château d'un millier de vassaux, au nord de Périgueux. Born signifie *roche,* et son berceau est du même côté que son manoir,à mi-chemin de l'antique Vésonne. Bertran, dit un contemporain, était grand chevalier, grand troubadour et grand courtisan des dames. Ajoutons qu'il était encore plus un grand patriote, et que pour délivrer son pays, sa vie fut une longue conjuration et une continuelle bataille. Bertran fut l'Alcée et le Tyrtée de l'Aquitaine. Il vint à Toulouse; il chanta dans les fêtes du castel narbonnais; il rom-

1. Add. chron. Ricard pictav.

pit des lances aux lices du Prat-Comtal ; il s'y mesura avec le jeune comte de Foix ; il y vint comme baron, comme poète et comme patriote conjuré. Il ourdit une vaste conjuration entre les barons du Périgord, du Limousin, de l'Auvergne et des Pyrénées. Le chef naturel était le comte de Toulouse. Le suzerain politique fut le roi de France. Louis, chose singulière, semblait s'armer pour la défense de sa femme répudiée ; on eût dit une guerre chevaleresque pour venger l'honneur d'une dame, d'une reine, d'une mère. La mère et la reine que les Aquitains voulaient délivrer, ce n'était pas Éléonore, mais la patrie romane. Ils voulaient venger les anciennes invasions, les martyres antiques de Toulouse ; et pour ne laisser aucun doute à cet égard, Bertran fit prêter serment aux conjurés de Limoges, dans le monastère de Saint-Martial, sur la lionne de la tombe même de Goaiffer, l'héroïque Jaouna, martyr immortel de l'Aquitaine. Et cela fait, Bertran chanta ce printemps des batailles patriotiques.

« Bien me plaît le doux printemps qui fait venir feuilles et fleurs. Il me plaît d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage. Il me plait de voir sur la prairie tentes et pavillons plantés, et il me plaît jusqu'au fond du cœur de voir ranger, dans la campagne, cavaliers et chevaux armés. »

« Nous verrons les lances et les épées trouer et dégarnir les casques de couleur et les écus dès l'entrée du combat, et les vassaux frapper ensemble, et fuir à l'aventure les chevaux des morts et des blessés ; et quand le combat sera bien mêlé, que nul

homme de haut parage n'ait d'autre pensée que de couper têtes et bras, car mieux vaut un mort qu'un vivant vaincu.

« Barons, mettez en gage châteaux, villages et cités, car nous allons en guerre. Et toi, Papiol, cours vite vers *oui* et *non*. Dis-lui qu'ils sont trop longtemps en paix[1]. »

Le poète, dans un autre chant, fait le dénombrement des princes conjurés de l'Ouest et du Midi : le comte de Toulouse, le comte de Béarn, le comte de Barcelone, le comte d'Angoulême, le comte de Périgord, le comte de Limoges; les vicomtes de Comborn, Ventadour, Turenne, Gourdon, Ségur, Astarac, Peguilhem, Granhol et Clarens, et tous les barons et les consuls des cités, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de l'Adour. Bertran est à leur tête, à cheval, vêtu de fer, armé de sa lance et de sa harpe. Dans la vignette de son manuscrit, le belliqueux Bertran est représenté en casque, bouclier, caparaçon cramoisi, haubert bleu, selle verte, palefroi noir, et se heurtant déjà contre un chevaier ennemi.

Le nom de Papiol, son fou et son page de musique et de guerre, diminutif mélangé de pape et de pépi (idiot), et raillerie sceptique et guerrière, donne l'accent frondeur du chantre aquitain. Le prince auquel Bertran dépêche son héraut et dont il flétrit le caractère versatile du surnom de *oui et non*, c'est

1. Raynouard, sirventes historiques.

Richard Cœur de Lion. Il charge la *Folie* de porter à la *Trahison* son message de batailles[1].

Ce chant fameux respire une fureur inouïe de guerre dont l'accent patriotique se dérobe sous le fracas des lances et la poussière des chevaux. Le chant explique la vignette où les chevaliers semblent communiquer leur rage aux palefrois qui, debout, et poitrail contre poitrail, s'entre-dévorent de leurs mufles entrelacés, comme des lions. La ligue romane eût probablement triomphé, avec de tels champions, sans la défection du comte de Barcelone, roi d'Aragon. Ramon V dut s'éloigner du camp poitevin pour défendre Toulouse ménacée par les Espagnols. Alphonse, battu sur les Pyrénées, vint rejoindre dans l'ouest le roi d'Angleterre. Le hardi Bertran, dont nous venons de voir l'irrévérence envers le prince Richard Cœur de Lion, décocha, dans son indignation contre le roi traître à la cause romane, le sirvente le plus sanglant. Il le déclare issu, non d'un héros pyrénéen comme il s'en vantait, mais de quelque vavasseur, et même d'un serf rouergan, injure qui dénote probablement quelque mystère conjugal qu'un pape révélera plus tard en traitant de bâtards les rois d'Aragon. Il ne cessait de bafouer en toute occasion le transfuge Alphonse. « L'Aragon, dit-il, la Catalogne et Urgel sont honteux d'avoir pour chef ce lâche roi, qui se loue en chantant, et mieux aime

1. Poésies, biographie, et vignette de B. de Born.

les deniers que l'honneur, qui pendit son ancêtre, par quoi il se détruit et s'enfonce dans l'enfer. » Ce que redoutait Bertran arriva ; le mobile et fougueux Richard abandonna les conjurés ; et pour comble de malheur, son frère Henri, celui que Bertran appelait le *marin*, mourut au château de Martel en Limousin. Le fidèle Bertran composa à cette occasion un *planh*, une complainte, où son cœur navré pleure en réalité, sous le nom du jeune prince anglais, la jeune patrie agonisante ; élégie nationale que la critique moderne a comparée aux *nénies* héroïques les plus belles des poètes grecs[1].

Richard, comte de Poitiers, remplace son frère Henri. Bertran voulait continuer la guerre patriotique, mais les barons de l'ouest l'abandonnèrent pour se ranger autour de leur nouveau chef féodal. Ils ne voulaient qu'une Aquitaine distinctive sous un prince issu du sang d'Éléonore, tandis que Bertran rêvait une Aquitaine indépendante de l'Angleterre et de la France. Bertran fit sur cet abandon une nouvelle complainte héroïque. « Ils se sont parjurés envers moi, dit-il, les trois palatins, et les quatre vicomtes du Limousin, et les deux barons bien peignés du Périgord (les Talleyrand), et les trois comtes félons de l'Angoumois, et Centulle (d'Astarac) et Gaston (de Béarn) et le comte de Dijon, et Ramon d'Avignon, et le comte de Bretagne (Geoffroi, frère de Richard). Ils m'avaient fait serment, et pas un ne

1. Villemain, cours de litt.

l'a tenu. — Et pourtant ils m'avaient juré sur un missel dans l'antique monastère de Saint-Marsal !... Maintenant je vais prier le comte Richard de me garder ma maison et mon château. Je le servirai et je l'honorerai... S'il m'est gracieux, je voudrai mieux pour lui qu'argent fin. Qu'il agisse comme la mer qui garde dans son sein ce qui lui paraît précieux, et rejette le reste sur le sable... O ma dame, belle Esmanda, qui n'avez pas votre pareille au monde, donnez-moi seulement un baiser, puisque vous ne voulez pas m'accorder toute merci, et je serai encore, si Dieu m'assiste, un heureux mortel[1]. »

C'est avec cette grâce naïve, amoureuse et guerrière que Bertran de Born offrait sa paix au Cœur de Lion. Le proscrit reçut le baiser de Dona Esmanda (Dona Miséricorde), et, comme il l'a dit, se met à l'œuvre et recommence sa conjuration; il soulève une troisième fois l'Aquitaine. Richard se révolte de nouveau, et de nouveau trahit Bertran, et Bertran, resté seul, se voit, comme un léopard dans son antre, cerné dans son château de Hautefort. Les Calabres anglaises abattent ses murailles. Pendant le siège arrive au camp de Henri II, son plus cruel ennemi, le roi d'Aragon. Bertran dut se croire perdu, mais il ne désespère pas, et pour montrer qu'il est dans l'abondance, envoie au prince espagnol, un présent de bétail, en le priant d'intercéder auprès du monarque anglo-normand. Le troubadour avait mor-

1. Raynouard, sirv. hist.

tellement offensé le vindicatif catalan, insulté le roi, outragé le peuple, dans ce que l'homme a de plus sensible, le courage guerrier. Le poète couronné, malgré ces injures, prince d'esprit et de calcul, était resté l'ami spécial du grand Aquitain. On n'abandonnait pas un héros comme Bertran qui pouvait, à l'occasion, devenir un nouveau Cid. Henri II toutefois fut inexorable, Hautefort fut emporté d'assaut, et Bertran, captif sur son donjon écroulé, fut avec ses compagnons conduit au pavillon royal. Le vainqueur le raillait en le menaçant de mort. « Bertran, Bertran, tu disais que tu n'avais jamais eu besoin que de la moitié de ton esprit, mais voici le cas d'user de ton sens tout entier. — Oui, seigneur, répondit Bertran avec calme, et j'ai dit la vérité. — Et, moi, je crois, reprit le prince, que ton sens t'a complètement failli. — Oui, seigneur, le jour où le vaillant jeune roi, votre fils est mort, ce jour-là j'ai perdu le sens, le savoir et la connaissance. Et il entonna son chant funèbre. — A ce chant, à ce nom inattendu, prononcé avec des sanglots, le vieux monarque s'évanouit; quand il revint à lui, il s'écria en pleurant: « En Bertran, c'est à bon droit que vous avez perdu le sens pour mon fils! Il vous aimait mieux qu'homme du monde; et moi, pour l'amour de lui, je vous rends votre personne, votre terre et votre château, et je vous donne cinq cents marcs d'argent pour les dommages que vous avez reçus. » Et Bertran, tombé aux pieds du vieux roi, se releva plus triomphant. Bientôt après, Henri II mourut (1186) et Richard lui succéda. Mécontent de *oui et non*, Bertran suscita contre lui Geoffroi, son

frère, comte de Bretagne. Geoffroi vaincu se retira à la cour de France où il périt dans un tournoi foulé sous les pieds des chevaux. Alors Bertran attisa la guerre entre Philippe-Auguste et le Cœur de Lion. Puis il poussa les deux rois à la croisade, espérant qu'ils iraient se perdre en Orient[1].

Ainsi tomba la conjuration des princes et des peuples aquitains; conjuration toujours rompue, toujours renouée par l'infatigable Bertran, ce tisserand prodigieux dont la navette de fer, ourdissait imperturbablement ses trames de guerre, ses toiles de révolution. Ramon fut le héros national, le patriotique symbole. Bertran fut l'âme de parti, le profond politique, le champion éloquent, l'incomparable troubadour. Bertran est le plus grand des poètes chevaleresques. Il s'égale aux plus fameux lyriques de l'antiquité; sa harpe reproduit les merveilles des temps fabuleux. Richard Cœur de Lion fit halte un jour, pendant l'hiver, aux Sables d'Olonne. Hommes et bêtes mouraient de faim dans ce désert; pas une miette de pain pour les guerriers, pas un brin d'herbe pour les chevaux; leur besoin s'irritait encore de l'âpre souffle des mers. Bertran prit sa harpe et chanta. Il chanta la princesse Laïna, Hélène Plantagenet, plus tard duchesse de Saxe, et mère de l'empereur Othon le Superbe. Richard avait encouragé l'amour de Bertran et engagé sa sœur à recevoir l'hommage poétique du grand troubadour. Bertran donc célèbre la merveilleuse beauté de sa princesse,

1. Sirv. à Conrad de Tyr.

symbole gracieux de l'Aquitaine. A ses accents, barons et palefrois oublièrent la faim, le froid et les rafales de l'Océan. Ce trait peint l'homme et le siècle[1].

Cette guerre de Toulouse et de Poitiers, véritable guerre civile de l'Aquitaine, remplit tout le XIIe siècle; et c'est de cet ouragan d'airain, de ce tumulte incessant des armes que se forma par réaction, comme d'une épine germe une rose, comme de la douleur jaillit un rêve, *l'empire merveilleux d'amour*.

1. Biogr. de Bertran de Born.

LIVRE II

ALADAIS, VICOMTESSE DE CARCASSONNE [1]

CHAPITRE PREMIER

Mysticité de l'Inde en Occident. — Mythe d'Ève modifié par Platon. — Empire d'amour. — Le Dieu, le code, les jugements des tribunaux d'amour.

Au XIIe siècle un vent de mysticité se lève de l'Inde et transforme toutes les vieilles religions qu'il ravive dans son vol impétueux vers l'Occident. Déjà, quinze siècles auparavant, il avait, de l'immobile brahmanisme des castes, fait jaillir le boudhisme effervescent et populaire dans l'immense vallée du Gange. Il fit éclore, en divers temps, des sectes juives, l'essénisme thérapeutique; des écoles grecques, le néoplatonisme alexandrin; et du christianisme naissant, le gnosticisme et le cénobitisme des déserts.

1. Aladaïs, Alazaïs, Azalaïs.

Maintenant, dans la nuit du monde barbare du mahométisme pétrifié des califes, il dégage le fatimisme spiritualiste de l'Égypte; du judaïsme de la synagogue et du Talmud, le néorabbinisme philosophique de Maimonides; et enfin du catholicisme romain, une recrudescence de monachisme orthodoxe, et de manéisme indépendant et réformateur. De l'Orient à l'Occident, l'esprit fermente, rompt les vieux moules religieux, et partout le glaive s'arme pour remettre aux fers le divin rebelle qui brûle et qui foudroie. Saladin est le Montfort des califes de Bagdad contre le fatimisme d'Égypte, comme Montfort sera le Saladin des pontifes de Rome contre le catharisme d'Aquitaine. Des croisades s'exécutent sur le Gange, sur le Nil, sur la Garonne. Boudhiste, musulmane, ou cathare, cette révolution est partout mystique et sa mysticité partout panthéistique. Un seul principe apparaît : l'Esprit. Deux apôtres : saint Jean et Platon[1].

Au-dessus de ce monde barbare toujours retentissant du choc des armes, se forma l'*empire d'amour*, flottant comme un rêve d'or sur la réalité de fer; et semblable à ces mirages où le soleil reproduit dans les nuées, les cités, les lacs, les bocages, les oasis que le vent roule sur le désert. Le milieu du XIIe siècle est la grande éclosion de l'empire d'amour. Alors tous les éléments dont il se compose, la chevalerie, la poésie, la science, la liberté communale, la législation sentimentale, arrivent, par leur

1. Michelet : Bib. de l'Hum. — Quinet : Génie des Rel.

fusion, à leur merveilleuse efflorescence. Alors aussi la femme est glorifiée, mise sur le trône et sur l'autel. Elle devient reine et déesse. On l'élève dans le monde sur un trône d'encens; dans le ciel, sur un trône de vapeurs et de rayons. Or, l'empire d'amour a ses racines cosmogoniques dans le mythe d'Ève.

D'après le dogme mosaïque, Jéhova créa d'abord l'homme androgyne. Adam, chose touchante, est la mère d'Ève qui devait l'être du genre humain. Ève fut tirée, dans une extase, du flanc entr'ouvert d'Adam, et formée d'un fragment arraché de son cœur. Ce viscère fiévreux sera le fonds de son être; fille d'un déchirement, elle sera plaintive mais infiniment consolatrice, et d'un dévouement merveilleux à soigner les plaies du corps, à cicatricer les blessures du cœur. Née dans un songe, elle sera rêveuse, surexcitera les longs rêves, et volontiers s'élancera par l'extase vers un monde idéal. Dieu ne lui donna point d'autre âme que celle d'Adam. Adam est le chef d'Ève, comme Ève est le cœur d'Adam, mais la tête domine le cœur. De là, créature complémentaire, plus faible, plus délicate et plus sensible, puisqu'elle n'est pas formée de la terre, mais d'une chair déjà vivante et du foyer même de la vie ; la femme reste néanmoins subordonnée, quoique semblable; inférieure, quoique identique. N'ayant point d'existence propre, elle n'aura point de nom; elle s'absorbera dans l'homme, son origine, et dans la famille, sa fin. Vierge, elle n'a que le nom de son père; épouse, que le nom de son mari. Son nom est *Hommesse*. Le serpent seul lui dira : *Déesse !* Telle est la solide base

que donne à la famille humaine le mythe mosaïque[1].

D'après le mythe platonicien, l'époux et l'épouse, sont deux Esprits égaux, indépendants, unis déjà dans le ciel, et tombés, d'astres en astres, dans l'exil de la terre, et pris comme l'oiseau dans les pièges de la chair. L'Ève cathare est donc moins terrestre, moins charnelle encore que l'Ève biblique. D'origine tout éthérée, elle sera moins épouse, moins mère et manquera de sang et d'entrailles. Mais distincte, indépendante, ayant sa valeur propre, elle aura plus d'activité, sur un champ plus vaste, dans un horizon plus éclatant. Elle héritera, possédera, sera baronne et prêtresse, présidente des cours d'amour, archidiaconesse du Paraclet. Au lieu de la navette et du fuseau, elle tiendra la plume, le lyre, le sceptre. Reine des cœurs, déesse des songes, elle siégera sur un trône de soupirs et d'encens. De là, dans le mariage, peu de stabilité, divorce fréquent, dualité continue, car l'époux qui possède le corps, possède rarement le cœur. Il existe un époux de l'âme dans un rêve. Le mariage physique n'est qu'un triste devoir, ses baisers presqu'une souillure. Toute la gloire est au pur amour. L'Ève platonique est donc sur le trône, presque sur l'autel. *Domina*, elle aura la *domination*, elle sera *dame* et *maîtresse*, magistrat. Bien plus, elle sera *adorée*, comme une chose céleste, et tandis que l'épouse juive reste *sujette*, et ne sera jamais que *hommesse*, la *nymphe* grecque, selon la promesse du serpent, monte au rang de

1. Genèse. — Avesta.

déesse. Cette divinisation de la femme sort d'une double racine ibère et chrétienne. Les Ibères, comme les Germains, voyaient dans leurs compagnes quelque chose de prophétique et de divin. La femme ibère avait un nom, et nommait la famille ; on disait : les fils de Bélissena, d'Impéria, d'Olivéria. L'époux s'effaçait comme Joseph devant Marie, et Marie monta dans la gloire et siégeait sur le trône de lumière, mère virginale d'un Dieu. On voit la place que Platon a prise dans la transformation du mythe d'Ève, dans le mythe mariolâtre ; et la transfiguration de la femme biblique, dans la femme cathare, reine de l'empire d'amour[1].

Cet empire d'amour se calquait sur la société féodale de l'empire de Charlemagne. Il avait son droit qui régissait la nation des amants, ses écoles modelées sur l'enseignement scolastique, et sa jurisprudence romaine. On légiférait pédantesquement en amour d'après Aristote et Justinien. Il avait son code, ses tribunaux, ses assises, ses procès toujours pendants, et naturellement les dames composaient la gracieuse hiérarchie de cette magistrature érotique[2].

Le chef de cet empire des cœurs, le Dieu qu'adoraient ces châtelaines sentimentales, n'étaient pas un enfant ailé, comme l'amour antique. L'amour était devenu adulte ; il avait des formes viriles ; c'é-

1. Platon : Philon.
2. Maestrîas d'Amor.

tait un chevalier armé de toutes pièces toujours errant et à cheval. Ce jeune paladin avait son écuyer, sa dame, sa cour ambulante. Or, si l'on est curieux d'avoir le portrait fidèle de l'amour, Pierre Vidal nous le retracera ; le troubadour fit sa rencontre un jour qu'il se rendait de Castelnaudary à Muret, où le comte Ramon V tenait alors sa cour.

« C'était au temps, où les fleurs naissent dans les prés, où bourgeonnent les buissons, où se réjouissent les oiseaux. Le temps était serein; l'alouette chantait son lai au printemps. Parlant de don Foulques de Marseille et de don Gui de Cavaillon, lequel aima le plus, je vis venir un cavalier beau, grand et robuste. Son poil est blond et flotte sur sa face rose, mais hâlée par le soleil; ses yeux sont verts et amoureux; nez élégant, dents de nacre, bouche souriante. L'un de ses pieds était chaussé de saphirs et d'émeraudes, l'autre était nu. Il était vêtu de diverses fleurs, mantelet de violettes, surcot de roses, et sur la tête guirlande de soucis. Son palefroi avait la queue noire, une cuisse obscure et l'autre blanche comme l'ivoire. L'épaule droite était brune et la gauche grise ; la crinière fauve ainsi que la tête. L'arçon de sa selle était de jaspe; les étriers de Calcédoine; au poitrail étincelait deux pierres d'un plus grand prix que les trésors de Darius. L'escarboucle de son frein resplendissait comme le soleil.

« A côté du chevalier marchait une dame mille fois plus belle encore; sa peau était comme la neige; son teint comme un bouton de rose; sa longue chevelure avait l'éclat de l'or. Rien de plus précieux

que le mors, la selle et le poitrail de son coursier breton, au poil fauve, et dont la crinière argentée se prolongeait sur sa croupe en une bande plus blanche que le lis.

« Après, venait un écuyer suivi d'une damoiselle. Il portait une bel arc d'ivoire, et à sa ceinture trois dards d'or, d'acier poli, et de plomb rouillé. Nous ne pûmes voir si la damoiselle était brune ou blonde, car ses cheveux tombaient à flots sur la selle, sur la housse, et sur la tête du cheval.

« Ce beau couple chantait un chant nouveau, les oiseaux le répétaient dans les bois. Je voudrais bien, dit la dame, me reposer auprès d'une fontaine, d'une prairie, ou d'un bocage, car je n'aime pas les châteaux. — Dame, lui répondis-je, voici un lieu charmant formé de roseaux, sous un laurier, près d'une source claire, roulant sur le gravier. — Nous nous assîmes sur l'herbe fraîche : Pierre Vidal, me dit le chevalier, sachez que je suis l'*Amour;* cette dame se nomme *Merci*, cette damoiselle *Pudeur*, et cet écuyer *Loyauté*[1]. »

L'empire d'amour avait ses tribunaux. André, chapelain de la cour de France (1170), cite les cours d'amour : 1° des dames de Gascogne ; 2° d'Ermangarde de Narbonne; 3° d'Éléonore de Poitiers, reine d'Angleterre ; 4° de la comtesse de Champagne, Marie de France, aïeule du fameux trouvère Thibauld; enfin de Sibylle d'Anjou, comtesse de Flandre. Les dames du Midi avaient porté dans le

1. Biblioth. nat. Troubadours, P. Vidal.

Nord ces ingénieuses solennités de la galanterie provençale.

Nostradamus nous fait connaître leur hiérarchie. Les cours de Signe et de Pierrefeu ressortissaient de celle de Romani, qui relevait à son tour de celle d'Avignon, cour souveraine de Provence. A Signe et à Pierrefeu siégeaient dix dames, à Romani douze et quarante à Avignon. La cour suprême du Puy-en-Velai réunissait les chevaliers du Dauphiné, du Vivarais, de l'Auvergne et des Cévennes. La cour des comtes de Toulouse se tenait à Muret. Celle des vicomtes de Carcassonne à Puivert. Muret est un lieu plat et Puivert un lieu sauvage; la galanterie enchantait ces solitudes[1].

Les cours d'amour tenaient leurs assises périodiques à des époques déterminées; elles avaient lieu l'été en plein air, sous des tentes de feuillage, à l'ombre des bois, et dans des lieux propices aux évolutions chevaleresques. C'était au printemps, de Pâques à la Saint-Jean, au temps des amours des fleurs et du règne mélodieux du rossignol. Leur jurisprudence était formulée dans un code d'amour. On prêtait à ce code, une origine fabuleuse. Un chevalier breton l'avait trouvé suspendu à une chaîne d'or, sur la perche d'or où reposait le faucon du roi Arthur. Ce mythe était celtique. Le cheval de l'Amour était breton. Et c'est un chevalier breton qui trouve le code

1. André le Chapelain. — Le prieur de Vigeois. — Nostradamus.

d'amour[1]. Toutes les lois descendent du ciel. Le code d'amour en avait été apporté par cet oiseau. Il avait été recueilli par la race celte. Il se plaçait sous un patronage fatidique. Le faucon, oiseau mythique et chevaleresque, présidait aux fêtes. Le baron qui prenait l'épervier dans sa main se chargeait magnifiquement de la dépense des jeux. Les cours d'amour furent interrompues par la croisade des Albigeois et probablement proscrites par l'inquisition. Elles tombèrent en désuétude pendant plus de cent ans. Les dames provençales tâchèrent de les ressusciter à Avignon. Beltrama, dame de Signe, promulgua de nouveau le code d'amour. Il fut approuvé par la cour supérieure de Romani et par la cour souveraine d'Avignon. L'aréopage féminin siégeait à côté du conclave pontifical. Laure de Sade était au nombre des dames, et Pétrarque les trouvait si belles qu'il les compare à un groupe d'étoiles[2].

Le code merveilleux apporté par l'oiseau divin contenait trente et un articles. La clef de cette jurisprudence érotique, c'est que l'amour d'une nature éthérée est au-dessus des sens, étranger au corps, et conséquemment différent et indépendant du mariage. Alors nous pénétrons le sens de ces maximes conjugales. « Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour. » Nous comprenons aussi les jugements rendus par les législatrices de Provence et d'Aquitaine. — Le véritable amour peut-il exis-

1. Raynouard, troubadours.
2. Trionfo d'amore.

ter entre personnes mariées? Jugement de la comtesse de Champagne : Non. — Est-ce entre amants ou entre époux qu'existe la plus vive affection? Jugement d'Ermengarde de Narbonne : Nulle comparaison n'est possible. — L'amante d'un chevalier, mariée à un autre chevalier doit elle repousser son ancien amant? Jugement d'Ermengarde de Narbonne : Non, ou renoncer à l'amour[1].

Ermengarde de Narbonne était une princesse virile et vertueuse, qui se maria deux fois, mais qui n'en mettait pas moins au-dessus du mariage l'amour pur et éthéré. Le troubadour Pierre-Roger, qui se permit de lui demander merci, et de blâmer son refus en la chantant sous le nom de *Tort-N'avets* (vous avez tort), fut expulsé de sa cour comme profanateur du code de l'amour pur. Elle ne voulait que de ses vers et de son encens. C'est une sorte de dualisme de manichéisme conjugal. Ce phénomène moral, est attribué par un savant critique à l'habilité où étaient les femmes du midi à posséder les fiefs[2]. De là des mariages d'intérêt politique, des unions de calcul matériel. Le cœur blessé de la femme échappait à la servitude du mariage féodal en s'élançant dans les songes de l'amour chevaleresque. Cette raison, quoique fondée, se perd dans une autre plus profonde, plus générale, qui domina toute la métaphysique du moyen âge : c'est la mauvaiseté, la vulgarité, la nihilité de la matière, et

1. André le Chapelain.
2. Fauriel, poésie provençale.

l'excellence, la sainteté, la divinité de l'Esprit et de l'amour qui en sont la céleste loi. De là ce monde platonique, cet empire romanesque, ce code sentimental. Les dames, avons-nous dit, furent les organes de cette jurisprudence érotique, mais les troubadours en furent les professeurs harmonieux.

CHAPITRE II

Arnauld d'Aniel, le grand maître d'amour. — Amanieu des Escas, légiste et pédagogue. — Catéchisme de l'art d'aimer féodal. — Le Domnoi et ses degrés. — Jugement d'Éléonore de Poitiers. — Gérard de Roussillon. — Bertran de Born.

Pétrarque met à leur tête Arnauld d'Aniel qu'il appelle le grand *maître d'amour*[1]. Dante le glorifie dans son épopée comme ayant surpassé en *vers d'amour et en prose de romans*, tous ses contemporains. Il passait pour l'auteur du Lancelot du Lac, ce fameux roman que lisait Francesca de Rimini, le jour où elle ne *put continuer sa lecture.* Dante le rencontre dans le Purgatoire. Le troubadour chantait encore, mais en pleurant son péché, et supplie le pèlerin de se ressouvenir de lui, quand il sera sorti de la spirale funèbre[2]. Malgré le patronage souverain de Dante et de Pétrarque, nous lui préférerons le digne et paternel Amanieu des Escas. Amanieu était un baron d'origine basque, peut-être des Landes et de la maison d'Albret. Il était con-

1, Trionfo d'Amore.
2. Purgatorio, XXVI.

temporain des amants de Laure et de Béatrix ; et, bien que postérieur d'un siècle et demi, il reproduit l'enseignement traditionnel, tel qu'avait pu le professer Esclarmonde de Foix, législatrice des cours d'amour de Gascogne, et tel que l'avait d'abord formulé Arnauld d'Aniel lui-même, l'Aristote du *gai savoir,* et de l'art d'aimer féodal. Voici donc comment le sage Amanieu enseigne une jeune damoiselle sur les premiers rudiments de la science d'amour.

Et d'abord, le vieillard, à l'exemple de Platon, décrit le paysage de son enseignement. C'est à l'aube du jour, au mois de mai, ce matin de l'année, qu'il va professer d'amour, ce printemps du cœur. Il réunit autour de cet enchantement toutes les aurores.

« Un matin du mois de mai, je rencontrai une jolie damoiselle qui, me prenant par la main, me conduisit dans un lieu solitaire et me fit asseoir auprès d'elle : Je vous prie, seigneur Amanieu, de m'enseigner ce qu'il faut faire pour se conduire et s'attirer de la considération dans le monde.

— « Amie, volontiers ; d'abord, levez-vous de bonne heure, lavez-vous le visage, n'ayez les ongles ni longs ni noirs, blanchissez vos dents tous les matins, surtout soignez bien votre chevelure ; puis, passez dans la salle, saluez poliment tout ceux qui s'y trouveront, et sans trop vous presser de parler, répondez à tous d'une manière gracieuse.

« Quand vous irez à la messe[1], soyez posée dans votre démarche et modeste dans vos regards ; tenez

1. En 1,300 on revenait à la messe.

les yeux baissés et tournés vers l'autel en silence ; à table, demandez de l'eau fraîche et trempez votre vin. Ne pressez pas vos convives à manger, c'est malséant... Si quelqu'un veut faire le galant, défendez-vous par de jolis et agréables propos. Jamais de discours désobligeants envers ceux qui vous recherchent ainsi d'amour. Dans le choix d'un amant, ne vous réglez pas sur la richesse ou la beauté, car plus un homme a de beauté, moins il vaut s'il n'a du mérite et celui qui sait plaire est bien au-dessus de celui qui n'a que de l'or. S'il vous aime, il ne doit rien vous demander qui puisse vous déshonorer.

« Quand votre amant vous adressera son hommage, il devra vous parler ainsi : Madame, c'est de vous que je tiens mon cœur, mon corps, mon esprit et mon savoir, et c'est de vous que je serai toujours, toute ma vie, le plus loyal servant pour vous garder d'injure et de mal autant que je pourrai et pour employer tout ce que j'aurai de savoir à exalter votre mérite. — A quoi vous devez répondre : Bel ami, j'agrée vos hommages et à Dieu ne plaise que je prenne un autre amant, si vous m'êtes loyal, vous ne me trouverez pas moins fidèle, je serai toujours prête à vous récompenser comme il faut de vos services, pourvu que vous me les rendiez sans fausseté, et qu'il ne vous échappe pas un mot qui puisse blesser ma réputation. Autrement vous perdriez le fruit de vos assiduités. — Étant ainsi d'accord de part et d'autre vous pouvez vous donner mutuellement des joyaux[1]. »

1. Sainte Palaye, Millot.

La formule de l'hommage d'amour était, on le voit, calquée sur la formule de l'hommage féodal. A genoux devant sa dame, les mains dans ses mains, après le serment, il recevait l'anneau de son vasselage moral, et le baiser unique et sacré qui scellait leur amour. Amanieu recommande à son élève de se tenir en garde contre ceux qui voudraient la porter à violer son serment : « Ils vous diront que de par Dieu, de par votre mérite et de votre noblesse, ils vous demandent un conseil. Depuis un an, vous diront-ils, je porte une plaie mortelle, dont je n'ai fait confidence à qui que ce soit, ni homme, ni femme, ni parent, ni ami. Mais je ne saurais plus durer contre la violence du mal ; et comme il est naturel de chercher sa guérison, et que je ne puis la trouver qu'auprès de vous, il faut que je vous déclare que cette plaie vient d'un dard lancé par vos yeux dans mon cœur ; qu'il en est tout embrasé et que le remède est en vos mains, si vous voulez m'agréer pour serviteur, autrement ma mort est certaine. »

Une dame courtoise devrait répondre ainsi : « Ami, je vous trouve de si bonne foi, si aimable, si sage, si retenu, si discret, qu'il n'y a point de damoiselle, voulant aimer un chevalier ou écuyer, qui ne tienne à honneur d'être aimée de vous et de vous aimer. N'était la parole que j'ai donnée à celui dont mon cœur ne se détachera jamais, non plus que le sien de moi, je vous tiendrais, sans balancer à mon service. Mais ni moi, ni aucune autre femme ne sera jamais digne d'estime qui aimera des deux

côtés, et toute personne qui aime en deux endroits, n'aime pas sincèrement. Puisque vous voulez aimer, cherchez tant çà et là, que vous obteniez les bonnes grâces d'une dame sans partage [1]. »

Amanieu propose à son élève, comme des modèles de grâces, de pudeur, de vertu, de perfection chevaleresque, les infantes de l'Ile Jourdain, d'Armagnac, de Commenges et de Béarn. Ce sont les petites filles d'Esclarmonde et les législatrices des cours d'amour restaurées en Gasgogne.

C'est pour la restauration de l'empire d'amour par Beltrama de Signe, après la croisade et les premières fureurs de l'Inquisition, que Amanieu et Armengaud, écrivaient leurs *Bréviaires* d'après les anciens troubadours. *Armengaud s'intitule maître-ez-lois, serf d'amour et de tout fidèle amoureux.* Il commença, dit-il, le premier jour de primevere et à l'aurore, son *bréviari d'amor.* C'était vers la fin du XIIIe siècle. Amanieu et Armengaud reproduisent les *maestrias d'amor* de D'Aniel, de Rambaud d'Orange et des anciens scolarques d'amour.

Le culte chevaleresque de la femme, le dévouement du guerrier à la grâce et à la beauté, était appelé par les troubadours le *domnei* (de domina dame).. Le service et l'adoration des dames, s'exprimait par le verbe *domnejar*, et le servant et l'adorateur recevait le nom appellatif de *domnejaïre.* Le domnei produisait dans le servant, le *joy*

1. Sainte Palaye, etc.

d'amour, cette ivresse continue, ce doux délire perpétuel qui se produisait par le chant, la galanterie et les promesses chavaleresques. Mais il y avait une gradation dans cette science du Domnei. « Il y a, dit un poète, quatre degrés en amour. Le premier est celui de *feignairé*, timide; le second celui de *prégaïré*, suppliant ; le troisième celui d'*entendéire*, écouté ; et le quatrième celui de *drutz*, amoureux. Ce dernier semble dérivé de *druide*, comme s'il y avait dans cet amour quelque chose de sacré, de sacerdotal et de prophétique[1]. »

C'était pour le chevalier un moment très solennel. Le cérémonial était calqué sur celui du vassal et du suzerain. A genoux devant sa dame, il lui jurait fidélité jusqu'à la mort. La dame de son côté après l'hommage, et en signe de l'engagement de son cœur, lui présentait un anneau d'or et puis le relevait en lui donnant un baiser, toujours le premier et souvent le seul qu'il devait recevoir d'elle. Dès lors, elle était sa dame, il était son chevalier. Cet hommage était souvent consacré par un prêtre, devant l'autel et sous l'invocation de la Sainte Vierge.

C'était l'union des âmes, l'hymen des cœurs. De là son incompatibilité avec le mariage, amalgame des sens semblable à la promiscuité des bêtes. Le mariage était la mort de l'amour. Nous avons vu le jugement de la comtesse de Champagne ; il était

1. Fauriel, poésie provençale.

fondé sur un arrêt antérieur d'Éléonore de Poitiers. Voici cet arrêt singulier : un chevalier aimait une dame éprise d'un autre amour, mais trouvant en lui tant de perfection, elle commit l'imprudence de l'agréer, pour le cas éventuel où elle viendrait à perdre son chevalier. Bientôt après elle épousa ce baron et l'autre alors de réclamer auprès d'elle son serment. Elle affirma ne rien devoir, puisqu'au lieu d'avoir perdu son amant, elle l'avait pour mari. Le chevalier fit appel au tribunal d'amour, et la reine Éléonore, sa présidente, condamna la dame à tenir son serment, car elle avait réellement perdu son servant en le prenant pour mari. L'époux était vivant, mais l'amant était mort. Deux choses se perdaient irrévocablement par le mariage : l'amour et la poésie[1].

Les poètes et les romanciers ont tiré de ce droit anticonjugal des effets d'une délicatesse pathétique. Gérard de Roussillon voit son amante devenir impératrice en épousant Charles Martel. Le paladin se résigne à prendre pour femme la sœur de la reine qu'il aime toujours et qu'il est heureux de voir élevée au rang suprême. Le héros et son amante couronnée, après leurs mariages respectifs et simultanés, vont se séparer indéfiniment, elle pour se rendre auprès du roi Charles, lui, dans son comté du Roussillon. Mais les deux fidèles d'amour, ne se quitteront pas sans confirmer leur hymen mystique, l'éternelle union des cœurs par un rite solennel.

« Le lendemain, au lever du jour, dit le poète,

1. Jugements des cours d'amour.

tout le monde devait partir. Gérard mena la reine (à l'écart) sous un arbre, et avec elle vinrent les deux comtes et sa sœur. Là, Gérard prit la parole : Que direz-vous maintenant, femme d'empereur, de l'échange que j'ai fait de vous pour un moindre objet? — Dites pour un digne objet, et du plus haut prix, seigneur; mais bien est-il vrai que vous m'avez fait reine et que, pour l'amour de moi, vous avez pris ma sœur pour femme. Soyez mes témoins et mes garants vous deux, comtes Gervais et Bertelais; vous aussi, ma chère sœur, la confidente de mes pensées; et vous surtout, Jésus rédempteur. Sachez tous que je donne mon amour au duc Gérard, avec cet anneau et cette brillante fleur de mon collier. Je l'aime plus que mon père, plus que mon époux et ne puis à son départ me retenir de pleurer. Là-dessus ils se séparèrent; mais toujours dura leur amour, sans qu'il y eut jamais entre eux rien de mal, ni autre chose que tendre vouloir et secrets pensers[1]. » Le romancier transporte à la cour de Charles Martel, la haute sentimentalité chevaleresque de la cour de Ramon V. L'artiste remue les plus délicates et les plus tendres fibres du cœur humain. Le sourire se mêle aux larmes avec je ne sais quoi d'ineffable dans cet idéal ravissant. Et cette impératrice l'est bien du trône mystique de l'amour.

Un troubadour résuma ainsi la théorie de l'amour chevaleresque. « Il ne sait de *domnei* vraiment rien celui qui désire la possession entière de sa dame. Ce

1. Fauriel, ibid.

qui tourne à la réalité (des sens) n'est plus amour. C'est assez d'obtenir anneaux ou cordons pour s'estimer l'égal du roi de Castille. »

Le sacrifice étant l'essence même de l'amour, une dame ne pouvait aimer qu'un inférieur. Loba de Pennautier se déshonora pour avoir aimé le grand comte Roger de Foix, et Aladaïs de Boissezon, pour avoir préféré au troubadour Ramon de Miraval, le jeune et beau roi Pierre d'Aragon. C'est ce qui fait dire à Bertran de Born, de Maenz de Montagnac :

Rassa als rics es ergulhosa
Que no vol Peytieus ni Tolosa
Ni Bretanha ni Saragosa
Qu'als pus paubrès es amorosa [1].

Une révolution du cœur ébranlait et bouleversait tout l'empire d'amour. Gardiennes scrupuleuses de la fidélité, les dames n'avaient de repos qu'elles n'eussent rétabli la paix entre les amants. Bertran de Born aimait Na Mahenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne, et femme de Talleyrand, frère du vicomte de Périgord. L'imprudent troubadour ayant célébré la vicomtesse de Comborn, la jalouse Na Mahenz congédia son amant. Bertran ne pouvant fléchir son courroux, offrir son poétique amour à Na Tibors, ou Tiberge de Montausier, dame de Barbézil, célèbre aussi par sa beauté, son savoir et sa vertu. La châtelaine se montra flattée à la fois et

1. Raynouard, V.

affligée de l'offre de son cœur. — En Bertran, lui dit-elle, si vous êtes innocent je vous reconcilierai avec Na Mahenz, mais si vous êtes coupable, nulle dame ne doit vous recevoir à son service. Bertran lui promit de ne jamais aimer qu'elle, et Na Tibors de l'agréer pour son chevalier si elle ne réussissait à fléchir Na Mahenz. Na Mahenz se hâta, on le pense bien, de reconnaître l'innocence d'En Bertran, mais elle exigea qu'il allât se faire relever de son serment par Na Tibors. Après cet orage leur amour fut plus tendre et plus vif que jamais. Na Mahenz recherchée par Richard Cœur de Lion, par Alphonse II, roi d'Aragon, par Ramon V, comte de Toulouse, préféra toujours à ces princes l'illustre troubadour et châtelain de Hautefort[1].

Cette théogonie de l'amour pur venait de l'Inde. Dans le Ramayana, Rama découvre sur les bords du Gange un hermitage délicieux. Écoutez, lui dit l'anachorète, l'histoire de cet aimable hermitage. L'amour que le monde appelle Cama, était jadis revêtu d'un corps. Il envahit les sens de Civa, l'époux d'Ouma. Le magnanime Dieu jeta sur lui sa malédiction. Aussitôt le corps de l'enfant maudit s'évapora comme consumé par le feu. Dans un instant on vit tomber tous ses membres. L'amour fut dépouillé de son corps. Cama fut nommé Ananga, *in-*

1. En et na. — Du latin senior dérivent senhor, sen, en et n, devant une voyelle : *n'Artus*. De Domina dérivent Dona, Na et Nou, M, devant une voyelle : *N'Azalaïs*. *M'Ascarosa*.

corporel. Voici son ermitage et son autel. Aujourd'hui, beau Rama, nous demeurons une seule nuit ici. Ces magnanimes hôtes passèrent une nuit charmante dans l'hermitage de l'amour[1].

1. Valmiki : Ram. ch. 26.

CHAPITRE III

Amanieu des Escas. — Chevalerie romane. — Union de la chevalerie et de la démocratie. — De la chevalerie et de la poésie.

Amanieu des Escas, était lui-même un type grandiose de l'amour chevaleresque, un grand baron de l'empire sentimental. Il faut se le représenter dans son château de Bigorre, ou de Béarn, au pied des Pyrénées. « Le seigneur Amanieu des Escas, au sortir de table, étant l'hiver auprès d'un bon feu dans la salle bien jonchée ou tapissée de nattes, ayant autour de lui ses écuyers, s'entretenait avec eux d'armes et d'amour ; car tout dans sa maison jusqu'aux derniers valets, se meslait d'aimer[1]. » Amanieu est déjà l'image anticipée de Gaston Phébus.

Primitivement le chevalier était l'homme de cheval. Le baron montait seul le palefroi ; le bourgeois ne montait que le roussin pacifique ; le serf ne montait que l'âne agreste. Il en résultait que la chevalerie était nécessairement féodale, et la chevalerie féodale,

1. Sainte Palaye, I.

la transformation de la cavalerie barbare. En France, en Angleterre encore plus, plus surtout en Allemagne et dans les pays germaniques, la chevalerie est noble, guerrière et conquérante. Le roi seul faisait des chevaliers.

Dans les pays ibéro-romans, en Aquitaine, en Espagne et en Italie, on observe un phénomène social, la chevalerie descendue chez un plébéien courageux et jusqu'au serf artiste et poëte, en un mot la chevalerie accessible à la démocratie. Dans le Nord, la chevalerie s'enracinait avec le donjon dans le rocher féodal. Dans le Midi, elle n'avait de fief parfois que la richesse, le courage, le génie. Le verrier fut annobli, le troubadour fut fait chevalier. Dans le Nord, le bourgeois ne portait pas l'épée, ou ne la portait que pendue à l'arçon de sa selle. Dans le Sud, il la portait bouclée à son flanc; il joutait dans les tournois et chargeait dans les batailles[1].

Le troubadour Arnauld de Marveil, dans une pièce didactique, caractérise ainsi, le noble et le plébéien du XIIe siècle : « les chevaliers ont divers mérites, les uns sont guerriers, les autres hospitaliers. Ils brillent par l'armure, ou l'élégance, ou la galanterie. Toutes ces qualités se rencontrent rarement ensemble. Mais plus on en possède plus on a de valeur. Qui n'en possède aucune n'est point chevalier. » Après les chevaliers, le poëte peint ainsi les bourgeois. « Les bourgeois ont également des mérites divers.

1. Capefigue, chevalerie.

Les uns sont de parage, les autres sont nobles par nature; les uns et les autres se distinguent par des actions d'honneur. D'autres, s'ils n'ont pas de fortune, plaisent par dits gracieux, fréquentent les cours, servent les dames, et figurent en nobles harnais aux joutes et aux jeux guerriers. Des autres je n'ai rien à dire car, qui ne sait ni bien faire ni bien dire ne mérite aucune estime, et je ne le mets point dans mes vers[1]. » Ainsi pour le poète démocrate, le noble et le plébéien sont également chevaliers, et nul ne l'est, s'il manque de valeur et d'éloquence. Le sot et le lâche sont mis sur le même rang, ils sont indignes de chevalerie; le coursier de leur honte, c'est l'âne[2].

Écoutons maintenant le vénérable Amanieu des Escas, Nestor et pédagogue chevaleresque, instruire les jeunes damoiseaux. « Je vous exhorte d'abord à éviter la société des sots. Évitez les discours moqueurs et médisants. Pour vous faire estimer dans le monde, soyez généreux, franc, hardi, toujours prêt à dire des choses gracieuses... Si vous n'êtes pas assez riche pour avoir une belle robe, que tout le reste soit propre et galant, vos bottines, votre ceinture, votre dague. Rien ne plaît tant, et on a plus l'air de courtoisie que d'être paré simplement, et c'est ce qu'on apprend dans les cours. » « Celui qui veut réussir en amour doit être habile à tout, afin que celle qui l'aimera ne le trouve jamais en

1. Fauriel.
2. Ramon Lulle.

défaut. Tâchez de plaire à ses amis afin qu'ils disent du bien de vous. Les cœurs se prennent à ces louanges. Lorsque vous la verrez ne soyez pas honteux de lui dire qu'elle a fait votre conquête. Si elle vous accorde ce que vous lui demandez, que personne n'en sache rien ; plaignez-vous au contraire de n'en pouvoir rien obtenir. Les femmes ne peuvent souffrir les étourdis et les indiscrets. Célébrez ses louanges en public de manière à lui concilier l'estime de tous les honnêtes gens. Voilà comme on se fait estimer dans le monde et aimer des dames.

« S'il y a guerre, ayez un cheval rapide, vigoureux, docile au mors, des éperons bien attachés, des gambards solides; que votre armure soit épaisse et juste à votre taille. Que votre camail ne soit jamais trop serré ni trop flottant. Recommandez à votre écuyer de ne point laisser rouiller la cuirasse, le casque et la lance. Regardez à votre harnais s'il n'y manque ni courroie ni ardillons. Soyez le premier en selle, et si vous allez à un tournoi tâchez de gagner le prix pour qu'on vous exalte au-dessus des meilleurs chevaliers. »

On ne peut s'empêcher de sourire en entendant la pédagogie galante et guerrière de ce Mentor des Pyrénées; Amanieu des Escas, quoique baron, met au même rang le cœur et l'esprit, et fait marcher de front le *bien faire* et le *bien dire,* la prouesse et l'éloquence. Les troubadours mettent dans le même honneur la gloire des armes et la puissance de la parole. Ils signalent les chevaliers *savants,* le *gentil*

1. Sainte Palaye.

orateur, la *bouche suave*. Tel est légiste, tel autre théologien. Leur langage brille dans les cours d'amour, dans les capitoles des cités, sur les champs de bataille. Dans le capitole de Toulouse sur vingt-quatre consuls, douze au moins appartenaient aux races chevaleresques. Ces grands barons étaient fiers des honneurs capitulaires, de la gloire de leur république, et volontiers donnaient à leurs enfants, le prénom de Tolosan[1]. Comme l'aristocratie romaine sa mère, la chevalerie romane était politique, municipale, populaire. A côté de la lance elle mettait la parole, et au-dessus de la parole et de la lance, la poésie, ce verbe et cette flèche ailée.

La chevalerie romane était surtout poétique. La poésie était la voix, l'âme harmonieuse d'un siècle héroïque. Sur environ cinq cents troubadours méridionaux dont les noms sont venus jusqu'à nous, la moitié au moins appartient aux classes féodales. Souvent même les princes étaient poètes aussi, comme les héros d'Homère. Richard Cœur de Lion, soupira sur sa harpe, assis sur les rivages de cette même Asie, ou deux mille ans auparavant Achille avait chanté sur la lyre au bruit de la mer retentissante. Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, Alphonse le chaste roi d'Aragon, les comtes de Poitiers, de Toulouse, de Foix, le dauphin d'Auvergne, les vicomtes d'Orange, de Saint-Antonin, de Mauléon, d'Hautefort, de Cavaillon, excellaient à divers de-

1. Don Vaissette : Tolosan de Siol (1220), Tolosan de Taillefer (1221).

grés dans la musique et la poésie. Le vicomte de Ventadour en tenait école dans son manoir. Il y avait des chevaliers troubadours et des troubadours chevaliers. Partis des cabanes et des châteaux, ils se rencontraient dans la poésie, la noblesse du génie. La chevalerie féodale se subdivisait en chevalerie errante et en chevalerie sauvage. La première était européenne; la seconde, diminutif de l'autre, paraît n'avoir été que romane; elle faisait la police des forêts. Toutes les deux cultivaient d'autant plus la poésie qu'elles vivaient dans les déserts. Leur harpe charmait leurs haltes dans la solitude et leur ouvrait les portes des châteaux, où elles arrivaient le soir.

Un des plus gracieux spécimens de chevalerie errante et sauvage, c'est Rambaud, fils de Peyrol, seigneur de Vaquieras en Provence. Le jeune Rambaud, fatigué des molles galanteries des cours de Die, d'Orange, de Montélimart, résolut de se jeter dans les aventures chevaleresques. « Galoper, trotter, sauter, courir, les veilles, les privations et les fatigues vont être désormais mon passe-temps. Armé de bois, de fer et d'acier, j'endurerai les chaleurs et la froidure; les forêts et les sentiers écartés seront ma demeure; les descords et les sirventes me tiendront lieu de chansons d'amour, et je maintiendrai les faibles contre les forts[1]. »

Il part de son castel sur la Durance, s'adjoint en chemin quelques jeunes compagnons, Guiet, Bertau-

1. Fauriel, poésie prov.

don, Hugonet d'Alfaro, avec Aimon le jongleur, gravit les Alpes et s'enrôle au service de Boniface, le puissant marquis de Montferrat. Les aventures ne manquèrent pas à nos hardis damoiseaux. Boson d'Aguilar, un des vassaux de Boniface, aimait Isaldina d'Adhémar, une fleur de la Drôme. Les Adhémar refusèrent leur fille au chevalier, et redoutant un enlèvement la mirent sous la garde d'Albert, marquis de Malaspine, aïeul de l'hôte, immortalisé par le Dante. Aguilar cependant, couché dans son lit, se mourait d'amour. Boniface, ému de son désespoir, résolut de sauver son ami en lui donnant la vierge. Il chevauche avec ses compagnons, vers le château des Malaspine, tente une escalade nocturne, enlève Isaldina, la met sur son palefroi et la dépose éperdue et ravie entre les bras du chevalier expirant. On devine quelles chansons durent faire nos troubadours et paladins errants à ces noces improvisées dans le donjon d'Aguilar. Rembaud ne manqua pas d'insulter de ses sarcasmes Malespine le geôlier d'Isaldina, qu'il appelle un voleur et un brigand, et qui probablement spéculait sur la beauté de sa captive[1].

Rambaud raconte lui-même et rappelle à Boniface le souvenir émouvant d'une aventure plus éclatante encore et nous reproduisons son récit dans son héroïque naïveté. « Qu'il vous souvienne, seigneur marquis, d'Aimonet le jongleur, et des nouvelles qu'il vint vous conter à Montalto, de Jacobina

1. Rambaud de Vaquières.

que l'on voulait mener en Sardaigne et marier contre son gré. Vous vous prîtes alors à soupirer un peu et il vous souvint du baiser qu'elle vous avait donné, quelques jours auparavant, en prenant congé de vous, après vous avoir si gracieusement prié de la défendre contre son oncle qui la voulait à grand tort déshériter.

« Et aussitôt vous fîtes monter en selle cinq de vos meilleurs chevaliers et nous entrâmes en cavalcade la nuit après souper, vous, Guyet, Hugonet d'Alfar, Bertaudon qui bel et bien nous guida, et moi-même, (car je ne veux par m'oublier en si belle affaire). Ce fut moi qui enlevai Jacobina du port, au moment où elle allait être embarquée. A peine est-elle enlevée, qu'un cri se lève sur terre et sur mer ; et voilà derrière nous venir force piétons et cavaliers. Vive était la poursuite, et nous de décamper ! Nous pensions déjà leur avoir bellement échappé à tous, lorsque ceux de Pise vinrent nous assaillir à leur tour ; et quand ils passèrent devant nous, chevauchant si serrés ; quand nous vîmes tant de cavaliers, tant de beaux hauberts, tant de heaumes luisants ; quand nous vîmes flotter au vent tant de bannières, si nous eûmes peur il ne faut pas le demander. Nous nous cachâmes entre Albenga et Final, entendant sonner devant nous maint cor et maint cornet et crier maint enseigne. Là, nous restâmes deux jours sans boire ni manger ; mais le soir du second jour, nous arrivâmes chez le seigneur de Poggioclaro qui fut si joyeux de ce que nous venions de faire, et nous fit tant d'honneur, qu'il vous aurait offert volontiers, si vous l'eussiez agréé, Agletta sa fille au clair visage. Le

matin venu, vous, comme seigneur et puissant baron, vous donnâtes pour femme à son fils Jacobina, à laquelle vous fîtes rendre le comté de Ventimille qui lui revenait après la mort de son frère en dépit de son oncle, qui avait voulu l'en dépouiller[1]. »

Nous retrouverons plus loin ces chevaliers et ces troubadours errants, que leurs aventures amoureuses préparent aux grands et tragiques drames de l'histoire et de l'épopée.

1. Troub. Rambaud de Vaquières.

CHAPITRE IV

Les troubadours. — Bernard de Ventadour. — Arnauld de Marveil. — Rambaud de Vaqueyras.

La poésie, ou, comme on disait alors, le *gai savoir*, la *noble science*[1] était le langage consacré de ce monde de l'amour et les troubadours en étaient les législateurs, et quelquefois les héros. Désireuses de renommée, les châtelaines inféodaient à leur beauté ces poètes dont les chants devaient les ravir au temps et à la mort. Les troubadours devenaient souvent l'objet idéal de leur cœur blessé. L'amour et la poésie nivelaient les rangs, ils élevaient jusqu'à ces princesses des chantres plébéiens qui passaient du servage de la glèbe à l'empire harmonieux des cœurs.

Le plus tendre et le plus gracieux des troubadours du XIIe siècle, Bernard de Ventadour, était fils du fournier du château de ce nom en Limousin, vers les sources de la Luzéja, un affluent de la Dordogne.

1. Gai dérive dé gaisum, javelot gaulois. C'est un cri de guerre : *Gai, gai, serrons nos rangs !* Béranger reproduisait à son insu le chant des Bardes.

Nous savons que les vicomtes de Ventadour avaient fondé dans leur manoir, un gymnase de poésie d'où sortirent les plus glorieux élèves, Arnauld d'Aniel, Giraud de Borneil, et l'héroïque Bertran de Born. Le pauvre serf sentit son talent s'éveiller aux sons et aux vers de ces nobles chanteurs. Le vicomte fut fier de son mélodieux nourrisson ; et le Tibulle de la Vézère, beau, doué d'une voix charmante, habile à cadenser ses vers sur la harpe, osa élever ses chants et son cœur jusqu'à sa noble châtelaine dona Agnès de Montluçon, vicomtesse de Ventadour. Un jour qu'il était assis à ses pieds sous l'ombrage d'un pin, la vicomtesse récompensa d'un baiser, les mélodies du sensible harpéor. « Alors, dit-il, je ne vis plus, je n'entendis plus, je ne sus plus ce que je fesais ni ce que je disais ; on était au fort de l'hiver et je me crus au mois de mai. Les prés gelés me parurent verts ; et la neige se diapra de fleurs[1]. »

La célébration de son triomphe idéal perdit le troubadour. Le vicomte Ebles II s'en courrouça ; ce scolarque du *gai savoir*, à force de chanter des *vers d'allégresse*, était devenu en vieillissant, mélancolique et farouche. Il expulsa son élève favori, enferma sa femme dans une tour, et finit par s'ensevelir lui-même dans un couvent qu'il avait fondé près de son manoir. Le triste harpéor se rendit à la cour de Poitiers. Éléonore prit à son service un exilé que recommandait si vivement sa jeune renommée, et son douloureux amour. Bernard, reconnaissant, cé-

1. Troub. Bern. de Ventadour.

lébra la reine, sous le nom mystérieux de *Conort*, consolation, parce qu'elle le consola de la perte de la vicomtesse de Ventadour. Ils s'*aimèrent longtemps*, dit le biographe contemporain, dont la naïveté ne met aucune distance entre la reine et le pauvre ménestrel. L'amour de Bernard, ne fut probablement qu'une broderie poétique pour cette violente princesse dont le cœur licencieux s'était déjà partagé entre Louis VII, roi de France, Henri II, roi d'Angleterre, le prince Ramon d'Antioche et je ne sais quel émir sarrasin[1]. Quoi qu'il en soit, Bernard suivit la reine en Anjou, en Normandie. en Angleterre, et partout on admira le troubadour aquitain. Mais dans cette cour anglo-normande, sous la brume et la barbarie du Nord, le doux poète resta fidèle à dona Agnès, et son cœur plaintif revolait sans cesse vers Vantadour. L'absence lui inspirait les plus tendres accents. « Que ne puis-je fendre les airs comme l'hirondelle, et porter mon cœur chaque nuit, aux pieds de celle à qui j'offre de loin mes chansons. »

« Éloigné de ce que j'aime, dit-il ailleurs, je ne m'occupe que de son image gravée au fond de mon cœur. Tous les matins le rossignol me réveille en chantant, et son amour me remet en souvenir ma félicité perdue ! » — « O tendre amie, quand la brise souffle des lieux où vous êtes, je crois respirer un parfum de paradis. Oh ! que ne puis-je vous voir seulement ! Je ne veux rien de plus ! Je croirai posséder Dieu lui-même[2]. » Ces vers certainement ne peuvent

1. Une des plus folles femmes de ce monde. G. de Tyr.
2. Raynouard : Bernard de Ventadour.

s'adresser à l'impure et vieillissante Éléonore. On sent que la brise d'Éden qui parfume le cœur blessé du poète exilé dans le Nord, vient du Midi, et a passé sur les forêts du Limousin, et les amoureux créneaux de Ventadour. La reine, d'ailleurs, mobile et fantasque, avait fait un autre choix, et le troubadour indigné revint sur le continent. La discorde et la débauche troublaient la cour des Plantagenets. Éléonore empoisonna Rosamonde, maîtresse de son mari. Henri II renferma Éléonore dans un donjon anglais. Leurs enfants se révoltèrent et prirent parti pour leur mère contre le roi. Les poètes déplorèrent la captivité de la *fille des Guilhem*. Ils se firent un cri de guerre du nom d'Aliénor. Bertran de Born et son condisciple Bernard, se déclarèrent pour la reine captive, pour les infants révoltés, c'est-à-dire pour la patrie, l'Aquitaine frémissante. C'est alors qu'après une absence de vingt ans Bernard revint à Ventadour. Retrouva-t-il la vicomtesse tant pleurée, ou n'eut-il qu'à s'incliner sur son tombeau? L'histoire se tait. Le vicomte Ebles II n'y était plus ; il s'était retiré en Italie; il était mort religieux du monastère du Mont Cassin. Bernard suivit Ebles III son fils, dans l'insurrection nationale[1]. Après cette guerre infortunée, proscrit sans doute, il s'attacha au comte Ramon V, et vint à Toulouse, sa patrie poétique.

De Toulouse, il rayonnait dans les cours d'Aquitaine, d'Espagne et d'Italie, où il a laissé des traces de sa renommée. Après la mort de Ramon V, son patron, le troubadour vieilli quitta le monde; il se

1. Le Prieur de Vigeois.

rapprocha de Bertran de Born, et mourut dans l'abbaye de Dalon, voisine de Hautefort, vers la fin du siècle.

Bernard de Ventadour a laissé cinquante chansons ; la vignette de son manuscrit le représente ainsi vêtu : grand chapeau rouge, bandeau bleu sur le front, guimpe brune encadrant la face, collerette blanche à feston bleu, tunique rouge ouverte devant, manteau et bottines d'azur. Le bleu et le rouge, symboles d'amour et de pureté, dominent dans le costume du troubadour. « Et moi, Hugues de Saint-Cyr qui écris ceci, ajoute le biographe contemporain, j'ai su toutes ces choses du vicomte Ebles de Ventadour, fils de la vicomtesse que Bernard aima[1]. » Ce détail achève le tableau. Le vicomte de Ventadour est moins fier de sa race et de sa puissance féodale que du rayon de poésie que l'amour de Bernard attachait à son nom et aux créneaux de son manoir. La gloire du tendre harpéor fait partie de son poétique patrimoine. Bernard a laissé un reflet de son cœur sur le berceau d'Ebolus III et de Richard Cœur de Lion[2].

La victoire des Anglais fut comme une invasion de barbares. Les troubadours émigrèrent et suivirent Ramon V, leur prince roman. Le belliqueux Bertran de Born resta dans le Périgord, pour relever l'esprit national et plus tard pour attiser la discorde entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Mais les troubadours pacifiques ; les chanteurs élé-

1. Hug. de Saint-Cyr. Notice et vignette.
2. Les vic. de Ventadour.

giaques se réunirent à la cour poétique de Toulouse. De ce nombre furent Arnauld d'Aniel, le *grand maître d'amour*, et son disciple Arnauld de Marveil. Nous laisserons sur son trône pédantesque, le Ronsard périgourdin, et nous suivrons il *men famoso Arnaldo*, son gracieux élève plus sympathique que son maître, au sillon lumineux de son cœur, car cela seul est immortel. Arnauld de Marveil[1] était un pauvre clerc des environs de Périgueux. Il quitta sa robe noire, pour la brillante écharpe de troubadour et s'en alla chanter de châteaux en châteaux. Il était plébéien, et nous l'avons vu, démocrate ; un enfant du peuple avec des sentiments chevaleresques. Il prit sans doute part à la guerre patriotique, et proscrit après la défaite, il suivit le comte Ramon qui, prince poétique, rentra dans Toulouse escorté de troubadours. D'Aniel régnait en tyran des mots et des syllabes au castel narbonnais. Bernard éclipsait tous ses compagnons par son tendre roman et ses aventures chez les rois. Le jeune Arnauld vint à la cour plus gracieuse de Carcassonne, où une femme tenait le sceptre. Là, son sort fut fixé pour jamais, et son cœur n'aura plus pour horizon que la crénelure des murailles de cette cité. Il vit Aladaïs, et son cœur n'aima, et son luth ne chanta, que la brillante vicomtesse. Il l'aima longtemps en silence, la louant sous son chant le plus voilé, la célébrant sous le nom mystique de *Belvezer*. Aladaïs agréa l'hommage du ménestrel et consentit à être l'héroïne de ses chants.

1. Marveil, aujourd'hui Mareuil (Périgord).

Mais le haut rang de l'infante de Toulouse, petite fille des rois de France, épouvante l'humble harpéor. « Il me sied mal, dit-il, d'ambitionner une si haute conquête; il faut laisser aux rois l'honneur de soupirer pour elle. Mais quoi! l'amour n'égale-t-il pas les conditions? Dès qu'on aime, on est digne de plaire. La vaine distinction des rangs disparaît auprès de Dieu. Il ne juge qne les cœurs, et ne veut que des sentiments. O parfaite image de la divinité, que n'imitez-vous votre modèle! »

Ces craintes lui venaient de l'amour que Alphonse le Chaste avait conçu pour la vicomtesse. Le troubadour osa disputer sa conquête au roi. Car enfin, dit-il, son cœur vaut bien celui d'un monarque. C'est se rendre égal aux souverains que d'avoir des vues qui leur feraient honneur. César né loin du trône, mérita d'être élevé sur celui de l'univers. De même Arnauld ne se trouve pas indigne d'être élevé au cœur d'Aladaïs. La vicomtesse hésita entre le roi et le troubadour. Elle récompensa d'un baiser la tendresse du poète; ce fatal baiser qu'il célébra dans deux chansons, le trahit. Dans sa félicité, il désire encore davantage. « On apprivoise un lion, dit-il, on ne peut dompter le cœur d'Aladaïs. » Le monarque irrité, força la vicomtesse de congédier le troubadour. La princesse résista, et se contenta d'ordonner au poète désolé de renoncer à son amour. « Mais puis-je obéir? Puis-je même le vouloir? » répondit l'infortuné chanteur, qui préféra les ennuis de l'exil

1. Troub. Arn. de Marveil.

au tourment de contempler le triomphe de son rival. Il se retira à la cour de Guilhem VIII, comte de Montpellier, prince magnifique, ami des poètes, troubadour lui-même, et qui s'était fait graver sur son scel, la harpe à la main. Là, le troubadour gémissant repaît encore son amour de souvenirs et de vagues espérances. « On a pu, dit-il, m'éloigner de sa présence ; mais rien ne pourra rompre le nœud qui lui attache mon cœur. Ce cœur si tendre et si constant, Dieu seul le partage avec elle, et la part que Dieu en possède, il la tiendrait comme mouvante de son domaine, si Dieu pouvait être vassal, et relever de fief. Lieux fortunés qu'elle habite, quand me sera-t-il permis de vous revoir ? N'apercevrai-je personne qui arrive de ce côté-là ? Un pâtre qui viendrait de son château serait pour moi un baron ! Que ne puis-je être confiné dans un désert et l'y rencontrer. Ce désert me tiendrait lieu de Paradis. » Cet insolent triomphe du roi, inspira peut-être au troubadour cette âpre invective contre les princes. « Établis uniquement pour tenir le monde en paix, pour donner l'exemple de la clémence, de la justice, de la générosité, leur corruption est telle aujourd'hui que tous ceux qui en dépendent sont condamnés à l'oppression et à la servitude ! » On sent palpiter dans ses paroles un accent amer de vassal et d'amant opprimé. Arnauld était digne de l'affection d'Aladaïs. Il ne célébra jamais que la dame de Carcassonne ; ce nom remplit uniquement sa harpe et son cœur. Il s'éteignit dans cet amour, et cette pureté de sentiment l'élève au-dessus de Bernard son modèle, trop oublieux peut-être de la vicomtesse de Ventadour.

Un critique l'appelle le Pétrarque de la Dordogne. Ce tendre et gracieux troubadour est peint dans sa vignette : tête nue, un bandeau sur le front retenant sa chevelure et vêtu d'nne vaste et flottante tunique d'azur[1].

La vie de Rambaud de Vaquières, inspire un intérêt moins pur, mais plus dramatique et non moins attachant. Il était fils d'un pauvre chevalier, nommé Peyrol, seigneur du château de Vaquières en Provence, de la cour de Rambaud, comte d'Orange. Le jeune et valeureux Rambaud, se rendit à la cour de Boniface, marquis de Montferrat, en Piémont. Il s'enamoura de la sœur du marquis, dona Béatrix qui charma le troubadour par ses grâces chevaleresques. Il aperçut un jour la princesse qui seule dans sa tour avait revêtu l'armure de son frère et jouait délicatement avec cette forte épée qui devait dépecer l'empire d'Orient. Dès lors, il la célébra sous le nom voilé de *Bel Chevalier*. Mais, dit le vieux chroniqueur, dont nous allons en l'abrégeant suivre le naïf récit; il mourait de désir et de crainte, car il n'osait lui par ler d'amour. Enfin, il lui dit un jour : « J'aime une dame d'un haut mérite, mais je n'ose lui déclarer mon amour. O dame, donnez-moi conseil, je vous en supplie : dois-je lui ouvrir mon cœur, ou bien mourir en gardant le silence[2] ? »

« Dona Béatrix comprit que Rambaud mourait de langueur pour elle; elle fut touchée de pitié et d'a-

1. Fauriel. Arn. de Marveil. Vignette et notice.
2. Biogr. de Rambaud de Vaquières.

mour, et lui répondit : Rambaud, il convient qu'un loyal amant qui aime en secret une gentille dame, tremble de révéler son amour. Mais plustôt que d'en mourir, il doit le lui déclarer, et la prier de le prendre pour son servant. Si elle est sage et courtoise, elle ne le tiendra ni à mal, ni à déshonneur, mais elle l'en estimera davantage. Priez la donc pour qu'elle vous prenne pour son chevalier. Vous êtes tel, qu'il n'y a pas de femme au monde qui ne doive vous retenir pour son chevalier. Dona Azalaïs, comtesse de Salusses, a souffert l'amour de Pierre Vidal ; la comtesse de Burlats (Aladaïs de Carcassonne) celui d'Arnaud de Marveil ; dona Maria de Ventadour (bru d'Agnès de Montluçon tant aimée de Bernard), celui de Gancelm Faidit ; et la dame de Marseille, (Azalaïs de Rocamartina,) celui de Fouquet, (depuis évêque de Toulouse). C'est pourquoi je vous garantis sur ma parole et ma sauvegarde, que vous pouvez la requérir d'amour. » Alors Rambaud lui déclara qu'elle-même était la dame que tant il aimait. — « Eh bien, reprit Béatrix, soyez le bienvenu. Je vous retiens pour chevalier et pour servant d'amour[1]. »

Rambaud célébra ainsi son bonheur : « Amour pour qui je pleure et je soupire, apprends-moi quelles sont tes lois. J'ai demandé conseil à la plus charmante des dames, elle m'a répondu d'élever mes désirs aussi haut que je pourrais, m'assurant que j'en retirerais de l'avantage et de l'honneur. Personne n'aime en si haut lieu une si douce dame. Je l'aime suivant son

1. Raynouard. Fauriel.

propre conseil plus que Pyrame n'aima Thisbé! Qu'on ne me condamne pas de m'éloigner pour elle de Monteils et d'Orange. Non, je n'ai rien vu de si accompli. Je serais roi de France et d'Angleterre, que je quitterais ces deux royaumes pour la servir. — Il ne lui manque aucune perfection; que Dieu m'en fasse obtenir la conquête. Je crains, madame, de ne pas atteindre à la félicité où j'aspire, car avec des vues trop élevées, on risque d'être précipité de plus haut. — Vous avez tout excepté merci; et c'est merci que je demande[1]. »

Cette faveur fatale fut accordée au troubadour. « Il arriva, dit le chroniqueur, que le marquis qui tant l'aimait les trouva endormis. Il en fut courroucé, mais en homme sage, il ne voulut pas les toucher, il prit son manteau, les en couvrit, et emporta celui de Rambaud. Rambaud en s'éveillant comprit ce qui était advenu; il mit le manteau, courut se jeter aux pieds du marquis et réclamer merci. Boniface lui rappela tous les bienfaits dont il l'avait comblé; puis d'une manière couverte, il ajoute : « Pour cette fois je te pardonne, puisque tu es revenu avec ma robe. » Et ceux qui étaient présents crurent que le marquis parlait de son manteau[2]. »

Dona Béatrix épousa Arrigo, seigneur del Carretto, près de Savone, et Rambaud fait chevalier, suivit le marquis en Orient. Ils s'embarquèrent à Venise sur la flotte qui devait conquérir Constanti-

1. Biblioth. nat. Manuscrits.
2. Hug. de Saint-Cyr.

nople (1204). « Vaillant marquis, disait plus tard le troubadour à Boniface, nul chrétien portant couronne n'a plus conquis, plus dépensé, plus donné que vous. Avec vous j'ai chevauché en maintes guerres. Je vous ai aidé à conquérir royaumes, duchés, terres étrangères, îles et comtés, à prendre des princes et des rois, à vaincre chevaliers armés, à forcer villes et palais. Avec vous j'ai chassé l'empereur de Romanie... J'allai sous votre étendard à l'attaque du palais des Blaquernes. Sur le perron au-dessous de la tour, je fus blessé au travers de mon armure. Le felon empereur grec (Alexis Mursuffle) fut abattu. Quand il vit la flamme et la fumée, ses murailles percées; quand il vous vit combattant dans la campagne; quand il vit la cavalerie et l'infanterie latine en bataille, cet empereur et ses vils Grecs ayant le cœur aux talons, s'enfuirent. Nous les poursuivîmes comme le loup poursuit l'agneau, comme l'aigle pourchasse l'autour. » Le valeureux Rambaud est représenté en chaperon et tunique éclatante, éperonnant un palefroi blanc, au poitrail orné de flocons de laine ou de globules de métal[1].

Après la conquête de l'empire d'Orient, Boniface, devenu roi de Salonique et prince de Candie, donna des fiefs en Grèce au valeureux Rambaud. Le troubadour étant devenu seigneur sur cette antique terre des poètes, il y regrettait les cours de Montferrat, de Forcalquier, d'Orange. D'anciens souvenirs lui remontaient mélancoliquement au cœur. « Que me servent, s'écriait-il, mes conquêtes, mes richesses et ma gloire?

1. Biblioth. nat. Manusc., portrait de R. de Vaq.

Je m'estimais bien plus riche lorsque amant et fidèle j'étais aimé. Je ne connais d'autre bonheur qu'amour... Plus ma seigneurie augmente, plus je me sens de douleur au fond de l'âme, éloigné de mon *Bel Chevalier.* » Rambaud ne devait plus revoir Béatrix, ni les cimes des Alpes, ni les bords enchantés du Rhône. Il périt dans une bataille contre les Bulgares où Boniface fut tué dans les gorges du Rhodope, et sa tête tomba dans les torrents qui avaient roulé celle d'Orphée[1].

1. Ville-Hardouin. Fauriel, 11.168.

CHAPITRE V

Les martyrs d'amour. — La vicomtesse de Die. — Geoffroi Rudel. — Guilhem de Capistan.

Mais c'est à une femme que revient la palme de la poésie élégiaque, à la vicomtesse de Die et de Valentinois. Elle était fille et héritière de la maison d'Isoard, et femme de Guilhem, un infant de la dynastie maintenant royale de Poitiers. Ces Poitiers du midi descendaient, selon la conjecture de Don Vaissette, d'un bâtard de Guillaume IX, né à Toulouse pendant l'invasion poitevine, et recueilli par les comtes de cette cité. Isoarda serait alors cousine au second degré de la reine Éléonore. Elle fut mère d'Adhémar vicomte de Valentinois, de Geoffroi gouverneur de Ramon VII, et de Béatrix, une fleur mystique de la Drôme. Elle brilla aux cours de Montels, d'Avignon, de Marseille, et fut aimée de Rambaud vicomte d'Orange. Rambaud, modèle des élégances, avait écrit la *Maestria d'Amor*. Or, c'est sur l'abandon de ce prince troubadour que son cœur blessé fait entendre ce gémissement de colombe. « Le sujet de mes chants sera pénible et doulou-

reux. Hélas! j'ai à me plaindre de celui dont je suis la tendre amie. Je l'aime plus que chose qui soit au monde. Mais auprès de lui rien ne me sert, ni merci, ni courtoisie, ni ma beauté, ni mon mérite, ni mon esprit. Je suis trompée, je suis trahie, comme si j'avais commis quelque faute envers lui. Ce qui, du moins, me console, c'est que je ne vous manquai jamais en rien, ô mon cher ami, dans aucune circonstance. Je vous ai toujours aimé, je vous aime encore plus que Séguin n'aima Valence ; oui, je me complais à penser que je vous surpasse en tendresse, ô cher ami, comme vous me surpassez en brillantes qualités. Mais quoi ! vos discours et vos manières sont sévères envers moi, tandis que toutes les autres personnes trouvent en moi tant de bonté et de politesse. Oh! combien je suis étonnée, cher ami, que vous affectiez envers moi tant de sévérité! Pourrais-je n'en être pas affigée? Non, il n'est pas juste qu'une autre dame m'enlève votre cœur, quelles que soient pour vous ses bontés et ses manières. Ah! souvenez-vous du commencement de notre amour : Dieu me garde que la cause d'une rupture ne vienne de moi. Le grand mérite que vous aviez, la haute puissance qui vous entoure, me rassurent. Je sais bien qu'aucune dame de ces contrées ou des contrées lointaines, si elle veut aimer, fait en vous aimant le choix le plus honorable. Mais, ô cher ami, vous vous connaissez en amour, vous savez quelle est la femme la plus sincère et la plus tendre ; souvenez-vous de nos accords. Je devrais compter sur mon mérite et sur mon rang, sur ma beauté, encore plus sur mon attachement. Aussi je

vous adresse, cher ami, aux lieux où vous êtes, cette chanson messagère et interprète d'amour. Oui, mon beau, mon aimable ami, je veux connaître pourquoi vous me traitez d'une manière si dure, si barbare.. Est-ce l'effet de la haine? Est-ce l'effet de l'orgueil? — Je recommande à mon message de vous faire souvenir combien l'orgueil et la dureté deviennent quelque fois nuisibles [1] ». Que de tendresse, que de sensibilité, de résignation, de pudeur, de grâce ineffable dans cette admirable élégie. Sapho n'est qu'une bacchante auprès de l'amante du chevalier. Comme la muse de Lesbos, la comtesse eut une fille qui reproduisit non sur la harpe, mais dans le sacrifice, le cœur maternel. Mais cette Claïs, que sa mère idolâtre compare aux *fleurs* dorées, le cède évidemment encore à ce lys virginal des Alpes. Béatrix était l'objet de l'amour silencieux du chevalier Guilhem d'Adhémar. A son lit de mort, le chevalier fit appeler la jeune comtesse et lui fit l'aveu de la passion qui le mettait au tombeau. Béatrix accueille cet aveu et regarde ce sentiment comme un lien nuptial qui l'attache indissolublement à son amant, même dans la mort. Veuve volontaire, elle quitte le monde et se retire dans un couvent à Tarascon [2].

Cette passion mystique se retrouve dans tout son charme mélancolique, mais plus aventureuse et plus éclatante, dans l'histoire de Rudel et de Mélissende

1. Traduction de Raynouard.
2. Nostradamus. Chorier.

de Tripoli. La maison de Toulouse comptait alors trois femmes illustres : la vicomtesse de Carcassonne, la sultane d'Alep et l'infante de Tripoli. La branche de Palestine, plus hâtive et plus féconde avait produit quatre générations, tandis que la souche d'Aquitaine n'en avait donné que deux. Ramon I, troisième successeur de Ramon de Saint-Gélis, en Orient, avait eu d'Hodierna un fils qui fut Ramon II, et une fille qui reçut le nom de sa marraine Mélissende, reine de Jérusalem. Mélissende et Hodierne, filles du roi Beaudouin II, étaient deux méchantes princesses ; la première fut accusée d'avoir empoisonné, dans un festin, Alphonse Jourdain ; la seconde, convaincue d'infidélité, fut expulsée par son mari de son palais et de Tripoli. Ramon I avait livré Bertrand de Toulouse et sa sœur au sultan Noureddin. Il fut poignardé par un *assassin* du vieux de la Montagne. C'est de cette source impure et tragique que devait sortir un héros et la plus idéale fleur d'amour [1].

Guillaume, archevêque de Tyr, nous a tracé le portrait du dernier comte de Tripoli. « Ce prince est maigre, svelte, de haute taille, le nez aquilin, les cheveux lisses et noirs, les yeux étincelants. Il est actif et prévoyant, d'un maintien composé, affable et libéral envers les étrangers, sévère à l'égard de ses domestiques, médiocrement instruit dans les lettres qu'il avait appris dans sa prison (captif de Noureddin). Il s'applique à l'intelligence

1. Biblioth. des Croisades.

des saintes écritures et se plait à discuter avec les théologiens. Il a épousé, en 1173, Esquiva, veuve de Gauthier prince de Galilée, laquelle a plusieurs enfants de son premier mariage que le comte aime comme les siens propres [1] ».

Tel est ce prince du Liban au moment où il va périr des suites de la bataille de Tibériade. Il dut trouver son oncle Bertrand dans les fers de Noureddin dont il fut probablement délivré par sa tante, la sultane d'Alep. Esquiva, sa femme, cette Basque syrienne, lui porta en dot le berceau du Christ et les lacs de l'évangile, de sorte que ce prince régnait depuis le Taurus jusqu'au Carmel, ou plutôt sur la Palestine tout entière, comme tuteur de son neveu le roi Beaudoin IV. On aura remarqué ce trait caractéristique des derniers princes de la maison de Toulouse qui, en Orient comme en Occident, se plaisaient à *discuter avec les théologiens*. Cet esprit studieux et investigateur les fit accuser de sympathie, en Palestine, pour les musulmans, en Aquitaine pour les Albigeois. Ils étaient libres croyants et remontaient hardiment aux sources bibliques.

Ce portrait de Ramon II peut nous donner une idée de la figure de sa sœur à laquelle il faut ajouter la suavité de grâce féminine et de langueur ineffable des Syriennes. Une vignette du moyen âge la représente grande et d'un port de reine. Cette plage

1. Ib. Guillaume de Tyr.

asiatique, où Vénus avait son culte funèbre dans les mystères de Biblos, qui avait produit Didon, Artémise, Bérenice, Aspasie, Cléopatre, est célèbre encore de nos jours pour l'incomparable beauté de ses vierges[1]. Mélissende était la rose chrétienne la plus rare du Carmel et du Liban. Orpheline dès l'enfance, elle avait dû épouser Emmanuel Comnène, empereur de Constantinople, puis avait été indignement délaissée et renvoyée par cet eunuque du cœur, le César byzantin. La maison de Toulouse, la branche de Syrie comme celle d'Aquitaine, avaient toujours été politiquement unies avec l'empire d'Orient. Le comte de Tripoli, pour venger l'insulte faite à sa sœur et à sa race, avait armé des galères et ravagé les îles et les côtes de l'Asie. Mélissende était restée solitaire dans son veuvage virginal. Mais la poésie lui réservait un trône plus beau que celui du Bosphore. Elle devait être impératrice de l'empire mystique d'Amour. Sa renommée s'était répandue dans tout l'univers. Des pèlerins la propagent en Occident. Elle arrive jusqu'à Jeoffroi Rudel vicomte de Blaye; c'est un chevalier errant, un martyr éperdu de la beauté, son cœur délire de cette merveille d'outremer [2].

« Je franchirai les flots... Amour sera mon guide... J'arriverai en habit de pèlerin. Ma venue lui sera révélée par mon chant. Daignera-t-elle m'accorder l'hospice de son palais? Puissé-je seulement la voir avant la mort ». — Ainsi parlait, ainsi chantait le

1. Lamartine : Voy. en Orient.
2. Biogr. de Rudel.

chevalier, brodant amoureusement le canevas idéal du poème de son cœur. L'histoire ne cache pas son droit sévère sous les arabesques de la légende. Rudel sortait vaincu de la guerre nationale contre les Anglais. Il était probablement proscrit par le vainqueur, ou du moins exilé volontaire par sa défaite patriotique. Il quitte son donjon féodal dont les tours dominent le cours de la Gironde, vaste comme le Bosphore, et les côtes vineuses du Médoc. Il voit en passant le comte Ramon V son modèle, et ses collègues les tendres troubadours; à Toulouse Bernard de Ventadour, Arnauld de Marveil à Carcassonne. Pèlerin d'amour, il s'aventurait pour voir la petite nièce d'Aladaïs. Il s'embarque à Marseille. La tempête le pousse vers la Syrie. Le flot le dépose mourant et naufragé à Tripoli [1]. Le bruit de son amour, de sa navigation orageuse, de sa mort imminente arrivent au cœur de la princesse au mont pèlerin. Touchée d'avoir allumé de si loin une flamme si ardente et si pure, elle se rend auprès du chevalier expirant. Elle dépose un chaste baiser sur le front du martyr ; ce baiser le ranime, il rouvre les yeux, regarde l'objet adoré, et dans cette extase rend le dernier soupir. Interprète de la légende, la vignette du manuscrit de Rudel le représente mourant dans les bras de Mélissende. Mélissende l'accepte pour époux et dans son veuvage renonce au monde, s'enferme dans un cloître ; soit de la plage de cette mer dont le flot avait roulé jusqu'à ses pieds l'amant de son cœur, soit de la *vallée des saints*, près des

1. Jof. Rudel. Poésies. biogr.; vignette.

cèdres de Salomon où, mystique Sulamite, elle s'évapora comme un parfum vers le ciel. Lorsque quelques mois après Ramon II, son frère, fut mortellement blessé à la bataille de Tibériade, il n'est plus parlé de Mélissende. Vivante, elle aurait été comtesse de Tripoli, emiresse du Liban maronite. Elle était donc morte ou refusa de sortir de sa cellule pour un trône; elle fut roulée, comme une feuille desséchée, dans le tourbillon des victoires de Saladin.

Le *naufrage* de Rudel devint célèbre, tous les troubadours d'Aquitaine et de Palestine le chantèrent, l'Orient et l'Occident retentirent des louanges de ce martyr. Les pèlerins armés visitèrent son tombeau. On aimerait à croire que Mélissende repose sous la même pierre. Leurs noms, du moins, à défaut de leurs cendres, sont à jamais unis dans une légende ineffable. Plus d'un siècle et demi après, Pétrarque, dans son triomphe d'amour, rappelle encore le tendre Geoffroi *qui usa de la rame et de la voile pour trouver la mort* [1].

Vers le même temps un trépas non moins douloureux, une tombe encore plus tragique, attirait les pèlerins des Pyrénées orientales. Guilhem de Cabestang était un gentil chevalier et un excellent troubadour de la plage de Narbonne. Il s'offrit en qualité de page à un puissant baron, don Ramon de Roussillon. Son maître le plaça comme damoiseau auprès de sa femme, dona Sermonda de Tarascon, prisée pour sa courtoisie et sa beauté. Sermonda

1. Triomfo d'amore.

s'éprit du gracieux troubadour, et Guilhem fit pour elle des chansons et des ballades. Le beau Guilhem est peint galopant sur un cheval rose; chapeau large et pourpre, manteau d'azur, mais tournant le dos en signe de malheur et de mort [1].

Un jour que Guilhem chassait au faucon, il vit arriver Ramon à cheval et en costume de chasseur. « Je vous cherchais, dit-il, faites-vous bonne chasse? Mais dites-moi; vous aimez, vous êtes épris d'une dame, quel est son nom? — Ah! seigneur, révèle-t-on son amour? Son nom est écrit sur l'aile d'une colombe. Et Ramon insistant : — Sachez, dit-il, que j'aime la sœur de dona Sermonda. — Eh bien! répondit le baron, allons chez ma sœur au château du Liet. »

Les deux chasseurs furent bien reçus par Robert et Agnès de Tarascon. « Belle sœur, dit Ramon, dites-moi, aimez-vous d'amour? — Oui, seigneur, répondit Agnès, » et tant il la pria qu'elle avoua qu'elle aimait Guilhem. Elle craignait pour lui la colère de Ramon; elle en avertit son mari. Robert l'approuva. Ramon parut désabusé. Le soir on soupa gaiement et le lendemain, après un dîner non moins cordial, les deux chasseurs repartent pour Roussillon [2].

Ramon, de retour au château, révèle à sa femme l'amour de Guilhem et d'Agnès. Sermonda mande le ménestrel et, furieuse, le chasse en l'appelant faux et traître. Guilhem réclame merci, explique sa ruse et le pieux mensonge de sa sœur. Son stratagème et

1. Portrait de G. de Cabestang.
2. Troub. Guilh. de Cabestang.

l'innocence du troubadour fut confirmé par Agnès. Non contente de sa fidélité, elle exigea de plus que le troubadour fît une chanson qui prouvât qu'il n'aimait qu'elle seule au monde. Guilhem fit alors la chanson qui commence ainsi : *Le doux tourment*! Ramon entendit la chanson, il appela le troubadour hors du château, il le poignarda, lui coupa la tête, lui arracha le cœur, et le serra dans sa gibecière. Rentré au château, il se mit à table. Après le repas : « Savez-vous ce que vous venez de manger? dit-il à Sermonda. — Non, répondit-elle, mais c'était un manger excellent. — Je le crois bien, répliqua Ramon, puisque c'est ce que vous avez le plus aimé, il est juste que que vous aimiez mort ce que vous avez tant aimé vivant ». Et il montra la tête de Guilhem. « Oui, barbare, s'écria-t-elle; j'ai trouvé ce mets si savoureux que jamais autre viande n'ôtera de ma bouche le goût du cœur de Guilhem! » Ramon furieux courut, tirant sa dague, après Sermonda qui s'élança du haut d'un balcon, se brisa sur les rochers, au pied du donjon où gisait le cadavre mutilé du troubadour. Ainsi périt la tendre Sermonda qui, probablement, native de Tarascon sur l'Ariège, fut la contemporaine et l'émule de la célèbre Esclarmonde de Foix.

Ce tragique événement fut bientôt connu dans la Catalogne et dans toutes les terres de l'Aragon. Le roi Alphonse le Chaste et les barons de ces contrées ressentirent une grande douleur de la mort funeste

1. G. de Cabestang : Poésie.

de Sermonda et de Guilhem. Les parents de la dame et du troubadour, et tous les amants de ces pays firent une guerre mortelle à Ramon. Le roi Alphonse vint en Roussillon, fit prisonnier le féroce baron, et le laissa mourir au fond d'une tour. Il ruina le château de Roussillon et donna ses biens aux parents de Guilhem et de Sermonda. Il réunit les restes des deux amants dans un tombeau qu'il fit élever devant l'église de Saint-Joan à Perpignan. De plus, il institua un anniversaire de leur mort. Ce jour-là, de Roussillon, de Cerdagne, de Confolens, de Riopol, de Peyralade, du Narbonnais, les jeunes gens venaient en pèlerinage à leur tombeau. Les tendres amants et les amantes fidèles priaient pour les âmes du troubadour et de la dona qui mourut pour lui. Le nom de Sermonda signifie *soir pur*, et rien n'indique, en effet, dans son tragique amour, qu'aucune souillure des sens ait terni la limpidité de son orageux et mélancolique crépuscule [1].

Nous avons rapidement ébauché l'*Empire d'Amour*. Il est le vestibule qui nous conduit à l'*Église du consolateur*. L'un et l'autre sont l'expression du même phénomène social, les deux faces du règne de l'esprit, appelé dans le monde *Amour*, et dans l'église *Paraclet*. Ici, Paladin, ailleurs, Seraphin, c'est le même dieu. Nous avions, au reste, à peindre cette jeune civilisation qui va périr, cette floraison merveilleuse et déjà condamnée du XIIe siècle. Que nos

1. Biblioth. nat., manuscrits. G de Cabestan. — Alf. II, roi d'Aragon.

contemporains ne sourient pas trop de ces mœurs romanesques mais héroïques. Elles tâchaient de transformer, par leurs élégances, des goûts barbares et d'assoupir, dans leurs délicatesses, des instincts féroces. L'historien s'est attardé dans ces jardins du platonisme sentimental, retenu moins par le charme de ces fictions chevaleresques que par l'horreur de s'enfoncer dans les tragiques réalités. Le fanatisme théocratique et la barbarie féodale dorment encore sous ces bocages enchantés, comme une couple de tigres sous les ombrages odorants d'une forêt de l'Inde.

LIVRE III

NICÉTAS [1]

CHAPITRE PREMIER

Renaissance religieuse. — La manéisme en Aquitaine. — Décrets du concile de Tours. — (1663.) — Les cathares du Périgord.

Mais avec l'*Empire d'amour* se produisit, dans l'ordre religieux, un phénomène correspondant, l'*Eglise d'amour*. C'était une double et analogue protestation de l'esprit contre le règne de la force, d'un côté contre la barbarie féodale, de l'autre contre la théocratie romaine. La force est haine, l'esprit est amour. Mais l'Eglise cathare d'Orient avait une rivale et une sœur dans l'Eglise léoniste d'Occident; l'Eglise du Logos à côté de l'Eglise du Paraclet; l'Eglise dogmatique et démocratique de saint Paul vis-à-vis de l'Eglise mystique et chevaleresque de saint Jean. Elles jaillissent du même rocher, elles

1. Nicétas. Nikita. Niquinta

coulent dans le même lit, mais sans mêler leurs eaux, comme le Pénée et le Titarèse, ces fleuves homériques.

Nous avons raconté les origines des léonistes des Alpes et des Pyrénées[1]. Nous avons montré Pierre de Brueys, Henri de Lausanne, Arnaldo de Brescia expirant sur leurs bûchers; Abailard et la noble Héloïse agonisant lentement sur les brasiers de leurs cœurs. Dix ans après le supplice d'Arnaldo, le pétrobruséisme a pour chef Pierre Valdo, marchand de Lyon, venu des Alpes. Il donne ses biens aux pauvres et mène la vie apostolique. Il a deux disciples, Etienne de Auza et Bernard d'Ydros. Ils traduisent la Bible. Valdo prêche vingt ans à Lyon et dans les vallées du Rhône et de la Saône. C'est une sorte de Francklin, l'apôtre des bourgeois, l'orateur des canuts. Proscrit par Estienne de Bellesmains, archevêque de Lyon, condamné au concile de Vérone par le pape Lucius III (1184), il se réfugie en France, passe en Allemagne et, longeant le Danube, il va se perdre parmi les Slaves de Bohême, où il aura pour descendants lointains Huss et Ziska[2]. Valdo est le troisième patriarche du léonisme aquitain. A sa mort, son Eglise, obscure mais vivace, se trouve répandue dans tout l'Occident, et partout mêlée au catharisme, qui l'éclipse et l'entraîne dans son tourbillon retentissant. Du Paraclet de France,

1. Hist. de Vigilance et des réformateurs du XII[e] siècle.

2. Précurseurs de Huss en Bohême, Conrad de Waldhaussen, Militch de Kremsier, etc. Rev. de Théol. de Montauban, juillet 1876.

où nous avons fait halte auprès d'un tombeau douloureux, nous allons passer, pour ne plus le quitter, au Paraclet d'Aquitaine et d'Orient.

Le manéisme[1] ou l'Eglise du Paraclet existait depuis mille ans dans les Gaules. Marc de Memphis l'introduisit en Espagne et Priscillien d'Avila le transmit en Aquitaine (380). Il se perpétua chez les Basques, lutta contre le catholicisme impérial de Charlemagne et l'écarta pendant cinq cents ans du pied des Pyrénées. Les Capétiens le combattirent; des bûchers s'allumèrent à Toulouse et à Orléans (1008); c'est le dragon qui épouvanta Commenges. Maintenant, Eon de l'Etoile prêche dans les forêts de Bretagne, et Pons dans les bois et les rochers du Périgord. Le catharisme descend, avec la Garonne et la Dordogne, jusqu'aux plages de l'Océan[2].

Il se multiplia dans le lacis des marais qui brodent de leurs arabesques de sel les côtes de l'Atlantique. Comme le calvinisme futur, il trouvait un refuge inexpugnable dans ce labyrinthe de canaux, de sables stériles, de récifs déserts. Il y régnait si puissamment, et d'allures si menaçantes, qu'on le compare à une comète. Hugues, archevêque de Rouen, et Albéric, légat pontifical, arrêtés sur le pont de Nantes, virent un de ces astres chevelus se précipiter

1. De Mani, mens, esprit. Le manichéisme est le manéisme modifié par Manès.

2. Un village, à l'embouchure de la Seudre, porte encore le nom des *Bonshommes*.

vers le couchant. « C'est l'hérésie qui tombe, » dirent les deux sombres prélats en regardant le météore s'éteindre dans la mer. L'année suivante, en effet, fut signalée par le supplice d'Eon de l'Etoile. Son bûcher attrista la forêt enchantée que, selon les poètes bretons, habitait Merlin, l'antique et fabuleuse Brocéliande[1].

Toulouse est toujours le foyer central d'où le catharisme se répandit non seulement dans toute la Gaule, mais encore en Espagne, en Italie, en Allemagne et jusque dans les Iles Britanniques. En Irlande, où il fut porté par les Grecs, il s'organisait, selon l'usage des Celtes, en clans cénobitiques, hostiles à l'épiscopat romain. Il a laissé son empreinte sur Colomba de Luxeuil, sur Colomba d'Iona et sur ce brillant esprit, Jean Erigène. Un concile fut convoqué pour le combattre en 1160 à Oxford, sur la tombe même de ce hardi scolarque, dont la cendre jetait un fluide lumineux.

On avait découvert des hérétiques en Angleterre. Ils s'appelaient publicains, c'est-à-dire pauliciens. Ils étaient Allemands, mais leurs pères venaient de Gascogne. C'était donc un rameau du catharisme pyrénéen. Ils étaient une trentaine des deux sexes. Leur chef se nommait Gérard. Arrêtés, jetés en prison, puis traduits devant le concile, ils comparurent avec fermeté. Gérard répondit pour ses compagnons :

1. Liber. Mémoires, t. XIV, p. 542.

« Nous sommes chrétiens, nous suivons la doctrine des apôtres, nous repoussons l'autorité de l'Eglise romaine. » Sur les sacrements, il dit : « Nous rejetons l'Eucharistie et le baptême, et nous les remplaçons par le baptême de l'Esprit. » Pour la perfection, ils subordonnaient le mariage à la virginité. Déclarés hérétiques, ils marchèrent au supplice en chantant ces paroles du Christ : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car ils auront le royaume des cieux. » Ils ne furent pas brûlés, mais marqués d'un fer rouge sur le front. Gérard le fut au front et au menton. Puis ils furent mis à nu, fouettés par le bourreau, et tout en sang chassés d'Oxford. Ils moururent de faim et de froid dans les bois, car c'était l'hiver[1].

Un autre concile bien plus imposant fut tenu trois ans après (1163) à Tours, sur le sépulcre miraculeux de Martin, le magnanime défenseur des priscillianites. Le pape Alexandre III le présida : dix-sept cardinaux, cent quatre-vingt-quatre évêques et plus de quatre cents abbés y assistèrent. Voici le sommaire de son 4e canon : *Que tous évitent le commerce des hérétiques albigeois*. C'est la première fois qu'apparaît ce nom, destiné à devenir si célèbre. « Une damnable hérésie, dit le concile, s'est élevée depuis longtemps dans le pays de Toulouse, d'où elle a gagné peu à peu la Gascogne et les autres provinces, et a infecté plusieurs personnes. C'est pourquoi nous ordonnons sous peine d'excommunication,

1. Guib. de Neubr., l. XI, ch. XIII.

aux évêques et aux ecclésiastiques du pays, d'y apporter toute leur attention. et d'empêcher qu'on ne donne retraite aux hérétiques, et qu'on n'ait commerce avec eux soit pour vendre ou pour acheter[1]. » Le concile ordonnait aux princes l'exacte recherche de leurs conventicules, prescrivait l'emprisonnement et la confiscation; on votera bientôt la mort (1163). Et c'est là l'*hérésie d'Idace*, le césarisme sacerdotal, stigmatisé par Martin de Tours.

Un contemporain nous a tracé un court tableau des cathares du Périgord. Pons, leur patriarche, avait douze évêques suffragants. « Ces faux prophètes prétendent mener une vie apostolique et imiter les apôtres. Ils prêchent sans cesse, marchent nu-pieds, ne mangent point de viande et ne boivent pas de vin, et se contentent de recevoir leur simple nourriture. Ils disent que l'aumône ne vaut rien, parce que personne ne doit rien posséder. Ils refusent de participer à la sainte communion, prétendent que la messe est inutile et déclarent qu'ils sont prêts à mourir pour leur croyance. Ils font semblant d'opérer des prodiges...[2] » Au contraire, ils s'en défendent; mais ils avaient aux yeux du peuple un prestige miraculeux. Ils s'échappaient de leurs cachots et de leurs fers comme de connivence avec les esprits et les démons. Au surplus, ce rapport est fort inexact. Ils portaient des chaussures, faisaient d'abondantes au-

1. Labbe. concil. 1163.
2. Mabillon, Analecta.

mônes et buvaient du vin, même dans leurs agapes, en quoi ils différaient des cathares d'Orient. Remarquons la simultanéité de l'hérésie et de la poésie dans le Périgord. Pons était contemporain d'Arnauld d'Aniel, et Arnauld fut le maître de Bertran de Born et de Richard Cœur de Lion. La poésie, échappée aux psallettes et antiphones de saint Ambroise ou de saint Grégoire, était populaire comme l'hérésie; elle était l'aile harmonieuse de cet ange.

Toulouse était donc la métropole *mundine*. Elle n'eut pourtant pas l'honneur de donner son nom populaire à la réforme d'Occident. Cette gloire inattendue revient à une bourgade obscure, Albi, Albiga. Son nom dérive d'Alba, mot ibère qui signifie *eau*. Aquitania est donc la traduction latine parfaitement exacte d'Albigésium, l'Albigès, et les Albigeois sont proprement les Aquitains. Les Romains, qui avaient si bien traduit le nom d'Albi, trouvèrent apparemment plus beau de le faire dériver de l'Aurore. Ils lui consacrèrent un temple d'Apollon. C'était probablement l'ancien sanctuaire d'Abellion, le Baal ibère. De sorte que déjà, sous le paganisme, les *Albigenses* semblent avoir pratiqué le rite de la purification, le double baptême de l'eau et du feu. Devenus chrétiens, les Albigeois se divisèrent, selon qu'ils adorèrent le *Verbe incarné*, ou l'Esprit, l'*amour incorporel*. Il y eut des Albigeois léonistes ou d'Occident et des Albigeois catharistes ou d'Orient; les disciples de saint Paul et de saint Jean distincts, mais ligués contre la domination de saint Pierre,

c'est-à-dire de l'Eglise impériale ou théocratique de Rome. Les dissidents représentaient le génie national, l'indépendance mal domptée des Cantabres. Le catholicisme correspondait à l'impérium latin, au césarisme olympien.

CHAPITRE II

Colloque de Lombers. — Le château de Lombers. — Les évêques, les princes. — Olivier et ses disciples.— Interrogatoire des Albigeois. — Leur condamnation.

Cependant les évêques aquitains s'empressaient d'exécuter les décrets du concile de Tours. Guillaume, évêque d'Albi, était naturellement le plus grand adversaire des Albigeois. Il convoqua un colloque ecclésiastique dans sa paroisse et son fief de Lombers (mai 1165)[1].

Lombers tire son nom du dieu Ilhomber. C'est le soleil adoré comme dieu national des Ibères. Les évêques d'Albi s'emparèrent de ce sanctuaire héliaque et le convertirent en un puissant donjon féodal. Il s'éleva sur un cône aigu de rochers, dont il hérissait l'étroit plateau de ses fortes murailles, flanquées aux quatre angles d'énormes tours carrées et d'une barbacane sur la façade défendant la porte ouverte

1. Concil. X, p. 1470.

au nord. Cette porte, haute, étroite, profonde, coupée de herses, accède à une cour centrale de cent mètres, à la salle capitulaire et au donjon. Ce donjon surplombe au sud, de quatre-vingts mètres, le cours du Dadou, un torrent de montagnes, qui le sépare de son hameau perdu dans son ravin. C'est le magnifique manoir des Boissezon, vassaux favoris du roi d'Aragon, qui tous les ans, le jour de Notre-Dame d'août, envoyait à l'évêque, en signe de son vasselage royal, le don d'un épervier de chasse armé et chaperonné. Les Boissezon étaient suspects d'hérésie; le catharisme revivait sur leurs terres des cendres du culte héliaque, et le manoir superbe en conservait une sorte de rayon fatidique [1].

A l'appel de l'évêque d'Albi répondirent Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne; les évêques Aldebert de Nîmes, Gosselin de Lodève, Guillaume d'Agde, Gérard de Toulouse, et huit abbés. De ces chefs d'abbaye, quatre étaient de son diocèse: Roger de Castres, Henri de Gaillac, Pierre d'Ardorel et de Candeil. Les quatre autres étaient: Ramon de Saint-Pons, Alphonse de Fonfrède, Ramon de Saint-Guilhem et Pierre de Cendras, près de Nîmes. Avec ces prélats vinrent les prévôts des cathédrales de Toulouse et d'Albi, les archidiacres de Narbonne et d'Agde, et une multitude d'ecclésiastiques du Midi. Puis enfin plusieurs princes séculiers: Constance, sœur du roi Louis VII et femme de Ramon V, com-

1. M. le pasteur Belluc de Réalmont.

tesse de Toulouse; Ramon Trencabel, comte de Carcassonne et vicomte d'Albi; Sicard, vicomte de Lautrec, et Isarn de Dorna, et une foule innombrable de chevaliers, et de bourgeois, et de peuple avide d'assister au synode. L'assemblée eut donc lieu dans le château, seul digne d'héberger tant d'illustres hôtes, et l'autel d'Ilhumber était, il semble, le socle naturel de la chaire du Paraclet.

Sous la haute dignité du primat de Septimanie, l'évêque d'Albi présidait, comme diocésain. Mais, prélat belliqueux, il voulut descendre parmi les tenants du tournoi. Les champions désignés furent donc les évêques d'Albi et de Lodève, les abbés de Castres, de Candeil et d'Ardorel, et un prêtre nommé Arnauld de Bebens. Les Bonshommes furent appelés; leur chef se nommait Olivier. C'est un nom chevaleresque; cependant, on assure que ces hérétiques n'étaient que de simples villageois[1].

Au nom de l'évêque d'Albi, l'évêque de Lodève, son délégué, commence l'interrogatoire. Il leur demande s'ils admettaient l'Ancien Testament. Ils répondirent qu'ils n'acceptaient que le Nouveau. « Exposez votre foi. — Nous ne le ferons que contraints. » L'évêque alors les interrogea sur les sacrements. *Sur le baptême des enfants,* ils refusèrent de s'expliquer, s'en référant à l'Evangile. *Sur l'Eucharistie*, ils dirent que celui qui communiait dignement était sauvé et que tout homme de bien, clerc ou laïque, pouvait consacrer le pain et le vin. *Sur le mariage*, ils affirmèrent que l'acte conjugal était un

1. Dom Vaissette V.

remède à la fornication, comme le pense saint Paul. *Sur la confession*, ils déclarèrent qu'on pouvait se confesser au prêtre ou au laïque indifféremment, comme l'enseigne saint Jacques. *Sur les jeûnes, macérations et offrandes*, ils répondirent qu'ils ne voulaient pas être meilleurs que cet apôtre ni rien ajouter à ses paroles, comme faisaient les évêques. — Alors, abandonnant leur tactique de réticence et de dénégation, ils se déchaînèrent contre l'ordre sacerdotal. « Saint Paul, dirent-ils, a défini les devoirs des prêtres et des évêques ; s'ils ne sont point tels, ils ne sont ni des évêques ni des prêtres, mais des loups ravissants; hypocrites et séducteurs, qui aiment les salutations, recherchent les premières places, se font appeler docteurs et maîtres, portent des robes blanches et des anneaux d'or; on ne doit point obéir à ces mercenaires, tout pareils aux prêtres juifs qui crucifièrent Jésus-Christ. »

L'archevêque de Narbonne, l'évêque de Nîmes et les abbés de Cendras et de Fontfrède réfutèrent cette objurgation contre le pharisaïsme romain. Après ces réfutations, on fit silence, et l'évêque de Lodève prononça l'arrêt : « Moi, Gaucelin, évêque de Lodève, par ordre de l'évêque d'Albi et de ses assesseurs, je juge que ces prétendus Bonshommes sont hérétiques. Je condamne, quelque part qu'ils soient, la secte d'Olivier et de ses compagnons les hérétiques de Lombers. » Puis, article par article, il motiva longuement son arrêt, corroborant par l'Ecriture son anathème.

Les Bonshommes se récrièrent. « C'est vous, dirent-ils, qui êtes un hérétique, un hypocrite et un faux pasteur, et nous le prouverons par l'Evangile et les épîtres. — Ma sentence est juridique, reprit l'évêque ; je suis prêt à la soutenir à la cour du pape Alexandre, de Louis, roi de France, de Ramon, comte de Toulouse, et de Trencabel, vicomte d'Albi. — Ecoutez, gens de bien, dit Olivier se tournant vers le peuple, voici notre profession de foi. » Et il parla sur les articles contestés comme les catholiques. « Eh bien, dit l'évêque, faites-en le serment. — Non, répondit Olivier, le serment est défendu par l'Evangile. » L'évêque leur prouva le contraire par l'Ecriture. « D'ailleurs, nous en avons été dispensés par l'évêque d'Albi, » s'écrièrent les Bonshommes. Ce prélat les démentit, confirma la sentence et défendit aux chevaliers de Lombers de protéger les sectaires. La sentence fut souscrite encore par les commissaires, les abbés de Castres, de Candeil et d'Ardorel; puis par l'archevêque de Narbonne, les évêques, les autres grands cénobites et toute la cléricature; enfin par Constance, Trencabel, Lautrec et par tout le baronnage méridional[1].

Tel fut, d'après les chroniqueurs contemporains, le concile de Lombers. On est encore à se demander pourquoi les Bonshommes y vinrent, puisqu'ils voulaient garder le silence ? Et puisqu'ils parlèrent enfin dans un sens catholique, pourquoi furent-ils condamnés ? Le refus du serment ne justifie pas l'ana-

1. Dom Vaissette. — Fleury.

thème qui, derrière ces villageois, pouvait aller rebondir sur le Christ. Évidemment quelque mystère se cache sous les réticences et les contradictions du tabellion épiscopal. Olivier me paraît être un baron ; son nom se retrouve héréditairement dans la maison de Penne; il pouvait bien être de cette grande race chevaleresque de l'Aveyron. Ses montagnards eurent une contenance superbe devant ces princes de la terre, de l'Église et du cloître. Ils se montrèrent doctes, agressifs, guerroyants, plus qu'il n'appartient à des serfs de ce siècle. Ils devaient être des vassaux des Bouches-de-Loup, barons qui portaient sur leur écu le mufle de cet animal ; ils en avaient l'éloquence fauve, et la dent tranchante[1]. Évidemment ils ne se montrèrent si hardis que parce qu'ils sentaient derrière eux les épées sympathiques des seigneurs de Lombers, de Lautrec, d'Arifat, de Rochemaure, de Montredon. Ces épées frémissantes inspirèrent l'audace aux Bonshommes et la prudence aux évêques. Les prélats respectèrent le sauf-conduit, et les sectaires, au lieu de monter sur le bûcher, rentrèrent paisiblement dans leurs forêts.

Qu'étaient-ils donc ces théologiens des bois? Des chrétiens bibliques. Ils voulaient ressembler aux apôtres. Ils remontaient au type immortel du Christ. C'est pour cela qu'ils combattaient l'Église romaine. Leurs juges les appelaient henriciens. Ils pouvaient être en effet des disciples de Pierre de Brueix, ou des compagnons et des précurseurs de Valdo. Vingt

1. Os lupi, bucca lupi, bouche ou muffle de loup.

ans auparavant, saint Bernard avait trouvé le symbole pétrobrusien gravé sur des tables de marbre à Albi. Mais le nom de Bonshommes, le rejet de l'Ancien Testament, et une teinte de mysticité orientale les ont fait soupçonner d'être *manichéens*. Peut-être n'avaient-ils qu'un mélange encore mal débrouillé de catharisme et de léonisme, et marquaient-ils la transition du paulinisme délaissé pour le johannisme triomphant. L'albigisme passe de saint Paul à saint Jean, qui lui donnera sa forme historique et suprême. Quoi qu'il en soit, le concile est inexact sur leur doctrine, incorrect sur leur morale; on s'est également trompé sur le lieu, sur la date du synode. Nous verrons que Olivier et les Bonshommes de Lombers n'étaient proprement ni des ariens, ni des manichéens, mais des pétrobrusiens en voie de transformation origéniste et devenant le grand rameau occidental de l'antique Église alexandrine du Paraclet[1].

1. Labbe. — Bossuet. — Fleury. — Labbe se trompe sur la secte, Bossuet sue le lieu, Fleury sur l'époque.

CHAPITRE III

Olivier envoie un message à Constantinople, — Diffusion de l'albigisme en Occident. — Supplice des Cathares de Vézelai. — Arrivée de l'épiscope bulgare Nicétas.

Le concile de Lombers n'arrêta pas les progrès du catharisme. Son anathème le foudroya si peu, que c'est alors même qu'Olivier envoya un message à Constantinople, pour rattacher les rameaux du catharisme d'Aquitaine à leur tronc antique le johannisme d'Orient. C'est alors aussi que ses missionnaires se répandirent dans tout l'Occident. Toulouse continue d'être leur métropole, mais comme l'excommunication de Lombers les chassa de la grande cité, ils se réfugièrent vers les Pyrénées. Ils partent de Gascogne leur séminaire. Les pauliciens apparaissent simultanément en France, en Flandre, en Bretagne, en Bourgogne. Ils engagent une lutte terrible contre l'abbaye de Vézelai, abbaye célèbre où vingt ans auparavant Louis VII et Alphonse, comte de Toulouse, avaient pris la croix, et d'où quarante ans plus tard, partiront pour la Terre Sainte, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion.

Sur le message d'Olivier, le patriarche bulgare de Constantinople fit partir pour l'Occident son acolyte Nicetas. Cet épiscope inspecta dans son chemin les colonies cathares de Roumélie, des bords du Danube, des rives de l'Adriatique et des plaines de la Lombardie[1]. Pendant qu'il traversait le Rhodope, les Carpathes et les Alpes, une tragédie horrible, première application de l'anathème de Lombers, épouvantait le centre de la Gaule. Vézelai est une cité construite au sommet d'une montagne comprenant une abbaye et une commune dans un âpre horizon du Morvan, qui communiquait aux moines et aux habitants, son caractère rude et farouche. Ces moines étaient des marcassins issus du sanglier druidique de l'antique Bibracte. Après une longue et dramatique lutte entre les comtes et les abbés, les cénobites et les citoyens, la commune avait été dévorée par l'abbaye. C'est après son magnanime trépas, que le catharisme arrive à Vézelai pour consoler son infortune et la retirer du tombeau. Il y fut introduit par Hugues de Saint-Pierre, un riche tisserand du Midi et chef populaire de cette commune célèbre, qu'il avait organisée sur le modèle des républiques de Toulouse et de Narbonne. L'*amistança* étouffée, renaissait en Église du Consolateur. L'Église de l'amour venait parfumer les blessures des martyrs de la liberté. L'Église allait subir le sort de la commune sa sœur. Ses fidèles furent surpris, mis aux fers, destinés à la mort. L'abbé Pons de Montboissier était le cousin cruel du tendre Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

1. Papazzigopoulo, Hist. de la civilis. hellén.

Prince cénobite, cuirassé d'un triple entêtement d'Auvergnat, de baron montagnard et de théocrate triomphant, il convoqua ses collègues pour brûler les pauliciens. A son farouche appel répondirent le primat de Septimanie, l'archevêque de Lyon, l'évêque et les chefs des monastères du Morvan. L'archevêque de Narbonne, venu de si loin, et passant du concile de Lombers au concile de Vézelai, établit la présomption que ces pauliciens n'étaient autres que les disciples d'Olivier. Mais cette présomption se change en certitude, quand nous voyons que ces hérétiques étaient les conjurés de Hugues de Saint-Pierre. Il est évident que le primat venait traquer les proscrits de Narbonne jusque dans Vézelai. D'ailleurs, de vieilles relations existaient entre le Morvan et le Midi, et saint Amador, premier évêque d'Autun, était venu d'Aquitaine.

Ces prélats s'assemblent dans la puissante abbaye et dressent leur tribunal dans l'immense basilique qui couronne la montagne sinistre et stigmatisée d'un *Vœ* de malheur, l'une de ses créneaux et de ses tours et l'autre de sa forêt de colonnes et d'arcades ogivales [1]. Les pauliciens sont tirés des prisons abbatiales. Ils sont calmes et fiers. Ces hommes du Morvan ne tergiversent pas comme ceux de Lombers. La controverse s'engage non pas seulement scripturaire mais encore rationnelle et métaphysique. Ce sont des philosophes et des théologiens. Du premier bond, ils s'élancent jusqu'au plus haut du ciel, jus-

1. Émile Montégut, le Morvan.

qu'au foyer de l'Être. Ils n'admettent qu'une *essence*, un principe, un, unique, universel, infini, Dieu; et dans ce premier principe, deux principes secondaires agents de la création de l'univers. C'est la question mère et, comme disent les rabbins, le *char céleste*, qui porte le mystère de la création des êtres et des mondes. Telle est la doctrine que, faute d'autres noms connus, nous personnifierons dans Hugues de Saint-Pierre.

Cathares et catholiques partaient de la Bible. Mais le hardi Hugues plongeait au delà de Moïse. Au delà de la Genèse hébraïque, il trouvait une Genèse éternelle dans le sein de la substance. Il tirait le créé de l'incréé, le contingent de l'absolu. Pons de Montboissier soutenait la création *ex nihilo*. Il défendait la doctrine orthodoxe de la synagogue et de l'Église romaine. Les deux systèmes, comme deux fleuves, sortaient de Moïse. Mais ce grand sphinx du désert restait muet. Pons avait pour aïeux des docteurs, des rabbins, même des prophètes. Mais Hugues avait pour ancêtres les esséniens, les cabalistes, les alexandrins, et Philon et Saül de Tarse, et le grand Cosmogome hébreu[1]. D'après cette théologie origéniste, Dieu, le Christ, Satan, l'homme, la chute, la vie et la mort, tout était renouvelé. Nous sommes ici en plein catharisme alexandrin. C'est un pur panthéisme mystique.

Il n'est point dit comment Montboissier expliqua la

1. Genèse II, 7. — Actes XVII, 28. — Colos. I, 16.

simultanéité du fini et de l'infini; comment il justifiait la coexistence de deux *essences*, dont l'une créée limitait l'increéée, et sortie du néant faisait rentrer l'autre dans le néant; ou qui, infinies l'une et l'autre, n'échappaient au dythéisme que pour tomber par l'absurde dans l'athéisme[1]. Montboissier, éperdu, s'abrita probablement derrière la décision de l'Église et le silence de l'Écriture. Hugues et ses compagnons furent donc condamnés sur l'*unité* de la *substance* et contradictoirement sur la *dualité* des principes créateurs qu'on prétendait éternels et qu'on appelait calomnieusement *deux Dieux*. Mais le fier tribun en marchant à la mort put leur crier : « C'est vous qui êtes idolâtres et sanguinaires, mais nous, purs adorateurs de l'Esprit, nous mourons pour le céleste amour. »

Le bûcher s'allumait; quelques-uns abjurèrent devant le feu. Les autres confessèrent leur foi dans les flammes. Ce brasier de haine n'épouvanta pas leur foyer de charité; ils furent brûlés au village d'Ascquien sur la pente de la montagne, hameau d'origine ibère, qui servit de bûcher à ces doctrines du midi et de l'Orient. Des plates-formes crénelées de l'abbaye, les primats de Narbonne et de Lyon, Montboissier et les autres chefs cénobitiques purent contempler cet holocauste des plus purs chrétiens et des plus mâles citoyens de Vézelai. On dirait un sacrifice humain offert, sur les dolmens du Morvan, par les druides d'Augustodunum, abolis par saint Amador, rétablis

1. Sur Philon et la Kabbale, voir M. Ad. Franck.

par Montboissier. Les cendres d'Hugues de Saint-Pierre furent jetées au vent, mais une étincelle de cette cendre magnanime ira former une parole éloquente, et quatre siècles après, le martyr reparaîtra sous la noble et chevaleresque figure de Théodore de Bèze. C'est à la lueur de ce bûcher que Nicétas descendait des Alpes et venait dans la Gaule assombrie organiser l'Église cathare d'Occident[1].

1. Hist. Vizel, Spicil. — Chr. Vizel. ap. Labbe.

CHAPITRE IV

Apparition de Nicétas et de Valdo. — Besoin d'une réformation. — Mœurs de l'Aquitaine. — Troubadours, chevaliers, bourgeois, prêtres. — La noblesse passe à l'Église du Paraclet.

C'est en 1167, l'année même du bûcher de Vezelai et du meurtre de Béziers, qu'apparaissent simultanément Nicétas et Valdo comme deux consolateurs envoyés de Dieu. Le barde des Alpes et l'épiscope des Balkans se rencontrèrent-ils? C'est probable, mais rien ne l'indique. Il est à croire que Nicétas fut curieux de voir à son passage les colonies évangéliques des Vaudois. Il put retrouver Valdo sur les bords du Rhône; et malgré leur dissentiment radical, ils devaient s'unir contre Rome. Que vit-il dans les vallées du Vésulus? Des clans agrestes et, comme des tribus hébraïques obéissant à la Bible. Et dans Valdo? Une sorte de sage alpestre, un fils de Sirach de l'Occident. Nicétas descendit par les sources de la Drôme et de la Durance. L'épiscope platonicien dut être émerveillé de cet Eden de la Provence, car Platon en était le Christ. Le Grec dut être enchanté de cette civilisation presque hellénique, il en admira les élé-

gances chevaleresques; mais ces grâces même mêlées d'ombres et de souillures nécessitaient une réformation.

Nicétas y retrouva des mœurs homériques et des poètes qui rappelaient les *aèdes* de l'Iliade. Aussi bien était-ce une Hellade qui bordait cette mer des ruines de ses cités, Nice, Olbia, Massalie, Arelate, Rhodanuse. Les troubadours chantaient à la Panagia le *pervigilium veneris.* Ils invoquaient Marie pour leurs voluptés, comme une nouvelle Vénus[1]. D'Aniel, leur grand maître, faisait brûler des cierges et dire des messes pour posséder dona Bonavillaria. Sermonda dont l'histoire est si touchante, atteste saint Jean, l'apôtre de l'amour. Alphonse le Chaste honore les deux amants infortunés comme deux martyrs et punit l'époux outragé peut-être, mais trop cruel. Les peuples de la Catalogne et du Roussillon s'associèrent à cette glorification de l'adultère moral par leur roi. L'Église probablement s'unit au monarque et ouvrit la basilique de Saint-Jean le Vieux aux martyrs d'amour et aux pèlerinages séculaires des fins amoureux.

Die est une petite ville de montagne dans une corbeille de verdure et de rochers, arrosée par la Drôme. Nicétas put y voir Isoarda, la Sapho des Alpes, qui finit en bacchante, en chantant sur sa harpe que sa félicité consisterait à serrer dans ses bras son Rambaud adoré, le vicomte d'Orange. La

1. Guilhem de Capestang.

vicomtesse était cousine de la reine Éléonore, et les mêmes mœurs régnaient à la cour de Poitiers. Richard Cœur de Lion, pour s'attacher Bertran de Born, favorisait ses amours auprès de sa sœur dona Laïna (Héléna), que le troubadour eut rendue l'héroïne de l'Aquitaine. Le dauphin d'Auvergne secondait la passion du charmant Peyrol pour sa sœur Saïl, femme d'Ozil de Mercor. Boniface marquis de Montferrat, honora et enrichit l'amant de sa sœur Béatrix, l'héroïne de Rambauld de Vaquièras qu'il arracha du cœur de la *Belle Chevalière*, bien digne de conquérir avec eux l'empire d'Orient. Nicétas put voir Die, Vaquieras berceau des Peyrols et Orange, fief de cet infidèle vicomte que ne purent retenir le cœur le plus constant, et la plus tendre harpe des Alpes[1].

Telles étaient les mœurs des châteaux, les mœurs des villes étaient plus mauvaises encore. Les fêtes de Beaucaire offraient des scènes de l'orgie du monde romain expirant. Un baron cuisait ses viandes au feu des cierges ; un autre semait son champ labouré de pièces d'or ; un troisième jetait dans un brasier immense ses coursiers de guerre (1174)[2]. A Beaucaire encore on faisait des courses de courtisanes. L'Atalante la plus rapide obtenait l'*aiguillette*, la palme et l'emblème de son infamie. Toutes ces villes du Midi, Beaucaire, Avignon, Narbonne avaient leur *carréria calida* (rue chaude) et leur abbaye d'amour. A Avignon l'abbesse était annuelle et la crosse confé-

1. Troubadours. Hugues de Saint-Cyr.
2. Le prieur de Vigeois.

rée par les consuls. Jeanne Ire, reine de Naples et comtesse de Provence, légiféra sur ces temples de Vénus, bien digne elle-même d'en être la grande prêtresse. Guilhaume IX, comte de Poitiers, le même prince qui avait voulu conduire à la croisade trente mille courtisanes, leur avait construit au retour du Saint-Sépulcre l'*abbaye* d'Ibor. Lui-même en fixa la hiérarchie; la plus infâme fut abbesse. Poitiers nous donne les mœurs de Bordeaux, de Bayonne, de toutes les villes de l'ouest sonmises au sceptre impur des Plantagenet. Toulouse enfin, la *Palladienne* dans l'antiquité, la *Mundîne* au moyen âge, Toulouse avait près de la barbacane occidentale des Crozes, la grande abbaye d'amour du Castelvert. Ses nonnes, comme signe distinctif, portaient l'*aiguillette;* elle était d'argent pour les sœurs; pour l'abbesse elle était d'or. Cette aiguillette, c'était le signe priapique, c'était le phallus[1].

Le peuple avait ses lupanars nomades que les Armides Bohêmes promenaient de forêts en forêts où leurs galoubets et leurs tambours de basque ont retenti la nuit jusqu'à la grande Révolution. L'Aquitaine, en fait de mœurs, n'avait donc pas beaucoup changé depuis le ive siècle et Nicétas la retrouvait telle à peu près que nous l'a décrite Salvien, l'éloquent prêtre de Marseille.

L'Église chrétienne avait peu de prise sur cette corruption antique, étant elle-même romaine et barbare. Le platonisme du iie siècle avait glorifié la

1. Leber VIII.

Vierge, et le platonisme du XII[e] l'avait portée plus haut encore dans le ciel. Mais en divinisant la Vierge, on avait abaissé l'épouse, avili l'état conjugal, aboli le mariage des clercs. Le concubinage avait partout remplacé le mariage clérical. Arnould de Rohes, patriarche latin de Jérusalem avait sa *matriarche*. Les évêques avait leurs *évêquesses*, les prêtres leurs commères, les moines leurs consœurs. Les monastères pullulaient de moinillons, et le moineau, le plus libidineux des oiseaux, était bien leur symbole érotique. Un lupanar s'appelait une abbaye. De là dans le peuple, tous ces noms de Leclerc, Labbé, Lemoine, Évêque, Archevêque, Cardinal et même de Pape. Saint Bernard accuse l'élégant sybaritisme des clunistes, amis des fourrures; mais il condamne aussi la grossière austérité des cirterciens au *ventre plein de fèves*, *à l'esprit enflé d'orgueil usque ad ructum*. Leur orgueil venait de leur manteau *lilial*, symbole menteur de virginité. Ils se vantaient d'être purs de femmes, et pourtant la tradition raconte que les moines de Portecluse et les nonnes de *lās Salencas d'Arise*, se baignaient ensemble au clair de lune dans le bassin voilé de saules de Palombes[1]. Ils seront accusés de bien d'autres amours ces fiers cisterciens, de bien d'autres péchés, ces templiers superbes. Qui nous peint les impuretés de saint Denis et les immondices de saint Gildas? C'est l'indulgent abbé du Paraclet[2]. Le même Abailard nous retrace les palais des évêques

1. Trad. de l'Arise.
2. Hist. Calamit.

remplis de chiens, d'oiseaux, de courtisanes et d'histrions; une longue escorte d'archers, de palefreniers, d'échansons, suivaient en campagne les princes cénobitiques du désert[1]. Les voyages des papes exilés ruinaient les opulentes abbayes de l'Aquitaine et de la Gaule. Ces mœurs des évêques et des abbés remontaient-elles jusqu'aux pontifes romains? Rome fumait encore des orgies de quelques monstres qui épouvantèrent les siècles de fer; mais laissons ces grands vieillards du Vatican derrière le nuage où le monde a cru toujours entrevoir *un Dieu, je ne sais quel Dieu*[2].

Telles étaient les taches qui maculaient ces beaux siècles chevaleresques, les ombres qui noircissaient les splendeurs de la plus grande époque théocratique. Nous n'en disons que les vices, nous en verrons bientôt les barbaries. Toutefois les mœurs étaient grossières, mais naturelles; brutales, mais non pas bestiales ni monstrueuses. Pas, ou peu de vices grecs ni cananéens; de voluptés androgynes, ni de ces lubricités qui, selon Virgile, faisaient regarder Ménalcas de travers par les boucs jaloux, et rire dans leurs grottes les trop indulgentes nymphes[3]. Les mœurs du XIIe siècle étaient peut-être moins hideuses que celles du XVIe; et nous ne trouvons rien de pareil au cynisme du comte d'Anguisola. Les paysans français, après son passage, brûlèrent

1. Bernardi épist.
2. Virgile,
3. Id. Eclog. III.

toutes leurs chèvres polluées par ses soldats italiens et espagnols. Chaque officier amenait sa chèvre favorite à la housse de pourpre, et l'Amalthée du général marchait à sa suite, *fière de sa beauté et de ses amours, dressant sa tête aux cornes dorées et couronnées de myrte et de roses*[1].

Nicétas vint à Toulouse : c'était la métropole du Paraclet. Il vit certainement Ramon V, prince hostile au pape, en lutte avec l'évêque, sympathique à l'Orient. De Toulouse il visita les puissants dynastes de Gascogne et de Béarn, de Commenges, de Foix, de Carcassonne, de Narbonne, et, je pense, de Catalogne et d'Aragon. Il inspecta les colonies cathares de Condom, d'Agen, d'Albi, de la montagne Noire, du Périgord, des plages de l'Océan ; les troupeaux d'Olivier, de Pons, d'Éon de l'Étoile et même de Hugues de Saint-Pierre. Nous pensons qu'il passa près d'une année à circuler parmi les princes aquitains ; ces princes avaient tous été convertis par Pierre de Brueys ; ils trouvèrent sans doute le léonisme trop démocratique ; ils voulaient une hiérarchie, l'épiscopat, le patriarcat grec, non le césarisme latin, non la théocratie romaine : Ils voulaient s'affranchir des moines. Les abbés ravissaient les évêchés, les couvents dévoraient les châteaux, la terre allait aux abbayes ; l'Europe tombait en main morte, devenait un fief de saint Pierre, sous un calife d'Occident. Entre le romanisme théocratique et le léonisme populaire, le catharisme offrait un

1. Bayle, art. Bathyle. Vers de Tannegui Lefèvre.

milieu, une église épiscopale fédérative, analogue à leur baronnage féodal, excluant à la fois la démagogie et le despotisme sacerdotal. La féodalité et le catharisme s'engrainaient parfaitement pour composer une république mystique et guerrière. Valdo eut la douleur de voir ces barons l'abandonner pour ce grec éloquent ; tous furent sous l'enchantement de cette sirène byzantine ; tous passèrent du léonisme biblique et républicain à l'église mystique, hiérarchique et chevaleresque du prophète de Pathmos. Le johannisme prit la position intermédiaire que choisit au XVI[e] siècle l'Église anglicane, entre le calvinisme démocratique et le césarisme théocratique du Vatican. Nicétas ravit les châteaux, mais Valdo conserva les cités et les capitoles. Réfugié en Bohême, il enlèvera à son brillant rival, les Boïards des Carpathes, et quand le catharisme descendra héroïquement au tombeau, le valdisme triomphera avec Ziska et Luther.

CHAPITRE V

Synode de Caraman. — Nicétas organise l'église johannite d'Occident. — Evêques, diacres et conseillers laïques des églises albigeoises. — Les troubadours sympathiques à la réformation de Nicétas.

Après sa brillante conquête des chevaliers, et l'inspection de ses troupeaux d'Aquitaine, Nicétas convoqua le synode général des Églises d'Occident. Il ne le réunit pas à Toulouse, sans doute pour ne pas compromettre le comte, mais à cinq lieues à l'est de la métropole, à Saint-Félix-de-Caraman.

Ramon V ne l'ignora pas ; il y comptait plusieurs de ses amis, des grands de sa cour, les Maurand, les Garcia, les Bonvillars. Le prince ferma les yeux. Caraman était un fief des Gourdon. Les Gourdon du Toulousain étaient une branche des Gourdon du Périgord. Un autre de leurs rameaux, passé en Angleterre, a produit de nos jours un fruit merveilleux de poésie, lord Byron. Les Gourdon patronnaient le catharisme sur la Dordogne comme sur la

Garonne. Remarquons encore, comme un indice de patriotisme, que le château de Saint-Félix était sous l'invocation d'un saint ibère et national.

Nicétas s'y rendit de Toulouse au mois de mai (1167), escorté par les seigneurs pyrénéens. On vit arriver Robert de Spérone, évêque de l'Église de France, c'est-à-dire des peuples d'outre-Loire et son conseil ; Marco, évêque de Lombardie et son conseil ; Sicard-Cellerier, évêque d'Albi ; Bernard Cathala, évêque de Carcassonne, et le conseil de l'Église de Commenges ou du Val d'Aran. Cette nomenclature est très incomplète ; il faudrait y joindre Olivier et les hommes de Lombers ; Pons et les hommes du Périgord ; le fils major d'Eon de l'Étoile et les hommes de l'Armorique ; le successeur de l'infortuné Hugues de Saint-Pierre, et les débris échappés au bûcher de Vézelai ; enfin les évêques d'Espagne et d'Aquitaine, car ce synode de Caraman eut un caractère œcunémique ou universel[1].

Nicétas, à ce qu'il semble, consacra d'abord trois patriarches : Ramon de Ramondi, évêque de Toulouse, devint primat d'Aquitaine. Robert de Spérone fut épiscope du royaume de France, et Marco, ecclésiarque de la province de Lombardie et de la région transalpine. Chacun de ces patriarches avait douze suffragants, car la hiérarchie cathare se groupait par dodécades, en imitation du collège

1. Percin, monum. conv. Tolos.

apostolique. Il fallait remplacer Ramondi à Toulouse. Il paraît qu'il y eut compétition entre Bernard Cathala et Sicard Cellerier. Enfin Cellerier resta à Albi; Cathala vint à Toulouse et Gérald Mercier le remplaça à Carcassonne. Ramon de Casalis fut élu par les hommes du Val d'Aran, c'est-à-dire de Commenges.

Ces détails quoique confus et incomplets sont néanmoins précieux. Ils nous montrent les patriarches, les évêques et les conseils laïques, et la part du peuple dans les élections. Puis Nicétas dit aux hommes de Toulouse : « Vous me demandez quelles sont les coutumes des Églises primitives, je vous répondrai : Les sept Églises d'Asie se délimitaient entre elles ; aucune ne contestait contre l'autre ; ainsi elles avaient la paix. Faites de même. »

En conséquence, les Églises renouvelèrent leurs conseils. Toulouse élut Guilhem Garcia, d'une famille qui devait donner un théologien et des capitouls [1]. Guilhem de Berunhac [2], Guilhem de Bonvillar [3], Bernard de Bonavilla et Bertran d'Avignonet [4]. Tous ces conseillers étaient de race chevaleresque et consulaire, car dans ce siècle la noblesse recherchait la liberté (noblesse et liberté sont

1. Ramon Garcia, fut capitoul, en 1181.
2. Berunhac, Prinhac. Les Prinhac ont donné 22 capitouls.
3. En 1147, Ramon-Arnaud de Bonvillar, était capitoul, et en 1199, un autre Ramon-Arnaud de Bonvillar.
4. En 1269, Pons d'Avignonet fut capitoul.

identiques). Ils furent nommés *diviseurs* et *mesureurs*, chargés de fixer les limites des diocèses et de distribuer les aumônes aux indigents. C'étaient des prud'hommes diaconaux.

Carcassonne élut pour conseillers Guilhem Morel, Bertran Cathala, Bernard et Pierre de Calimas, Ramon Pons, Bertrand del Moli[1], Marti de la Sala et Ramon Guibert. Ils décidèrent que l'évêché de Carcassonne fût délimité de celui de Toulouse, et celui-ci de l'archevêché de Narbonne, en deux endroits. Une ligne divisoire descendant de la montagne Noire, partant de Saint-Pons, et passant entre les châteaux d'Hautpoul et de Cab-Aret, entre Saissac et Verdun, et gagnant vers Montréal et Faujaus, depuis la sortie du Rasez jusqu'à Lérida, tirant vers la mer, sépara l'évêché de Toulouse de celui de Narbonne qui s'étendait jusqu'à la Méditerranée. Les arbitres furent Bernard de Ramondi, Guilhem Garcia, Ramon de Baunhac, Guilhabert de Bonvillar, Bertran Cathala, Georges et Pierre de Calimas, Ramon Pons, Bernard del Moli, Martin de la Sala et Ramon Guibert; et tous ensemble chargèrent Ermengaud de Forest de dresser la carte de l'Église de Carcassonne. Et il en fut ainsi[2].

On remarquera que les conseillers et arbitres de

1. En 1152, Bernardus Molendinus était capitoul. En 1203, un autre Bernard del Moli. — Du Mège, hist. de Toul., 1. 24 et 25.

2. Archiv. de Narbonne. — Percin, Monum, Conv. Tolos. Notœ ad concil, 1 et Seq.

Carcassonne sont plus nombreux que ceux de Toulouse ; plusieurs noms des prud'hommes de la grande métropole sont évidemment perdus, et l'on ne peut s'empêcher de croire que dans leur nombre figurait celui de Pierre de Maurand, que nous verrons bientôt, l'Étienne et le Proto-martyr du catharisme toulousain. Mais c'étaient les barons de la ville et du Capitole ; derrière se tenait le comte. C'est à Nicétas qu'il faut rapporter aussi l'établissement du rituel johannite d'Orient. Nicétas avait expressément mission d'installer la forme liturgique des sept Églises d'Asie. Lui seul avait assez d'autorité pour l'imposer aux Aquitains. Étranger à la pompe greco-romaine, le culte cathare est évidemment antérieur à l'époque de Constantin ; la simplicité en est véritablement apostolique. Il se composait d'une invocation, d'une confession laïque et collective des péchés, de l'absolution donnée par l'officiant, d'une lecture et d'une paraphrase d'un chapitre de saint Jean, de l'oraison dominicale et de la bénédiction. Le tout en langue romane, dramatisée en dialogue, entrecoupée de génuflexions à la manière des Orientaux, avec une sorte de mélopée, mais sans musique, ce qui est encore une preuve de son antiquité, car le chant, d'origine juive ou païenne, ne fut introduit que sous saint Ambroise (388) dans l'Église impériale d'Occident. C'est le culte grec primitif. L'office se nommait le *sermon*, car dans ce culte de l'Esprit, le Verbe remplacait le sacrifice, et le consolament était son Eucharistie [1].

1. Inquisition de Toul. et de Carcas.

C'est au synode de Caraman, et entre les mains de Nicétas que plusieurs grands barons du Midi, les Blasco, les Bélissen de Mirepois, les Guilhabert de Castres, firent l'oblation de leurs enfants à l'église du Paraclet. Les princes entraînèrent les troubadours : ces poètes étaient aussi des *Réformateurs*. La rénovation du langage implique la rénovation de l'esprit. Instinctivement, ils étaient ennemis du latin et des *clercs latiniers ;* ils se déclareront pour l'Aquitaine, l'albigisme, le valdisme, et toute liberté contre Rome. A leur tête, nous devons signaler le *grand maître d'amour*.

Arnauld d'Aniel était natif de Ribérac dans le Périgord ; il était noble, riche et lettré ; il avait écrit en latin avant de chanter et de légiférer en roman, car il était docteur bien plus que poète, savant bien plus qu'inspiré. C'était un gymnasiarque poétique ; il posait des règles, inventait des rythmes, des strophes ; il mettait des martingales au jeune Pégase aquitain. Pierre d'Auvergne prétendait que ses vers ne valaient rien ; mais le jeune législateur triompha, il monta sur le trône des chants ; il devint le Ronsard du douzième siècle et l'Aristote incontesté des Parnasses méridionaux.

Arnauld avait probablement connu Pons, l'hérésiarque du Périgord ; il composa un traité en vers intitulé les *Fantomarias d'el paganisme*[1]. C'était évidemment une satire contre le catholicisme du

1. Raynouard. Villemain.

moyen âge, car quel autre paganisme pouvait-il rencontrer dans le Périgord ? Ce pamphet destiné au peuple est, en même temps qu'une déclaration de guerre, un symbole doctrinal, par lequel le disciple de Pons adhère à l'église de Nicétas. Abjurer le latin pour le roman, la langue cléricale pour l'idiome populaire, c'était alors abjurer la foi romaine pour la foi cathare, et la cause nationale hostile à Rome.

Mais d'Aniel fut entraîné dans l'albigisme par un docteur bien plus persuasif que Pons, l'hérésiarque de la Dordogne. Il le trouva à cette fontaine où Pierre Vidal avait rencontré l'amour, et c'était le même chevalier, alors troubadour, aujourd'hui théologien. Arnauld était venu à Toulouse, à la cour de Ramon V ; il s'énamoura de dona Bonavillaria, beauté célèbre de Gascogne, femme de Guilhem de Bonvillar. Or nous savons que Guilhem et Guilhabert de Bonvillar étaient deux membres du synode de Caraman, deux auxiliaires de Nicétas. Arnauld donc était, avec la dame de son cœur et de ses mélodies, de la suite de ce patriarche grec. Bonavillaria réunissait sur son front deux auréoles, le nimbe de piété mystique et le rayon de poésie sentimentale. Nous savons que sa vertu était sans tache, et le poète lui-même a soin de nous avertir mélancoliquement que son cœur est un *fief sans redevance*, un franc alleu du pur amour. Cette châtelaine était une acolyte d'Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, présidente de la cour d'amour célèbre de Sélio, et plus tard archidiaconesse des cathares pyré-

néens. Le grand maître d'amour compléta l'empereur d'amour et la papesse d'amour. Ramon V, Esclarmonde et d'Aniel, formaient le faisceau suprême de ce monde d'amour[1].

Les troubadours suivirent leur grand maître; toutefois il faut en convenir, le johannisme était trop épuré pour ces légers ménestrels; il ne leur fallait qu'un catharisme mitigé, une mysticité de cour d'amour, une perfection compatible avec leurs fêtes chevaleresques. Pour plusieurs ce fut un albigisme de libre croyant, d'indépendance du citoyen, d'opposition nationale à Rome. En général ils se tenaient dans la ligne politique et religieuse de Ramon V. D'Aniel fut le Nicétas de cet albigisme poétique et mondain. C'est une grande gloire pour le Périgord d'avoir eu pour maître de son école poétique Arnauld d'Aniel, qui le devint de tous les Parnasses aquitains, et pour élèves Bertran de Born et Richard Cœur de Lion; Bertran le tribun, libérateur des peuples romans, et Richard qui semblait devoir être l'ange exterminateur des Croisades de France et de Rome. Un regard mystique de Bonavillaria faillit changer l'avenir du monde.

Richard avait à peine dix ans; Bertran n'en avait pas vingt; ils ne virent probablement pas Nicétas. Mais l'épiscope bulgare put parfaitement rencontrer le docte d'Aniel et l'héroïque Marcabrus chez leurs patrons, les Bonvillars. Quoi qu'il en soit, Nicétas fit trois grandes choses au synode de Caraman. Il

1. Troubadours : biographie d'Arnaud d'Aniel.

constitua hiérarchiquement le catharisme occidental; il lui conquit les races chevaleresques; il lui rallia les phalanges chantantes des troubadours. A son départ, il laissait au Paraclet les deux grandes forces du siècle, les lances et les harpes. C'était toute une révolution.

Nicétas donna le baiser de paix aux évêques, les agapes aux barons, aux citoyens, aux peuples, et repartit pour l'Orient. Il se retira probablement par l'Italie et la Sicile, où devaient l'attirer des Eglises cathares, des colonies grecques, et la renommée prophétique du grand solitaire, Joachim de Flore.

CHAPITRE VI

Le comte Ramon V. — Ecrit à l'abbé de Citeaux et au roi de France. — Le légat de Saint-Chrysogone vient à Toulouse. — Pierre Maurand, sa condamnation à mort, son exil dans la terre Sainte. — Le Sofi Farid. Uddin.

Nicétas n'a laissé qu'une trace dans l'histoire; c'est le synode de Caraman; mais son œuvre est immense, un monument colossal. Le catharisme est organisé; il a ses évêques, les poètes, les paladins; il a sa lithurgie, sa hiérarchie, ses circonscriptions géographiques. Toulouse est par excellence la *Cité mundine*, et cette métropole de l'Aquitaine est une succursale de Constantinople, grande métropole de l'Orient. Les noms particuliers s'effacent; les *Agénais*, les *Condomans*, les *Populicans*, disparaissaient devant les Albigeois. Le catharisme se revêt du nom à la fois religieux et national, du nom qu'il garde dans l'histoire et dans le martyre. Albigeois d'ailleurs est synonime d'Aquitain [1].

Le concile de Lombers n'avait pas arrêté le catharisme; sa condamnation était pour lui une vic-

1. Dom Vaissette, V.

toire. L'année suivante (1166) l'archevêque de Narbonne essaya de l'arrêter par le concile de Capestang; cette digue fut entraînée comme l'anathème de Lombers; mais après Nicétas et Caraman il emporte tout, il roule comme un fleuve débordé. L'archevêque en est épouvanté; il implore les secours de Louis VII. « La nacelle de saint Pierre est tellement agitée par les hérétiques, qu'elle est sur le point d'être submergée. Armez-vous et venez au nom du Seigneur!... » — « Prenez les armes, ajoute la vicomtesse de Narbonne, et venez dans nos cantons; vous exalterez votre nom dont la gloire est obscurcie parmi nous.[1] » Toulouse semble échapper à la France. Ramon, brouillé avec Louis à cause du divorce de Constance, s'unit au roi d'Angleterre. Les Cathares instinctivement se tournent vers Henri II; un accord secret s'établit entre les peuples brûlés par les conciles et ce monarque flagellé par les papes. Il ébauchait un grand rôle patriotique à Richard Cœur de Lion (1173).

Le synode de Caraman est une date solennelle de cette histoire. C'est la réponse cathare au colloque catholique de Lombers, qui fut comme la déclaration hâtive de la guerre et de la croisade. Ramon V, favorable au schisme et à l'anti-pape, était sans doute sympathique à l'hérésie[2]. Remarquons qu'il n'assista pas au synode de Lombers; Constance y représenta moins son mari que son frère, le roi de France; le

1. Duch., t. V. 574.
2. Martène II. 732.

comte ne voulut pas participer à la condamnation de ses sujets, dont le seul crime était d'être meilleurs chrétiens que les évêques. Roi des troubadours, il était instinctivement contraire aux *clercs latiniers* ; quoique sympathique aux Cathares, il fut effrayé de leurs progrès ; il craignit d'être entraîné dans une révolution religieuse et sous les foudres du Vatican ; il se ressouvint des menaces de saint Bernard au comte Alphonse et de sa venue miraculeuse à Toulouse ; il entrevit le gouffre où devait se perdre son successeur, et il recula tout effaré. Dans son frisson, mêlé de calcul, il écrivit au chapitre général de Citeaux d'où partaient les tempêtes ; il se mettait prudemment en règle contre les tonnerres futurs[1].

Sa lettre peint à merveille la confusion et le frémissement orageux du Midi. « L'erreur, dit-il, a tellement perverti, qu'elle divise le mari et la femme, le père et le fils ; les prêtres se sont laissés corrompre, les églises sont désertes ou tombent en ruine ; plus de baptême, on exècre l'eucharistie, on méprise la pénitence, on ne croit plus à la création (la réalité) de l'homme et à la résurrection de la chair, tous les sacrements sont anéantis, on introduit deux principes. Pour moi qui suis armé de deux glaives et qui me glorifie d'être le vengeur et le ministre de Dieu, je ne puis mettre fin à de si grands maux, je ne suis pas assez fort pour réussir. Les nobles ont été séduits et ont entraîné une grande partie du peuple ; je n'ose ni ne puis rien tenter ; j'implore donc votre secours, vos conseils et vos prières pour combattre l'hérésie.

1. Gervas Dorob. chr. 1177.

Dieu seul est capable de vaincre par la force de son bras. Le glaive spirituel est impuissant, il faut la force matérielle. C'est pourquoi j'écris au roi de France. » Malheureux prince ! Il invoque le glaive matériel ! il viendra sur la tête de son successeur ! il retranchera sa dynastie ! Toutefois sa lettre est un tableau ému et vivant du bouillonnement de l'Aquitaine, Les prêtres, les nobles, le peuple, passent au catharisme. Plus de culte, plus de sacrements, des églises désertes et en ruines, le prince débordé par la révolution. Il invoque le glaive spirituel et matériel, mais il ne veut pas être le bourreau de son peuple, il laissera l'odieux de la croisade au pape et au roi de France.

Louis VII accepta, mais voulut en partager la responsabilité avec le roi d'Angleterre ; puis, les deux monarques, qui se jalousaient et se disputaient Toulouse, jugèrent plus prudent de ne pas marcher ensemble vers le Midi ; ils se firent devancer par le légat Pierre, cardinal de Saint-Chrysogone [1]. Le légat s'adjoignit Guérin, archevêque de Bourges, métropolitaine de l'Albigeois ; Réginald, évêque de Bath, en Angleterre ; Jehan de Bellemains, évêque de Poitiers ; Henry, abbé de Clairvaux, et d'autres docteurs cisterciens. Les archevêques dc Narbonne et d'Auch, les évêques de Toulouse et de Cahors se joignirent au légat pontifical, et le comte Ramon V eut ordre de prêter main forte aux missionnaires. Ainsi la croisade de la parole préparera la croisade du glaive, et

1. Roger de Hoveden, annal. — Rob. de Monte Chron.

le comte infortuné qui avait invoqué ce glaive matériel, en portera derrière les évêques le tranchant qu'il avait voulu remettre aux rois du Nord ; il sera malgré lui le licteur de la papauté (1178).

Toulouse était la forteresse de l'hérésie; saint Bernard naguère l'avait trouvée pétrobrusienne. Elle est maintenant cathare et *mundine*. Le légat et ses compagnons, escortés par les barons du Limousin, marchent vers cette grande et populeuse cité ; ils la trouvent toute frémissante ; ils sont accueillis par des huées, on les traite d'*apostats*, d'*hypocrites*, d'*hérétiques*. Le légat ordonne une perquisition et somme l'évêque, les prêtres, les capitouls, de dénoncer les dissidents. Leur chef se nommait Pierre Maurand (Peyré Maouran). C'était l'hôte et l'acolyte de Nicétas; il remplaçait Ramondi, banni de la cité. C'était un vieillard, un baron septuagénaire, mais si religieux et si vénérable sous ses cheveux blancs, qu'on le comparait au prophète de Pathmos; on disait même que, par une sorte de métempsychose, son corps renfermait l'âme du Boanerge, l'*enfant du tonnerre*. Son palais, muni de tours, s'élevait non loin de la basilique de saint Saturnin, au nord de la rue qui porte encore le nom du Taureau qui traîna cet apôtre grec de Toulouse. Bertran de Born dut le visiter dans son manoir voisin des lices du Peyrou et du Pratcomtal. Il y tenait des réunions nocturnes et prêchait revêtu d'une sorte de *dalmatique*. Cette dalmatique, pour un laïque et pour un baron, me semble un peu apocryphe. Le légat résolut de frapper d'abord l'*hérésiarque*. Maurand résiste à la som-

mation impérieuse du cardinal et cède à l'invitation amicale du comte. — Pierre, dit le légat; vous êtes accusé de professer l'hérésie *arienne*. — C'est faux, répondit avec raison le vieillard. — En ferez-vous le serment? — Ma parole suffit ; je suis chevalier et chrétien. Le cardinal insista, et Maurand consentit de crainte que son refus ne parut une conviction de catharisme. On apporta les reliques, on entonna le *Veni Spiritus*, ce cantique du roi Robert qui, du bûcher d'Orléans, doit se transmettre d'incendie en incendie, jusqu'à l'entière conflagration de l'Aquitaine. Maurand, dit-on, pâlit et demeura comme interdit pendant l'hymne funèbre. Il jura de répondre sur tous les articles de foi. Ses juges commencèrent l'interrogatoire par la consultation des sorts des saints. C'était une pratique superstitieuse, une sorcellerie sacrée. On ouvrit l'évangile sur lequel il avait juré, et l'on tomba sur ce verset : « Qui a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils de Dieu? vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. » C'était le cardinal qui faisait la consultation sacrilège ; conséquemment les évêques c'étaient des démons. Et le Fils de Dieu, qui venait les tourmenter avant le temps, c'était le Logos ou le Paraclet albigeois ; voilà le sens naturel. Mais on tordit ces mots ; on les appliqua violemment aux hérétiques, et l'on interrogea Maurand sur le sacrement de l'autel ; c'était le dogme souverain, le miracle sacerdotal. Le baron nia que le pain consacré par le prêtre fut le corps de Jésus-Christ. *Blasphemavit !* s'écrièrent les juges frémissants. Il fut déclaré hérétique, condamné à mort, et livré au bras séculier [1].

1. Rog. de Hoveden, — Rob. de Mont. — Réginald.

Le prince intercéda et obtint du vieillard, affaibli par tant d'émotions, qu'il fera satisfaction au légat pontifical. Tiré de son cachot, il parut en caleçon devant ses juges, tomba aux pieds de Saint-Chrysogone, et promit, dit-on, de rentrer dans l'église romaine. Il le jura au comte, aux capitouls, aux citoyens. Mais on voulait une pénitence publique pour terrifier la cité, et les héraults convoquèrent le peuple pour le lendemain, dans la basilique de Saint-Saturnin. Il leur fallait le supplice le plus long, le plus honteux, le plus éclatant. L'évêque de Toulouse et l'abbé de Saint-Saturnin vinrent le prendre dans les prisons du comte, au Castel Narbonnais. Il avait à traverser toute la ville, du sud au nord, jusqu'à la basilique carlovingienne. Il marchait nu entre l'évêque et l'abbé qui, de rue en rue et sur les places publiques, le fouettaient de verges, au milieu d'une foule immense, jusqu'à l'église où il entra par le portail occidental. Sur les degrés de l'autel, il tomba aux pieds du légat, abjura de nouveau et demanda miséricorde. Le cardinal de Saint-Chrysogone officia, puis prononça les sentences ; il le libéra de la mort, mais il maintint la confiscation de ses biens et la démolition de ses châteaux. Dans quarante jours, il dut partir pour la terre sainte et y rester trois ans au service des pauvres dans Jérusalem. On lui promit, s'il revenait, de lui rendre ses terres, mais non ses manoirs dont les ruines témoigneraient de son crime éternellement. Promesse illusoire, amère consolation, pour un vieillard qu'on envoyait mourir en Orient. Il dut encore, avant son départ, payer cinq cents livres pesant d'argent au comte, restituer des biens

aux prêtres, rendre des *usures* aux pauvres, visiter tous les jours, en se flagellant, les églises de Toulouse. Toulouse, pendant quarante jours, eut l'affligeant spectacle de ce grand vieillard fustigé. Mais, dans ce baron, dans cet homme capitulaire, c'est la ville elle-même qui se sentait stygmatisée par les licteurs du Vatican. Et Ramon V put y voir un échantillon du supplice qui attendait son fils Ramon VI, et son petit-fils Ramon VII, et sa dynastie, et la patrie, expirante sous les verges théocratiques. Enfin l'infortuné baron partit pour son pèlerinage d'outre-mer; il alla mêler sa passion mortelle à l'immortelle passion du Calvaire (1178)[1].

Maurand s'embarqua à Marseille et put en mer rencontrer Moïse Maimonide, le grand Rabbin de Cordoue, banni par la synagogue et se réfugiant en Égypte, patrie de son ancêtre Philon. Ce platonisme mystique, il le retrouvera en Sicile, auprès de Joachim de Flore; en Syrie, auprès de Ramon II, de Tripoli; en Arabie, auprès de Farid-Uddin. Ce Sofi persan publiait alors même le *Mantic Uttaïr*, ou le parlement des oiseaux; apologue célèbre, épopée symbolique des âmes errantes et plaintives qui cherchent Dieu dans les tempêtes. C'est le pèlerinage vers l'éternité d'un Bunyan oriental[2].

1. Reg. ibid.
2. Garcin de Tracy.

CHAPITRE VII

Roger Tailhafer, vicomte de Carcassonne. — Les évêques cathares Ramondi et Baimiac se réfugient auprès d'Aladaïs. — Croisade dans l'Albigeois. — Colloque dans la cathédrale de Saint-Etienne. — Condamnation des cathares. — Départ de Saint-Chrysogone.

Pendant que Maurand s'éloignait de vague en vague vers la Palestine, que se passait-il à Toulouse? Le cardinal anathématise tous les cathares de la grande cité. Ils se retirent auprès de Roger et d'Aladaïs, à Carcassonne, où s'étaient déjà réfugiés le patriarche Ramondi et son fils Major, Baimiac, évêque d'Aran. Roger Talhafer était en religion un prince indépendant et libéral; catholicisme, catharisme, judaïsme, vivaient à sa cour sur un pied d'égalité. Il avait pour argentier le juif Caravita, et pour ministre le cathare Bertran de Saissac. Il venait de mettre en prison l'évêque d'Albi sous la garde des Pauliciens. Le légat députa l'abbé de Clairvaux et l'évêque de Bath, pour réclamer l'élargissement du prélat, et l'expulsion des hérétiques. Roger et Aladaïs jugèrent prudent de ne pas les attendre à

Carcassonne. Ils se retirèrent avec les proscrits dans les montagnes et les forêts de l'Albigeois.

L'évêque et l'abbé se dirigèrent sur Castres avec une escorte commandée par Ramon de Turenne et Ramon de Castelneau. Ramon de Turenne était favorable aux proscrits ; il était le père de trois beautés célèbres [1], Dona Mahenz, de Montagnac, la *blonde dame* de Bertran de Born, et qui préférait aux rois d'Angleterre et d'Aragon le libérateur de l'Aquitaine ; Dona Maria de Ventadour, bru de celle que Bernard aima, l'objet des chants du poète Gancelm, le Faidit d'Uzerche, et la Sapho de la Vezère ; enfin l'héroïque Dona Hélis de Gourdon dont l'histoire se mêle à l'idyle guerrière du vicomte de Saint-Antonin, et qui sera la Clorinde de la Dordogne armée contre la croix pour le Paraclet. Ramon de Castelneau n'était pas moins propice aux Trencabel, car il est le père de ce Rathier de Caussade qui livra le comte Baudoin de Toulouse, le frère même d'Aladaïs, au comte de Foix qui, de ses propres mains, pendit le traître au noyer patibulaire de Montauban. C'est ainsi que ces princes et ces prélats s'avançaient vers Castres. La vicomtesse Aladaïs s'enferma vaillamment dans la cité, mais le vicomte Roger, pour ne pas se compromettre ou pour mieux les combattre du dehors, se retira vers les cimes escarpées de la montagne Noire. Castres était, comme son nom l'indique, un ancien camp romain, (Castra) qui, successivement, devint au moyen âge, une abbaye, un bourg, une

1. *Las tres de Torena* : B. de Born

cité revêtue de murailles baignées par l'Agout (Acutus) un torrent tumultueux du Sidobre. Le château, vassal et protecteur de l'abbaye, avait pour seigneurs les Guilhabert qui, pour se soustraire au joug des moines, embrassèrent le catharisme, en entraînant la cité. Un petit Guilhabert, à peine alors âgé de dix ans, deviendra le patriarche et comme l'incarnation même de l'albigisme pyrénéen.

C'est dans ce château que la vicomtesse Aladaïs résolut d'attendre l'évêque de Bath, l'abbé de Clairvaux, et leur noble escorte. Elle leur fit ouvrir ses portes, et les reçut entourée de ses barons, des évêques cathares, et des proscrits toulousains. Ils prêchèrent, réfutèrent les dissidents et défièrent le vicomte Talhafer au nom de Jésus-Christ, du pontife romain, et du roi de France. La vicomtesse, en l'absence de son mari, releva le gant et recevra dans les murs de Lavaur la croisade de l'abbé de Clairvaux. Ramondi, l'archidiacre cathare, et son coadjuteur Baimiac, dans l'impétuosité de la lutte, offrirent à leurs adversaires un tournoi théologique dans les murs de Toulouse. Le légat consulté accepta; un sauf-conduit fut accordé, et les champions se rendirent dans la grande métropole du Midi[1].

Le cardinal de Saint-Chrysogone et l'évêque de Poitiers, légat du Saint-Siége, l'évêque de Bath, l'évêque de Toulouse, et trois cents écclésiastiques ou laïques, s'assemblèrent dans la cathédrale de

1. Roger de Hoveden, ibid.

Saint-Étienne. Ramondi et Baimiac, les parfaits et les chevaliers cathares, comparurent bravement. Le comte était comme le juge du tournoi. Le peuple s'agitait au dehors semblables aux flots de la mer. Les docteurs johannites exposèrent leur doctrine en langue vulgaire. Le légat n'entendait pas le roman; mais les Albigeois ne comprenaient pas le latin; il fallut se contenter de l'idiome populaire, si étrange que parut une théologie faite dans une langue non scolastique; mais il était plus absurde encore que le catharisme, renaissance religieuse, enfermât l'Esprit vivant, le Verbe *qui est Dieu,* dans le cadavre d'une langue morte. Les Albigeois l'emportèrent, ils exposèrent en roman leur croyance, et leur profession parut orthodoxe : Unité de Dieu, pouvoir consécrateur du prêtre, transubstantiation du pain et du vin, salut par le baptême, sainteté du mariage, enfin tout le symbole romain. Les évêques approuvèrent. De la cathédrale on se rendit dans l'église de Saint-Jacques, vieux temple payen, aux colonnes de marbre noir, coiffées d'un chapiteau de feuilles d'olivier, non loin de la Daurade. Ces symboles de paix virent éclater la guerre. Baimiac et Ramondi renouvelèrent leur lecture devant le peuple. Chrysogone restait défiant; il dit aux docteurs cathares : — Ce que vous confessez de bouche, le croyez-vous de cœur? — Certainement, répondirent-ils, c'est notre foi; nous n'en avons jamais enseigné d'autre. Le comte les démentit. Des prêtres et des séculiers prétendirent qu'ils enseignaient les deux principes; deux dieux, l'un bon et créateur des choses invisibles; l'autre, mauvais et formateur des choses visibles. On les avait

entendus parler contre le pouvoir consécrateur du prêtre indigne, contre la vertu du baptême, la sainteté du mariage et les autres sacrements. — C'est faux, répondirent les bons hommes! — Eh bien! reprit le légat, jurez-le!... Les cathares refusèrent; on eut beau leur remontrer que l'Évangile autorise le serment, ils persistèrent dans leur refus. Alors le cardinal irrité. « Vous êtes hérétiques! Renoncez à vos erreurs. Faites-vous relever de l'excommunication du Saint-Père et des évêques!... » Ils restèrent inébranlables. « Eh bien! s'écrièrent les prélats d'une voix tonnante, nous vous déclarons excommuniés! Et les cierges étant éteints, ils procédèrent à la lugubre solennité de l'anathème dans les ombres de la noire basilique où leurs maranathas roulaient comme dans les profondeurs du sépulcre et de l'enfer. Cet acte mit fin à la mission du cardinal de Saint-Crysogone[1]. Tout ce récit est frauduleux. Comment le patriarche d'Aquitaine eut-il renié son symbole cathare et confessé le symbole romain? Comment eut-il reconnu dans l'eucharistie le corps qu'il ne reconnaissait pas dans le Christ? Comment pouvait-il admettre le pouvoir transubstantiateur quand rien n'est au delà de la substance? Quel grossier et impudent faussaire!

Ramon V dut s'engager à ne pas protéger les hérétiques. Le légat et le comte respectèrent pourtant le sauf-conduit. Ramondi et Baimiac sortirent de Toulouse et se réfugièrent sur les terres du

1. Roger de Hoveden, ibid.

vicomte Talhafer. Il est à croire qu'ils n'échappèrent à la mort que grâce aux secrètes sympathies du comte et du peuple ; car le cardinal, à son départ, leur fit de terribles adieux. « Évitez-les, disait-il aux catholiques ; évitez-les, expulsez-les ; ils sont livrés à Satan. » L'abbé de Clairvaux fit un appel aux princes : « Il est temps, leur disait-il, de montrer votre zèle, et de vous armer pour la cause de Jésus-Christ. » Enfin le concile de Latran (1179) les excommuniait, invoquait contre eux les *lois des princes* et la *terreur du supplice temporel*, ôtait tout asile aux vivants et toute sépulture aux morts, et le sacrifice de l'autel. Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne, de retour du concile, et en exécution de son dernier canon, ordonne à tous les prélats de Septimanie d'excommunier les hérétiques, offrait des indulgences à ceux qui prendraient les armes contre eux, et menaçait de diverses peines les réfractaires aux ordres du pontife romain. C'est, trente ans d'avance, un premier coup de clairon de la croisade.

Il existe une contradiction, dans l'exposition des doctrines cathares, entre les conférences de Toulouse et celles de Vézelai. A Vézelai, les Pauliciens auraient affirmé une *essence* unique, et à Toulouse, Ramondi et Baimiac auraient confessé deux *principes*. La contradiction n'est qu'apparente. Les cathares d'Occident n'admettent qu'une *essence*, un Dieu, un, unique, universel, infini, et dans ce Dieu absolu, deux principes secondaires, agents de la création de l'univers : le Christ, principe de l'Être ; et le prince et principe distinctif des formes vivantes : *Lucibel.*

CHAPITRE VIII

Henri évêque d'Albano. — Sa croisade contre les Albigeois. — Cécile et Esclarmonde de Foix. — Ravages du Midi. — Déposition de Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne.

Le concile de Latran avait, nous l'avons vu, confirmé l'anathème de la conférence de Toulouse (1179). Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne, et les évêques Ramon, d'Uzès ; Joan, de Maguelonne ; Bernard, de Béziers ; et Othon, de Carcassonne, apportèrent l'anathème conciliaire et pontifical.

Le primat de Septimanie fulmina ce dernier canon contre les cathares et contre leurs protecteurs, les Cottereaux, Brabançons et Aragonais, bandes de montagnards pyrénéens, prétoriens d'un catharisme sauvage. Le chef de ces montagnards et le protecteur des Albigeois était Roger Talhafer, vicomte de

1. D. Vaissetti, IV, 280. – Brabançons du basque Barrumbéa, bergers, Cottereaux, hommes de montagnes.

Carcassonne, alors ligué avec le roi d'Aragon, contre son beau-père, le comte de Toulouse, qui venait de mollir devant le prélat romain. Il excommunia Talhafer et le chef des Aragonais, le comte de Tarasona. Ainsi, des deux côtés frémissait comme un préliminaire de croisade.

La mission du cardinal de Saint-Chrysogone n'avait servi de rien, et le progrès de l'albigisme ne fut point suspendu par les foudres de Latran. On jeta les yeux, pour l'arrêter, sur le fougueux abbé de Clairvaux. L'évêque étant mort, on lui offrit le siège de Toulouse. Il refusa ; ce n'était point modestie, mais ambition ; il voulait se rapprocher de Rome. Peut-être aspirait-il au souverain pontificat. S'il y fut monté, on eut vu trente ans auparavant la croisade des Albigeois et le règne majestueux et tragique d'Innocent III. Député au concile, Henri fut nommé évêque d'Albano et premier cardinal. C'est sous ce nom et ce titre nouveau qu'il va reprendre son expédition contre l'albigisme (1181).

Lors de la mission du cardinal de Saint-Chrysogone, il se vantait d'avoir arrêté la victoire du catharisme. « Si nous eussions différé trois ans, disait-il, à peine aurait-on trouvé quelqu'un qui eut invoqué le nom de Jésus-Christ. » Il était venu, trois ans s'étaient écoulés, et l'hérésie marchait de plus en plus le front levé. Alors il résolut une expédition de guerre contre Toulouse. Le belliqueux prélat se fit devancer par une proclamation où le faux et le vrai sont étrangement mêlés. Il calomniait ses victimes

avant de les égorger. « Les sectaires, disait-il, ne croient pas que Jésus-Christ ait été homme, qu'il ait véritablement bu et mangé, qu'il ait souffert sur la croix, qu'il soit descendu au tombeau. Sa vie, racontée par les évangélistes, n'était qu'apparente et fantastique. — Ils rejettent le sacrifice de la messe, le baptême des enfants, le mariage, les sacrements et les offices catholiques. — Ils croient que Lucifer est le créateur du ciel et de la terre, des bons et des mauvais anges, des choses visibles et invisibles, qu'il était Dieu et que c'est lui qui avait donné la loi à Moïse. — Ils prêchent que l'union des deux sexes, soit entre parents ou étrangers, était également criminelle. — Ils ajoutent que leurs femmes, devenues grosses, font périr leur fruit. » Il terminait par cette histoire : Vierna, femme de Sicard de Bonïsse, de Graoulhet, séduite par les sectaires, avait quitté son mari pour les suivre et, sous prétexte de mener une vie plus parfaite, elle avait commis, avec les plus religieux, d'horribles infamies[1]. Le cardinal diffamait ses victimes pour justifier ses incendies et ses massacres. De toutes ses affirmations, il ne reste d'incontestable que la nature éthérée du Christ.

Albano prêcha sa croisade dans les montagnes d'Auvergne et les forêts du Limousin, et, à la tête d'une tourbe barbare, il marcha contre le vicomte Talhafer. Il vint camper à Lescure, château pontifical, aux portes d'Albi ; Castres demandant la paix, Talhafer ne défendit pas leurs murailles. Mais la

1. Gaufrid. Vos. chr., p. 327 et Seq.

vicomtesse Aladaïs, fugitive de Burlats, son manoir favori, s'enferme dans Lavaur, principal siège du catharisme dans l'Albigeois. Arnauld de Marveil, ce troubadour démocrate et patriote, était sans doute auprès de l'héroïne de son cœur et du Midi. Lavaur était la métropole des évêques Ramondi et Baimiac, expulsés de Toulouse. Il est situé, comme son nom l'indique, sur une hauteur (la Baour, la colline), fortifiée de murailles et de tours. La vaillante Aladaïs résolut de se défendre, et ses évêques et ses troubadours enflammèrent le cœur des assiégés. Ils repoussèrent les attaques du cardinal d'Albano ; mais, n'étant pas secourue par Talhafer aux prises avec Ramon V, la vicomtesse rendit Lavaur. Elle sortit de son château avec les honneurs de la guerre. Lavaur, à ce qu'il semble, ne fut pas pillé, ni son peuple molesté. Ramondi et Baimiac eurent à choisir entre un canonicat et le bûcher. Ils préférèrent aux flammes la douce et molle existence de chanoine, et ils allèrent s'engraisser, le premier à Saint-Étienne, le second à Saint-Saturnin. Ils disparaissent de l'histoire dans leur lâcheté, s'esquivant de l'indignation de leurs troupeaux, car Lavaur, trente ans plus tard, aura d'héroïques martyrs[1].

Albano marcha sur Toulouse. Il terrorisa la grande cité. Il arracha au comte un édit très sévère, dit un moine, contre les hérétiques. Ils furent traqués, incarcérés, spoliés, jetés dans les bûchers. Ils s'enfuirent aux montagnes. Albano, sur les traces des

1. Du Mège, hist. de T., 1. 259.

fugitifs, s'élança vers les Pyrénées. Il ne pouvait pénétrer dans les montagnes que par les vallées des fleuves. Il fallut enlever ces gorges défendues par ces montagnards aux grands arcs et aux longues flèches stridentes. Le comté de Foix fut alors probablement, comme depuis, le refuge des proscrits. Le comte Roger-Bernard I, dit le Gros, était un prince positif, calculateur et matériel. Mais sa femme Sézélia, de Carcassonne, était la digne fille des Trencabel. C'est de leur mère que devait dériver l'esprit novateur, chevaleresque, amoureux de l'idéal, des infants de Foix. Nicétas et Valdo, ou très certainement leurs doctrines, vinrent dans le manoir comtal. L'infant Ramon-Roger, le plus beau, le plus vaillant, le plus éloquent jeune prince de son temps, allait de l'un à l'autre, ou planait entre les deux systèmes religieux. Mais Sézélia, sa sœur, embrassa la doctrine des Vaudois des Alpes, et son autre sœur, Esclarmonde, s'enamoura pour les dogmes et les rites des cathares. Ces deux princesses trouvèrent ou portèrent leurs religions dans les pays où elles allèrent vivre auprès de leurs époux. Sézélia fut donnée à son cousin Roger, vicomte de Conserans, petit-fils de Bernard II, comte de Commenges et de Diaz de Muret. Elle alla régner sur les ravissantes vallées arrosées par le Volp et le Salat. Son manoir vicomtal s'élevait pittoresquement sur les rochers de Saint-Lizier, ainsi nommés de Glycérius, apôtre des Consorani. Ce délicieux et sauvage canton est dominé par le mont Valère ou Salao, qui porte sur sa cime un petit lac comme une coupe d'eau dans le ciel. Sézélia trouva dans ces vallées des débris d'églises

léonistes, qui remontaient à Félix d'Urgel et à Vigilance de Calagurris.

Esclarmonde fut accordée à Jordan, seigneur de Lisle et vicomte de Gimoez, en Gascogne. Jordan était le chef d'une antique maison ibère, qui possédait de vastes domaines sur la Save, la Gimone et la Garonne, et dont était sorti, dans le dernier siècle, Bertrand, évêque de Commenges, qui avait reconstruit sa métropole, en ruine depuis la guerre des Mérovingiens, et substitué son nom populaire à l'antique appellation romaine de Lugdunum des Convenœ. Jordan, ce puissant dynaste cantabre, était donc de la race des saints et des croisés d'Orient[1]. Sa mère Euscaronia était probablement de la maison de Commenges, de sorte que les deux infantes de Foïx étaient entrées dans les rameaux masculins ou féminins de leur propre tige pyrénéenne, les enfants d'Asnar. Esclarmonde, après avoir siégé, à côté de sa cousine Aladaïs, aux cours d'amour de Carcassonne, présida plus tard les tribunaux célèbres des *dames de Gascogne* et sur le déclin de sa beauté, patronna sur ses domaines les églises du Paraclet.

Le fougueux Albano s'élança sur la Gascogne, détruisit tout par le fer et le feu. Les populations des plaines s'enfuirent aux montagnes avec Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Sélio, et ses troubadours, Arnauld d'Aniel, Pierre Vidal, et l'héroïque Marcabrus. Le cardinal les suivit vers les Pyrénées.

1. Abbatia Capellœ dotata ab Bernardo Jordano de Insula, prosapiœ illustris et comitum Insuœ Jordanis, inclyto amore et summo dynasta, Annal. Prœmonst., 1. 365.

Il remonta le cours de la Garonne et des affluents. Il pénétra hardiment dans les vallées de la Barousse, d'Aran, du Salat, jusqu'aux sources de l'Ariège. Là il rencontra les montagnards (Cottereaux), les hommes des Bercails (Barabançons), et les Aragonais, pâtres des hautes cimes. Il y eut évidemment des combats : nous ne connaissons que les ravages. Ils sont décrits par un témoin contemporain. Le jeune roi Philippe Auguste avait envoyé, vers le cardinal, Étienne de Tournay, abbé de Sainte-Geneviève de Paris. Il crut le joindre à Toulouse ; mais l'impatient légat était sur les frontières d'Espagne. Il dut l'aller chercher jusqu'aux Pyrénées. « Je suis, dit-il, l'évêque d'Albano par les montagnes, les vallées, et au milieu des déserts ; je ne trouve partout que maisons ruinées, villages incendiés, l'image de la mort ; on dit que je le trouverai près des Espagnols. » Il se plaint ailleurs de la légèreté des Gascons, de la barbarie des Goths (de Narbonne), et des mœurs féroces des peuples de la Septimanie (de Carcassonne). « J'ai vu, dit-il, en passant dans le pays, une image la plus terrible de la mort, toujours présente à mes yeux ; les églises brûlées et les habitations des hommes devenues le repaire des bêtes sauvages [1]. »

L'évêque d'Albano, d'après ces indications, s'avançait comme un orage, du couchant au levant. A l'est de l'Ariège, il trouvait encore des hérétiques. Les montagnes du Thabor étaient dédiées à saint Barthélémi, compagnon de saint Jean, apôtre de la Perse, symbolisme qui signifie, pour qui sait l'en-

1. Steph. Torn. épist. 73 et 75.

tendre, que ces cimes depuis si célèbres, avaient été consacrées au Paraclet, probablement par les Priscillianites, au v[e] siècle. Au levant de l'Aude, le pays de Lérida, depuis ce fleuve jusqu'à la mer, le long des Corbières, faisait partie, nous le savons, du diocèse cathare de Carcassonne. Ces indications, conformes au récit de l'abbé de Sainte-Geneviève, nous tracent la marche sanglante d'Albano. Arrivé à Narbonne, le fier légat déposa de son siège l'archevêque Pons d'Arsac, trop indulgent à son gré et dont la mollesse avait favorisé la propagation du catharisme dans la Septimanie[1]. Il avait pourtant fait brûler les cathares de Vezelay, et invoqué les armes du roi de France. Cette campagne, mêlée de prédications et de guerre, fut une ébauche de croisade et le prélude de la grande tempête qui devait, trente ans plus tard, bouleverser le Midi.

Que dis-je? Albano la prépare déjà, cette tempête. Il parcourt la province, il menace, destitue, excommunie ; en trois mois, il convoque quatre conciles : un au Puy, un à Bazas, un à Bourges, un autre enfin à Bordeaux. Celui-ci fut double, car il se tint aussi à Limoges. Dans l'intervalle, il se rendit à Citeaux. C'était l'antre des orages, l'arsenal des tonnerres. (Sept. à janvier 1181.)

Albano, sans doute, alla saluer le jeune roi de France et répondre au message mystérieux de l'abbé

1. Rob. de Monte, p. 806. — Pagi, an 1151. — Nangis, an 1181.

de Sainte-Geneviève, probablement relatif à l'extermination des Albigeois. Louis VII était mort. Philippe II, âgé de quinze ans, venait de monter sur le trône des Capétiens (1180). C'était l'enfant du miracle. Il avait été promis par le ciel. Il était l'Eliacin du clergé gallican, le glaive défenseur du nouveau sacrement eucharistique. Dieu lui révélait ce qu'il cachait au peuple, même aux pontifes. Un jour, dans la forêt d'Iveline, le jeune roi, pendant la messe, vit sur l'autel, l'hostie consacrée se transfigurer en un enfant céleste qui fut adoré et égorgé par un ange. Le prodige, ignoré de tous, ne fut visible qu'au seul roi de France. Une autre fois, qu'il chassait dans la forêt de Compiègne, un démon déguisé sous la forme d'un sanglier, l'égara dans le bocage fatidique, et s'évanouit dans les airs en lui dardant la fièvre comme une flèche de la mort. L'ange de la monarchie sauva l'auguste chasseur. Ce sanglier-fée ressemble à la biche enchantée de Rama. Guillaume le Breton rencontre à son insu Valmiki. Philippe fut donc un roi miraculeux, providentiel, envoyé de Dieu pour la destruction des hérétiques, comme Rama pour l'extermination des Noctivagues qui ne furent peut-être que les cathares antiques de l'Inde. Quoi qu'il en soit, Philippe-Auguste inaugura son règne par la proscription des Juifs et des Albigeois [1].

La métropole du Paraclet dans le Nord était le Mont-Aimé en Champagne, ainsi nommé d'Amador, apôtre légendaire venu du Midi, s'il n'est même

1. Ramayana. Philippide, ch. I.

une personnification de l'amour divin. Ses sanctuaires aquitains étaient Roc-Amadour, dans le Périgord, Saint-Amand et Mas-Amet en Albigeois. La grotte de Conche était sa cellule sur l'autre versant de la montagne Noire. Saint-Amour marque son passage dans les Vosges ; Autun conserve sa mémoire, et son sanctuaire en Champagne est le Mont-Aimé, siège maintenant de Robert de Spérone. A l'avènement de Philippe-Auguste, le mont du Consolateur s'entoura d'un cercle de bûchers. Ils éclatent dans l'Ile-de-France, dans le Nivernais, en Bourgogne, en Flandre. Ils forment une traînée de feu jusqu'au bûcher colossal où, sous le règne de saint Louis, cent quatre-vingts cathares seront brûlés sur le Mont-Aimé, centre et couronnement de ces sacrifices de Moloch[1]. Nous ne pouvons que les indiquer, car ils dépassent l'horizon de cette histoire. Evoquons de plus consolantes images. Prenons les ailes de la colombe, franchissons six cents ans, et donnons-nous la joie plaintive d'assister à une grande et solennelle expiation du passé.

Après les guerres napoléonniennes, Alexandre, empereur de Russie, retournant dans son empire, s'arrêta dans la Champagne. Il campa dans les plaines de Vertus, et fit dresser un autel sur le Mont-Aimé. Il ordonna à ses popes de célébrer un service de commémoration funèbre pour les victimes de saint Louis. Une prophétesse de Livonie, fille de Luther, un ministre de Genève, enfant de Calvin, se mêlèrent aux pontifes moscovites. Tous les ra-

1. Labbe, Du Cange, Sainte-Marthe.

meaux du Christ furent conviés à cette expiation commune, à ce deuil universel. Le csar, ses princes, ses généraux, sa cour militaire, son armée barbare, cent cinquante mille soldats de tous les peuples de l'Orient, gémirent sur ces martyrs, adorèrent le Christ miséricordieux, et, tout sanglants d'une guerre européenne, implorèrent le règne de l'éternel Amour. Dans cette solennité superbe, le jeune et mystique Autocrator apparut comme le grand pontife armé du monde slave, un Nicétas couronné, un Léon l'Isaurien réformateur, l'Envoyé de l'*Agia-Sophia*, relevant les Capétiens châtiés, et couvrant de l'ombre de sa foudre, la Rome de l'Occident et la Rome de l'Orient [1].

1. Hist. d'Alex. I. — Mme de Krudener.

LIVRE IV

RICHARD CŒUR DE LION

CHAPITRE PREMIER

Retour de Pierre Maurand. — Prise de Jérusalem. — Croisade d'Espagne. — Troubadours des guerres contre les Maures. — Marcabrus. — Pierre d'Auvergne. — Foulques de Marseille.

Albano rassemblait les éléments d'une croisade contre les Albigeois, quand, dans le ciel lointain de l'Orient, éclatèrent soudainement deux terribles coups de tonnerre : la bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem par Saladin. Qui fut le messager de ce désastre ? Peut-être Pierre Maurand, le grand flagellé de Toulouse. Il avait achevé ses trois ans de pèlerinage et de pénitence d'outre-mer. Il avait vu Pathmos et les sept églises d'Asie, berceau du johannisme aquitain. Il avait reçu l'hospitalité de

Ramon II, comte de Tripoli, ce prince théologien alors régent du royaume de Jérusalem. Il avait vu la ville sainte au moment d'être reconquise pour jamais par le héros de l'Islam. Ses trois ans d'exil terminés, Maurand revint à Toulouse qui fêta dignement le confesseur et le revêtit de la robe de pourpre du capitole. Le grand vieillard mourut probablement dans ce triomphe, mais sa race resta populaire, et son fils, du même nom que lui (si ce n'est lui-même peut-être patriarche centenaire), fut élevé cinq fois aux dignités du consulat, jusqu'à la fin du siècle. *La cité mundine* protestait ainsi contre les horreurs de Chrysogone et d'Albano (1183)[1].

Maurand put annoncer à Toulouse la perte de la bataille de Tibériade et la chute de Jérusalem (1182). La prise de Jérusalem mettait fin à la grande époque des croisades. L'œuvre de Godefroi de Bouillon venait d'être détruite par Saladin. Désormais les croisades expirantes iront s'échouer sur les plages de Syrie, de l'Égypte et de Carthage. Le monothéisme oriental avait reconquis l'empire du désert[2].

L'Occident douta d'abord : Il ne pouvait croire à un malheur qui intéressait la terre et le ciel. Jérusalem semblait un domaine à jamais acquis à Jéhova. Le temple paraissait inexpugnable sur la montagne de Sion, défendue par ses chevaliers. Le saint sépulcre était entouré par des légions d'anges. Les

1, Du Mège, Hist. de Toul. — 2. Michaud, biblioth. des Croisades.

anges s'étaient envolés, les chevaliers étaient tombés blessés à mort. Tout était au pouvoir de l'Infidèle, la cité, le temple, le sépulcre ! Il fallut bien se rendre aux récits et aux gémissements des pèlerins. Alors éclatèrent les anciennes lamentations des prophètes : « Comment la reine des nations, comment la dominatrice des provinces est-elle solitaire, tributaire et veuve? Les chemins de Sion mènent deuil ; on ne vient plus à ses solennités ; ses postes sont désolés, ses sacrificateurs sanglotants, ses vierges éplorées ; elle est remplie d'amertume ! » Quelques-uns sans doute ajoutaient : « Jérusalem a gravement péché ! sa souillure était sur sa robe ! elle ne s'est pas souvenue de sa fin ![1] »

Mais à côté de cette victoire de l'Asie se trouvait la menace de l'Afrique. Une invasion mauresque se formait au pied de l'Atlas ; à chaque instant elle pouvait franchir le détroit de Gibraltar et en quelques mois arriver sur l'Èbre et gronder derrière les montagnes. Depuis cent ans, cette double guerre musulmane divisait les forces de la chrétienté.

Les croisades avaient formé deux grands courants d'hommes armés. Ce fleuve d'airain se bifurquait et ses deux bras se dirigeaient, l'un vers l'Espagne et l'Afrique ; l'autre, plus long, plus sinueux, plus multiple, et comme un Danube majestueux, vers l'Orient. Occupons-nous d'abord de l'Espagne. L'islamisme bouillonnait derrière les Pyrénées. Ces

1. Jérémie, Lament.

croisades sont les plus voisines, les plus anciennes et les plus tenaces, car elles dureront mille ans. Ses héros ne sont pas les moins éclatants ; ce sont les Joannas cantabres de Toulouse, Munuza et Lampagie, Charles Martel et Charlemagne ; le Cid Campeador, les rois d'Espagne et les princes aquitains. Les romancéros sont les débris de cette Iliade Ibéro-Mauresque. Au XIIe siècle l'Espagne fut submergée par l'invasion africaine des Almoravides. Les troubadours chantent la guerre sainte du haut des Pyrénées. Ils descendent sur les bords de l'Èbre, dans les plaines de la Castille, et convoquent les princes aquitains dans ce vaste champ clos de la péninsule. Ils trouvèrent comme auxiliaires le léonisme et le catharisme en deçà du fleuve, soit qu'ils se fussent conservés, depuis Vigilance et Priscillien, sur ces cimes escarpées de Catalogne et d'Aragon, soit que leur spiritualisme biblique et mystique parut nécessaire aux Espagnols pour mieux refouler le matérialisme catholique de Rome et musulman de la Mecke; car, en définitive, c'est l'Esprit qui est le libérateur[1].

Du nombre de ces troubadours guerriers fut Marcabrus ; Marcabrus, le vaillant Cantabre, ouvre le chemin ; Marcabrus, le chantre plébéien, commence cette guerre chevaleresque ; Marcabrus, le poète léoniste, engage cette croisade contre l'Islam. Chantant de ville en ville, il fit deux (présies) prédications poétiques. « Pax in nomine domini ». Marcabrus a

1. Ros. Saint-Hilaire, Hist. d'Espagne.

composé ce chant, vers et musique. Écoutez ce qu'il dit : Le Seigneur, le Roi du ciel, nous a ouvert dans sa miséricorde, tout proche, un *lavoir,* tel qu'il n'en existe pas de pareil en deçà de la mer, ni par delà le Val de Josaphat. Oh ! combien brilleront ceux qui s'y purifieront et vengeront le Christ des outrages des payens et de l'Arabie. Leur splendeur sera plus vive que celle de l'étoile guide-navire (l'étoile polaire) ». Ce lavador, cette piscine où les chrétiens devaient se purifier dans le sang musulman, c'était l'Espagne[1].

A la voix de Marcabrus, les rois d'Aragon, de Navarre, de Castille, du Portugal, et les princes pyrénéens, s'unissent pour refouler l'invasion almoravide. De cette ligue, Alphonse VII, roi de Castille, est élu Impérador. L'héroïque Marcabrus devança les Aquitains : « Empereur, dit-il au roi Alphonse, je me suis hâté de venir et je me réjouis de vous voir monter en gloire. Puisque le Fils de Dieu vous requiert de le venger de la race de Pharaon, soyez joyeux !... Tout secours manque aux Almoravides. Bientôt nous irons planter nos pavillons sur les murs de l'impériale Tolède. »

Ce chant de Marcabrus rappelle par ses mâles accents l'ode de Herrera le vieux sur la victoire de Lépante. Marcabrus ne fut pas prophète. Tolède ne fut pas pris alors ; les chrétiens perdirent la bataille

1. Raynouard, Fauriel.

d'Andujar (1157); et, malheur plus grand encore, l'Imperador, blessé à mort et fugitif, expira sous un chêne de la Sierra Moréna. Les princes aquitains et les cités du littoral, Marseille, Montpellier, Narbonne, levèrent un armement maritime et résolurent d'aller attaquer les musulmans sur leur propre sol africain. Pierre d'Auvergne, succédant à Marcabrus, mort tragiquement, chanta cette armada provençale qui, probablement, fut le jouet des vents et des tempêtes. Mais du pied de l'Atlas, qu'ils devaient envahir, s'élance Almanzor, calife du Maroc, à la tête des Almohades. Il franchit le détroit de Gibraltar, il soumet les Almoravides, bat les chrétiens à la bataille célèbre d'Alarcos et menace de s'étendre comme un incendie jusqu'aux Pyrénées (1195). Alphonse IX, roi de Castille, pousse des cris d'effroi ; il implore le pape, appelle à son secours les Aquitains. Foulques, de Marseille, chante la guerre sainte contre le Miramolin; son chant n'a pas la sauvage énergie de Marcabrus. « Nous avons déjà perdu le saint sépulcre! Perdrons-nous aussi l'Espagne ? Pour passer les monts, nous n'avons à craindre ni vent ni mer ; Dieu s'est donné pour nous ; mourons donc pour Dieu ; mourir pour Dieu, c'est vivre par la mort. Donc, plus de prétextes, plus de délais, marchons. Dieu est avec ses pèlerins et notre bon roi d'Aragon sera couronné sur la terre et dans le ciel[1]. »

Ce roi d'Aragon, c'est le jeune roi don Pédro, et ce n'est que quinze ans plus tard qu'il devait cueillir

1. Raynouard, Fauriel, les Troubadours.

ses deux couronnes, la terrestre, dans les plaines glorieuses de Tolosa, la céleste, dans les plaines fatales de Toulouse; et celle-ci devait être la palme du Paraclet. Les chrétiens n'avaient pas la même horreur des Maures d'Afrique que des musulmans d'Asie, soit parce qu'une commune origine rattachât les Ibères aux Berbères, soit parce que les Turcs possédaient et profanaient le saint sépulcre. Toutefois, c'était l'antagonisme séculaire de deux races, de deux lois. L'Islam étreignait la chrétienté par l'Orient et l'Occident. Sur l'Atlas, Almanzor; sur le Liban, Saladin[1].

1. Troubadours, Hist. des Croisades.

CHAPITRE II

Croisade d'Orient. — Ses chefs, Philippe-Auguste, Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion. — Poètes de la croisade : Peyrols, Pierre Cardinal, Rambaud de Vaquières, Bertran de Born.

Mais les grandes croisades étaient celles d'outremer, car au terme de cette longue route, on entrevoyait la cité sainte, le saint berceau, le saint tombeau ; tous les lieux consacrés par le Christ. Jérusalem était un sanctuaire pour les musulmans comme pour les chrétiens. Saladin compléta sa victoire de Tibériade par la prise de Jérusalem qu'il rendit à l'Islam en remplaçant sur la coupole du Temple la croix par le croissant. Il laissa les chrétiens libres de rester dans ses murs ou de se retirer dans les villes de la plage, à Tyr, à Tripoli, à Saint-Jean-d'Acre. On aime à croire qu'une femme, une chrétienne, ne fut pas étrangère à cette magnanimité du sultan. Il avait, assure-t-on, épousé la veuve de Noureddin. C'est sans doute cette India, infante de Toulouse, qui avait suivi en Orient le comte Alphonse son père, et qui, faite prisonnière

dans une bataille, était devenue sultane d'Alep. Saladin l'épousa par politique, et pour légitimer son usurpation du vaste empire Seldjoucide. Cette princesse, qui avait une si grande part dans la gloire de son mari, devait être vénérée dans son harem comme une reine et consultée comme un oracle. Elle devait avoir près de cinquante ans lorsqu'elle entra triomphante à Jérusalem. Quoi qu'il en soit, Saladin ne souilla pas de sang la ville sainte où, quatre-vingt-six ans auparavant, le massacre des musulmans avait inauguré le règne de Godefroi de Bouillon. La ville et le Temple, dit le poète, tout était plein de cadavres [1].

A ce triomphe de l'Asie, l'Europe répondit par un immense gémissement. Rome fut consternée; elle ordonna une troisième croisade. Guillaume, archevêque de Tyr, en fut le saint Bernard. Il vint exposer en Occident les désastres de l'Orient latin. Il montrait la bataille de Tibériade, le roi Baudoin IV captif; le régent Ramon de Tripoli, blessé à mort; les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, dans les fers; les cadavres des chevaliers gisant aux bords du lac; Jérusalem prise; les peuples fuyant de la ville sainte, et Saladin les suivant vers les villes de la plage, pour les refouler dans la mer et dans la mort.

Les prédications des prêtres furent relevées par les troubadours, et des lèvres des orateurs passèrent

1. Le Tasse ch. XVIII, 95. XX, 143. Il copie Ramon d'Agiles.

aux harpes des poètes. La poésie et la musique leur prêtaient leurs ailes. C'est la plus grande époque des troubadours. Les plus célèbres se firent les clairons de la croisade. De ce nombre, Pons de Capdueil, Pierre Vidal, Gancelm-Faidit, Girauld de Borneil, Pierre Cardinal, et l'illustre Bertran de Born. Les trois chefs couronnés de l'expédition étaient si glorieux ! l'empereur Barberousse, le roi Richard Cœur de Lion, et, quoique moins sympathique, le roi Philippe-Auguste. Aux nobles sceptres, les grandes harpes. Aussi l'ébranlement fut universel, l'enthousiasme d'abord prodigieux.

Il fallut huit ans pour cet immense armement de l'Europe. L'enthousiasme eut le temps de se calmer et de faire place aux réflexions. Il y eut des calculs, des fluctuations d'esprit, des défaillances de cœur. Ce n'était plus la foi qui entraînait les troubadours, c'était plutôt l'esprit d'aventure, le désir de voir des pays lointains, la Grèce, la Judée, Jérusalem ; le plaisir d'assister aux batailles et d'y glaner des trésors, des perles, des palefrois ; d'en faire des récits, des ballades, des épopées, de les chanter dans les châteaux d'Occident et d'obtenir au retour la faveur des dames. C'était quelquefois un deuil, un regret inconsolé, un tombeau qu'on associait au sépulcre du Christ. Pons de Capdueil perdit N, Azalaïs de Mercor, fille de Bernard d'Anduze, et nièce de Na Clara, troubadouresse illustre qui lui avait légué sa harpe [1]. Inconsolable de la perte de tant de

1. Troub. Sirventes historiques.

beauté, de talent et d'amour, le chevalier chanta la guerre sainte. Il fit deux appels à la croisade et partit sous la bannière de Richard Cœur de Lion, mais il ne reviendra pas en Occident.

Les troubadours n'ont pas essayé de nous exprimer (ils l'ont cru peut-être impossible) la douleur des épouses, l'agonie des mères des chevaliers. Mais ils nous font entendre les soupirs des amantes en voyant s'éloigner leurs fiancés qui venaient de prendre la croix. Dans la croisade précédente, saint Bernard écrivait au pape : « Les villes et les châteaux sont déserts, il y reste à peine un homme pour sept femmes ; on ne voit partout que des veuves dont les maris sont vivants [1]. » A ce féroce enthousiasme du cénobite, Marcabrus, non moins tendre qu'héroïque, vient ajouter l'accent humain, opposer le démenti et le gémissement du cœur.

« Près de la fontaine du verger, le long du sable, à l'ombre d'un arbre fruitier, où chantaient les oiseaux, sur un tapis d'herbes et de blanches fleurs, je trouvai seule (l'autre jour) celle qui ne veut pas mon bonheur.

« C'est une gentille damoiselle, fille d'un seigneur de château. J'imaginai qu'elle était là pour jouir de la saison nouvelle, de la verdure et du chant des oiseaux, et je crus qu'elle prêterait volontiers l'oreille à mes propos, mais il en fut bien autrement.

« Elle se mit à pleurer au bord de la fontaine; et, soupirant du fond du cœur : — Jésus, dit-elle, roi du

1. Bernardi épist. ad Eug. P.

monde, c'est à cause de vous que j'endure une peine si grande. Vos affronts retombent sur moi ; car les plus vaillants de ce monde vont vous servir (outremer), vous le voulez ainsi !

Et il est allé aussi, lui, mon ami, mon beau, gentil, vaillant ami ; et moi je suis restée seule ici à le désirer, à pleurer, à me désoler. Ah ! quelle mauvaise pensée a eue le roi Louis d'ordonner cette croisade, qui a fait entrer tant de douleur dans mon cœur !

« Quand je l'entendis se désoler de la sorte, je m'approchai d'elle le long du clair ruisseau. Belle, lui dis-je, fraîche couleur et beau visage se flétrissent par trop pleurer. Il ne faut pas vous désespérer ; celui qui fait feuiller les bois peut encore vous donner de la joie !

« Oh ! seigneur, dit-elle, je crois bien que Dieu aura merci de moi quelque jour dans l'autre vie, comme de bien d'autres pécheurs ; mais il m'ôte, en attendant, en ce monde, celui qui faisait ma joie, celui que j'ai si peu gardé et qui est maintenant si loin de moi ! [1] »

A cette plainte de Marcabrus, que de larmes ont dû couler dans les châteaux du Midi ! Le doux Peyrol crut aussi devoir faire sa croisade, et, ramier fidèle, suivre les aigles en Orient. Il aimait Saïl de Claustra, femme de Beraud de Mercor, sœur du dauphin d'Auvergne, et belle-sœur de cette Azalaïs d'Anduze, femme d'Ozil de Mercor. Peyrol montra moins de résolution que Pons de Capdnelh.

1 Troub. Marcabrus.

Il eut de la peine à s'arracher à son amante. L'Amour le voyant armé, lui reprocha son abandon; mais la croix l'emporta [1]. Voici ce tenson délicat et gracieux.

« Lorsque l'Amour vit mon cœur affranchi de toute pensée de lui, il m'assaillit d'une querelle et vous allez voir comment : Ami Peyrol, c'est grand méfait à vous de me quitter ! Quand vos pensées ne seront plus à moi, qnand vous ne chanterez plus, que serez-vous, dites-moi, que vaudrez-vous?

— Amour, je vous ai longuement servi, et vous n'avez eu nulle pitié de moi. Vous savez le peu de bien qui m'est revenu de vous ; je ne vous accuse pas, mais accordez-moi du moins bonne paix pour l'avenir; je ne demande rien de plus, je n'aspire à rien de plus doux.

— Quoi ! Peyrol, vous mettez en oubli la belle et noble dame qui, par mon ordre, vous accueillit si gracieusement et avec tant d'amour! Vous avez le cœur bien léger, et personne ne l'eût dit à vos chansons, tant vous sembliez joyeux et amoureux!

— Amour, j'ai constamment aimé ma dame depuis que je l'ai vue, et je l'aime encore; je l'aime sans folle pensée tant elle m'a plu, tant elle m'a charmé dès le premier moment ; mais le temps est venu pour beaucoup d'amis de quitter en pleurant leurs amies qui, si n'était Saladin, resteraient joyeusement avec elles.

— Peyrol, ce ne seront pas les assauts que vous

1. Biogr. de Peyrol.

donnerez à la tour de David qui en chasseront les Turcs ni les Arabes. Écoutez un bon et gentil conseil : Aimez et chantez. Quoi ! vous iriez à la croisade et les rois n'y vont pas ! Voyez les guerres qu'ils se font, voyez les barons comme ils inventent des sujets de querelles.

— Amour, je ne vous ai jamais failli, vous le savez. Mais aujourd'hui je suis contraint de vous désobéir ; je prie Dieu de mettre la paix entre les rois et d'être mon guide. La croisade tarde trop, et grand besoin serait que le pieux marquis de Montferrat eût plus de compagnons. »

Peyrol partit, et sa vignette le représente en chaperon sombre, casaque rouge, harpe ou bouclier d'azur, sur un noir palefroi au front étoilé [1].

Ce marquis de Montferrat, c'est Conrad, prince de Tyr. Il défendait son île contre les assauts furieux de Saladin. Il appelait à grands cris la croisade d'Occident. Bertran de Born répondit à son appel d'un ton goguenard et audacieux : « Seigneur Conrad, je vous recommande à Dieu, et je serais là-bas avec vous, je vous jure, si les délais des comtes, des princes et des rois ne m'avaient obligé à renoncer à mon projet. Et puis j'ai vu ma dame, ma belle et blonde dame, et j'ai perdu tout courage de partir ; sans quoi, j'aurais fait ma traversée il y a plus d'un an. »

Peyrol partit malgré les remontrances de l'Amour et, dix ans après, Rambaud de Vaquières, son neveu,

1. Troub. manuscrits.

s'embarqua également. En montant sur son vaisseau, il faisait retentir ce noble chant. « Notre Seigneur nous ordonne à tous d'aller reconquérir le saint sépulcre et la croix. Que celui-là donc qui veut être en sa compagnie et vivre à jamais dans le ciel, meure ici pour lui ; qu'il fasse tous ses efforts pour passer la mer et exterminer la race des infidèles. » Pierre Cardinal est encore plus solennel. « Des quatre extrémités de la croix, l'une se dresse vers le firmament, l'autre plonge en bas vers l'abîme ; une troisième regarde l'orient, et la quatrième l'occident. La croix marque ainsi que le pouvoir du Christ s'étend à toutes les parties de l'univers. La croix est la vraie bannière du roi dont relève tout ce qui est. Certes ce fut une grande merveille que l'arbre où la mort était née nous portât de nouveau vie et pardon. Tout homme qui voudra l'y chercher trouvera sur la croix le vrai fruit de l'arbre de la science. Ce fruit si beau, ce fruit si doux, nous sommes tous invités à le cueillir amoureusement : cueillons-le donc tandis que la saison dure ; or, prendre la croix c'est le cueillir[1]. »

Les deux monarques allèrent enfin prendre la croix à Vézelai. Mais Ramon V ne les suivit pas et l'infant de Toulouse n'imita pas son aïeul ni son bisaïeul. Les troubadours chevaleresques accompagnèrent les princes. Mais les troubadours patriotes et politiques, Bertran de Born, Pierre Cardinal, restèrent en Occident. La *belle et blonde* dame qui

1. Sirventes historiques.

retenait Bertran n'était pas Dona Mahenz de Montagnac, mais l'Aquitaine. « Plut à Dieu, disait-il, que Philippe et Richard fussent dans les fers de Saladin[1] ! »

L'empereur Frédéric Barberousse s'ébranla le premier avec ses Allemands ; il descendit la vallée du Danube, le grand fleuve slave et bulgare ; il trouva partout sur ses bords des colonies cathares et celles-là même qui furent visitées naguère en sens inverse par l'évêque Nicétas. Puis traversant le Rhodope et les plaines d'Andrinople, il rencontra de nouveau le johannisme dans la vallée de l'Èbre, sur les rives du Bosphore, et jusqu'en Asie. Il en vit le berceau mystique dans les sept églises de l'Apocalypse dont il foula les ruines en longeant la mer de Pathmos, vers Jérusalem. Barberousse se mit en route un an avant Philippe et Richard ; il fallait un an aux trois armées pour se rejoindre ; l'empereur par le long arc sinueux du continent et des rivages, les deux rois par la voie directe et rapide de la mer.

1. Sirv, à Conrad, prince de Tyr.

CHAPITRE III

Richard Cœur de Lion et Joachim de Flore. — Ramon II, comte de Tripoli. — Arrivée des croisés en Palestine.

Les deux monarques se donnèrent rendez-vous à Vézelai. Cette abbaye était un sanctuaire d'où partaient les chefs de croisades. Ces sombres cénobites qui brûlaient les cathares, patronnaient les soldats de la croix; ils adoraient le sépulcre terrestre de Jésus, et abhorraient le foyer divin, le berceau céleste de l'Esprit. On voit l'antinomie.

Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, prirent solennellement la croix à Vézelai, d'où quarante-trois ans auparavant étaient partis Louis VII, roi de France, et Alphonse, comte de Toulouse. Philippe, avec l'élite de la France, alla s'embarquer à Gênes; Richard, avec les Aquitains, prit la mer à Marseille. Le rendez-vous des deux flottes était à Messine[1]. Richard emmenait avec lui sa sœur

1. Roger de Hoved. — Rob. Coggh. — Chr. angl. — Martenne.

Jehanne Plantagenet, de dix ans moins âgée que lui, mais déjà veuve de Guillaume le Bon, roi des deux Siciles; princesse aventureuse, guerrière et mystique, et qui avait aussi un cœur de lion. Elle allait revoir l'île célèbre dont à seize ans elle avait tenu le sceptre. Un siècle s'était écoulé depuis que le royaume de Naples et de Sicile avait été conquis par des chevaliers normands, avant-garde des croisades. Les fils des rois des mers du Nord, s'étaient adoucis dans les délices de ces terres du Midi. Ces monarques pacifiques régnaient sur une triple population, mélangée de Scandinaves, de Grecs et de Barbaresques. Princes catholiques, ils se faisaient bâtir des palais, des basiliques et des monastères par des architectes maures et bysantins, qui brodaient ces monuments de toutes les fantaisies du désert et de l'Orient. On y voyait des inscriptions latines, grecques et kouffiques, et toutes les religions semblaient être en fusion sous leurs coupoles aériennes, gonflées par le souffle mystique de l'Arabie et de l'Inde. Toutes les religions se sont fondues et évaporées sur le trépied de ces volcans. Le plus grand mystique de la Sicile dans l'antiquité, c'est Empédocle; au moyen âge, c'est Joachim de Flore[1].

Richard côtoyait l'Italie. A l'embouchure du Tibre, il reçut sur son vaisseau la visite d'Octavien, évêque d'Ostie. « Le seigneur pape, lui dit l'évêque, Clément III serait heureux de te voir à Rome. » Je n'irai pas, répondit le monarque irrité. Il reprocha

1. Renan, Revue des Deux-Mondes, 15 nov. 1875.

à Octavien sa simonie, et s'emporta contre la concupiscence romaine. Richard tranchait du réformateur. Puis, il continua sa route vers Naples.

Après quelques jours de navigation, les flottes aperçurent tour à tour à l'horizon du Sud, les cimes arides et fumantes de la Sicile. Philippe arriva le premier au port de Messine ; huit jours après aborda aussi le Cœur de Lion. Le roi qui régnait alors, portait le grand et poétique nom chevaleresque de Tancrède. Il vint voir à son passage sa belle-sœur Jehanne d'Angleterre, et saluer les deux grands monarques de l'Occident, suzerains du berceau toujours chéri, sinon regretté, de leurs ancêtres. Les deux rois résolurent de passer l'hiver dans ces palais mauresques et ces jardins d'orangers, de grenadiers et de palmiers de la Sicile. Visitèrent-ils le cratère de l'Etna, tombeau d'Empédocle ? Connurent-ils les temples grecs de Syracuse, d'Agrigente, de Sélinonte, qui brodaient l'île des prodiges de l'art hellénique ? Ils les connurent du moins par les récits merveilleux des insulaires qui les attribuaient à des géants. Ils passèrent l'hiver en promenades, en jeux guerriers, et firent des tournois chevaleresques aux mêmes lieux où quinze siècles auparavant les Hiéron, les Théron, célébraient leurs courses de chars immortalisés par Pindare. La reine Jehanne voulut voir Joachim de Flore, le prophète vénéré des Siciliens, et Richard résolut de consulter le grand cénobite, comme les Grecs interrogeaient Calchas[1].

1. Roger de Hoveden.

Joachim était né à Célico, dans la Calabre. Fils de la grande Grèce, il avait l'esprit mystique de Pythagore. Jeune encore, il passa l'Adriatique, et alla chercher le mysticisme en Grèce, le gnosticisme en Orient. Il séjourna dans les monastères du mont Athos, du Liban et du Sinaï. Il en revint avec le goût de l'Ecriture, l'intelligence des prophéties, et le génie des antiques voyants d'Israël. Moine à Sambuccino, puis abbé du monastère de Curazo, il fonda, dans les montagnes de la Calabre, l'abbaye de Flora, dont il devait rendre le nom immortel, où la règle de Citeaux se mariait au rite oriental. Ses couvents se répandirent sur les deux rives du détroit de Messine, et dans les îles de Lipari. L'objet éternel de ses méditations était l'apocalypse. Son génie s'enflamma sur les cimes de l'Etna, des volcans éoliens, dans ses soliloques avec l'aigle de Pathmos. Il rêvait un dernier âge de l'Église et du monde, et l'épanouissement de l'Écriture dans un suprême évangile, supérieur même à celui de Jean, qu'il appelait l'*Evangile éternel*. Joachim, pâle, ascétique, la robe en loque, avait tout l'aspect d'un voyant. Sa face blême s'enflammait dans l'oraison; à genoux, les mains et les yeux au ciel, il parlait à Jésus-Christ; il semblait prendre son vol dans les splendeurs comme un séraphin [1].

Tel apparaissait Joachim à ses contemporains. Il se trouvait en Sicile, quand les rois arrivèrent à Messine, au mois de septembre 1190. Richard Cœur

1. Vita, ap. Boll. XVIII, 95.

de Lion, fut curieux de voir le grand cénobite, vénéré des rois anglo-normands et notamment de sa sœur Jehanne d'Angleterre, veuve du prédécesseur de Tancrède, qui régnait sur les deux Siciles. Richard voulut consulter, sur la destinée de l'Église et sur le succès de la croisade, l'oracle de la Calabre. Joachim expliqua le chapitre XII de l'apocalypse. La femme revêtue du soleil, qui avait sous ses pieds la lune, et sur la tête nue une couronne de douze étoiles, c'est l'Église. Le dragon fauve, aux sept têtes et aux sept diadèmes, c'est le diable. Les sept têtes sont les principaux persécuteurs : Hérode, Néron, Constance, Mahomet, Melsémut (Mahmout?) Saladin et l'Antechrist. Les cinq premiers sont passés, Saladin règne, et l'Antechrist va venir. Saladin triomphe, mais il perdra bientôt Jérusalem et la terre sainte. — Quand sera-ce ? demanda Richard. — Sept ans après la prise de Jérusalem, répondit Joachim. — — Alors, reprit le roi, nous sommes venus trop tôt. — Votre arrivée, répliqua le cénobite, était nécessaire. Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre. Quand à l'Antechrist, il est déjà né à Rome ; il sera bientôt élevé sur le Saint-Siège. A ces paroles étonnantes, Gérard, archevêque d'Auch, Gauthier, archevêque de Rouen, et les autres prélats aquitains et français se récrièrent, et s'efforcèrent de prouver que l'Antechrist ne siègerait jamais dans la chaire de saint Pierre. On reconnaît ici l'esprit grec de Joachim, ennemi de la théocratie romaine[1].

1, Italia sacra, IX, 27.

Le printemps venu, les deux rois reprirent la mer. Philippe navigua directement vers Saint-Jean-d'Acre. Richard s'arrêta d'abord à Rhodes, la *Fille du Soleil,* dit Pindare qui célèbre son origine océanienne. Dix jours après il arrivait en vue de Chypre, l'île aimée d'Aphrodite, et qui devait arrêter plus longtemps les héros de la croix. Cette île gémissait sous la tyrannie d'un prince grec nommé Isaac, qui l'avait détachée de l'empire d'Orient. Ce pirate couronné pillait tous les navires abordant sur ses côtes. Richard apprend qu'il avait ainsi traité quelques vaisseaux anglais. Il débarque aussitôt, combat les Cypriotes, charge Isaac de chaînes d'argent, subjugue toute l'île, et célèbre ses noces avec Bérangère de Navarre. C'est alors sans doute qu'il donna à son troubadour favori, Pierre Vidal, de Toulouse, une captive grecque, Commène ou Tzigane, parente du porphyrogénète insulaire. Sous un autre Achille, on retrouve ici les mœurs homériques[1].

C'est un funeste exemple que donnait là le Cœur de Lion : une croisade contre les chrétiens ; il ne prend qu'une île de l'Archipel, mais douze ans plus tard, une autre armée de pèlerins conquerra l'empire d'Orient. Richard céda Chypre à Gui de Luzignan, en échange de son titre de roi de Jérusalem.

La flotte remit à la voile et continua sa route vers Tripoli de Syrie, terre amie, où régnait Ramon III, du sang de Poitiers. Ramon II, comte de Tripoli,

1. Bibl. nat., manusc. P. Vidal.

tuteur du roi, et régent du royaume de Jérusalem, échappé de la bataille de Tibériade, était mort de ses blessures ou de son désespoir, avant la prise de la cité sainte. Il n'avait point d'enfants, et fut le quatrième et dernier successeur de Ramon de Saint-Gelis, en Orient. Il légua sa principauté à son filleul, Ramon d'Antioche, du sang de Toulouse et de Poitiers, et qui réunit Tripoli à l'héritage de Boémond et de Tancrède. Richard y fut attiré par sa parenté royale, par son génie poétique et par les troubadours curieux de visiter cette Toulouse de l'Orient. L'armée se reposa de la mer dans cet Éden d'orangers, de palmiers et de myrthes, sous les fraîcheurs parfumées des cèdres de Salomon et des neiges du Sannin. Ces pèlerins du tombeau de Guilhem et de Sermonda au pied du Canigou, ne manquaient pas de visiter le poétique et douloureux sépulcre de Rudel et de Mélissende, au pied du Liban. De ce nombre furent Pierre Vidal et le tendre Peyrol[1]. Puis le roi continua sa route longeant les côtes d'Asie, et confiant dans l'oracle de Flore; et pourtant les promesses de victoire ne devaient pas s'accomplir contre Saladin. Le lion d'Aquitaine ne délivra pas Jérusalem; il éblouit seulement de sa gloire l'Orient; il est vrai qu'il s'attira le courroux du ciel, en dévastant l'île de Chypre, premier lambeau de la conquête de l'empire grec aimé du cénobite. Des prophéties de Joachim, la seule qui se réalisa, fut celle que contestaient le plus les évêques français. Aux yeux du mystique solitaire, la théocratie romaine qui matérialisait le

1. Sirv. hist.

christianisme, mettait le pied sur la nuque des rois, forgeait et brisait les sceptres, armait les croisades contre les chrétiens, revendiquait l'empire de l'univers, substituait le glaive à la parole, la haine à l'amour, la théocratie était l'antichristianisme et le Pontife qui devait en être la personnification la plus superbe, Lothaire de Conti, déjà debout sur les degrés du siège romain et prêt à s'y asseoir tel qu'un Jupiter tonnant, Lothaire, aux yeux de Joachim, était l'Antechrist.

On ne peut disconvenir que l'orbe du monde chrétien s'était renversé depuis mille ans; que la théocratie juive qui avait crucifié le Christ, renaissait en théocratie romaine qui crucifiait l'Esprit. Caïffe était au zénith du ciel, et Jésus au Nadir, au tombeau, dans l'enfer[1].

1. Pour Philippe-Auguste, les Chroniques de Saint-Denis et la Philippide de Guillaume le Breton. — Pour Richard Cœur de Lion, Rogei de Hoveden, les Troubadours.

CHAPITRE IV

Richard Cœur de Lion. — Sa gloire chevaleresque. — Son retour de Palestine. — Sa captivité en Allemagne. — Il devient roi d'Arles.

Les trois monarques ne devaient pas se retrouver au rendez-vous de Saint-Jean-d'Acre. Frédéric Barberousse s'était noyé dans le Cydnus, le fleuve fatal à Alexandre le Grand. Les deux rois descendirent à Ptolémaïs; mais après un an de combats et de discordes, Philippe s'évada de l'Orient et de la gloire. Richard resta seul contre Saladin, mais pour montrer que la valeur la plus héroïque ne pouvait délivrer Jérusalem.

Le départ de Philippe fut regardé comme une désertion. Les murmures de l'armée et les sarcasmes des troubadours le suivirent sur les mers; on l'appelait un roi marchand, un accapareur de territoire; il trahissait la cause de Dieu, il déshonorait la France, autrefois la *terre des Preux*[1]. Barberousse

1. Pierre Vidal.

et Richard restèrent populaires ; l'un par son trépas infortuné, l'autre par sa prodigieuse bravoure ; tous les deux étaient ennemis de Rome. Les troubadours célébrèrent l'héroïque César teuton. Nul, pas même Richard, ne l'avait remplacé en Orient. Les Minnesingers allemands ne crurent jamais à la mort de Barberousse. « Le vieil empereur, disaient-ils, déguisé en mendiant, était revenu dans sa chère Germanie. Il dormait dans une caverne du Tannus. Un jour il sortira de ce sommeil des siècles. Il rendra l'Allemagne triomphante de l'univers, et s'emparera de Rome, siège de l'empire d'Occident[1]. »

Après le départ de Philippe-Auguste, Richard resta un an encore en Palestine. Il s'y fit une renommée fabuleuse. *Il chassait*, dit Bertran de Born, *les lièvres et les lions*[2]. Il entassait combats sur combats et renouvelait les prouesses des antiques paladins. Son corps semblait d'airain, son regard dissipait les hordes turques. Un géant sarrasin vint le défier, il le pourfendit de sa durendal; à son retour des mêlées, il était comme une pelote hérissée de flèches. Il inspirait la même admiration mêlée d'effroi aux orientaux. Les mères arabes faisaient peur à leurs enfants du nom du roi d'Anketar, et les cavaliers du désert disaient à leurs chevaux effarés : Cuides-tu voir l'ombre de Meleck-Ric ? c'est ainsi qu'ils appelaient le roi d'Angleterre. Le héros poussait vers Jérusalem. Après cent combats sanglants, il parvint

1. Bibl. des Croisades.
2. Cassa lebres et leos.

sur une dernière cime; du haut de son cheval, il contempla la cité sainte, mais inexpugnable, hérissée de créneaux et de tours, et le dôme du temple à jamais couronné du croissant d'Allah. Immobile, il pleurait en silence. Puis, retournant son cheval, il redescendit vers la plage, et le spectre de sa capitale chimérique, le fantôme de la métropole idéale du monde chrétien, disparut dans les brouillards funèbres de la mer Morte [1].

A Saint-Jean-d'Acre, il apprit que Philippe lui enlevait ses États du continent, et que son frère lui dérobait son royaume d'Angleterre. Richard dès lors résolut de traiter avec Saladin et de retourner en Occident. Il fut question d'unir la sœur du roi, Jehanne d'Angleterre, à l'émir Malec-Adel, frère du sultan, en leur donnant pour apanage héréditaire la terre sainte et Jérusalem. Les évêques eurent horreur d'une paix qui laissait aux infidèles la cité de Dieu. Les deux monarques ne purent que conclure une trêve de trois ans, trois mois et trois jours, après quoi recommencerait la guerre. L'Europe et l'Asie célébrèrent cet armistice par de magnifiques fêtes. Saladin vint à Saint-Jean-d'Acre, et le plus grand paladin du Christ reçut comme il le devait le plus grand héros de l'Islam depuis Mahomet. Richard offrit à Saladin des pas d'armes, des cours d'amour, des joutes de musique et de poésie. Les deux peuples luttèrent de la lance et de la harpe. Les deux monarques, assure-t-on, se mesurèrent en champ clos. Roi troubadour, Richard avait avec lui

1. Rog. de Hov. — Hist. arabes.

des poètes aquitains, Pons de Capduelh, Pierre Vidal, Gancelm Faidit et l'aimable Peyrol. C'est peut-être alors que Peyrol soupira ses adieux à la Palestine et au saint sépulcre, et l'espoir de revoir bientôt sa douce Provence, les bords enchantés du Rhône et les plages hospitalières du golfe de Roland.

Mais Saladin avait aussi ses chanteurs et ses conteurs du désert. Depuis le Bosphore jusqu'au golfe Persique, tout l'Orient retentissait des sons de la harpe musulmane. Les *vers*, disaient-ils, sont aussi nombreux que *les grains de sable* du désert, et les *gazels* (poëmes), aussi multipliés que les gazelles (chevrettes), leurs élégants symboles. L'Orient avait aussi ses *martyrs d'amour*, et si les rapsodes d'Aquitaine récitèrent la romance de Rudel et de Mélissende, les Rouwahs d'Arabie, purent, comme pendant, scander la cantilène non moins touchante de Hinda et d'Abdallah [1].

Abdallah, fils d'Al-Adjlan, d'une illustre et riche famille Nadide, avait épousé Hinda, la rose de sa tribu. Mais Hinda était stérile, et poussé par son père, ses compagnons et les vieillards, le jeune guerrier consentit, dans un moment d'ivresse, à répudier son épouse adorée. Hinda, secrètement avertie, se dérobant aux regards de son époux bien-aimé, retourne éplorée sous la tente paternelle. Quelque temps après, son père irrité la remaria dans la tribu des Amirides. Les deux amants, séparés par le divorce et le désert, gémissaient solitairement dans le veuvage de leur cœur. Abdallah soupirait sur sa harpe

1. Poètes arabes

son amour et son bonheur perdu. « Allez, disait-il à ses vers, porter mes soupirs vers ma chère Hinda. Mes regrets me consument, mais la joie me revient quand j'entends parler de ma gazelle charmante, à la noble origine, au visage brillant comme le croissant de la lune, élégant comme la face de nos statues d'or. » Abdallah, vaincu par son amour, suit ses strophes et ses soupirs vers la demeure lointaine de Hinda. Il arrive chez les Amirides. Il cherche sa tente, il la découvre au bord d'une piscine. Hinda est assise auprès des eaux, rêveuse. Son mari non loin d'elle abreuvait ses chameaux. Elle voit l'étranger; elle reconnaît Abdallah. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre; ils mêlent leurs paroles d'amour, leurs larmes de joie, leurs souffles, leurs âmes. Ils expirent dans cette étreinte suprême d'amour. L'époux accourt pour repousser le ravisseur. Il ne trouva que sa chamelle plaintive flairant les cadavres des deux amants. On les ensevelit dans le sable du désert.

L'Arabie compte encore d'autres *martyrs d'amour*, entre autres les deux Mourakish, poètes et guerriers fameux, de l'illustre tribu des Bacrides[1]. L'Arabe, excessif dans l'expression de l'amour humain, l'est encore plus dans la peinture de l'amour céleste. Son génie, comme un épervier enivré de hachisch, monte éperdu dans l'extase, et tournoie ébloui, et retombe asphyxié du ciel embrasé de l'Inde.

Saladin devait avoir avec lui le roi des fabulistes de l'Iran. Le fameux Farid-Eddin put faire entendre aux chrétiens son épopée mystique des oiseaux.

1. Perron et Fresnel, orientalistes.

Nous allons en donner ici la substance; pour montrer qu'une sorte de catharisme musulman régnait aussi parmi les poètes de la Perse et de l'Arabie. Nous ne saurions d'ailleurs mieux placer ce conte oriental[1].

La huppe, qui avait conversé avec Salomon, est l'héroïne de ce poëme où la poésie de Farid-Eddin (la perle de la religion) se revêt de l'apologue de Bid-Pay.

La huppe, qui a le nom de Dieu écrit sur son bec, qui porte sur sa tête la couronne de la vérité, et sur sa poitrine le talisman de la sainteté, convoque la république des oiseaux. La prophétesse dit qu'il ne convenait pas que leurs tribus restassent sans calife, et que l'émir El-Mumenim résidait sur une cime aérienne du Caucase. En conséquence, une ambassade de pèlerins devaient se rendre sans arder auprès de Simorg, la *Face de Dieu*.

Le rossignol répondit : J'aime la rose et je meurs loin de ma sultane adorée. La perruche : Je porte la robe verte des saints et leur collier d'or. Le canard : Je suis très-pur et pour mes ablutions légales je reste dans mes lacs. Le héron : Je ne quitte pas les fleuves où je ne romps le jeûne que pour la pêche sacrée du poisson. Le paon superbe : Pénitent, je ne puis sortir de l'ombre et des solitudes saintes des forêts. Le humaï (le phénix de l'Islam) : Sachez, ô oiseaux de la terre et de la mer, que je fais les rois. Pourquoi rechercherais-je l'amitié de l'altier Simorg ?

1. Silvestre de Sacy. — Garcin de Tassy.

Tous les oiseaux refusent d'abord. La docte théologienne insiste. Sa parole les ébranle; l'un d'eux demanda : Dis-nous quel est ce monarque mystérieux? — Sa face est comme le soleil ; son regard produit tous les êtres ; mais ces êtres ne sont que des ombres; il habite le château de la Gloire. Regarde au miroir de ton cœur, tu verras Simorg. — Mais comment arrive-t-on jusqu'à lui? — La route passe au travers de sept vallées. Ces vallées sont : la recherche, l'amour, la connaissance, la suffisance, l'unité, l'étonnement et le désert de l'anéantissement. — Et qu'offrirons-nous à notre roi? Le rubis? les perles? — Le vrai diamant, c'est l'amour, c'est le cœur.

Ils partent ; la huppe est leur guide, la savante conductrice décrit la topographie de la route mystique ; comme la sibylle, elle multiplie ses conseils ; néanmoins beaucoup s'égarent, périssent, sont dévorés par les serpents, les tigres, la tempête et l'Océan. Ils cheminent sans fin de déserts en déserts; ils gravissent les sept sphères de la perfection ; ils arrivent, mais hélas! poudreux, ensanglantés, sans plumes ni ailes ; mais combien sont-ils? De tant de myriades il n'en reste, hélas ! que trente ; ils adorent Simorg. Une voix céleste leur dit : Mourez en moi et vous revivrez. Les oiseaux se plongent dans Simorg ; les âmes s'abîment en Dieu. L'Être s'anéantit pour trouver l'éternité. Telle est la fameuse parabole épique de Farid-Eddin[1], imitateur de Valmiki :

1. Garcin de Tassy, poésie religieuse et philosophique des Persans.

l'absorption en Dieu est la théologie du Ramayana.

Après ces fêtes, Richard s'embarqua pour l'Europe. Adieu, dit-il, terre sainte ! je reviendrai t'arracher au joug des infidèles. Je te recommande aux soins du Très-Haut[1] ! Il s'éloigna, emmenant sa femme et sa sœur sur sa flotte que la tempête ballotta parmi les îles de l'Archipel. Il ne voulait pas débarquer à Marseille, craignant peut-être l'inimitié du comte de Toulouse, allié du roi de France. Il se trompait ; sa renommée lui avait rendu les Aquitains, et son nom était sur les lèvres et sur les harpes des troubadours. Arrivé aux bouches de l'Adriatique, il enfila comme un long fleuve cette mer dalmate jusqu'à Venise. Là le roi prit des chevaux pour gagner directement, à travers toute l'Allemagne, la mer du Nord et les côtes d'Angleterre. Reconnu, livré au duc d'Autriche son ennemi, et réclamé par l'empereur, il resta trois ans captif dans les forteresses allemandes ; on ignorait ce qu'était devenu le Cœur de Lion. Le peuple des ménestrels s'émut du sort mystérieux de ce roi des troubadours. L'un d'eux, nommé Blondel, partit avec sa harpe à la recherche du monarque. Il chantait, de donjon en donjon, un air connu du héros captif. Un jour, ô surprise, une voix répondit à son chant et continua la ballade plaintive. C'était Richard. Blondel avait retrouvé le troubadour couronné. Sa vieille mère Éléonore, les barons aquitains, le peuple des ménestrels, réclament de l'empereur la délivrance du héros de la croisade. Mais Philippe-Auguste et Jean

1. Rog. de Hoveden.

sans Terre n'ont pas honte d'offrir de l'argent à Henri VI, pour qu'il retienne dans son donjon ce *perturbateur de la paix de l'Europe*. Ce César était un Hoenstauffen, le fils même de Barberousse. Il consentit à délivrer le compagnon d'armes de son père en Asie. Traduit devant la diète de Vorms, Richard se reconnut le vassal de l'Empire, promit une rançon de 250,000 marcs, et reçut en échange le royaume d'Arles. Il gagnait des sceptres jusque dans les fers. Il revenait de la croisade accru ou plutôt décoré des couronnes fantastiques d'Arles et de Jérusalem. Le monarque, pendant sa captivité, eut le bonheur de retrouver une bien tendre consolatrice qui dut solliciter puissamment sa délivrance auprès des princes teutons. C'est sa sœur Hélène (Laïna), devenue duchesse de Saxe, celle que Bertran de Born aima et immortalisa sous le nom de Sembélis, et *qui éclipsait*, disait-il, *toute beauté, comme l'or éclipse le sable*[1].

Richard dut avoir encore d'autres fervents médiateurs dans les Minnesingers allemands. Bertran, tout l'annonce, correspondait avec les chantres officiels de Sembélis. Ils durent intercéder amoureusement pour le monarque-troubadour. Ils étaient l'opinion du siècle. Ainsi nous retrouvons partout l'*empire d'amour*, en Aquitaine, en Allemagne, en Arabie, en Orient et en Occident. Le platonisme sentimental modifiait tout, école, église, synagogue, mosquée, pagode indienne. Gloire éton-

1. On a retrouvé en Allemagne des poésies perdues de B. de Born, sans doute adressées à Sembélis, Laïna, duchesse de Saxe.

nante du divin Grec? Assis au carrefour des sagesses antiques, Platon rayonne en tout sens. Il transfigure Socrate, Zoroastre, Mahomet. Numénius l'appelle un Moïse athénien. Il ne s'arrête que devant le Christ.

CHAPITRE V

Retour des Troubadours de la croisade. — Peyrol et Pierre Vidal. — Leurs adieux à la Terre-Sainte. — Génie de Pierre Vidal. — Mort de Ramon V. — Mort de Roger, vicomte de Carcassonne.

Richard Cœur de Lion, à son départ de Saint-Jean-d'Acre, ramenait avec lui, comme nous l'avons déjà dit, les deux reines : Bérangère de Navarre, et Jehanne de Sicile. Les tempêtes de l'archipel séparèrent leurs vaisseaux. Le roi fut poussé vers Venise, et les deux princesses abordèrent à Rome. Apprenant la captivité de leur époux et de leur frère, et craignant l'inimitié de l'empereur, elles restèrent six mois dans la ville sainte. Enfin elles reprirent la mer et firent voile vers Marseille. Les deux reines étaient accompagnées d'une jeune princesse de Chypre, infante de la maison de Luzignan, qui revenait voir le pays de ses ancêtres, et qui devait être un instant comtesse de Toulouse[1].

1. Rog. de Hov. — Rod. Cogghs — Marten.

Le roi Richard, malgré la trêve conclue avec Saladin, laissait l'Orient latin dans un grand désarroi. Sans monarque à leur tête, ces peuples se regardaient comme des troupeaux sans pasteur et voués à la bête féroce. Les troubadours se hâtèrent de suivre leur héros en Aquitaine. De ce nombre fut le vaillant et gracieux harpéor Peyrol. Voici ses adieux à la Palestine, où il déplore la mort des grands chefs de l'expédition.

« J'ai vu le fleuve Jourdain ; j'ai vu le sépulcre, et je vous rends grâce, vrai Dieu, Seigneur des seigneurs, de m'avoir montré la sainte terre où vous naquîtes. Cette vue a rempli mon âme de contentement !

« Je ne demande plus maintenant que bonne mer, bon vent, bon navire et bon pilote, pour retourner vite à Marseille. De là je ferai mes adieux à Sur, à Saint-Jean-d'Acre et à Tripoli, à l'Hospice, au Temple et à la mer de Roland (golfe de Lion).

« Le vaillant roi Richard a été chétivement remplacé ici. Et voilà que la France a perdu le bon roi des fleurs de lis, le bon seigneur qu'elles avaient naguère. L'Espagne avait de même un roi brave qu'elle n'a plus. Le Montferrat pleure encore son marquis (Conrad), et l'empire son vaillant empereur (Barberousse). Et je ne sais comment vont se conduire leurs successeurs !

« Beau Seigneur Dieu, si vous suiviez mes conseils, vous regarderiez bien qui vous faites empereur, qui vous faites roi, à qui vous donnez terres et châteaux. Dès qu'ils sont en pouvoir, les hommes ne font plus cas de Vous, et j'ai vu l'empereur faire, dans un

autre temps, maints serments qu'il fausse aujourd'hui !

« Empereur ! à Damiette ! Damiette vous attend. La Tour blanche pleure nuit et jour et redemande votre aigle, qu'un vautour a chassé. Bien couard est l'aigle qui se laisse battre par un vautour. La gloire acquise par le soudan est une honte pour vous, et votre honte à part, c'est un mal pour nous, c'est un dommage pour notre loi ! »[1]

L'accent de Peyrol est triste, mais sensible et religieux. Le ton de Pierre Vidal est âpre et frondeur. Il est mécontent du pape et de l'hérésie, du roi de France et de l'empereur d'Allemagne. Il se plaint de l'état de l'Église, et il en accuse le pontife et le clergé latin ; et remarquons qu'à ses yeux la sainte Église ne se compose pas seulement du Vatican et des évêques, mais de tout le peuple chrétien. Mais écoutons le troubadour.

« Le pape et les faux docteurs ont mis la sainte Église en telle détresse que Dieu lui-même s'en courrouce ; grâce à leurs péchés et à leurs folies, les hérétiques se sont levés, car, quand ils donnent l'exemple du mal, il est difficile de trouver quelqu'un qui s'en abstienne.

« Et c'est de France que vient tout le désastre ; de France autrefois la terre des preux ; mais cette terre a maintenant un roi qui manque à la gloire et à Dieu, un roi qui a délaissé le saint sépulcre, un roi qui achète, vend et tient marché comme un serf

1. Fauriel, poés. prov.

et comme un bourgeois, faisant de la sorte honnir les Français.

« Le monde va de telle façon que ce qui était mal hier est pire aujourd'hui. Et depuis que le guide des guerriers de Dieu, le vaillant Barberousse, a péri, nous n'avons plus entendu parler d'empereur glorieux ni brave. »

Cet empereur, c'est Conrad; c'est celui qui retient captif Richard Cœur de Lion, celui que Peyrol appelle à la défense de la Tour blanche; mais l'aigle germaine fuit devant le vautour musulman. Philippe-Auguste aussi s'est évadé de la terre sainte. Le bruit de sa mort avait couru en Orient. Peyrol la déplore; mais Vidal n'en est pas touché; Philippe est l'auteur du désastre de la croisade; Vidal, en toute occasion, est l'ennemi de Philippe-Auguste et de la France; il pressent que c'est de là que viendra la ruine de l'Aquitaine. Peyrol revit la Provence, mais ne revint pas auprès de Saïl de Mercor et du dauphin d'Auvergne[1].

Pierre Vidal, plus heureux que son compagnon, avait retrouvé l'amour en Orient. Vidal rencontrait partout ce Dieu; cette fois, c'était dans l'île de Vénus. Richard Cœur de Lion avait en passant conquis l'île de Chypre, comme Achille avait subjugué Naxos. Parmi les captives de Paphos et d'Amatonte, il se trouva une Briséis, dont le roi fit présent à son ami. Les mauvaises langues prétendirent qu'elle n'était qu'une Gytana. Mais Vidal soutenait qu'elle était une

1. Fauriel, Raynouard.

Comnène bien authentique. Le chamoiseur de Toulouse épousa cette porphyrogénète et devenait par son mariage, nous allons le voir, cousin de l'infant de Saint-Gélis, comme du César du Bosphore. Il revint avec elle en Occident, la promena de cour en cour, avec le dais et le trône, et tous les honneurs bysantins. Cette impératrice de clinquant faisait partie des bagages poétiques du jongleur. Au reste, toutes les aventures étaient possibles dans ce siècle.[1]

Le troubadour plébéien qui mena l'existence la plus variée, la plus vagabonde et la plus éclatante, fut Pierre Vidal. Il fréquenta les cours d'Aquitaine, d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie, de Constantinople, d'Orient. Il voyageait avec un cortège superbe de chevaux, de palefreniers, de jongleurs, de harpes, et sa despæne cypriote, sous son dais impérial. C'était le roi des bouffons, le géant des histrions. Son talent, infiniment divers, était un orchestre aux mille voix; il faisait raisonner toute la gamme des sons, il ébranlait tout le clavier humain. Extravagant et sensé, héroïque et burlesque, facétieux et tragique, entrecoupant de grelots le gémissement de ses flûtes et les fanfares de ses clairons. Sa mimique n'était pas moins extraordinaire; il se revêtait d'une peau de loup, épouvantait les bercails, et se faisait déchirer par les chiens pour toucher le cœur de Na Loba de Cap-Aret. A la mort du comte Ramon V, il fit couper, en signe de deuil, les queues et les oreilles de ses chevaux, et perçait les

1. Troub., Biogr. de P. Vidal.

airs de ses gémissements inconsolables ; il fallut que le roi Alphonse le renvoyât en riant à ses galoubets et à ses cymbales. Sa dernière et suprême extravagance fut l'armement d'une flotille de barques à Maguelonne, pour reconquérir sur les Latins l'empire d'Orient, héritage de sa Basiléa. La mer roula dans son écume la flotte et le rêve impérial du jongleur. Et ce bouffon prodigieux est le même homme qui fournit au philosophe le plus de mots profonds, qui découpe sur le vif des figures historiques, et sculpte notamment en bronze le masque immortel de Philippe-Auguste. C'est le Rabelais de la lyre, le Garguantua du galoubet.

Époque prodigieuse où la poésie romane, errante avec ses troubadours et ses rois, à travers le monde émerveillé, chantait sur les Pyrénées et sur les Alpes, sur l'Etna, le Rhodope, le Liban, et défiait la harpe musulmane depuis le golfe-Persique jusqu'au détroit de Gibraltar. Mais elle n'a pas eu son Ferdoussi ! Elle a été égorgée et décapitée avec l'Homère des comtes de Foix.

Après une jeunesse de musique et de poésie, de galanteries, d'aventures et de guerres, voyant leur soleil baisser et leur automne pâlir, les troubadours se sentaient saisis d'une profonde mélancolie. Comme de vieux oiseaux muets qui cherchent pour mourir un coin de forêt, un creux de rocher, ils implorent la solitude et l'ombre du cloître. L'aimable Peyrol (d'autres disent Pierre d'Auvergne), rencontra, un jour de printemps, son maître, Bernard de Ventadour : Comment, lui dit le jeune harpéor, peux-tu

résister à la voix du rossignol qui t'invite à chanter? — Ah! répond le vieux troubadour, l'amour est une folie ; j'aime mieux dormir. Et le vieillard, fatigué de gloire et de volupté, va demander le sommeil du tombeau, au monastère de Dalon, en Limousin, sur la frontière du Périgord, et comme à l'ombre du manoir, de l'épée et de la gloire de Bertran de Born. Telle était la mélancolie de tous les troubadours vieillissants. [1]

Pierre Vidal, nous l'avons vu, était revenu de la croisade, quand mourut son ami, le comte Ramon V. Ramon V expira pendant le retour du roi, et emporta son siècle avec lui dans la tombe (1194). Il fut le prince le plus complet et le plus harmonieux de la maison de Toulouse ; politique et romanesque, artiste et guerrier, un prince des poètes, un héros de ballade et d'épopée, un Amadis d'Aquitaine. Les troubadours ne l'appelaient que le *bon* comte Ramon, exprimant par ce simple mot les diverses perfections de leur prince idéal. Son règne fut une guerre incessante, un perpétuel tournois. Entouré des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, il se heurtait contre ces colosses courant de combats en combats, nouant et dénouant ses alliances, et se maintint indépendant et victorieux. Il fut un héros purement aquitain. Il ne s'aventurait pas aux croisades, comme ses ancêtres. Sa croisade et celle de ses descendants devait être désormais entre les Alpes, les Pyrénées et l'océan ; c'est là qu'est leur trône et leur calvaire. Ramon V

1. Troub., notice de B. de Ventadour.

accueillit le catharisme d'Orient, mais ne le défendit pas ; il ne fut qu'un Albigeois politique, mais il le fut par son patriotisme, par la gaie science, par l'esprit chevaleresque, par la langue romane qu'il substitua à la langue morte des couvents, par la justice et l'humanité, dont il modifia toujours la barbarie féodale ou théocratique. Il ne manque à ce paladin de l'amour que d'être le héros du Paraclet et d'avoir une flamme religieuse à son épée enguirlandée d'ailleurs de toute poésie. [1]

Ce rôle religieux revenait à son successeur Ramon VI et fut, dès son vivant, relevé par sa fille Aladaïs et son gendre Talhafer, vicomte de Carcassonne. Carcassonne, en matière de foi, se montrait déjà plus hardie que Toulouse. A la cour de Roger et d'Aladaïs, catholicisme, catharisme, judaïsme, vivaient sur un pied complet d'égalité. Talhafer est, en cela, un prince absolument moderne ; il mourut six mois avant son beau-père, à l'âge de cinquante ans, laissant un enfant orphelin, qui devait être un héros et un martyr.

Pierre Vidal fit entendre sur le tombeau de Ramon V les lamentations du peuple, le myriologue de la poésie, dont son règne fut l'âge d'or. La félicité finit avec son siècle. Avec son successeur, on entre dans les tempêtes. [2]

1. Guill. de Puilaurens, chap. V.
2. Notices sur les troubadours Vidal, Peyrol, B. de Ventadour.

CHAPITRE VI

Richard Cœur de Lion en Aquitaine. — Bertran de Born lui conseille l'alliance du comte de Toulouse. — Paix facilitée par la mort d'Alphonse II, roi d'Aragon. — Richard accorde à Ramon VI sa sœur Jeanne d'Angleterre.

L'Orient avait été pour les croisés un éblouissement et une révélation. Ils avaient vu l'Église grecque, mère de l'Église romaine, séparée depuis le grand patriarche Photios. L'Église orientale se gouvernait par un synode subordonné au César byzantin. L'Église d'Occident, superbe et montée en monarchie théocratique, mettait les pieds sur les têtes des rois, revendiquait l'empire du monde. Entre ce vaticanisme foudroyant, et ce pacifique byzantinisme, le choix des princes ne pouvait être douteux. Mais, à côté de ces fastueuses églises constantiniennes, on en voyait une troisième proscrite, vivant au désert, ne s'occupant que des choses du ciel, l'Église de l'Esprit. La première croisade l'avait rencontrée en traversant la Grèce, et l'avait livrée au glaive et aux flammes. Cette dernière croisade lui

fut plus sympathique; elle le ramène en Europe. L'Esprit va devenir un drapeau pour l'Occident [1].

Le roi Richard est changé aussi, c'est un autre lion. Il a vu la Grèce, l'Orient. Saladin est son ami. Il a voulu donner sa sœur à Malec-Adel. On l'a empêché de fonder un royaume mi-parti de chrétiens et d'Arabes. Il se vêtissait à l'asiatique; il portait des robes flottantes, où le croissant se mêlait à la croix. Il était parti un batailleur, il revint un politique et un héros. Il rêvait prématurément la fusion des races et des religions; il suivait en cela l'exemple de Boemond, de Tancrède, des Ramon de Toulouse. Il avait vu Saladin dominer son calife, il voudra peut-être émanciper aussi les rois de la superbe tutelle des califes d'Occident. Quoi qu'il en soit, il revient ennemi de Rome [2].

Le roi, sorti de sa prison d'Allemagne, se dirige vers la mer du Nord. Rapide comme la foudre, il passe en Angleterre, reprend ses îles à son frère Jean, qui se réfugie auprès de Philippe-Auguste, retourne sur le continent et arrache ses provinces de Normandie et d'Anjou au roi de France, et reparaît en Aquitaine après une absence de quatre ans, vainqueur, et revêtu du prestige immense de sa captivité germanique et de sa gloire orientale. Il fut acclamé avec enthousiasme par le monde des troubadours. Il se trouvait le roi des ménestrels, le

1. Ville-Hardouin. — Paparrigopoulos.
2. Rog. de Hov.

monarque du *gai savoir*, l'empereur d'amour, après le comte Ramon V. Car le royaume d'Arles, c'était la Provence, des Cévennes aux Alpes, le royaume de la musique et de la poésie. Richard, par son nouveau titre, devenait le suzerain du comte de Toulouse et du roi d'Aragon. Possédant les pentes des Alpes et les plages de l'Océan, il ne lui manquait plus que le centre, les États de Toulouse, pour réunir toute l'Aquitaine sous son sceptre. C'était le rêve des ducs d'Aquitaine, et c'est pour le convertir en réalité que la guerre durait depuis bientôt cent ans, entre Poitiers et Toulouse. Richard, ne pouvant absorber ce puissant État central soutenu d'ailleurs par Philippe-Auguste, résolut de se l'attacher par une alliance et de l'enlever à son menaçant rival. Les peuples étaient las de cette guerre fratricide. La paix avait paru impossible pendant la vie des trois princes belligérants. Henri II mourut le premier (1188). Ramon V venait de le suivre dans la tombe (1194). Leurs successeurs purent ouvrir les préliminaires d'un accord qui ne se conclura que deux ans après, à la mort d'Alfonse, roi d'Aragon (1196).

Le promoteur de la paix fut probablement le belliqueux Bertran de Born, devenu le conseiller de Richard. Bertran détestait les deux rois; en les voyant partir pour la croisade, il espéra qu'ils allaient s'y perdre. « Puissent-ils tomber, disait-il, dans les fers de Saladin ! » Quand il vit revenir seul et furtivement Philippe, le patriote trembla pour l'Aquitaine. Le lion de Poitiers n'était plus là pour repousser les ruses et les attaques du renard capé-

tien. Il pressa le retour du monarque anglais; quelle ne dût pas être sa douleur quand il apprit sa captivité en Allemagne! N'est-ce pas lui qui envoya Blondel à la recherche du roi des troubadours? Quoi qu'il en soit, Bertran fit alors une action grande et belle. Ennemi de Richard, il se déclara son champion et attaqua le vicomte de Limoges, vendu au roi de France. Il se mit aux ordres de la vieille reine Éléonore pour arrêter les empiétements de Philippe. Il assoupit l'inimitié de Toulouse. Bertran, aussi grand patriote que magnanime chevalier, avait oublié ses démêlés avec *oui et non*. Richard, à ses yeux, n'était plus que *oui*, le champion de la terre et de la langue d'*Oc*, le glaive vengeur et libérateur de l'Aquitaine. Dès qu'il apprit la délivrance du roi, ce fut *Bertran qui fut content*, dit son naïf biographe[1]. Ce grand politique négocia la paix avec Toulouse. Un autre négociateur vint seconder son patriotisme, c'est l'Amour. Le Cœur de Lion avait laissé en mer sa femme Bérangère et sa sœur Jehanne de Sicile. La tempête avait séparé leurs vaisseaux, et pendant que le roi était emporté dans l'Adriatique, les deux reines étaient poussées vers les mers de Naples et les bouches du Tibre. Elles se reposèrent six mois à Rome, et puis continuèrent leur route vers Marseille. Alphonse II, roi d'Aragon, les reçut au port et les escorta jusqu'au Rhône. Ramon VI les attendit à Beaucaire et les accompagna jusqu'en Guyenne. C'était un hommage au

1. Hugues de Saint-Cyr.

héros malheureux et aux reines héroïques. Cette courtoisie chevaleresque fut un indice de paix.

Bérangère et Jehanne amenaient avec elles dona Burgonia, fille du nouveau duc de Chypre, du sang de Lusignan et de Jérusalem. Cette princesse était conséquemment cousine de l'illustre et infortunée Mélissende de Tripoli, de la maison de Toulouse, la martyre d'amour. Cette fille de Mellusine, infante de l'île de Vénus, enchanta le cœur voluptueux de Ramon VI. Il répudia Béatrix de Carcassonne et conduisit dans son palais et dans son lit sa troisième épouse, la belle Syrienne. Cette princesse, pupille de la reine Bérangère, fut un présage de la paix qu'accéléra la mort inattendue du roi d'Aragon [1].

Alphonse II, dit le Chaste, était un autre Ramon V, sur l'autre versant des Pyrénées. C'était aussi un roi troubadour; sous son règne Saragosse devint en poésie et en chevalerie l'émule de Toulouse. Il logeait les muses romanes dans ses palais arabes. Les poètes aquitains et maures venaient lutter de la harpe dans son Alcazar et son Aljaféria, fantastiquement sculptés comme par les Djins du désert. Mais il était plus ambitieux et moins scrupuleux que l'Amadis toulousain. Il fut constamment le rival de Ramon et le mauvais génie de l'Aquitaine, s'alliant impolitiquement avec le roi d'Angleterre. Il le fut aussi de Talhafer, vicomte de Carcassonne, qu'il fit perfidement révolter contre

1. Dom Vaissette.

son beau-père, et poussa plus odieusement encore à massacrer le peuple de Béziers. Il le fut surtout d'Aladaïs dont il éloigna le tendre et mélodieux harpéor Arnauld de Marveil. La vicomtesse survécut cinq ans à son époux et trois ans à son mystique amant couronné. C'est dans ce veuvage que s'encadre l'idylle douloureuse de ces poétiques amours. Cet automne mélancolique est la plus pure et la plus gracieuse gloire élégiaque de Carcassonne. Alphonse mourut à quarante-six ans et il était de l'âge d'Aladaïs. Son règne, malgré ces ombres, est un règne illustre de l'Aragon. Il fut guerrier et poète; il mérita le surnom de Chaste; il oublia les outrages mérités. Il disait avec esprit des chansons de Giraud de Borneil. « Ce sont les servantes des sirventes de Bertran de Born. » Son caractère est divers et bariolé comme son portrait. Alphonse est peint sur son manuscrit en costume de bataille; son casque est surmonté d'une couronne royale, avec écu et caparaçon de cheval d'or à pals de gueule qui sont les armes de Barcelone; ce qui lui donne l'air d'un zèbre héraldique, l'aspect d'un tigre fabuleux[1].

Alphonse mourut au printemps (1196), et l'automne suivant, la paix, qu'il suspendait sans doute, vint terminer une guerre de cent ans, entre Toulouse et Poitiers. Richard ne se contenta pas d'avoir donné à Ramon VI sa pupille Burgonia de Luzi-

1. Zurita. — Comit. Barcin.— Notices et portraits des troubadours.

gnan. Il voulu s'attacher plus étroitement encore le comte en lui faisant épouser sa propre sœur, la reine de Sicile, et la fiancée de Malec-Adel. La pauvre Burgonia ne fut pas un obstacle pour l'ambitieux et versatile cœur de Ramon, qui avait déjà perdu Ermessinde de Pelet et répudié Béatrix de Carcassonne. La fille de Mellusine, non moins fugitive que sa fantastique aïeule, oublia trop aisément qu'elle avait été comtesse de Toulouse, infante de Chypre et de Jérusalem. Elle rencontra Gaucher de Montbéliard, cousin du comte de Flandre, qui partait pour l'Orient, l'épousa rapidement à Marseille et suivit son paladin vers la terre de son cœur, l'île de Vénus : *opima Cypron* [1].

1. Guill. de Tyr. — Virgile, *Enéide*, l. I, v. 415.

CHAPITRE VII

Mariage de Ramon VI avec Jehanne d'Angleterre, — Richard conduit sa sœur à Toulouse. — Il visite son royaume d'Arles. — Fêtes à Beaucaire. — Alliance avec le comte de Toulouse et le roi d'Aragon. — Ramon déclare la guerre à la France.

C'est alors seulement que Ramon VI put s'unir à Jehanne d'Angleterre. Le mariage se fit en automne (1196), saison conforme à l'âge des deux époux et à leur union toute politique et sans amour. L'histoire en donne la date mais n'en raconte pas les fêtes. On a dit [1] que le comte alla chercher la princesse à Londres. C'est possible, quoique rien ne le prouve; mais il est plus vraisemblable que le roi Richard conduisit sa sœur à Poitiers, où résidait Eléonore, et c'est là que durent commencer les fêtes nuptiales pour se continuer dans toute l'Aquitaine. Le Cœur de Lion grandissait et mûrissait rapidement; sa vie eut trois phases. Infant de Poitiers, il ne fut que *oui* et *non*, un prince fantasque, versatile, tumultueux. Roi d'Angleterre, il devint un monarque politique, et dans la croisade, un émule de Boémond et de Tan-

1. Dom Vaissette.

crède, et la plus haute personnification chevaleresque de l'Occident. Enfin, Agamemnon de l'Aquitaine, il peut devenir, selon les événements, un héros patriotique et religieux, un Saladin mystique du Paraclet, l'archange de l'Esprit libérateur armé contre Rome. Il est donc vraisemblable que le roi Richard vint alors triompher dans le Midi, et que la reine Bérangère de Navarre, sa femme, et sa mère la vieille reine Éléonore, accompagnèrent la nouvelle comtesse à Toulouse ; car ce n'était pas seulement une noce royale, mais l'alliance de deux dynasties, la paix entre deux peuples, et la fin d'une guerre séculaire. Déjà la maison de Poitiers avait acquis par héritage le domaine oriental de Toulouse, le comté de Tripoli réuni à celui d'Antioche. Il s'agissait maintenant d'acquérir par alliance son domaine occidental, Toulouse elle-même réunie à Poitiers, de la détacher de la France, et de lancer contre Philippe-Auguste tous les princes du Midi commandés par le rival de Saladin. C'était une alliance de peuples, encore plus que de princes, de populations dont il fallait satisfaire à la fois et surexciter l'enthousiasme par l'apparition du héros de l'Orient, de l'Agamemnon du Midi, du puissant monarque de l'Angleterre, de l'Irlande, de la Gaule occidentale, et ceint des couronnes fabuleuses d'Arles et de Jérusalem, du double nimbe de la religion et de la poésie. Roi des troubadours, il avait à se montrer à la nation des troubadours, organes harmonieux et retentissants de l'opinion populaire du XIIe siècle.

La princesse que Richard conduisait à Ramon VI, était la digne sœur du Cœur de Lion ; elle avait

alors trente et un ans. A peine nubile, elle avait été mariée à Guillaume le Bon, roi de Sicile (1177). Devenue veuve, elle accompagna son frère à la croisade. C'était une femme virile et guerrière, une sorte de Clorinde d'Occident. Dans un projet de paix, elle avait dû, disait-on, épouser le sultan Malec-Adel. Elle était destinée au comte de Toulouse pour maintenir ce prince mobile, dont elle était la quatrième épouse, dans l'alliançe belliqueuse du roi Richard. Elle était dans la grande cité romane, l'image permanente du Cœur de Lion. Le monarque donna pour dot à sa sœur le vaste et riche Agenais et rendit au comte le montueux mais chevaleresque Rouergue, conquis pendant la guerre. Jehanne continua de porter le titre de reine comme veuve, fille et sœur de rois [1].

Tous les princes des Alpes, des Pyrénées et de l'Océan, accoururent sans doute à Toulouse pour faire leur cour au héros de l'Orient, et à leur tête le jeune roi d'Aragon son parent par Bérengère de Navarre, et l'allié de Poitiers comme de tout temps le fut la maison de Barcelone; car il s'agissait d'une alliance entre les trois rois, sanctionnée par les comtes aquitains et les consuls des villes républicaines du Midi. Richard donc visita ces grands barons dans leurs manoirs et leurs cités. Il visita Carcassonne, la plus élégante ville du Midi sous le sceptre attristé d'Aladaïs; Narbonne où la profonde politique Ermengarde avait appelé la maison espa-

1. Rog. de Hov. — Rob. de Monte. — Catel. — Martène.

gnole de Lara ; Montpellier où le reçut le voluptueux Guilhem VIII. A Beaucaire, il était au centre des deux Provences. Du haut de son rocher, il avait sous ses yeux son royaume d'Arles étendu entre les Cévennes, les Alpes et la mer. Le poétique pont d'Avignon le conduisit sur l'autre rive du fleuve ; et le roi visita sans doute Arles sa capitale, Avignon, Aix et Marseille où il s'était embarqué pour l'Orient. Puis il revint à Beaucaire. Le *Beau Rocher* était un puy célèbre, un centre poétique et politique. C'est là que la paix devait être conclue en 1174, et c'est vingt-trois ans après que Ramon VI va la sceller avec Richard et le jeune roi d'Aragon. Le Cœur de Lion s'y vit entouré de tous les princes des Alpes, des Pyrénées et des plages de l'Océan, des consuls des villes démocratiques du Midi, et de tous les troubadours venus à la suite des barons et des consuls. La paix fut solennisée par des cours d'amour, et par des passes d'armes, souvenir des guerres anciennes et présage des guerres futures et imminentes. Pour donner une idée de ces fêtes chevaleresques, nous n'avons qu'à transcrire le programme des réjouissances de la paix de Ramon V, telles que nous les a retracées le prieur de Vigeois. « Dix mille chevaliers accoururent de tout le Midi. Le comte y donna cent mille pièces d'or ou d'argent à Ramon d'Agoût, son sénéchal de Provence, qui les distribua aussitôt à cent autres chevaliers moins fortunés que valeureux. Bertran Rambaud (d'Orange) fit labourer par douze paires de bœufs le champ du tournoi et semer dans les sillons trente mille pièces d'argent et d'or ; largesse du comte au peuple qui, sans doute,

vint après les jeux chercher sa part de joie dans cette poussière héroïque. Guilhem Gros de Mortella, hébergeant quatre cents chevaliers, rôtissait avec des torches de cire les chèvres et les bœufs de ses festins homériques; luxe culinaire qui pourrait bien n'être qu'une dérision hérétique des luminaires du culte romain. La comtesse d'Urgel et de Forcalquier, branche de la maison de Provence, envoya une couronne de quarante mille sols d'or ou d'argent pour Guilhem Ivéta, proclamé roi des jongleurs ou poètes catalans. Jusqu'ici ce n'est qu'un excès de magnificence chevaleresque, mais voici la démence et l'orgie barbare. Ramon de Venous fit jeter dans un brasier immense trente chevaux, ses palefrois de bataille [1]. »

Cette fête de 1174 peut nous donner une idée de celle de 1197, si ce n'est qu'à cette dernière on ne vit sans doute pas cette fantaisie sauvage de brûler des palefrois, ces nobles animaux naguère compagnons des jeux, et bientôt compagnons des guerres patriotiques, *trône vivant des braves*, et symbole de la plus généreuse institution de l'univers. Cette dernière fête dut être plus brillante encore de galanteries arabes et espagnoles, puisqu'elle était donnée à l'occasion d'une paix réelle, d'un mariage royal, en l'honneur des trois reines et de deux rois, dont l'un était le héros de l'Orient. Richard fut célébré par les poètes et acclamé par les peuples comme le généralissime de toutes les forces

1. Le prieur de Vigeois.

réunies de l'Aquitaine, de l'Angleterre et de l'Aragon. Après les fêtes, Ramon VI, changeant de politique, rompit avec Philippe-Auguste, et rattacha sa fortune à la destinée orageuse du Cœur de Lion. Il déclara la guerre à la France[1].

Cette paix, ce mariage, ce triomphe, était l'œuvre de Bertran de Born. Après Richard, le grand troubadour eut la plus belle part dans ces fêtes. La fin du siècle s'assombrissait ; Rome redoublait de rigueur ; et c'est alors même que Waldo, banni de Lyon, se retirait en France, et de France allait se perdre chez les Slaves du Danube et du Rhodope. Rome hésitait entre une croisade en Aquitaine ou en Palestine. La trève de trois ans, trois mois, trois jours était expirée, mais Saladin était mort un an avant la libération de Richard (1193). Ces héros ne devaient pas se retrouver au rendez-vous des batailles. Le grand Seldjoucide éclipsa les rois chrétiens jusque dans la majesté du trépas. On dit qu'avant de rendre le dernier soupir, il fit promener dans Jérusalem le linceul de pourpre et d'or qui devait l'envelopper dans le tombeau. Devant l'étendard funèbre, son hérault criait : « Voilà ce que le sultan Yousouf Mansour Sala-Eddin emporte de l'empire de l'univers ! » Ce barbare domine son siècle de toute la grandeur orientale[2].

1. Hoved. — Coggh. — Chr. angl.
2. Bibl. des croisades, chroniques arabes.

CHAPITRE VIII

Innocent III. — Foulques de Neuilly. — Excommunication de Richard et de Ramon VI. — Mort de Richard Cœur de Lion. — De Jehanne d'Angleterre. — D'Aladaïs de Carcassonne. — De Joachim de Flore. — Born dans le cloître et dans l'enfer.

Trois mois après ces fêtes de Toulouse, Innocent III montait sur le trône pontifical. C'est ainsi qu'arrivaient en présence le pontife qui devait déchaîner la croisade, et le monarque salué par l'enthousiasme méridional, roi d'Arles et généralissime de l'Aquitaine et de l'albigéisme. Au fond, cette croisade avait déjà commencé. L'expédition dévastatrice du cardinal d'Albano n'en était que le sanglant prélude. Elle n'avait été suspendue que par la catastrophe de Jérusalem. Saladin, le vainqueur de Tibériade et de la ville sainte, n'était plus. Son immense empire musulman s'était fragmenté entre ses dix-sept fils et son frère Malec-Adel. Les discordes des Seldjoucides firent espérer aux chrétiens de reconquérir plus facilement Jérusalem et la Palestine. L'armement contre l'Aquitaine fut donc

encore ajourné. Innocent III fit prêcher de nouveau la quatrième croisade contre l'Islam.

Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, en fut le saint Bernard. C'était un homme scandaleux, devenu subitement un prêtre rigide; ignorant, mais d'une impétueuse et rustique éloquence, la voix la plus populaire des Gaules. Il fut le clairon retentissant de la croisade et reçu dans tout l'Occident comme un *Ange de Dieu*[1]. Richard, en quittant le port d'Acre, avait promis, dans son héroïque émotion, de revenir bientôt délivrer la ville sainte. Foulques vint sommer le roi de tenir son vœu de pèlerin et de repasser la mer. Le monarque avait changé de sentiment. Pour lui, le champ de bataille n'était plus en Asie. Richard n'était plus le soldat de la *croix*, mais le champion de l'*Esprit*. Sa politique se confondait avec la cause d'Arles, de Toulouse, de Poitiers et du Paraclet. Son ennemi n'était pas Malec-Adel, mais Philippe-Auguste, mais Innocent III.

La croisade dont Foulques tâchait de rassembler si péniblement les éléments ne devait être qu'une aventure conquérante, un orage que le vent allait rouler sur le monde grec. Aussi, aux injonctions impérieuses de Foulques, le Cœur de Lion refusa-t-il avec fierté. Il avait assez fait pour Rome. L'altercation s'irrita. « Sire roi, dit le courageux apôtre, je vous commande, de la part du Dieu tout-puissant, de marier au plus tôt trois méchantes filles que vous avez, de peur qu'il ne vous arrive pis. — Hippocrite, s'écria le prince, tu mens, je n'ai point de fille!

1. Fleury.

— Vous en avez trois, reprit l'intrépide missionnaire, la superbe, l'avarice et l'impudicité. — Eh bien, répliqua le monarque en se tournant vers ses barons, je donne ma superbe aux Templiers, mon avarice aux moines de Citeaux et mon impudicité aux prélats de l'Église romaine[1]. » Richard, on le voit, rompait des lances étincelantes avec Foulques comme avec Saladin. Cette réponse dessine son rôle historique ; il sera le héros de l'Aquitaine et de l'albigisme !

Une anecdote chevaleresque indique plus directement encore la place que le *Cœur de Lion* allait prendre à la tête de la résistance romane. Pendant l'hiver qu'il fut à Messine, le roi, se promenant dans la campagne, fit un jour la rencontre d'un villageois qui poussait devant lui un âne chargé de ces longs et grands roseaux dont on fait des flûtes ou des flèches. Il arrête l'animal, s'empare de son fardeau, distribue ces cannes en guise de lances à ses compagnons, et les voilà qui s'excitent en jouant à des simulacres de combats. Richard s'attaque à Guillaume des Barres, chevalier anglo-normand, de la suite de Philippe-Auguste. Le roseau de Guillaume, dans une passe malheureuse, déchira le manteau du roi. Richard, vexé de cet accident, lance sur son adversaire son cheval qui s'abat et roule sur son cavalier renversé. Le monarque se relève, demande un autre palefroi, et fond de tout son poids contre son champion qui résiste au choc, immobile comme un rocher. « Va-t-en, s'écria le roi furieux, ne repa-

1. Chr. anglic.

raît jamais devant moi, je suis ton ennemi mortel, à toi et aux tiens! » Cette boutade, indigne du *Cœur de Lion*, reste incompréhensible, si l'on n'entend que cet échec réveille d'anciens ressentiments contre les parents du chevalier, coutumiers de rébellion, partisans de Jean sans Terre, et dévoués au roi de France. Philippe intervint. « Je ne veux entendre à rien, » répondit Richard. Les évêques le menacèrent d'excommunication s'il n'accordait la paix à un guerrier de la croix. Richard fut inflexible, mais ne se vengea pas du chevalier français. Ce baron était frère utérin de Simon de Montfort [1]. Le Cœur de Lion avait pressenti la race ambitieuse qui devait abaisser les Plantagenet et dévorer l'Aquitaine. Le monarque, par ce cri de haine prophétique, s'élançait à la tête de la chevalerie romane contre les croisés de Rome et de la France. La croisade, avons-nous dit, avait déjà commencé. Le pape avait déjà, pour attaque de monastères, excommunié Ramon et Richard. Tout sacrait le monarque chef des batailles pyrénéennes : son rang, sa gloire, l'inimitié de Philippe-Auguste, sa haine des Montfort, son horreur des moines et des légats romains, et enfin l'anathème pontifical.

Cette gloire n'était pas réservée au roi Richard ni ce triomphe à l'Aquitaine. Une flèche allait arrêter ce splendide avenir. Le héros de l'Orient devait périr comme un obscur aventurier au pied d'un château du Limousin. Pendant sa croisade et sa captivité, Philippe-Auguste avait travaillé secrètement

1. Hoved. — Cogghs.

les grands barons aquitains. Il avait même détaché le puissant vicomte de Limoges. Bertran de Born fit alors une belle et courageuse action ; il oublia ses anciens ressentiments et se déclara le champion du monarque malheureux. Il attaqua bravement le comte limousin vendu au roi de France[1]. Richard revint cependant, et, après avoir rétabli son pouvoir en Angleterre, put s'occuper des affaires du continent. « Qui fut content ? ce fut Bertran de Born, » s'écrie son naïf biographe. Le fidèle Bertran revit son héros retrouvé par Blondel. Il était lui-même un Blondel des combats. Le roi et le troubadour marchent contre le vicomte Améric. Limoges s'était prononcé pour le monarque, Le traître tenait la campagne et avait déposé son trésor, le prix de sa trahison peut-être, sous la garde d'un capitaine affidé, vendu comme lui, dans le château de Chaluz (castellum lucis) assis sur d'âpres rochers entourés de bois. Richard, toujours besoigneux, indigent de sa croisade et de sa captivité, fut attiré vers ce donjon écarté, par l'appât de ce butin, d'autant plus cher que c'était de l'or français. Il arrive en toque et en costume de voyage et fait aussitôt à cheval le tour du monticule fortifié pour dresser ses engins de siège. Il indiquait le point de l'escalade, lorsqu'une flèche des tours, décochée et affilée par la vengeance, vint en plongeant s'enfoncer dans sa poitrine, hélas ! et dans le cœur de l'Aquitaine. Le monarque chancela et tomba dans les bras de Bertran de Born et de Mercadèr, capitaine de ses gardes. Le trop habile

1. Biogr. de B. de Born.

archer qui venait de lancer ce trait fatal se nommait Bertran de Gourdon; c'était le commandant même de la forteresse, ennemi personnel du roi et déserteur de la cause nationale. Il appartenait à la grande maison romane dont la branche de Caraman avait hébergé le patriarche Nicétas. Un transfuge albigeois venait de tuer le Roland de l'albigisme [1].

La forteresse fut aussitôt escaladée, la garnison égorgée et le chef épargné. Le héros lui pardonna sa mort. Mais Mercadèr ne l'avait sauvé du massacre que pour l'écorcher vif. Bertran conduisit le monarque expirant à Poitiers. Le trésor de Chalus ne servit qu'à ses funérailles. Roi-poète, il fut escorté par une armée de chevaliers et de troubadours. Ses barons déposèrent l'héroïque dépouille dans l'abbaye de Fontevrault, nécropole des Plantagenet. Monarque excommunié, il n'eut point de sépulture ecclésiastique; une abbesse recueillit sa cendre proscrite; une femme fit l'aumône d'une tombe au roi d'Angleterre, d'Irlande, d'Arles, de Chypre et de Jérusalem. Ainsi périt, d'une mort obscure et vulgaire, Richard Cœur de Lion, au moment où ce rival de Saladin devenait le champion de l'Aquitaine contre Rome et le héros de la Réformation de l'Occident [2].

Toutes les harpes du nord et du midi éclatèrent en sanglots sur le monarque troubadour. Il ne nous reste, de tant de gémissements, que la complainte

1. Chron. anglic.
2. Nécrologe de Fontevrauld.

de Gaucelm Faidit, d'Uzerche, qui l'avait accompagné en Palestine :

« C'est une amère chose que d'avoir à chanter le malheur dont nous aurons éternellement à gémir. Le chef et le père de la valeur, le noble Richard, roi des Anglais, n'est plus! Oh! Dieu, quelle perte pour le monde!

« Mort est le roi! Nul ne fut son égal en largesse, en bravoure, en chevalerie. Alexandre, le vainqueur de Darius, ni Charlemagne, ni Arthur ne le valaient. A vrai dire, il était chéri ou redouté de tout l'univers!...

« Ah! valeureux seigneur roi! que feront désormais les armes, les grands tournois, les riches cours, les belles largesses, puisque vous n'y serez plus, vous le guide et le modèle! que feront vos serviteurs et vos compagnons de guerre?...

« Leur vie douloureuse sera comme une mort. Mais vos ennemis les Turcs, les Persans et les Sarrasins, qui tant vous redoutaient, croîtront en fortune et en orgueil; et leur conquête s'appesantira sur le saint sépulcre. Dieu le veut, car s'il ne l'eût pas voulu, vous eussiez été vainqueur, ô roi, et vous les eussiez expulsés de la Syrie.

« Et désormais prince ni roi ne peut conserver l'espoir de recouvrer la terre sainte... Beau seigneur Dieu, ô Christ miséricordieux, vrai Dieu, vrai homme, vraie vie et véritable récompense, pardonnez au roi Richard, car il implore votre grâce. Souvenez-vous comme il vous a servi sous la croix, et gardez-nous, Seigneur, de son trépas[1]. »

1. Troub. Gaucelm Faidit.

Remarquons que Gaucelm Faidit se croit obligé, dans sa dernière strophe, de faire profession d'orthodoxie et de justifier la foi de son maître en confessant le Christ, *vrai Dieu et vrai homme*. Il avait à se faire pardonner une comédie satirique intitulée l'*Hérésie des prêtres*, jouée avec grands applaudissements dans toutes les cours du Midi[1]. Mais où donc est Bertran, l'ami, le conseiller, le chantre du monarque aquitain? Lui qui vingt ans auparavant, avait si tendrement gémi sur le prince Henri ne fera-t-il pas entendre une complainte héroïque et vraiment royale sur le Lion d'Aquitaine? Il se tait, il se dérobe au monde, il s'enveloppe de son désespoir. Un soir, au retour peut-être de Fontevrault, un baron s'arrête aux portes de l'abbaye de Grammont, sur la Vienne. Il descend de son palefroi, entre sous le vestibule du cloître, et ne reparaît plus. C'était Bertran de Born. Le trait qui venait de transpercer la poitrine du roi, avait fendu le cœur, coupé la voix de ce grand chanteur des batailles. La mort de Richard lui parut le trépas de la liberté romane, l'absorption plus ou moins prochaine mais inévitable du midi par les Capétiens. L'infatigable agitateur, le turbulent et guerroyant baron, abandonna tout dès lors, sa noble forteresse, son coursier, sa lance et sa harpe, et passa, tout fumant encore, dans le silence glacé du cloître et l'immobile repos du sépulcre.

Bertran de Born fut un Alcée féodal, un Tyrtée chevaleresque, un Gracque armé et empanaché du XIIe siècle. Il est inséparable de Richard. Il chevau-

1. Histoire litt. de la Fr. XVII, 498.

che à côté du roi dans l'histoire. Il est vainqueur du monarque en politique, en poésie et en amours. Il mène le Lion. Richard mourut à quarante-trois ans, mais s'il eût vécu vingt ans encore, âge ordinaire d'homme et de roi, Richard et Bertran eussent construit une autre Europe. La France, rejetée au nord de la Loire, eut reculé jusqu'à son berceau septentrional, jusqu'à ses limites saliques et ripuaires. L'Aquitaine se constituait en république fédérative sous le patronage des rois d'Angleterre et d'Aragon, et Richard en était le Charlemagne. Sous son talon de fer, la croisade de Simon de Montfort périssait écrasée avant d'éclore, dans son œuf de crocodile. L'Aquitaine albigeoise accomplissait sa réformation et Innocent III, au lieu de tonner dans son concile olympien de Latran, serait mort, comme Grégoire VII, dans l'exil de Salerne. L'Europe n'eut pas subi le scandale et l'horreur d'une inquisition de cinq cents ans. Tout cela était possible alors, et n'a tenu qu'à un roseau creux dardé par un traître, à la flèche perfide et folle du transfuge de Chalus. Mais la gloire du Cœur de Lion accablait ses peuples. Ils se soulevèrent à sa mort contre ses serviteurs. Mercadèr fut massacré à Bordeaux, Bertran se réfugia dans l'abbaye de Grammont, et Gaucelm se cacha dans les forêts de la Vezère; d'où vient sans doute son surnom de Faidit.

La mort de Richard livrait au roi de France l'Aquitaine provençale et l'Aquitaine poitevine, que ne protégeait plus le bouclier à la licorne et au lion. Ce n'est pas Jean sans Terre qui arrêtera Philippe-Auguste, car lui-même sera bientôt dépouillé et

anathématisé par le Vatican, et ses îles livrées aux Capétiens. Et pour comble de malheurs, Jeanne Plantagenet, comtesse de Toulouse, mourut de la mort de son grand frère et du dépit de n'avoir pu châtier des vassaux révoltés. Elle allait demander vengeance au héros ; elle le trouva agonissant à Poitiers; elle expira à Rouen. La virile princesse manquera beaucoup aux deux Ramons. Elle fut ensevelie auprès de Richard à Fontevrault, où l'on voit encore les sépultures des Plantagenet[1].

Aladaïs de Carcassonne, sa belle-sœur, vit passer tous ces héros, Taillafer, Ramon V, Alphonse II, Richard Cœur de Lion, Bertran de Born, et le tendre Arnauld de Marveil, son poète chéri. Elle fut une dernière fleur mélancolique qui se dessécha prématurément sur le tombeau de ce grand siècle (1199)[2].

Bientôt après s'éteignit le vénérable Joachim de Flore, l'oracle du roi Richard, l'ami de la comtesse de Toulouse, invoqué comme un saint en Calabre, et honoré comme un prophète dans les Deux-Siciles. C'est un saint et un prophète populaire qui n'a jamais été préconisé par le Vatican. Il est l'apôtre de l'*Évangile éternel.* Il est probable qu'il connut Nicétas au retour de l'épiscope grec en Orient. Il mourut en 1202. De lui sortiront deux rameaux : François d'Assise, fondateur de l'ordre célèbre des franciscains, et Pierre d'Oliva, chef des spirituels de Narbonne; l'un et l'autre si tragiquement mêlés au martyre de l'Aquitaine,

1. Nécrologe.
2. Catel. — Nostradamus. — Troubadours.

Suivons Bertran de Born dans le cloître, dans la mort, et, sur les pas du Dante, jusque dans l'enfer. Bertran a-t-il connu Joachim? Joachim a-t-il rencontré Bertran? Rien ne le prouve. Mais leurs esprits se sont embrassés dans l'abbaye de Grammont. C'est là que, cent cinquante ans plus tard, on trouvera le livre de la *Consolation internelle*, que le monde admire et savoure sous le titre de l'*Imitation de Jésus-Christ.* C'est le testament de l'Église du Consolateur, l'Évangile des mystiques de Narbonne, enfants de Joachim de Flore. Qui donc composa ce livre immortel? Nous l'avons attribué à un infant de Carcassonne, à un petit-fils de la vicomtesse Aladaïs[1]. Mais on dit qu'il n'est pas d'une seule main, qu'il est l'œuvre de plusieurs solitaires du XIIIe siècle. Bertran, comme Richard, avait un génie mystique, et la preuve c'est sa réclusion au monastère de Grammont. On aimerait à se figurer le grand cénobite apaisé écrivant les premiers feuillets de l'*Imitation*, et, près de descendre dans son tombeau, passant la plume aux Trencabel, aux Délicios, à tous les grands inconsolés de l'Aquitaine qui achevèrent, strophe à strophe, sur sa pierre funèbre, le divin poème anonyme. Nous sommes pour l'unité d'auteur et de rédaction, à l'exception du dernier livre surajouté, et qui n'est plus johannite, par le réalisme du sacrement de l'autel. Mais le précieux manuscrit fut aussi découvert à Avignon[2]. C'est une indication de plus de son origine romane et vraisemblablement septimanienne.

1. Histoire des Albigeois, t. III, liv. XIV. ch. 6.
2. Lamartine. Entr. litt. 122.

Laissant donc de côté Bertran, homme de guerre, et Bernard Délicios, homme de tribune et de forum, nous continuerons d'attribuer la douce épopée mystique à Pierre Trencabel, infant déshérité de Carcassonne.

Bertran de Born mourut dans les premières années du XIIIe siècle. Certainement il ne vit pas la croisade (1209). S'il eut vécu, en entendant le gémissement de la patrie égorgée, l'impétueux cénobite serait immanquablement remonté sur son palefroi. Bertran eut combattu Montfort[1]. Nul homme ne fut plus vivant dans la mort. Il eut sa légende fantastique. Dante, cent ans après, le rencontra dans l'enfer[2]. Le troubadour décapité portait sa tête dans sa main *en guise de lanterne*. Voilà le symbole populaire ; Dante en a tordu le sens. Le césarisme du Florentin a méconnu ou calomnié le patriotisme du grand Aquitain. Bertran reste un symbole national, le type d'une race qui tient sa tête dans sa main, sa pensée au bout de son bras, d'une race décapitée par Satan, démembrée, incendiée, mais toujours vivante dans son enfer ! Nul doute que dans les batailles de la croisade les Aquitains n'aient vu le fantôme acéphale éclairant de son crâne lumineux, dévoilant, démasquant, avec sa lampe sépulcrale, Philippe-Auguste et Innocent III, les sinistres arcanes du Louvre et du Vatican, les horribles mystères de

1. B. de Born eut un fils nommé aussi Bertran. C'est à lui qu'on doit attribuer quelques vers indifférents sur la croisade.
2. Inferno cant. 28.

l'avenir, et qu'ils n'aient entendu ce guerrier de l'abîme, entraîner leurs phalanges à la gloire et à la mort, par ses immortelles strophes : *Guerra me plaî !* l'une des marseillaises de la défense nationale. C'était Bertran ou le Génie des peuples pyrénéens. Bertran est une figure que Dante passe à Shakespeare[1].

1. Sur B. de Born : Raynouard, t. II, III, IV. — Hist. litt. de Fr., XVII. — Cartulaire de Dalon. — Mary-Lafon. — Clédat. — En Suisse, Rochat. — En Espagne, Fontanals, José Coll. — En Allemagne, Mahn, Diez, Brinckméier, etc,

LIVRE V

RAMON VI, COMTE DE TOULOUSE.

CHAPITRE PREMIER

Innocent III. — Ramon VI, comte de Toulouse. — Pierre II, roi d'Aragon. — Guilhem VIII, comte de Montpellier. — Débuts du règne d'Innocent III.

Innocent III venait de monter sur le trône pontifical. Il avait trente-sept ans; il s'appelait Lothaire, de la maison de Conti. Il était de race hernique, patricien romain, et légiste sorti des écoles de Bologne et de Paris. Il portait dans ses armes l'aigle lançant la foudre sur le monde, symbole de son génie et de sa race qui produira neuf pontifes, neuf pontifes de guerre et de proie. Innocent accepte les théories gigantesques, surhumaines de Grégoire VII. Bien plus, il les exécute avec une rectitude inflexible, avec la majesté tranquille d'un olympien. Innocent montre

au monde la figure formidable, non du Christ dont il se prétend le vicaire, mais de Jupiter même, assis le tonnerre à la main sur les nuées du Capitole. Sa face ne respire pas l'audace et la domination comme celle de Grégoire VII. C'est une tête fine, grêle, nerveuse, impassible, aquiline et romaine, une tête de César ou du Destin. Joachim de Flore dirait de l'Anti-Christ[1].

Le Vatican était alors un Capitole sacerdotal, le plus haut sommet de l'univers. Le XIIe siècle, époque de renaissance universelle, expirait quand il s'assit sur le siège de Rome (1198). De ce siège, posé au-dessus des trônes des rois, le pontife-Dieu parcourut d'un regard la *ville et le monde*. Il vit avec colère, avec effroi, les progrès, non pas du panthéisme scolastique d'Amaury de Chartres ou de David de Dinant, mais du léonisme de Valdo et du catharisme de Nicétas. Le léonisme, l'Église de saint Paul, niant l'ordre sacerdotal, rejetant la suprématie de saint Pierre. Le catharisme, l'Église de saint Jean, opposant hiérarchie à hiérarchie, et à la religion de l'Homme la religion du Paraclet. L'un et l'autre substituant aux œuvres la foi, au prêtre l'Évangile, au Livre l'Esprit éternel. Le premier éclatant impétueusement dans les cités, avec les foules et les institutions républicaines; le second s'infiltrant lentement, silencieusement dans les châteaux et les cabanes, parmi les classes rustiques et chevaleresques. L'un et l'autre partout mêlés, quoique antipathiques, mais d'accord

1. J. B. de Cavalleriis. Pontif. Rom. Eff.

contre le catholicisme, étendant leurs longues ramifications en Italie, en Allemagne, dans les Gaules, même en Angleterre, sur toute l'Europe. Mais nulle part ils n'étaient aussi puissants que sur les deux versants des Pyrénées. L'impérieux pontife résolut de frapper un coup éclatant, comme un avertissement aux rois. Le premier prince touché de sa foudre fut le comte de Toulouse.

Ramon VI avait quarante-quatre ans au commencement du siècle. Les qualités guerrières de ses aïeux s'amollissaient en lui dans les voluptés. Il aimait les sciences, les travaux, les arts de la paix. C'était comme un Salomon du Midi. Il avait eu déjà quatre épouses légitimes; il avait remplacé Ermessinde de Pelet par Béatrix de Carcassonne, Béatrix par Burgonia de Chypre, Burgonia par Jeanne d'Angleterre. La mort de Richard fut un malheur pour l'Aquitaine, la mort de Jeanne pour Ramon VI. L'invincible roi eût défendu ses terres, la virile princesse eût soutenu son cœur contre les orages prochains. Ce double trépas simultané le laissait à découvert contre l'ambition vindicative de Philippe-Auguste, et contre les colères dominatrices d'Innocent III. Ramon se trouvait en querelle avec les moines de Saint-Gélis. Il avait construit sur un terrain contesté le château de Mirapétra[1]. Le pape Célestin l'avait excommunié. Innocent III, à son avènement, leva l'anathème. Mais son pardon sent encore la foudre. Il lui disait impérieusement :

1. Mirapeira, la pierre merveilleuse.

« Effacez par votre pénitence vos péchés passés. Employez vos armes au service de Dieu. Marchez sur les traces du comte Alphonse, votre aïeul, et conquérez une immortelle gloire en allant à son exemple combattre les infidèles en Orient! » — Ramon ne partit pas pour la terre sainte. Il ne démolit pas le château de Mirapétra. Le Vatican gronda de nouveau. Ce fut le premier murmure de tant de tonnerres[1].

La mort imprévue du Cœur de Lion laissait le comte de Toulouse en guerre avec le roi de France. Ramon fit la paix, mais ne renouvela pas son alliance avec son cousin de Paris. Il persista dans sa politique nouvelle et s'unit plus étroitement encore avec la maison de Barcelone. Après la mort de Jeanne Plantagenet, il épousa sa cinquième femme, Éléonora, infante d'Aragon. C'était un mariage purement politique, car il prenait, dans son âge mûr, une enfant dont il dut attendre quatre ou cinq ans encore la nubilité. Plus tard, il redoubla même cette union en arrêtant d'avance sa petite belle-sœur dona Sancha, pour son fils Ramonet à peine sorti du berceau. Le roi d'Aragon, leur frère aîné, qu'on appelait en Aquitaine En Peyre, et en Espagne don Pedro II, était un grand et beau prince adolescent, alors uniquement occupé de chasse et d'amour. Il continua, dans les fanfares de ses voluptés, l'inconséquente et sinueuse politique de son père en s'agrandissant inconsidérément en deçà des monts. Il donna

1. Epist. l. I, 397.

la Provence à son frère Alphonse, s'adjoignit le Roussillon, et pour posséder tout le littoral du golfe, convoitait Montpellier. Ces mariages enfantins et ces politiques chevaleresques étaient de peu de secours à Ramon VI qui restait seul à porter le poids des sourdes et accablantes inimitiés du roi de France[1].

Montpellier avait toujours aidé Barcelone dans sa guerre contre les Maures. Une vieille alliance, une parenté nouvelle unissait les maisons de Montpellier et d'Aragon. Guilhem VIII était un des princes les plus distingués du Midi. Il avait épousé Eudoxie, fille de Manuel Comnène, empereur d'Orient. Il n'était pas allé chercher sa femme à Constantinople, mais la mer la lui avait apportée, comme une épave, sur la grève de Maguelonne. Jamais mariage plus singulier et plus romanesque. Alphonse, roi d'Aragon, avait demandé la main d'Eudoxie au César byzantin. La despœne fiancée s'embarque à la Corne-d'Or et, traversant les archipels de la Grèce et de la Sicile, elle aborde sur les côtes de la Provence. Mais descendue à Maguelonne, elle apprend que ce roi troubadour, trompé par les longs silences d'une lente navigation, ou plus vraisemblablement, cédant aux fluctuations de son cœur plus inconstant que la mer, venait d'épouser dona Sancha de Castille. La voilà délaissée comme Ariadne sur la grève de Maguelonne. Par cette indigne action, le perfide Alphonse vengeait sans le savoir peut-être l'outrage fait dans le même temps à l'infortunée Mélissende de Tripoli,

1. Zurita, Ramon de Miraval.

renvoyée ignominieusement de Constantinople par le même ignoble César, sur cette plage d'Asie où son tombeau attirait tous les pèlerins de l'empire d'amour. Les ambassadeurs grecs, honteux et indignés, se rendirent à la cour de Guilhem VIII. Guilhem, prince spirituel et séduisant, alla consoler sur sa plage déserte cette pauvre naufragée de l'hymen. Les diplomates byzantins offrirent leur princesse au comte de Montpellier. Le comte y consentit quoique sa laideur fût mal dérobée sous son titre impérial. Il fallait ou retourner vierge et veuve à Constantinople ou rester comtesse à Montpellier pour n'être pas la fable de l'Orient grec. La porphyrogénète s'y résigna, quelque amer qu'il lui parût de n'épouser qu'un comte au lieu d'un roi. On consola son orgueil en lui donnant le titre d'impératrice et en stipulant qu'à défaut de mâle sa fille hériterait de la principauté de Montpellier. A ces conditions, l'Ariadne byzantine abandonna sa main au brillant prince possesseur d'une riche comté pareille à l'Attique par ses oliviers, ses vignobles et ses parfums, maître d'une ville savante, l'Epidaure de l'Occident, docte lui-même, poète et ami des poètes, comme Hiéron et Pittacus, et qui s'était fait graver sur son scel, en costume de troubadour, assis sur son trône vicomtal, et jouant de la harpe[1].

1. Bertran de Born reproche cette vilaine action au roi Alphonse :

El ne menec per mar marrits
La donna els Grecs qu'el ac trahits.

(Sirv. 13.)

Rambaud de Vaquières blâme aussi le roi d'Aragon. (Sirv. 2.)

Sous l'impératrice Eudoxie échouée en Provence, Montpellier devint le refuge de tous les naufragés d'amour. C'est là qu'abordèrent le tendre Arnauld de Marveil, exilé de Carcassonne, et l'aimable Peyrols, revenu de Jérusalem, le Tibulle et le Properce du Midi ; et aussi l'effronté Folquet que Marseille, indignée, repoussait honteusement sur Toulouse, sa future proie. Mais la princesse fit elle-même bientôt après un plus irréparable naufrage. Après son premier enfant, c'était une fille, elle fut frappée de stérilité, bien qu'elle l'eût appelée Marie et consacrée à la *Panagia*[1]. Le prince, désireux de perpétuer sa dynastie, répudia la comtesse et deshérita la petite infante (1187).

Il épousa Agnès, Espagnole et parente du roi d'Aragon. L'infortunée Eudoxie avait contre elle ses deux volages époux. Cependant la Catalane réparait abondamment l'infécondité de la Grecque. Elle donna au comte enchanté cinq fils et deux filles, Agnès et Azalaïs. Guilhem VIII, catholique fervent, espéra que, pour perpétuer une dynastie orthodoxe, Innocent III légitimerait ces enfants, et ratifierait son testament qui ôtait à Marie, pour le donner au jeune Guilhem, l'héritage de Montpellier. Le pontife qui, sous le prétexte spécieux de l'indissolubilité du mariage chrétien, voulait probablement ménager les Grecs pour les ramener à l'obéissance de Rome, refusa. Guilhem invoqua l'exemple de Philippe-Auguste dont le divorce avec Ingel-

1. La toute sainte, la Vierge.

burge n'avait pas été reconnu du saint-siège qui pourtant avait légitimé les enfants d'Agnès de Méranie. L'altier pontife ne voulut pas faire à un petit prince les concessions accordées à un puissant monarque. Guilhem ne se découragea pas, sachant qu'avec de la persévérance et de l'argent on obtient tout de Rome. En attendant il avait déshérité la fille d'Eudoxie. Il l'avait mariée, avec une modique dot et *ses habits de noces*, à don Barral, vicomte de Marseille, et après la mort du vicomte, à Bernard V, comte de Commenges. L'infante était laide, bigote et dévouée à Rome qui défendait sa naissance et son patrimoine de Montpellier. Guilhem continua ses négociations, mais jeune encore il tomba gravement malade, et c'est probablement pour toucher le pontife que le comte, mourant, fit aux églises et aux monastères les plus magnifiques oblations. Il choisit sa sépulture dans la cathédrale de Maguelonne pour reposer en terre de fief pontifical. Il fonda deux *obiit* perpétuels à Magnelonne et à Saint-Félix. Il ordonna d'habiller de pied en cap cent prêtres, cinq cents pauvres; de nourrir après sa mort, pendant cinq jours, cinq mille prêtres, et de faire célébrer pour le repos de son âme cinq mille messes. Il légua cinq de ses fils aux monastères de Grandselve, de Cluni, de Gironne, de Franquevaulx et du Puy-en-Velay. Guilhem VIII mourut avec cet espoir, mais malgré ses splendides offrandes, Innocent III resta inflexible, ménageant l'empereur d'Orient, et peut-être aussi le roi d'Aragon[1]. Le jeune prince adolescent, qui devait être

1. Innoc. III, l. II, ép. 297; l. V, ép. 128.

Guilhem IX, ne conserva que le nom illustre de Montpellier, et c'est de lui que cent ans après descendra Bernard Delicios, le tribun oliviste de Narbonne, le Savonarole de l'Albigeois.

Guilhem VIII fut une sorte de prince italien, catholique et voluptueux, d'une immoralité orthodoxe, lettré, protecteur des lettres et des sciences, ami des troubadours, et se faisant honneur de son talent poétique et musical. Le docteur flamand, maître Alain de Lisle, reçu à sa cour, lui dédia un traité en quatre livres contre les *hérétiques*, les *Vaudois*, les *juifs* et les *Sarrasins*. Il lui fait hommage de cet écrit « parce que la grandeur de son esprit répond à celle de sa naissance et de sa dignité. Il soumet son œuvre à son examen, parce qu'entre tous les princes de son temps, il était spécialement revêtu des armes de la foi dont il était le fils et le défenseur[1]. » Ce qui prouve que tous les autres dynastes méridionaux étaient ou cathares ou libres croyants (1202). Montpellier est comme Guilhem : la docte, l'artiste et voluptueuse cité restera, pendant la croisade, entre toutes les villes romanes, l'unique métropole du catholicisme romain.

1. Gariel, II, part. p. 263.

CHAPITRE II

Ramon VI épouse Eléonore d'Aragon. — Pierre II épouse Marie de Montpellier. — Conjuration des princes romans. — Le roi d'Aragon va faire hommage de sa couronne à Rome. — Le comte de Toulouse devient le chef de la ligue pyrénéenne.

Le roi d'Aragon déposa le prince son parent dans son tombeau de Maguelonne et mit tout en œuvre pour hériter de la principauté de Montpellier, refusée aux enfants d'Agnès. Innocent III la conservait à la fille d'Eudoxie. Malheureusement, Marie, veuve du vicomte de Marseille, avait épousé en secondes noces le brillant comte de Commenges. Le roi ne s'arrêta pas pour si peu ; le comte était son ami et son vassal ; ayant déjà répudié deux femmes, il pouvait bien divorcer une troisième fois. Marie, comme sa mère, était laide, vulgaire et d'une bigoterie byzantine.

Le comte, en effet, fut charmé de répondre au désir du roi, et la princesse, expulsée de son lit, s'en revint, veuve une seconde fois et d'un vivant, régner

tristement dans sa ville natale de Montpellier. Bernard échangea cette riche et savante principauté contre les amours insensés de quelque beauté pyrénéenne. Telles étaient les folles mœurs de ces volages dynastes aquitains. Il paraît encore que Ramon VI, tuteur de Marie, demanda impolitiquement au comte sa répudiation, et négocia secrètement son mariage avec le roi. Les deux noces devaient se célébrer vers le même temps, et leurs fêtes masquèrent la ligue des princes romans contre la France et contre Rome.

Le monarque conduisit l'infante sa sœur de Barcelone à Toulouse. Les haltes du voyage nuptial se firent dans des villes et chez des princes amis. Perpignan relevait de l'Aragon, et c'est dans ses murs que, quatre ans auparavant, avaient eu lieu les fiançailles. A Narbonne régnaient les Lara, d'origine espagnole, et parents des rois d'Aragon et de Castille. Le vicomte de Carcassonne était neveu de Ramon VI. Il venait d'épouser Agnès de Montpellier et allait, dans quelques jours, devenir le beau-frère de Pierre II[1]. Il y eut des fêtes à Carcassonne, préambule des fêtes nuptiales de Toulouse. Le comte Ramon VI vint à la rencontre de sa fiancée jusqu'à Carcassonne, et le vicomte Ramon-Roger accompagna sa jeune tante et son royal beau-frère jusqu'à Toulouse. Après la bénédiction nuptiale, dans la chapelle du Castel-Narbonnais, ou dans la cathédrale de Toulouse, les époux remontèrent la rive gauche de la Garonne jusqu'à Muret, manoir favori des comtes,

1. Gariel. — Thalamus.

siège poétique des tournois et des cours d'amour. Là se trouvèrent dans leur pompe féodale et chevaleresque tous les princes pyrénéens, les comtes de Commenges, de Conserans, de Gascogne, de Béarn. C'est alors aussi, singulière coïncidence, que Esclarmonde, vicomtesse de Gimoez quittait son château des Jordan de Lille pour se retirer, dans sa viduité, au castellar de Frédélas. Cette rencontre probable serait significative, car l'énergique princesse provoquera les conférences de Pamiers, reconstruira le donjon de Montségur, et surexcitera les guerres de l'indépendance romane.

C'est évidemment une conjuration nationale voilée par les tournois chevaleresques et poétiques. En voici une preuve encore. Les troubadours aragonais et catalans, venus à Muret avec le jeune monarque, joutèrent de la voix et de la harpe avec les troubadours qui suivaient les princes. Pierre Vidal y vint avec le comte de Toulouse, Ramon de Miraval avec le vicomte de Carcassonne, Guilhem de Tudelle avec les infants de Foix. Les poètes célébrèrent la rose d'Aragon, la colombe de Saragosse, qui venait régner dans Toulouse; ils vantèrent le beau et brillant monarque son frère, et les princes chevalereux d'Aquitaine et d'Europe. Le roi de France n'obtint que des sarcasmes. Pierre Vidal, le troubadour officiel, ne voyait en lui qu'un marchand couronné. « *J'en parlerai peu*, disait avec un magnifique dédain l'audacieux jongleur, *peu il vaut et peu il donne; mais, pour dérober, à lui la palme!*[1] »

1. Rayn. P. Vidal.

C'est le secret de la conjuration qui échappe au loquace chanteur.

Ramon VI, déjà beau-frère du roi d'Angleterre, le devenait encore par ce mariage du roi d'Aragon et du comte de Provence. Il était oncle du vicomte de Carcassonne, cousin du comte de Commenges, parent des vicomtes de Narbonne et de Nîmes, ami dans tous les temps des comtes de Foix, tuteur de Marie de Montpellier, et le roi d'Aragon, en épousant cette princesse, devenait son vassal. Il était comme l'Agamemnon de cette confédération romane, dont les rameaux s'étendaient depuis la Vienne jusqu'à l'Èbre, et des Alpes jusqu'à l'Océan. Le comte et la jeune comtesse de Toulouse, trois mois après, se rendirent pour le mariage du monarque à Montpellier où vint de son côté son frère Alphonse, comte de Provence. La chevalerie des Pyrénées s'y rencontra avec la chevalerie du Rhône et des Alpes. Des fantasias espagnoles et provençales, à la manière des Arabes, animèrent de leurs jeux ces poétiques plages de Maguelonne, autour de la tombe de Guilhem VIII. La triste Marie eut peur, à ce qu'il semble, d'épouser ce beau et volage prince. L'infortunée fit stipuler dans le contrat qu'elle ne serait jamais répudiée[1]. Ce pressentiment n'était que trop prophétique. Le monarque promit tout, mais une fois seigneur de Montpellier, il délaissera cette princesse, il demandera son divorce au pape ; Marie mêlera son veuvage au veuvage d'Eudoxie ; et la reine et

1. G. de Puilaurens, Marca, Gariel.

l'impératrice renouvelleront l'image des Ariadne et des Andromède abandonnées par les héros grecs sur des rivages déserts.

Le roi Pierre et la reine Marie vinrent, à ce qu'il paraît, après leurs noces, visiter Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, époux d'Agnès de Montpellier. De nouvelles fêtes les attendaient dans le glorieux manoir des Trencabel. Les barons des Corbières et de la Montagne-Noire descendirent de leurs donjons pour saluer le roi, et la reine eut une cour de toutes les beautés immortalisées par la harpe de Ramon de Miraval. On y vit la dame de Penne, la *blonde* Aladaïs de Boissezon, Ermengarde de Castres, la *belle Albigeoise*, la fameuse Loba de Pennautier, Brunissende de Cab-Aret, Gémesquia de Minerbe, *qui n'avait jamais trompé personne et qui jamais n'avait été trahie*, en quoi elle mérite bien son nom de *Perle-Ibère* (Gemma-Esquiva). Ces fêtes furent probablement suivies d'un tournoi théologique. C'était l'amusement des princes. Le vicomte Ramon-Roger pratiquait en religion la tradition libérale de son père Talhafer. Il avait permis aux églises albigeoises de se construire des temples, des écoles, des hospices, qu'il exempta de tout impôt, et de cette concession furent garants Sicard de Puilaurens et Bernard de Villeneuve qui devait, six ans plus tard, être l'un des juges de la conférence de Montréal (1201)[1]. Toutes les religions étaient admises dans ses États; il avait pour argentier le juif Samuel; Bertran de Saissac, son tuteur, était cathare, et

1. D. Vaissette, t. V, p. 37.

l'évêque johannite, Bernard de Simorra, résidait publiquement à Carcassonne. Le roi d'Aragon avait toujours la fantaisie de mettre aux prises les deux évêques, le catholique et le cathare. Nous rapporterons plus loin une de ces discussions qui d'ailleurs ont été falsifiées par les scribes. Pierre présida la conférence dans le poétique manoir vicomtal. On prétend qu'il condamna les johannites. Il ramena la reine Marie à Montpellier, puis, en automne, s'embarqua au port de Marseille et s'en alla, comme seigneur de Maguelonne, vassal du saint-siège, prêter son hommage-lige aux pieds d'Innocent III[1] (oct. 1204).

Ces fêtes de Carcassonne furent une répétition de celles de Muret et de Montpellier. Là se trouvèrent le comte de Toulouse et les infants de Foix. L'intimité la plus vive unit toujours Foix et Carcassonne. Cousin germain du vicomte Talhafer, le comte de Foix était parrain du jeune Ramon-Roger. Il prit sous sa protection l'orphelin de Carcassonne qui, par reconnaissance, en cas de mort, lui légua sa vicomté, à l'exclusion de son oncle Trencabel. Il était parent du roi d'Aragon par sa femme Philippa de Montcade et par son aïeule Chimène de Barcelone. Il l'était de presque tous les princes pyrénéens, et les mêmes armes d'or à trois pals de gueules marquaient la commune descendance de Commenges, Carcassonne, Foix, Conserans, Palhars, Castelbon et Barcelone, tous *enfants d'Asnar*. Ainsi se formait l'alliance romane : politiquement contre le roi de France, re-

1. Gariel, Bouche, Zurita.

ligieusement contre le pape de Rome. Car tous ces princes, de cœur, étaient albigeois. Le roi Pierre, seul, oscillait encore par rancune contre le Justiça d'Aragon, dont la verge populaire humiliait son sceptre royal. Dans son dépit, il venait de s'embarquer à Marseille pour jeter son sceptre avili aux pieds du saint siège. Mais cet inconséquent monarque se relèvera pour être le martyr de l'albigisme et de l'Aquitaine. Toulouse était pleine d'*ariens* et de *manichéens,* c'est-à-dire de Vaudois et d'Albigeois. Un évêque cathare siégeait à Toulouse, un autre à Carcassonne, d'autres dans l'Agenais, le Périgord, la Gascogne, le Val d'Aran. Les montagnes de Foix étaient le refuge de tous les proscrits religieux. Le comte faisait élever ses enfants par les johannites ; ses princesses se convertissaient à l'albigisme ; l'une d'elles allait devenir la papesse du Paraclet[1].

1. Baluze. Bibl. patr.

CHAPITRE III

Esclarmonde de Foix. — Son veuvage et son retour de Gascogne. — La croisade de Constantinople. — Les princes pyrénéens ne vont pas outre-mer. — Arrivée de la vicomtesse au château de Foix. — Délivrance du comte Ramon-Roger des tours d'Urgel. — Le comte l'installe au castellar de Pamiers.

Cette année 1204, qui vit se former la ligue romane sous les fêtes nuptiales et les jeux chevaleresques, voit aussi surgir sur le théâtre de la guerre les deux grands champions encore obscurs, les deux implacables instigateurs des luttes mortelles, l'apôtre de la croisade et l'héroïne de la défense, Esclarmonde de Foix et Dominique de Gusman.

Mais déjà en 1200 était passée, venant d'Espagne, le long de l'océan cantabre, une femme qui déchaînera Dominique et dévorera Esclarmonde. La vieille reine Eléonore de Poitiers était allée recevoir sur la Bidassoa sa petite-fille dona Blanca de Castille, à peine âgée de dix ans, fille du roi Alphonse IX et d'Éléonore d'Angleterre. Son aïeule la conduisait à Philippe-Auguste pour épouser Louis, prince royal

de France. C'est une nièce de Richard Cœur de Lion qui, devenue une grande reine capétienne, conquerra Marseille, Toulouse, Poitiers, annexera l'Aquitaine, démusellera l'Inquisition et lâchera la bête féroce après les débris de cent batailles. Mais Esclarmonde est la première; elle était avant tous sur le terrain de la croisade et du martyre[1].

Esclarmonde, infante de Foix, avait épousé, nous l'avons vu, Jordan VI, de l'*illustre maison des comtes* de Sélio. Il était le chef d'une antique race ibère qui possédait de vastes domaines sur la Save, la Gimone et la Garonne. Ses ancêtres avaient fait les guerres d'Orient. En souvenir des croisades, ils portaient héréditairement le nom du fleuve saint, et en avaient baptisé leur ville qui s'appellera désormais Lille-Jourdain. Ils étaient alliés aux comtes de Toulouse, et c'est d'une fille du comte Talhafer que naquit, vers le milieu du XI[e] siècle, Bertran, cet évêque de Commenges qui reconstruisit sa métropole en ruine depuis les guerres mérovingiennes, et substitua son nom à l'antique Lugdunum des Convenœ. Les Jordan comptaient donc parmi leurs aïeux un grand évêque basque, et Guillaume, archevêque d'Auch, qui fit rédiger la légende de son oncle par le moine Vital (1130). Jordan V, leur neveu, *dynaste d'un illustre et suprême amour*, fit construire le monastère de la Capelle sur un monticule, au confluent de la Garonne et d'un ruisseau qui serpente à travers les bois (1143). Jordan VI, fils d'Escaronia, probablement de la maison de Commenges, fut nourri

1. Guil. le Breton, Philippide.

sans doute de ce catholicisme des croisades. Telle était la race illustre dans laquelle entrait Esclarmonde. Elle donna six enfants à son mari. Cette union, malgré sa splendeur et sa fécondité, fut triste, inquiète, orageuse. Paraissait-elle inégale à la fière infante de Foix? La docte et platonique princesse épousa-t-elle un baron grossier et batailleur? Ce guerrier brutal était-il antipathique à la délicate et mystique élève des troubadours? Nous l'ignorons, mais nous croyons que ces dissentiments très réels avaient leur source dans les principes religieux. S'il est vrai, comme son nom l'indique, qu'Esclarmonde fut vouée dès sa naissance au culte mystique du Paraclet, il paraît certain qu'elle fut après coup arrachée, par les calculs politiques de son père, à ses mœurs studieuses et virginales, pour être jetée violemment dans la couche sensuelle d'un baron où tout, jusqu'à sa beauté, sa maternité malheureuse et la rigidité du devoir accompli, multiplièrent son supplice conjugal. Dans son château, illustré par la naissance d'un grand évêque pyrénéen, elle vivait en croyante cathare ; le patronage qu'elle accordait au johannisme auscitain alarmait et irritait le catholicisme traditionnel et domestique de Jordan : il fut sans doute entraîné dans le tourbillon incendiaire d'Albano. De là des orages intérieurs qui, couvés sourdement, tour à tour assoupis et surexcités, se terminèrent enfin par la mort violente du vicomte de Gimoez. Esclarmonde fut accusée de ce meurtre exécuté probablement à son insu par les proscrits, les victimes du fanatisme de Jordan. Les clauses de son testament sont favorables à la vicomtesse, qui ne fut incriminée que par son im-

placable ennemi, l'évêque de Toulouse, au concile de Latran. Toujours est-il que, veuve à cinquante ans, elle quitta en hâte le triste manoir conjugal et les monotones plaines de la Gascogne, abandonnant à ses enfants le vaste domaine paternel.

Bernard-Jordan, son fils aîné, eut la cité de Lille ou de Sélio et ses dépendances, avec le château de Castérar. Jordan, le second, reçut les châteaux de Valetta, du Telh, de Cambiac, de Bris et de Launac. Atto ou Othon, le troisième, prit sa portion aux châteaux de Delgris et de Pellaporc, avec la moitié de la vicomté de Gimoez. L'autre moitié fut partagée entre Jordan et Bernard-Jordan. Ce testament s'éloignait du droit patriarcal du Midi, où la terre indivise ne permettait que le partage des revenus. Quant aux filles, elles furent dotées inégalement. Escaronia (l'Euscarienne), épouse de Rattier de Caussade, en Quercy, eut neuf mille sols melgoriens placés sur le château du Casterar. Obisca (la Biscaïne), femme de Pelfort de Rabastens, en Albigeois, reçut six mille sols melgoriens garantis sur le château de Mérevieilla. Philippa, qui n'était pas encore mariée, dut aussi recevoir sa dot en numéraire, savoir cinq mille sols ou cent marcs d'argent fin. Le vicomte prescrivait expressément que jamais ni femme ni fille n'eût une part territoriale dans le domaine féodal de Sélio ou de Gimoez[1]. Tel est le testament de Jordan VI, dicté au mois de septembre de l'an 1200, en présence de Ramon, comte de Toulouse, et de Ramon-Roger, comte de Foix, venu sans doute pour garantir les

1. Cartul. de l'Isle-Jourdain.

droits de sa sœur Esclarmonde. Jordan reconnaît devoir à sa femme mille deniers morlans (monnaie de Béarn, frappée à Morlaas, à l'effigie de la vache aux cornes solaires). Il lui en assure deux mille autres sur le château du Teilh. En outre, il lui fait don de deux coupes et de sept plats d'argent. Esclarmonde, veuve quatre ans après, regagnait ses montagnes natales où le comte Roger-Bernard son père, dans la prévision de son retour, avait dès l'origine assigné son douaire au Castellar de Pamiers (1204)[1].

Ce retour d'Esclarmonde correspond à deux grands événements, la croisade grecque et la ligue romane. Une quatrième croisade partait pour l'Orient. Elle n'avait pas, comme la précédente, un empereur et des rois à sa tête. Ses chefs étaient secondaires par le rang, mais non par le génie; c'étaient Dandolo, le vieux doge aveugle de Venise; Boniface, marquis de Montferrat; Baudoin, comte de Flandre; Thibaud, comte de Champagne; Simon de Montfort, destiné bientôt à une si sanglante célébrité; et Geoffroy de Ville-Hardouin, le père de la chronique chevaleresque de France. Cette croisade prit la mer à Venise. Elle conquit Constantinople, fonda l'empire latin d'Orient, et n'alla point à Jérusalem. Ces pèlerins n'étaient que des aventuriers. Ils cherchaient la toison d'or plus que la croix et le sépulcre. Le Bosphore vit une seconde expédition des Argonautes dont le valeureux et charmant troubadour, Rambaud de Vaquières, fut le chevaleresque Orphée. Il pleurait aussi son Eurydice, sa Béatrix perdue, et vo-

1. Anno 1200, Test. de Jordan, VI.

guant sur l'Adriatique, ses larmes tombaient dans la mer. Cette croisade contre les Grecs présageait la croisade contre les Albigeois. Les princes romans le pressentaient; ils ne remuèrent pas, malgré les excitations et les menaces d'Innocent III. Ils voyaient bien que le champ de bataille n'était plus en Palestine, mais en Aquitaine, et que l'on allait combattre non pour un sépulcre vide, mais pour la cité même de Dieu. C'est ainsi qu'Esclarmonde vit apparaître à la fois sur l'horizon ses deux grands adversaires, Dominique et Simon de Montfort.

Esclarmonde traversa Toulouse. Elle vit le comte, cousin de son mari. Ramon VI était aux prises avec le légat pontifical. Toulouse était bouleversée, après la mort de l'évêque Fulcrand, par la compétition de Ramon-Arnauld, évêque de Commenges, et de Ramon de Rabastens, archidiacre d'Agen, et ami du comte, qui resta le maître du siège épiscopal. Esclarmonde, outre Ramon VI, vit les princes méridionaux, soit réunis aux fêtes nuptiales de Muret, autour du roi d'Aragon, soit échelonnés sur sa route, et venus pour lui faire honneur comme les consulaires romains, à la rencontre de Mélanie ou de Marcella[1]. Elle remonta la rive gauche de la Garonne, et trouva tour à tour les vaillants seigneurs de Noer, de Montaut, de Marcafaba, son beau-frère, les épées futures de la guerre romane. A Cazères l'attendait son cousin, le puissant comte de Commenges. Là son cheval foulait les ruines de Caligurris, berceau

1, Saint Paulin de Nole.

de Vigilance. Elle entra dans la vallée ravissante du Salat, pleine des disciples de Félix d'Urgel, et fut reçue à Saint-Lizier par sa sœur Cécile, vicomtesse de Conserans, patronne du valdisme pyrénéen. Les deux princesses, gagnant à l'est Saint-Girons et la vallée de l'Arget, aperçurent bientôt, au confluent de l'Ariège, sur sa roche inexpugnable, leur paternel et glorieux donjon de Foix.

Un grand événement venait d'attrister le manoir comtal. Arnauld, vicomte de Castelbon et d'Andorre, irrité du voisinage agressif d'Armengaud, comte d'Urgel, s'appuyait au puissant comte de Foix. Les deux princes, fils d'Asnar, renforcèrent leur alliance politique par le mariage de leurs enfants. Arnauld, resté veuf, avec une fille unique, conduisit la jeune infante à Tarascon, et là, Ermessinde de Castelbon fut unie au jeune Roger-Bernard, infant de Foix. La princesse eut pour dot les biens maternels, la comterie de Caboed, la vicomté de Castelbon et la république d'Andorre. Arnauld ne se réserva que la jouissance de son château et de ses terres de Castelbon dont la tour aérienne s'élève sur l'arête qui sépare les vallées de la Noguéra et de la Balira. Le comte Ramon-Roger donna à son fils Lordat, Ax, Mérens, jusqu'aux cimes de neige des Pyrénées. Il leur assura, et à leurs descendants, le comté de Foix, et leur accorda même, comme un jouet, le titre honorifique de comte et de comtesse. Après cela, le jeune infant, à peine âgé de douze ans, conduisit sa blonde fiancée, qui peut-être n'en avait que dix, dans les tours de Foix, où les troubadours célébrèrent ces noces virginales dont les grâces enfantines recélaient la

guerre et la mort. Le comte d'Urgel, qui probablement voulait la petite infante pour un de ses fils, apprend ce mariage secret qui lui enlevait ces territoires convoités. Furieux, il s'élance, comme pour les arracher à son rival, sur Andorre et Castelbon. Le comte de Foix passe les monts, malgré l'hiver, joint le vicomte Arnauld, livre bataille sur les bords de la Noguéra (26 février 1203); mais il fut vaincu et resta prisonnier avec ce prince catalan, cinquante chevaliers et cinq cents fantassins. L'heureux Armengaud ramena cette grande proie dans les tours d'Urgel. La Séo d'Urgel, illustrée par les deux grands évêques Félix et Claude de Turin, est une capitale de pâtres, assise au confluent de la Balira et de la Sègre, sous la garde de sept forts qui hérissent au nord les pics pyrénéens. Le comte de Foix éprouva le sort de son modèle Richard Cœur de Lion. Il resta plus de trois ans captif dans son donjon. Poète, comme le monarque anglais, il charma les ennuis de sa captivité des sons de sa mandoline cantabre. Esclarmonde arrivait pour gouverner la comté en son absence. Elle ne s'arrêta que quelques jours dans les tours de Foix, et descendant la rive droite de l'Ariège, vint s'installer au Castellar de Pamiers[1].

1. Fixons l'âge de Roger-Bernard. Le comte Ramon-Roger épousa Philippa de Moncade en 1188. Roger-Bernard dut naître l'année suivante, 1189. Il avait un an quand son père partit pour la terre sainte, 1190. Douze ans quand il épousa Ermessinde de Castelbon, 1202. Vingt ans quand commença la Croisade, 1209. Trente-deux ans quand son père mourut, 1222. Quarante ans à la fin de la guerre, 1229. Il mourut à cinquante-un ou deux ans, 1241.

CHAPITRE IV

Pamiers. — Le Castellar de Pamiers. — L'abbaye de Saint-Antonin. — Esclarmonde, établie au Castellar, devient la patronne de l'Église du Paraclet.

Pamiers, au xe siècle, n'était qu'un village ibéro-romain, appelé Frédélas, de quelque chef de clan basque ou wisigoth transformé par la tradition en je ne sais quel roi fabuleux. Le bourg et son territoire furent donnés par les comtes à un monastère qu'ils fondèrent non loin de là sous l'invocation de Saint-Antonin, martyr des Gaules. Roger II, à son retour de la croisade, rapporta d'Orient les reliques de Saint-Antonin d'Apamée, en Syrie. Le Syrien, dans la vénération populaire, éclipsa le Celte ; et le bourg, qui avait déjà renoncé à son nom primitif de Frédélas, pour celui de son patron monastique Saint-Antonin, ne garda bientôt plus que celui d'Apamée qui se prononçait alors Pamias[1].

Cependant les comtes s'aperçurent trop tard qu'ils

1. Arch. de Pamiers.

venaient de livrer la clef principale de leur domaine, la porte septentrionale de leurs montagnes, à des moines dévoués à la papauté. Les Romains avaient construit sur un monticule, au bord de l'Ariège, un antique Castellum que, à cause de son importance, on appelait le Castellarium. Les comtes relevèrent ce fort en ruines dont ils firent leur manoir féodal sous le nom de Castellar. Les moines protestèrent et réclamèrent à grands cris; ils prétendirent que le prince était le vassal du baron saint Antonin; mais le prince n'avait point entendu renoncer en ce monde à l'hommage de ce baron dont il ne se reconnaissait le vassal que dans le ciel. Il s'était réservé d'être le *gardien* de la forteresse et l'*avoué* de l'abbaye. Les deux parties, après bien des contestations, transigèrent enfin par un *paréage* ou droit d'administration mixte qui ne fit qu'irriter le désaccord entre des rivaux jaloux. Les comtes, maîtres du Castellar, et les abbés possesseurs d'un autre fort appelé *la Tour*, se froissaient incessamment. Les bourgeois profitèrent de ces discordes toujours renaissantes pour se donner la constitution consulaire la plus démocratique de ce siècle[1]. Il y eut dans Pamias trois pouvoirs, le comte, l'abbé et les consuls; et trois religions correspondantes sans compter les juifs parqués dans le quartier de Saïnte-Hélène. Les chevaliers embrassèrent le catharisme, mysticisme philosophique et oriental; les bourgeois adoptèrent le léonisme, secte biblique et républicaine; les moines et la plèbe restèrent seuls attachés au catholicisme romain. Tel

1. Augustin Thierry. — Ourgaud.

était l'état religieux et politique de Pamiers, comme de tout le Midi, lorsqu'en 1204, Esclarmonde de Foix, veuve de Jordan de l'Ile, vicomtesse de Gimoez, vint s'établir au Castellar.

C'était sur un plateau culminant, un massif de tours et de tourelles pyramidant irrégulièrement autour d'un cône de rocher marneux, dont la cime supportait dans les airs un donjon crénelé. De sa plateforme on découvrait le plus magnifique horizon. Vers le sud, derrière d'autres montagnes brunes, la crête neigeuse et étincelante des Pyrénées; vers l'ouest, au pied des collines abruptes du Podaguez qu'elle déchire incessamment, l'Ariège fougueuse et bruyante ; à l'est et au nord, la ville, aux toits confus, sombres, dentelés de tours et de cyprès, qu'enveloppe un bras du torrent, se déployait en éventail ; au levant, la vieille ville de Frédélas, et plus loin l'abbaye de Saint-Antonin ; au septentrion, la Ville-Neuve des comtes, le long du Gave, au pied du Castellar. Enfin, tout à l'entour dans la plaine, une forêt immense, à l'extrémité de laquelle, vers l'orient, s'élevait sur les bords de l'Ers le monastère de Bolbona, nécropole des comtes de Foix[1].

Le Castellar fut d'abord la résidence d'Esclarmonde, mais sur le même plateau, le comte Ramon-Roger faisait construire pour sa sœur bien-aimée un

1. La Motte, ou le monticule du Castellar, de forme ovale, aujourd'hui dépouillé de ses murailles, a de l'est à l'ouest 120 mètres, sur 80 du sud au nord, et le rocher du donjon, diminutif du grand plateau, en a 30 sur 20 environ.

vaste manoir contigu, mélange du castel et du cloître, qui devait contenir les ouvroirs, les écoles et les hospices de la princesse. Ses jardins de pampres, de figuiers, de grenadiers, de cyprès et de roses, descendaient sur l'escarpement du sud jusqu'à la porte de l'Olmet et jusqu'au rempart dont un *Bézal*[1] rapide et murmurant baignait le fossé. De sa hauteur, elle voyait à une demi-lieue vers le sud la puissante abbaye de Saint-Antonin qui, de son côté, regardait d'un œil jaloux et furieux grandir chaque jour et s'élever cette métropole cathare sur le monticule du Castellar. A la lutte féodale venait se joindre la lutte hérétique, et l'on conçoit mieux pourquoi le comte et l'abbé se disputaient avec tant d'acharnement ce vieux donjon romain. C'était pour eux l'éternelle question : *Être ou n'être pas!*

Esclarmonde, à peine campée au Castellar, commença la guerre. Elle abjura le catholicisme et, se déclarant la patronne de l'Église du Paraclet, se mit hardiment en hostilité avec les moines de Saint-Antonin et les légats du Vatican. Cette conversion éclatante n'est pas seulement l'acte de foi d'une femme, mais encore celui de la maison comtale et de la race romane. Elle sent derrière elle le peuple, les consuls, les chevaliers, les princes aquitains. Elle était la personnification de l'esprit laïque et chevaleresque du Midi contre les envahissements de l'ambition théocratique. Esclarmonde était, à son insu, l'héroïne d'une race, d'une civilisation et de l'avenir du

1. Canal factice.

monde. Il s'agissait de savoir si l'univers serait le *bourg-pourri* de Rome. Et le courage de cette humble femme ne paraîtra pas moins gigantesque que son œuvre quand on pensera que le Jupiter qui siégeait sur les tonnerres du Vatican, c'était Innocent III.

Il est probable qu'Esclarmonde, dans son œuvre inconsciente, ne comptait que sur deux choses : au-dedans, son cœur ; au-dehors, l'épée du comte son frère et les lances des princes pyrénéens. Ces princes, toujours tremblants sous l'excommunication, toujours frissonnants sous l'interdit sacerdotal, avaient résolu de se soustraire à la domination hautaine des pontifes romains. Tacitement ils s'entendirent pour opposer au pape de l'Occident, non pas un pape grec et oriental, mais le sacerdoce souverain de l'Esprit de Dieu. Ils accueillirent, dans leurs châteaux et dans leurs cœurs, le doux, le tendre et poétique catharisme mystérieusement arrivé de l'Orient. C'était, avons-nous dit, l'Église du Paraclet. Le mosaïsme était la religion de Jéhova ; le christianisme, la religion de Jésus ; le catharisme était la religion de l'Esprit, la troisième et suprême évolution de l'Église de Dieu. Le Christ lui-même avait annoncé cet envoi du Consolateur comme la Gnose des derniers temps[1]. Joachim de Flore avait dit à Richard Cœur de Lion que le règne de l'Esprit commencerait en 1260. Bien que l'église cathare se prétendit encore chrétienne, elle était en réalité sortie du christianisme,

1. Jean XIV, 26 ; XV, 26 ; XVI, 7-14.

sa tige originelle, comme le christianisme s'était entièrement détaché de sa souche antique du mosaïsme. Elle reconnaissait encore le Christ, mais non plus Moïse ni Abraham. Elle remontait, par Platon, aux patriarches du genre humain, Orphée, Hermès, Zoroastre, Manou. Comme la synagogue juive, meurtrière de Jésus, elle repoussait le magisme persan meurtrier de Manès. Son inspiration venait de l'Inde, des forêts des Brames. C'était Jean interprété par Platon, un mystique panthéisme doublé d'un dualisme secondaire, une vaste et poétique théosophie[1].

Le catharisme rejetait la chair et le monde et ne s'occupait que des choses du ciel. C'est ce qu'il fallait aux princes toujours en lutte contre la rapacité des moines, en révolte contre le despotisme fulminant des papes. Les barons prirent sous leur patronage ce doux mysticisme étranger; ils lui consacrèrent leurs enfants; ils entrèrent dans son sacerdoce. Le diaconat cathare attirait surtout en foule les matrones romanes. Ces reines des cours d'amour se transfiguraient, vieillissantes, en prêtresses de l'amour divin. Sur les ruines de leurs songes, elles se retrouvaient les oracles, les organes même du Paraclet. C'est ainsi qu'Esclarmonde, mariée, par la politique de son père, à un seigneur puissant, mais guerrier et d'un fanatisme à demi barbare, put enfin, délivrée par la mort de son époux, revenir, dans son veuvage et sa vieillesse, aux virginales aspirations de son

1. Beausobre, t. II.

adolescence platonique, et réaliser tardivement cette consécration anticipée dont son nom resplendissant était le prophétique augure. Elle allait être un feu pur, un éclair brillant mais orageux, et comme un trait de foudre étincelant dans la plus horrible tempête qui ait bouleversé le monde.

La vicomtesse ne sortit plus de Pamiers jusqu'à la croisade. Patronne à la fois et servante de l'Église du Consolateur, pauvre volontaire au sein de son opulence princière, elle ne fut plus occupée que de fondations d'écoles et d'hospices cathares. Sa propagande s'étendit dans la cité, dans la comté, dans toute l'Aquitaine et jusqu'en Espagne. Sa première néophyte fut probablement sa belle-sœur, la bonne comtesse Philippa. Les infants furent confiés à des précepteurs albigeois[1]. Les officiers, les favoris du comte étaient cathares. Mais soit prudence politique, soit supériorité intellectuelle, ce prince affecta constamment de se tenir au dehors et au-dessus des deux sacerdoces.

Le Castellar de Pamiers devint sous Esclarmonde la métropole du catharisme pyrénéen. Princesse opulente, elle y vivait entourée du sacerdoce albigeois et d'un peuple de pauvres, de malades et d'orphelins. La persécution va lui envoyer les proscrits. Elle attendait, elle provoquait les orages. Elle couronnera ses œuvres de charité par une offrande magnifique

1. Le chevalier Adhémar de Rodelha, et le diacre Peyrota de Clermont.

et guerrière à son Dieu. Le comte Roger-Bernard son père avait assigné son douaire sur la terre de Montségur. C'était un vieux castellum romain situé dans les montagnes du Thabor, sur la limite orientale du comté de Foix. Des fenêtres du Castellar, Esclarmonde pouvait, à douze lieues vers le sud-est, contempler leurs noires masses blanchies par l'hiver, mais où, l'été, ses nombreux colons paissaient leurs troupeaux de brebis, de génisses et de cavales autour des gouffres druidiques et des cascades de Montferrier. C'est dans ce repaire des ours, de l'hiver et des ouragans qu'elle résolut d'offrir, contre les éventualités menaçantes de l'avenir, un asile inexpugnable au sacerdoce fugitif du Paraclet. Double et magnanime oblation, le séminaire du Castellar et la forteresse de Montségur!

CHAPITRE V

Le pays d'Olmès. — Les légats romains. — Le comte de Toulouse — L'évêque cathare Gaucéli. — Les Fils de Bélissen. — Synode de Mirepois.

Le voyageur qui de Carcassonne se rend à Foix par Chalabre, découvre, en approchant de Lavelanet, sur une cime de montagne, et quelquefois audessus des nuées, les restes d'un château pyrénéen. Ces ruines ont la forme d'un autel et d'un tombeau. Elles sont effectivement le tombeau d'un peuple, et l'autel où il s'offrit en holocauste pour sa patrie et pour son Dieu. C'est Montségur, forteresse, sanctuaire et sépulcre des derniers Albigeois au XIIIe siècle. Ces cimes gracieuses et sombres sont les montagnes du Thabor pyrénéen, Thabor de l'Occident, où le christianisme matériel du moyen âge, se transfigurant dans l'idéal divin, flotta, comme le Christ, au-dessus d'une terre de carnage et de tempête, dans la splendeur azurée du ciel.

Les montagnes du Thabor, dont un contrefort détaché supporte, comme un piédestal, le château de

Montségur, forment la limite orientale du comté de Foix. Ces montagnes étaient, dans l'antiquité ibéro-celtique, un des plus célèbres sanctuaires druidiques des Pyrénées. Elles renferment les fameux Gourgs[1]. Ce sont de gigantesques cuves de granit où se recueillent les eaux du ciel dans le cratère éteint d'un volcan. Aucune barque ne sillonna jamais ces lacs vierges ; aucun animal ne but de leurs eaux sacrées ; elles conservent encore de nos jours une renommée fatidique. Le pâtre raconte que lorsqu'on y jette une pierre, une branche desséchée, ou quelque corps mort, il s'en élève une petite vapeur qui se dilate en un nuage sombre, et se transforme en un horrible tourbillon de vent, de pluie et d'éclairs. Ces gouffres, dit un vieil historien, sont *nourriciers de tonnerres*[2]. Du plus septentrional des trois, par une large brèche, l'Ers s'échappe en bouillonnant comme de son urne sauvage. Il forme l'origine du torrent qui s'accroît en chemin d'une autre source non moins mystérieuse, la fontaine intermittente de Fontestorbas[3], au-dessus de Belestar. Cette grotte volcanique et les trois Gourgs étaient comme les piscines sacrées de l'antique sanctuaire où les mages accomplissaient les rites du culte des éléments. La grande source, roulant à travers d'étroites et profondes gorges hérissées de noirs sapins, après avoir traversé le val de l'Incant ou de l'Enchantement, baignait le pied d'une montagne dont la cime est encore entourée d'un vague prestige. Une forteresse, selon les tradi-

1. Gurgites.
2. Olhagaray.
3. Fons turbatus vel turbidus.

tions, y fut construite par les géants. Ces puissants architectes taillaient les blocs sur les montagnes voisines, et les jetaient aux ouvriers qui bâtissaient sur leur sommet aérien. Ces géants sont vraisemblablement les enfants de Géryon, une personnification des races ibères, grandies dans les religieux regrets de leurs fils vaincus. Les Romains, ces géants de l'histoire, s'emparèrent de la forteresse barbare, et lui donnèrent dans leur langue le nom de *Mons-Securus*. Ce nom exprimait à la fois et sa propre sécurité qu'elle trouvait dans la hauteur escarpée de sa cime, et celle des colons de la plaine qu'elle préservait des incursions des montagnards insoumis. La puissante forteresse fut tournée contre ses anciens maîtres dépossédés, mais restés indomptables au delà de l'Ers, dans ce massif de montagnes entrecoupées d'abîmes, et couvertes d'impénétrables forêts, autour des gouffres fatidiques, repaire immense des ours, des neiges, des orages et de l'indépendance pyrénéenne, et que les conquérants, qui ne s'en approchaient qu'avec effroi, désignaient par le nom de *Saltus*, le Bocage[1]. Ce castellum romain, tombé tour à tour entre les mains des Goths, des Francs, des Arabes et reconquis par Charlemagne, devint au moyen âge le manoir d'un seigneur féodal, et son poétique et mystérieux territoire était en 1200 le domaine viager d'Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez. Le Thabor était consacré à saint Barthélemy, compagnon de saint Jean, et apôtre de la Perse. Il est probable que cette consécration fut faite par les Priscil-

1. Le pays de Sault.

lianites du ve siècle. L'*Aire de l'Espagnol* semble indiquer le camp de quelque chef cantabre, de quelque Viriate johannite. La tradition dut en venir jusqu'à Esclarmonde, et Montségur allait être une seconde fois le refuge de la patrie romane et de l'Église du Paraclet.

Le comte de Toulouse n'avait point obéi au commandement du pape de passer en Palestine. Innocent III, irrité, députa deux nouveaux légats, deux cisterciens de l'abbaye de Fonfrède, voisine de Narbonne. C'étaient maître Raoul, docteur savant, pacifique et doux, et Pierre de Castelnau, archidiacre de Maguelonne, moine violent et hautain. Plus tard, il leur adjoignit Arnauld Amalric, abbé de Citeaux, cénobite impétueux, implacable et sombre. Le pape donna à ces trois légats pouvoir extraordinaire sur les évêques, et jugement absolu sur les hérétiques. Il leur ordonna de contraindre par l'excommunication les barons, les princes, le roi de France. Il écrivit directement à Philippe-Auguste (mai 1204). « Armez-vous, lui dit-il, contre l'erreur: Joignez votre glaive matériel à notre glaive spirituel, et secondez l'abbé de Citeaux et les deux religieux de Fonfrède[1] ! »

Raoul et Castelnau devancèrent l'abbé de Citeaux (1203). Ils se rendirent à Toulouse, vers le comte, principal patron des cathares. Il les avait aimés dès le berceau ; il les baisait, les adorait, demandait leur

1. Innocent III. Epist., 72 et 79.

bénédiction, Il les faisait prêcher dans son palais. L'évêque Gaucéli résidait dans Toulouse. Des aumôniers, en costume laïque, l'accompagnaient toujours. Il voulait mourir avec leur *consolament* si la mort le surprenait en voyage ou dans un combat. Il voulait confier à des précepteurs albigeois le jeune Ramon, son fils. Il tombait aux pieds des évêques du Paraclet. Il lisait les évangiles, mais rejetait l'Ancien Testament. « Le Dieu de Moïse, disait-il, est le Dieu des routiers, » c'est-à-dire de l'Église romaine ; judéo-christianisme, synagogue colossale, qui poussait vers Jérusalem les peuples d'Occident. Témoin des violences des papes dont les prétentions surhumaines bouleversaient les États, il disait amèrement : « Il paraît bien, en effet, que c'est le diable qui gouverne le monde. » Il détestait surtout les moines de Citeaux, légats hautains, proconsuls insolents de Rome. « Les abbés de Citeaux, disait-il en ricanant, ne sauraient être sauvés, car ils nourrissent des brebis qui s'accouplent. » Allusion sanglante à d'effroyables mœurs monastiques. « *O hérésie inouie!* » s'écrie un moine indigné qu'on pût accuser de telles noirceurs les blanches tribus de la Vierge. Un jour, dans une église de Toulouse, probablement la Dalbade, voisine du palais comtal, Ramon entra pendant la célébration du service de la messe, et s'amusa de voir son bouffon caricaturer, avec force grimaces, le mystère divin, et ridiculiser avec mille singeries le clerc officiant à l'autel. Il refusa de punir un hérétique, nommé Fabri ou Faure, qui disait que lorsque le prêtre avale l'ostie, il avale le démon. Un cathare de Castres avait eu les quatre membres coupés, et ce tronc humain

vivait encore : « J'aimerais mieux, disait le comte, ressembler à ce martyr que d'être empereur ou roi. » Une autre fois, comme il partait pour guerroyer en Provence, il se rendit, de nuit, dans la maison des hérétiques toulousains : « Seigneurs et frères, leur dit-il, divers sont les événements de la guerre. Quoi qu'il arrive de moi, je recommande en vos mains mon âme et mon corps. » Des diacres cathares en habit commun le suivirent sur les bords du Rhône. Tombé malade en Aragon, il se fit rapporter en litière et en grande hâte pour mourir entre les mains des Bons-Hommes de Toulouse. — « Je sais bien, ajoutait-il, que je serai deshérité pour eux, mais je suis prêt à perdre non seulement ma terre, mais ma tête[1]. »

D'après ce portrait, tracé par un contemporain, on ne pourrait guère douter de l'albigisme de Ramon VI. Nous croyons pourtant qu'il était moins cathare que sceptique, moins mystique qu'épicurien, et que son catharisme était surtout politique, comme l'est d'ordinaire la piété des princes. Sur les vingt-quatre capitouls (1202), quatre sont notoirement connus comme albigeois : Arnauld-Bernard, citoyen puissant et populaire dont le nom, après six cents ans, indique encore une porte de la cité ; Arnaud de Pégulha, dont la famille a produit des consuls et un troubadour ; Ugo de Johannis, qui tirait son nom de l'Église de saint Jean, et Bernard le Bonhomme, c'est-à-dire

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. IV.

le cathare. L'albigisme s'emparait insensiblement de Toulouse. Il avait le comte, les chevaliers, plusieurs capitouls. Il y avait cent chapelles dans les palais des barons. On prêchait dans l'hôtel d'Arnauld-Bernard, contigu à la barbacane occidentale. On prêchait chez les Maurand à l'ombre de Saint-Saturnin, la grande basilique du Bourg. On prêchait chez les Peytavi, rue de l'Orme-Sec. On prêchait chez les Rouaïx, les Varagne, les Villeneuve, au cœur de la cité. On prêchait enfin dans le palais même du comte. Ainsi, du Castel-Narbonnais à l'est, jusqu'au château du Bazacle à l'ouest, le catharisme enveloppait Toulouse d'une chaîne d'oratoires domestiques et chevaleresques[1].

Maître Raoul et Pierre de Castelnau, légats du pape, assistés de Ramon, évêque de Toulouse, et de Guilhem de Cantè, abbé de Saint-Saturnin, citèrent à leur tribunal le comte, les consuls, le peuple (samedi 13 décembre 1203). Le comte absent fut représenté par ses viguiers. Vingt consuls comparurent : nous devinons les quatre contumaces. Le peuple remplissait la vaste basilique de Saint-Saturnin. Les deux légats demandèrent le serment de fidélité à l'Église romaine, et, pour encourager les citoyens, ils déclarèrent que le souverain pontife confirmait toutes les libertés, usages et coutumes de Toulouse ; que ceux qui prêteraient le serment seraient tenus pour fidèles chrétiens, mais que ceux qui refuseraient le serment

1. Doat, XVII.

seraient excommuniés et pourchassés comme hérétiques. Après ce préambule, les viguiers, les consuls, les barons firent entre les mains des légats le serment solennel. Mais après la cérémonie, ils se demandèrent : « Quel droit a le pontife romain sur notre cité? Pourquoi met-il sur nos libertés son sceau sacerdotal? Nous tenons ces libertés de nos pères, des vieux Romains et des antiques Ibères. Nul n'a le droit de nous les ravir, ni le comte, ni le roi de France, ni le pape de Rome. L'apostole aspirait à la domination de l'univers. Le meilleur moyen de lui enlever et le monde et Toulouse, c'est de lui ravir notre âme. » — Et l'on revint au catharisme.

Le comte et ses énergiques consuls s'émurent peu des admonestations du calme Raoul et du fougueux Pierre de Castelnau. Ils refusèrent d'expulser les hérétiques des murs de Toulouse. L'évêque, ami du comte, par tolérance, et le clergé lui-même, par douceur où par crainte, éludèrent l'exécution des ordres des légats. Les proscrits étaient les plus grands citoyens; l'hérésie, c'était presque tout le peuple. *Tolosa*, dit le chroniqueur contemporain, était *tota dolosa*, pleine de dol, et le comte de Toulouse (tolosanus), ajoute-t-il plus loin en forgeant un barbarisme pour faire un calembour, était le comte de *la fraude* (dolosanus[1]). Ramon VI, prince en cela tout à fait moderne, ne punissait jamais pour cause de religion. On lui demandait un jour de punir un sacrilège : un hérétique avait fait ses ordures dans une

1. Pierre de Vaux-Cernay. — Pierre le Vénérable.

église et s'était torché avec le crêpe de l'autel. Le comte refusa, et celui qui réclamait le châtiment, c'était l'abbé de Grandselve, ce terrible Arnauld-Amalric, qui reparaît comme abbé de Citeaux, armé de tous les tonnerres d'Innocent III.

Il était Espagnol, tout porte à le croire, un Manrique de Lara, de cette grande maison de Castille, entée sur les vicomtes de Narbonne. Religieux cistercien, il était devenu tour à tour abbé de Poblet en Aragon, de Grand-Selve, près de Toulouse, et enfin de Citeaux en France. C'était un moine guerrier, un homme de terreur, un ange d'extermination. Il arrivait revêtu, comme d'un orage, des menaces de Paris et de Rome. Comme Amalric descendait par l'Orient, Dominique, encore obscur, montait par l'Occident. Ils se rencontrèrent à Toulouse. L'un représentait la croisade, l'autre l'Inquisition, les deux faces de la destruction de l'Aquitaine. Raoul, Castelnau, Arnauld-Amalric menacèrent les Toulousains de déprédation. Ils firent tonner les colères des papes et des rois. Ils rappelaient les anciennes guerres des Francs, les invasions de Clovis et de Charlemagne. Falsifiant l'histoire dans leur ignorance barbare, ils prétendaient que leurs pères ariens avaient été exterminés, que la charrue avait passé sur Toulouse, et qu'un de ses rois, Alaric, avait été suspendu au gibet devant les portes de la cité [1]. Ils menaçaient le comte, le peuple et la ville du même châtiment. Le prince et les consuls furent effrayés. Ils ne livrèrent pas les hérétiques, mais ils les firent sortir secrètement de

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. Ier.

leurs murs. L'évêque cathare, les diacres albigeois, les citoyens compromis, se réfugièrent dans les Pyrénées. Remontant les rives de la Garonne et de l'Ariège, ils se retirèrent dans le comté de Foix, auprès du comte Ramon-Roger et de la vicomtesse Esclarmonde. Quand Rome enlevait la terre et l'eau aux cathares, Esclarmonde ouvrit aux fugitifs les portes de Pamiers, et pressentant les orages de l'avenir, résolut de leur offrir une retraite inexpugnable sur la cime sauvage de Montségur.

Gaucéli, évêque cathare de Toulouse, demanda un asile aux *Fils de Bélissen*, seigneurs de Mirepoix. Cette maison chevaleresque ou plutôt cette tribu ibéro-gothique reconnaissait une femme pour son antique patriarche : soit une matrone dont le nom germanique était Mélissende, soit et plus vraisemblablement une déesse dont le nom était Bélissema ou Bélissena. Le dimanche s'appelle encore, chez les Basques, Astartéa. Lavélanet, ou plutôt Montségur, était un sanctuaire du soleil, Bélénus; Mirepoix devait être un bocage de la lune, Béléna, Bélissena, *la reine des Cieux*. La race cantabre qui construisit son château sur l'emplacement de cet autel, conserva dans le christianisme l'orgueil de cette origine mythologique. Les noms de Sol, Estelo, Cométa étaient très fréquents dans le Midi. Plusieurs maisons pyrénéennes portaient des noms astronomiques. C'était une tradition ibère, un reste du culte oriental de la lumière, qui se transforma mystiquement dans la religion du Paraclet. Toutes ces familles *sidérales* embrassèrent ardemment le catharisme, et pendant ces jours de lutte, dans le capitoulat de Toulouse, on

voit figurer Pons, Ramon et Adalbert Astre. Il en fut sans doute ainsi des Fils de Bélissen[1].

Les Pierre-Roger de Mirepoix étaient le tronc séculaire d'où se détachèrent successivement, d'abord les Arnauld-Roger (xie siècle), puis les Batalha (xiie siècle), et tout récemment enfin les Isarn de Fanjaus (xiiie siècle). Les Batalha formèrent trois rameaux, ceux de Mirepoix, ceux de Ventenac, ceux de Castelverdun. Outre ces rameaux masculins, l'antique souche avait poussé des branches féminines dans les maisons de Durban, de Lordat, de Rabat, d'Astnava, de Castilho, d'Arvigna, de Castelverdun et de Montservat. La femme, qui donnait le nom à la famille, héritait aussi bien que l'homme dans cette douce féodalité méridionale; et la terre de Mirepoix, indivise sous tant de chefs, formait un mélange du clan ibère et du domaine féodal. Les Pierre-Roger, aînés de leur race, possédaient seuls le château ; de leur donjon, ils découvraient leur domaine immense arrosé par l'Ers. Il comprenait, outre les collines environnantes, les montagnes du Chercorb, et les cimes inférieures des Pyrénées. Mirepois, Fanjaus, Prouille, Chalabre, en étaient les principales châtellenies. Les seigneurs de Cabrespina et de Rocaféra, dans la Montagne-Noire, étaient encore des Fils de Bélissen, et leurs ancêtres avaient fondé l'abbaye de Con-

1. Le culte de Minerva Bélisana existait chez les Consorani. Ampère, Hist. litt. de la France, t. I, ch. iv. — Près de Mirepois, on voit encore la forêt de la *Bélêna*. — Pech-Lunar, en Lauragais, était aussi un autel de la Lune.

ches, sur leur territoire, au nord de Narbonne[1].

Roger de Mirepois, compagnon de Ramon IV, comte de Toulouse, dans la première croisade, avait comme lui fait vœu de mourir en Palestine. Pierre-Roger, son petit-fils, suivit en Orient le comte Ramon-Roger de Foix, dans l'expédition de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion. Il était, avec Bertran de Saissac et Améric de Montréal, l'ornement des cours de Carcassonne et de Foix. Guerrier et poète, il rompit des lances et composa des ballades pour la fameuse Loba de Pen-Autier. Cette sentimentalité chevaleresque et poétique s'idéalisa plus tard et se sanctifia dans le catharisme. Mirepois, en religion, en combats et en amours, fut toujours un diminutif de Carcassonne, un reflet de Foix, ses deux suzerains. Les Fils de Bélissen adoptèrent avec ardeur ce christianisme oriental. Ils l'accueillirent dans leurs cités, dans leurs châteaux, dans leurs cœurs. Non contents d'adhérer au dogme, ils entrèrent dans le sacerdoce. Mirepoix, résidence de l'évêque de Toulouse, devint une métropole du catharisme pyrénéen. Les diacres prêchaient sur les places publiques; il y avait un temple, des écoles, des hospices, un cimetière. A la tête de ses diaconesses était, au moins par la renommée, une veuve célèbre sous le nom de Na Lauretta.

Mirepoix s'allongeait sur la rive droite de l'Ers, entre la colline du château et le torrent qui descend de Montségur. Sur sa tête, il voyait le donjon, et à

1. Dom Vaissette. Serment des Bélissen. Chartes. 1161.

ses pieds le gave de montagne. De son mur méridional, il *regardait*, comme son nom l'indique, le *poisson* jouer dans les eaux limpides[1]. Aujourd'hui le vieux Mirepoix n'est plus ; la croisade l'a jeté sur l'autre rive du fleuve, et de son antique manoir féodal il ne reste qu'un débris informe. Nous avons visité ces ruines patriotiques. Avec quelle émotion nous avons découvert, sur une pierre sculptée, dans un écusson octogone, les armes de Toulouse, l'*agneau et la croix*. Emblème attendrissant ! Doux et tragique symbole ! L'agneau rumine en paix sous la croix, arbre sinistre aux rameaux dépouillés, au sommet décapité par la foudre. Et déjà s'élance de son antre le lion qui doit le dévorer.

L'évêque Gaucéli, arrivé à Mirepoix, réunit en synode les diacres fugitifs et les seigneurs patrons de l'Église du Paraclet. Ce synode, ecclésiastique à la fois et laïque, comme les anciens conciles d'Espagne, se tint probablement dans le château, alors appelé la *Tour*, bien digne de recueillir dans ses murs cette assemblée religieuse et patriotique, comme le témoignent encore les sculptures héraldiques de sa façade, la brebis ibère et la croix de Christ. Là se trouvèrent dans leur manoir patriarcal les douze rameaux des Fils de Bélissen et la plus haute chevalerie du pays de Foix. Plusieurs de ses membres figuraient au rang des parfaits, des diacres et des évêques : double preuve du sentiment religieux de ces barons, et du caractère profondément national de l'Église johannite. Sous la présidence nominale du vénérable Gaucéli,

1. Mira-piscem.

le véritable chef du synode était son Fils-majeur, Guilhabert de Castras. De leur haut donjon, ces barons et ces évêques, assis sur les banquettes de granit qui garnissaient les murs et les vastes embrasures des fenêtres, apercevaient à travers leur étroite ogive, par-dessus la vallée de l'Ers et les collines rocailleuses qui la bornent au sud, les cimes neigeuses des montagnes du Thabor, et au-dessous de la région des frimats, sur une cime sombre, le castellum romain de Montségur. Le synode décida qu'on demanderait cette roche à l'infant Roger-Bernard, qui remplaçait le comte captif, pour faire de son donjon aérien l'arche de salut du Paraclet. En conséquence, le patriarche Gaucéli, avec une escorte d'évêques, de diacres et de chevaliers, dut se rendre au château de Foix, auprès du comte, puis au Castellar de Pamiers, auprès d'Esclarmonde, châtelaine douairière des montagnes du Thabor. Toutefois l'histoire garde le silence sur ces négociations préliminaires, soit que le temps en ait détruit les titres, soit que la pieuse fidélité des contemporains ait laissé le comte et la vicomtesse derrière le nuage. Mais bien que l'intervention des deux princes ne soit pas douteuse, nous ne voyons pourtant que la députation cathare se rendant de Mirepoix dans le pays d'Olmès, auprès de Ramon de Pérelha, seigneur de Montségur, mandataire d'Esclarmonde et vassal dévoué et favori du comte Ramon-Roger[1].

1. Les Béllissen d'aujourd'hui ont ajouté un *l* à leur nom. Ils ont renoncé à leurs armes primitives : le *poisson*, symbole du Christ, la *tour*, emblème de leur pouvoir féodal, et le *croissant*, signe de leur origine ibère et sidérale. L'exergue devait être : *Mira piscem et turrim et sidus.*

CHAPITRE VI.

Députation cathare. — Les Fils de Cométa. — Les Hunold de Lantar. — L'évêque Gaucéli. — Reconstruction de Montségur.

De Mirepois, les cathares remontèrent la rive gauche de l'Ers qui s'écartait un peu vers l'orient. Ils laissèrent derrière un repli de colline rocailleuse, vers le sud, le château de Dun, construit comme l'indique son nom celte, sur un mamelon élevé, séjour favori de la pieuse comtesse Philippa, et siège du diacre Peyrota de Clermont qui, probablement, se joignit alors au cortège. Au-dessus d'une première chaîne de montagnes boisées, ils découvrirent une cime chauve qui se dressait comme une tête d'éléphant. Une dépression du rocher formait le cou d'où se renflait l'énorme muffle, et le jeu des ombres imitait à l'œil les larges oreilles de l'animal indien. Sur son vaste crâne, se dessinait une masse carrée semblable à ces plastrons de bronze, armure et ornement, dont les Asiatiques décorent le front de leurs éléphants de combat. Cette ruine romaine était Montségur. Au-dessus du confluent de l'Ers et

du Lectoré, les cathares entrèrent dans le pays d'Olmès, ou des Ormes, petit territoire bocager et pastoral, jeté sur les pentes septentrionales des montagnes du mont Thabor, arrosé par ces deux petits fleuves sauvages qui se précipitent en cascades, l'un de l'Estang-Mal, et l'autre de l'Estang-Tort. Remontant le Lectoré, ils découvrirent, groupés sur ses bords, trois bourgs : La Roca, sur un monticule blanchâtre; Pérelha, derrière un repli de collines rocailleuses; Lavélanet, au pied des montagnes; et sur une cime escarpée, Montségur, comme une citadelle perdue dans le ciel. Singulière coïncidence, ce poétique et mystérieux territoire qui comprend les gouffres fatidiques du Thabor, la grotte volcanique de Bélestar, et tant de lieux constellés d'antiques signes du culte héliaque, était le domaine féodal d'une tribu vraisemblablement ibère; un de ses rameaux portait un nom sidéral : ces chevaliers s'appelaient : *Les Fils de Cométa.*

Les Peyrat semblent être la souche commune des Peyrota et des Peyréla [1]. Tous les trois étaient Albigeois, et les deux derniers étaient attachés par quelque office religieux ou chevaleresque aux comtes de Foix. La première branche a fourni Peyrota de Clermont, diacre, aumônier de la comtesse Philippa et précepteur du jeune infant Roger-Bernard. Le second rameau, bien plus illustre, a produit Ramon de Peyréla, le héros de Montségur. Ses origines

1. Peyrat, la grande pierre; Peyrota et Peyréla, la petite pierre; comme, en latin, Rupes et Rupella.

remontent au commencement du XIIe siècle. En 1137, Ramon et Bertran, fils de Cométa, firent hommage à Roger, fils de Stéphania, comte de Foix, pour le château de Peyréla ou Pérelha ; et en 1142, pour le château de la Roca d'Olmès, à Roger de Béziers, vicomte de Carcassonne. Ramon de Villamur, Pierre Ramon de Rabat assistèrent au premier hommage, et le second eut lieu en présence de Bertran et de Ramon de Massabrac. Bertran, fils de Cométa, devint le gendre de Ramon de Cornelhan, race antique dont les nombreux rameaux couvraient le midi. Ses descendants s'allièrent aux maisons non moins puissantes de Durfort, de Bélissen, de Lavélanet. Leurs domaines, dans les derniers temps, ne relevaient plus que de Foix, et les seigneurs de Pérelha paraissent avoir été à la cour des comtes sur le pied d'un vasselage favori et d'une domesticité chevaleresque. Tous ces noms alliés et consanguins, gronpés dès l'origine autour du fils de Cométa, s'y rassembleront encore au jour suprême, au jour des batailles et du martyre.

En 1200, le jeune châtelain de Montségur, don Ramon de Pérelha, avait environ vingt ans. Orphelin, à ce qu'il semble, dès son bas-âge, et contemporain de Roger-Bernard, infant de Foix, et de Ramon-Roger, infant de Carcassonne, il fut probablement élevé avec ses jeunes suzerains [1]. Il vit dans son adolescence la gloire et la félicité expirante des

1, En 1200, l'infant de Carcassonne n'avait que quinze ans, et celui de Foix n'en avait que dix. Ramon de Peyréla pouvait être à la fois leur compagnon et leur mentor.

cours de Carcassonne et de Foix. Ce monde de l'amour chevaleresque se transfigurait dans le monde correspondant et supérieur de l'amour séraphique. Les docteurs johannites devinrent les pédagogues des jeunes princes, et Ramon de Pérelha parut, tout enfant encore, l'espoir et le refuge de l'Église du Paraclet. La terreur qui chassait de Toulouse les familles fugitives lui conduisit sa fiancée son premier et unique amour. Lavelanet et Peyréla ses domaines touchaient presque Rocafissade et Saint-Paül-de-Jarrats, héritages des Villemur. Saint-Paül était le séjour d'été des Lantar qui, pendant la canicule, venaient des plaines brûlantes du Toulousain respirer la fraîcheur des sources et des neiges du Thabor. C'est à Saint-Paül que Ramon rencontra celle qui lui était fiancée dans le ciel et qu'il devait épouser sur la terre, Dona Corba, nièce des Villemur, fille des Hunold, race antique de Toulouse. La vierge, fugitive avec ses parents, semblait se réfugier éperdue sous son bouclier et jusque dans son cœur.

Les Hunold de Lantar se disaient issus de cet Hunold, Jaouna d'Aquitaine, dont le père, le glorieux Aïtor (Eudes) fut vainqueur, sous les murs mêmes de sa capitale, de l'émir arabe El Zama[1]; et dont le fils, l'infortuné Goaïffer, fut implacablement détruit dans sa lutte héroïque pour l'indépendance du Midi, par les enfants de Charles-Martel ; ruine tragique incomplètement vengée sur Charlemagne à Roncevaux par Loup, leur descendant, chef des bercails cantabres des Pyrénées. Corba serait, dans

1. Fauriel : Hist. de la Gaule mérid.

ce cas, la nièce de cette belle et touchante Lampagia, épouse de l'émir maure Munuzza. Nous ne pouvons nous lasser de répéter cette gracieuse et tragique histoire. Munuzza, émir des marches de l'Èbre, révolté contre l'autorité des califes était devenu l'allié d'Aïtor, le puissant prince d'Aquitaine, vainqueur d'El Zama. Lampagia fut la gracieuse consécration de cette alliance politique qui fondait un État ibéro-mauresque, pour servir de digue au déluge musulman, sur l'autre versant des Pyrénées. Elle espérait, hélas ! être reine et tenir le sceptre dans Saragosse et dans Pampelune. Mais Munuzza vaincu dans une grande bataille, et traqué dans sa fuite à travers les monts, périt auprès d'une cascade, probablement celle d'Orlus, aux sources de l'Ariège. Lampagia, saisie sur son cadavre, fut ramenée captive, portant à la main la tête de son époux, et présentée à Abdérame. Le vainqueur musulman l'envoya, comme un don inestimable de douleur et de beauté, au calife de Damas. Cette princesse infortunée finit ses jours esclave dans un harem de l'Orient. Telle est la tragique et gracieuse légende d'où sort l'histoire des Hunold de Lantar. Corba devait avoir une destinée moins éclatante mais non moins douloureuse, et son nom qui peut signifier corneille semble en être l'augure lugubre[1]. Ainsi les mêmes races reparaissent, à des siècles de distance, reprenant sur la tombe des aïeux, l'héritage sacré de leur lutte et de leur glaive, et déployant dans de nouveaux combats la gloire de leur antique infortune, comme un

1. Corba, corbina, corneille noire.

drapeau funèbre. Les barons de Lantar brandissaient donc l'épée vengeresse de Goaïffer, le glaive ibère vainqueur de Roland et de Charlemagne. Depuis Roncevaux jusqu'à Jarnac et Montcontour, ils furent toujours prêts à la tirer pour l'indépendance politique et religieuse contre les Francs et contre Rome[1]. Jordan de Lantar, un des héros de l'épopée romane, avait épousé Marquésia, sœur de Bernard de Marcafaba, mari d'une infante de Foix, et d'Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun, chevalier renommé par sa sagesse et sa valeur, et d'Amiel de Palhers, moins éloquent mais aussi belliqueux. Corba était donc une fille des montagnes par sa mère Marquésia, dont le domaine indivis, selon l'usage, était avec les possessions de ses frères à Marcafaba, à Palhers sur la Leza, et à Saint-Paül-de-Jarrats, aux portes de Foix. Par son mariage avec la fille des Lantar, le seigneur de Montségur fortifiait d'une sorte de parenté, l'office chevaleresque qui l'attachait héréditairement à la maison de Foix. Il est probable que cette union s'accomplit sous les auspices du comte, d'Esclarmonde, et d'un sacerdoce soigneux de resserrer le faisceau des races cathares. Mais il n'est pas moins vraisemblable, car il faut tenir compte des mœurs du siècle, que reculé par la sentimentalité romanesque, et la mysticité johannite de la vierge et du chevalier, cet hymen ne se conclut que lorsque les Lantar, expulsés du Toulousain par l'imminence de la croisade, se réfugièrent pour toujours dans leurs terres des Pyrénées. Telle était la maison de

1. Lanta, près de Toulouse.

Cométa, et nous avons dû nous arrêter longuement sur ses origines, car le cœur de Ramon de Pérelha et la cime de Montségur sont le pivot de granit, sur lequel roulera l'orbe immense de cette histoire.

La députation cathare, avant d'atteindre Lavelanet, prit à droite, et se dirigea par des vallons incultes et rocailleux vers la demeure féodale de Ramon. Le vénérable Gaucéli, qui la conduisait, était, si l'on en croit son nom, frère de Gaucelm le Faidit, et conséquemment natif d'Uzerche, cette ville du Limousin que l'historien vit une fois comme une évocation du moyen âge, comme une île fantastique de l'air, assise sur les brouillards de la Vézère. Gaucéli était le troisième évêque johannite de Toulouse, en y comprenant le patriarche Nicétas. Il avait succédé à Ramon de Ramondi, élu en 1167 au synode de Caraman et pris en 1181 par le légat Henri, évêque d'Albano, dans les murs de Lavaur, vainement défendus par la vicomtesse Aladaïs de Carcassonne. C'est de la capture, hélas ! et de l'abjuration de cet évêque apostat que datait la promotion du vieux Gaucéli au siège de Toulouse. Conséquemment il comptait vingt-quatre ans d'épiscopat. Ce vieillard n'était qu'une ombre vénérable, et le véritable chef du catharisme aquitain, c'était Guilhabert de Castres, son jeune coadjuteur, tout récemment illustré par la conquête éclatante d'Esclarmonde, et, dans cette circonstance solennelle, le secret mais évident inspirateur de cette princesse.

Le patriarche Gaucéli, les évêques Ramon de Blasco, Ramon de Bélissen, et leur cortège pastoral et

chevaleresque mirent pied à terre au château de Peyréla[1]. Ses tours, du haut de leur abrupte monticule, dominaient un torrent sauvage et quelques cabanes de colons. Le hameau se divise en deux groupes de bercails, de vingt maisons au plus, appelés Peyréla-la-Haute et Peyréla-la-Basse. *Parva civitas, magnum nomen, ingens gloria.* Le vieil évêque, après avoir, selon l'usage, donné sa bénédiction au jeune châtelain, lui demanda, au nom du Christ, de relever les ruines du castellum de Montségur, pour que ses murs crénelés, et leur inaccessible sommet, devinsent, au besoin, le refuge, la forteresse, le sanctuaire de l'Église du Paraclet. L'Église était menacée; les orages du passé instruisaient des tempêtes de l'avenir. Henri, cardinal d'Albano, légat du Pontife romain, avait naguère conduit une croisade dans l'Albigeois. Il avait assiégé Lavaur, terrorisé Toulouse, et porté le fer et le feu jusque sur les cimes glacées des Pyrénées. Le midi fumait encore, du passage de ce moine, comme dévasté par la foudre. Un pressentiment qui n'était que trop prophétique, faisait redouter dans un avenir prochain des tempêtes qui s'accumulaient sourdement autour du Vatican. L'apostole de Rome, semblable à un Jupiter tonnant, allait le déchaîner sur le monde cathare. Les chefs religieux et laïques de l'Église du Paraclet avaient résolu de transférer le siège de son sacerdoce, sur la montagne inexpugnable de Mont-

1. Peiréla, Pérelha, aujourd'hui Péreillo, commune de 200 habitants. (M. Pasquier.)

ségur, au-dessus des nuées, et, s'il était possible, du tonnerre[1].

Ainsi parla le vénérable Gaucéli. Le désir des évêques et des barons fut accueilli par le jeune et pieux chevalier comme un ordre sacré. Sous cette prière s'imposait la volonté d'Esclarmonde, l'autorité du comte de Foix. Il se mit à l'œuvre aussitôt. Ses vasseaux de Peyréla, de la Roca, de Lavélanet, du pays d'Olmès, avec leurs mulets, leurs chariots, leurs outils, leurs engins; maçons, bûcherons, charpentiers, ingénieurs, architectes, se transportèrent en foule à Montségur. Cuelha, Camo, Léran, Massabrac, Belestar, Montferrier, le Chercorb, le Sabartez, la Cerdagne, les peuples de dix lieues à la ronde vinrent mettre leur pierre à l'édifice national. Tout le comté de Foix, tout le Midi concourut de bras, d'argent ou de pensée à l'érection du Sanctuaire pyrénéen. C'était comme l'arche de l'indépendance et du salut que l'on construisait sur ce sommet prophétique. Les peuples d'alentour la voyaient, avec une religieuse émotion, grandir de jour en jour sur son piédestal aérien et se dessiner blanche, solide, quadrangulaire, et dentelant enfin de sa crénelure l'azur du ciel. L'antique forteresse des géants, protectrice de la race ibérienne contre Rome consulaire la protégerait encore contre Rome sacerdotale. Ramon de Pérelha ne fut incontestablement en cette occasion solennelle que le mandataire des peuples, des seigneurs et des comtes du Midi. Mais derrière

1. Voir au livre III.

ces princes, ces barons, ces multitudes, rayonne, quoique invisible, l'ombre lumineuse d'une femme, de la néophyte de Fanjaus, de la théologicienne du Castellar, de la Sibylle future des guerres cathares qui la déroberont dans leurs tempêtes, de l'héroïque Esclarmonde de Foix[1].

1. Doat. XVII. Inq. de Carcassonne.

CHAPITRE VII.

Évêques de Narbonne, de Béziers, de Viviers, de Toulouse, déposés par les légats. — Le troubadour Foulques de Marseille, prieur de Floréja, évêque de Toulouse. — État religieux de la métropole romane.

Les craintes des cathares étaient prophétiques. L'avenir effectivement s'assombrissait. Le pontife romain devenait de plus en plus menaçant. Ses légats bouleversent le Midi. Après les princes, ils frappent les évêques. Ils déposent Bérenger, archevêque de Narbonne; Guilhem de Rocozel, évêque de Béziers; Nicolas, évêque de Viviers, et Ramon de Rabastens, évêque de Toulouse.

Bérenger était un infant d'Aragon, fils naturel de Ramon Bérenger, comte de Barcelone, et conséquemment grand oncle du roi don Pedro II, alors régnant à Saragosse. Il avait été abbé de Mont-Aragon, dans la province de Tarragone, et de ce grand monastère catalan était passé à l'archevêché de Narbonne[1]. Bérenger, primat de Septimanie, se révol-

1. Raynaldi, n. 59 et 69. — Innocent III. ép. 160.

tait de la superbe des Romains. Il prétendait que sa dignité épiscopale, bien que soumise à Rome, il ne la tenait pas du pape, mais directement de Jésus-Christ. Il refusa de se joindre aux légats pour demander au comte de Toulouse l'expulsion des johannites. Il fut cassé par Amalric comme son prédécesseur l'avait été par Albano. La tolérance fut la vertu et le crime de ces deux primats comme du prince de Gothie. Guilhem de Rocozel était le successeur de cet évêque Bernard qui, en compagnie d'Alphonse II, roi d'Aragon, et de Roger Taillefer, vicomte de Carcassonne, avait exécuté le premier massacre de Béziers. Humain et libéral, Guilhem refusa d'exciter le peuple et d'excommunier les consuls, amis des cathares. Bérenger et Rocozel en appelèrent au pape; Innocent III confirma leur déposition. Pourtant il laissa Bérenger sur son siège pour ménager sans doute le roi d'Aragon qui, moins fier que son oncle, prosternait alors même sa couronne et sa tête royale aux pieds du pontife. Rocozel fut non seulement expulsé, mais encore, quelque temps après, tué *par la trahison de ses serviteurs*. (10 des calendes de mai 1205.) Il fut inhumé au monastère de Cassan dont il avait été prieur. Son épitaphe le qualifie de « pieux athlète, de prophète et de martyr, ayant supporté beaucoup de maux, et livré beaucoup de combats pour les mœurs antiques, dont il atteignit le faîte, et qui le couronnent de leurs rayons. O Christ, fais-lui grâce et qu'il vive éternellement dans le Ciel ! [1]. »

1. Nécrologe de Cassan. — Gallia, chr. IV, 415.

Nicolas, évêque de Viviers donna sa démission. Le comte Ramon consentit à la déposition de Ramon de Rabastens. Indulgent évêque, homme facile, bon citoyen, il était l'ami et la créature du prince. Ce fut une perte pour Ramon VI. Mais l'évêque, plus ferme que son maître, ne consentit pas aisément à sa destitution. Il en appela des légats au pape, et longtemps après que le pape eût confirmé l'arrêt des légats, il s'intitulait encore évêque de Toulouse. On sent résister dans ces prélats la fierté de race et l'indépendance de l'Église d'Aquitaine contre la domination hautaine des pontifes romains.

Les princes montrèrent moins de cœur. Ramon VI, nous l'avons vu, consentit à l'expulsion des cathares. Il se borna sans doute à les avertir amicalement, à leur recommander le silence, à se dérober quelque temps dans l'ombre, à laisser passer l'orage. Mais le roi d'Aragon, plus inconséquent encore, s'arma contre les hérétiques. Après son mariage, il s'était embarqué pour Rome. Il avait probablement pris sur sa flotte deux pèlerins castillans, don Diégo de Azévedo, évêque d'Osma, et son acolyte don Domingo de Guzman, le futur saint Dominique. Ces prêtres furent les serpents tentateurs du jeune monarque. Il pensait avec indignation à son sacre populaire, à ces paroles d'airain des hidalgos d'Aragon : « Nous qui sommes autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous ferons roi pour la défense de nos libertés : Sinon, non[1]. » Il voulut opposer et superposer à cette élection nationale, l'onction sa-

1. Zurita. Cron. de Aragon.

cerdotale et la sanction théocratique. Contre le droit populaire il se réfugiait dans le droit pontifical et surnaturel. Il jeta sa couronne plébéienne et sa dignité royale aux pieds d'Innocent III et reçut des mains du pontife cette couronne d'Aragon, vassale désormais du Vatican, et voilée d'un mystère et d'un nuage. Il jura l'extermination des hérétiques et se mit à l'exécuter à son retour en Provence.

Il y avait dans l'Albigeois, aux portes même d'Albi, le château de l'Escure [1] donné, disait-on, par Robert, roi de France, à Sylvestre II, l'illustre pape aquitain. C'est de ce château que le cardinal d'Albano s'était, avec la croisade et la dévastation, précipité sur l'Albigeois. Il en avait chassé les *fils de Vézian* auquel Gerbert l'avait inféodé. Ces chevaliers avaient embrassé le catharisme. Après la croisade ils étaient rentrés dans leur manoir paternel. Le roi d'Aragon vint assiéger l'Escure, en rendit hommage au pape, et consentit à payer un cens annuel à l'Église romaine [2]. Pendant qu'il se faisait ainsi le vassal et le champion du saint-siège, ce brillant prince, non moins léger néophyte que volage époux, disputait au troubadour Ramon de Miraval le cœur d'Aladaïs de Boissezon, dame de Lombers, et déjà projetait de répudier la reine Marie de Montpellier. Telles étaient les inconséquences de ce jeune roi qui devait être un héros de l'Espagne contre l'Islamisme, et un martyr de l'Aquitaine contre Rome et la France.

1. Esc-ouria. la fontaine basque.
2. Hist. du Lang., t. V. — Ad. au l. VI, nº 15.

Cependant le chapitre de la cathédrale de Toulouse donna un successeur à Ramon de Rabastens. C'est le fameux Folco ou Folchetto, abbé du monastère de Floréja, près du Toronet, dans le diocèse de Fréjus. Il était fils de Messer Amfos ou Alphonse, riche marchand génois établi à Marseille. Il était beau, plaisant, libéral, amoureux du plaisir, habile à faire des vers et à les chanter sur la harpe. Ce n'était pas un poète, mais un versificateur d'intrigue et d'ambition. Il ne fut jamais classé qu'au douzième rang des troubadours provençaux[1]. Le jeune marchand fut accueilli pour ses chansons à la cour du vicomte, et maître, par la mort de son père, d'une grande fortune, il rechercha la faveur des rois. Il fut chéri de Richard Cœur de Lion, d'Alphonse V, d'Alphonse le Chaste, roi d'Aragon, et de Ramon V, comte de Toulouse. Mais le séjour favori où son cœur inconstant le ramenait toujours, était la petite cour provençale de Barral, vicomte de Marseille. Foulques était amoureux de la belle Aladaïs de Rocamartina, femme d'En Barral. Mais quelque charme que la vicomtesse trouvât dans la personne et dans les chants du poète, elle ne consentit jamais à lui faire *plaisir d'amour*. Dans ce temps de décadence sentimentale, les troubadours ne se contentaient plus de soupirs, de tendres regards, et de faveurs mystiques. Soit versatilité vagabonde, soit secret espoir de vaincre par la jalousie la vertu d'Aladaïs, Foulques porta son poétique encens aux deux sœurs du vicomte ; Laura, dame de San-Jorlan, et Mabilia,

1. Le moine de Montaudon.

châtelaine de Pontevez, l'une et l'autre d'une très grande beauté et d'une singulière valeur. Aladaïs, indignée, chassa de sa cour le poète coupable d'inconstance ou de sensualité, deux crimes irrémissibles dans la législation du pur amour. Dans son désespoir, il se retira à la cour de Montpellier, où régnait Eudoxie, femme du comte Guilhem VIII, et fille de Manuel Comnène empereur d'Orient, et qu'à cause de sa naissance on appelait l'*impératrice*. La Despœna byzantine tâcha de consoler le poète qui lui consacra le dernier parfum de ses vers. De la belle et noble Aladaïs, il était tombé à cette princesse laide, maladive, délaissée de son mari, pour toute héroïne. Il touchait au terme de sa jeunesse et de sa mélodie. Enfin, il se maria ; chute profonde, irréparable naufrage ! Le voilà noyé pour toujours, par ce saut de Leucade conjugal [1].

Mais Foulques était une nature habile, vivace et remontante. Tombé par l'amour, il allait se relever par la religion et la guerre, en attendant les massacres. Le Miramolin de Maroc envahit l'Espagne. Alphonse, roi de Castille, est vaincu à la bataille de Calatrava. Ce monarque, dans sa détresse, implore le secours du pape et des princes d'Occident. Foulques, vaillamment, se fait le clairon de cette croisade. Il parcourt l'Aquitaine en chantant la guerre sainte. Le troubadour eut le bonheur de conduire au roi, *son ami*, un grand renfort de chevaliers. Ils repoussèrent l'invasion africaine. Cependant Aladaïs de Roca-

1. Nostradamus, poètes prov., p. 53.

martina était morte. Le vicomte Barral, remarié à Marie de Montpellier, mourut aussi bientôt après. Le comte Ramon V de Toulouse, le roi Alphonse d'Aragon, le roi Richard d'Angleterre descendent tour à tour au tombeau. Le troubadour se vit seul sur la terre. Son cœur fut pris d'une profonde mélancolie. Le cloître était le refuge des troubadours vieillissants. Mais Foulques, jeune encore, esprit inquiet, caractère turbulent, c'est l'ambition mondaine et non le dégoût du siècle qui l'entraînait vers la clôture monastique. Il avait probablement connu saint Dominique en Castille. A Montpellier, métropole catholique, il avait rencontré les légats romains. En renonçant au monde on arrivait à tout dans le monde. Poussant devant lui sa femme et ses deux fils adolescents, il entra dans l'ordre de Citeaux, vers la fin du siècle. Bientôt il fut élu prieur du monastère de Floréja dont le poétique nom convenait à ce troubadour cénobite, et, cinq ans après, il fut appelé, sur la désignation des légats, au siège épiscopal de Toulouse. Son esprit d'intrigue qui l'avait avancé auprès des princes, l'éleva non moins rapidement auprès des légats, les rois de ce siècle. Foulques évidemment fut la créature d'Arnauld-Amalric, le farouche abbé de Citeaux [1].

Pierre de Castelnau, malade à Vienne, était couché dans son lit lorsqu'il apprit l'élection de Foulques. Il leva les mains au ciel et s'écria : « Tout

1. Biblioth. nat. Manuscrits 2701 et 7225. — Parnasse occitanien. — Hist. du Lang., t. V, l. XXI, p. 91.

est sauvé puisque Dieu donne un tel homme à l'église de Toulouse. » Pierre et Raoul le firent sacrer, non par Bérenger, archevêque de Narbonne, son supérieur hiérarchique, mais par l'archevêque d'Arles. Bérenger s'en plaignit au pape; mais Innocent III, tout en reconnaissant la suprématie de Narbonne, confirma l'élection de Foulques, candidat direct du saint-siège. Le nouvel évêque entra dans Toulouse, le jour de Sainte-Agathe (5 fév. 1206). C'était un dimanche; il monta en chaire et prêcha sur l'évangile du jour, la parabole de la semence. Il la trouva bien mêlée dans Toulouse. Toute la ville était remplie de Vaudois qu'on appelait ariens, et d'Albigeois qu'on appelait manichéens, bien qu'ils ne fussent les disciples ni de Manès ni d' Arius. Ramon de Rabastens était aimé du peuple comme indigène et patriote. Foulques, par son origine, son élection irrégulière, et ses intempérances de langage et de conduite, fut tout d'abord impopulaire. L'évêché était endetté : l'ex-troubadour prétendait que c'était l'œuvre de son prédécesseur; mais les créanciers, qui laissaient Ramon en repos, traduisirent Foulques devant les capitouls. Il n'osait se montrer en public ni même envoyer ses quatre mulets à l'abreuvoir de la Garonne. Le comte cependant essaya de vivre avec l'homme qui devait bouleverser sa maison et son peuple. L'Italie lui envoyait cet adversaire; un plus implacable encore, allait, vers le même temps, surgir de l'Espagne [1].

1. Bibl. nat. Manuscrits 2701 et 7225. — Pierre de Vaux-Cernay. — Guil. de Puilaurens.

CHAPITRE VIII

L'évêque d'Osma. — Saint Dominique. — Conférences de Vertfeuil. — De Caraman. — De Béziers. — De Carcassonne. — De Montréal.

Alphonse IX, roi de Castille, qui avait uni déjà sa fille dona Blanca au prince Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, désireux de marier son fils Ferdinand à une princesse du nord de l'Allemagne, chargea de cette négociation don Diégo de Azévédo, évêque d'Osma. L'évêque se mit en route avec un cortège de chevaliers et de prêtres espagnols, au nombre desquels se trouvait don Domingo de Guzman. Il était né à Calahorra, l'antique Caligurris, construite sur d'âpres rochers, au bord de l'Èbre. Don Féliz de Guzman, son père, et sa mère dona Juana de Aza, appartenaient à la plus illustre noblesse castillane, à la chevalerie ibéro-gothique. Dona Juana, pendant sa grossesse, avait rêvé, selon la légende, qu'elle mettrait au monde un chien. Le même songe était arrivé à la mère de saint Bernard ; mais le dogue castillan devait naître avec une torche dans la gueule. L'Espagnole, justement effrayée, se

rendit en neuvaine au tombeau du bienheureux Dominique, abbé de Silos. Le saint lui apparut, et la consola en lui disant que l'enfant qu'elle allait mettre au monde serait le gardien vigilant de l'Église, qu'il traquerait ses ennemis, et qu'il les dévorerait de sa gueule de flamme. L'enfant naquit le lendemain, et la mère reconnaissante lui donna le nom du moine célèbre qui l'avait prophétisé de son tombeau, et qui annonçait sa *consécration au seigneur*. Voué à l'Église dès le berceau, il grandit d'abord chez son oncle maternel, archevêque de Gumiel d'Isan. Ce prélat envoya son neveu à l'université de Palencia d'où, après dix ans d'études théologiques, sur l'appel de l'évêque Diégo, il entra dans le chapitre d'Osma. Dominique, nature castillane étroite, ardente, obstinée, né pour l'activité et le combat, n'embrassa point la vie contemplative du cloître et du désert. Il resta prêtre et s'engagea dans l'ordre des chanoines pour soutenir les guerres de l'Église dans le monde. Il était sous-prieur quand il accompagna son évêque dans son ambassade matrimoniale [1].

Diégo et Dominique traversent les monts cantabres. De Bayonne à Toulouse, ils s'arrêtèrent au manoir de Lille-Sélio. Esclarmonde n'y était probablement plus, et les deux grands adversaires ne devaient se rencontrer qu'à l'heure tragique des croisades. Les deux castillans ne passent à Toulouse qu'une nuit. Ce court séjour s'explique par le frémissement de la grande cité contre les légats romains. Ils traversent les vastes domaines de la maison de Saint-Gélis. Ils

1. Serius. — Théod. de Podio.

visitent la Septimanie, la Provence, les bords du Rhône. Ils voient le roi d'Aragon, Foulques, encore prieur de Floréja. Ils sont effrayés des progrès de l'hérésie. Pendant qu'ils s'acheminent vers le Nord, la princesse, dont ils allaient solliciter la main, mourut. Leur mission étant désormais sans objet, ils revinrent vers la Provence, et probablement montèrent sur la flotte qui transportait le roi Pierre II en Italie. Ils virent Rome, métropole du monde catholique, et Innocent III, le plus impérieux des pontifes. Ils ne cachèrent sans doute pas le déplorable état de la foi romaine au delà des Alpes[1].

Diégo, en même temps, demanda qu'il lui fût permis de déposer sa mitre pour aller, missionnaire obscur, convertir les Cumans, hordes slaves de la rive gauche du Danube. Innocent lui fit comprendre que le danger était en Provence, et que c'était là son champ de bataille. Et sans doute il lui ordonna d'aller se concerter avec l'abbé de Citeaux, que Diégo avait connu prieur du Poblet en Aragon. Les deux Castillans visitent cette métropole monastique de Bourgogne, séminaire des milices guerroyantes de la papauté. Le grand chef cénobitique était absent. Ils vont le chercher en Provence. Descendant la vallée du Rhône, ils font halte à Montpellier, métropole catholique dans le Midi cathare. Ils y rencontrent les trois légats, Raoul, Pierre de Castelnau et Arnauld-Amalric, abbé de Citeaux. Ces commissaires pontificaux sont tellement découragés qu'ils sont tentés d'abandonner le terrain au catharisme

1. Brovius. — Sponde. — Raynaldi.

qui les déborde de toutes parts. Ces légats voyageaient avec tout le faste des anciens proconsuls romains, et comme les mandataires d'un César sacerdotal. Diégo et Dominique eurent alors non pas une idée, car il ne pouvait en germer sous leur dur crâne africain, mais un reflet du génie cathare qui leur parut une révélation d'en haut. « Descendez de vos superbes palefrois, s'écria le vieil évêque castillan d'un ton d'inspiré ; dépouillez l'orgueil de vos pompes sacerdotales, prenez le bâton des apôtres, et pauvres, nuds pieds, pleins de foi, marchons contre l'hérésie! » L'Espagnol avait découvert que les deux plaies de l'Église romaine c'étaient l'ignorance et l'orgueil, et qu'il fallait combattre la dissidence par ses propres armes : l'enseignement et l'humilité. Le vieillard se met à leur tête, et voilà ces princes de l'Église et du cloître qui, la besace sur le dos, et pareils à des mendiants, marchent sur Toulouse, citadelle du johannisme aquitain. Arnauld-Amalric les quitta; il était rappelé à Citeaux pour présider son chapitre général qui se tenait en automne; mais il devait revenir avec un renfort de moines doctes et éloquents pour seconder leur propagande. C'est ainsi que Diégo et Dominique recommencèrent la lutte néfaste que leurs ancêtres Idax et Didax engagèrent contre les Priscillianites, ces Albigeois du ɪvᵉ siècle, dont les supplices ensanglantèrent l'Espagne et l'Aquitaine [1].

Les légats romains et les missionnaires espagnols marchent sur Toulouse où Foulques les attend, ré-

1. Sulpice Sévère, hist., liv. II, cap. 50.

cemment monté sur son trône épiscopal. Mais qui donc les empêche d'attaquer la métropole johannite? Ce n'est pas évidemment le trop pacifique comte. Ce sont plutôt les énergiques consuls et les frémissements de l'orageuse cité. On trouve, en effet, à la tête de ces magnanimes capitouls, les chefs civils du catharisme toulousain ; le fameux Arnaud-Bernard ; Bernard le Bonhomme ; Arnauld-Taillefer dont la maison était un oratoire; maître Bernard, l'ingénieur des remparts ; Ramon de Pégulha, père d'un troubadour des guerres[1]. Laissant donc la capitale mundine, ils attaquèrent tout à l'entour ses forts avancés. Ils marchèrent d'abord sur Vertfeuil, château situé à six lieues vers le levant. Vertfeuil était cathare et léoniste depuis cent ans. Saint Bernard s'y était rendu avec le légat pontifical. Les habitants charivarisèrent le légat, bien qu'escorté des foudres de Rome et du génie du grand abbé de Clairvaux. Le principal seigneur de Vertfeuil et protecteur de l'albigisme était le chevalier Isarn Nébulat (l'orageux). Beaucoup d'hérésiarques accoururent à l'appel d'Isarn et au défi de Diégo. Les tenants cathares furent Pons, fils de Jordan, et Arnauld d'Arifat (la roche des fées). La dispute s'engagea sur la divinité et l'humanité de Christ. L'évêque cita ce passage de saint Paul : « Nul n'est monté au ciel que celui qui en est descendu. — Comment l'entendez-vous? dit-il. — Nous entendons, répondirent les cathares, que Jésus, qui est le Fils de l'Homme, est maintenant dans le ciel. — Donc, reprit l'évêque, celui qui est dans le ciel,

1. Du Mège, Hist. de Toulouse, t. I, p. 289.

et qui s'appelle le Fils, n'est qu'un homme? — Certainement, répondit l'Albigeois. » L'évêque continua : « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds, » dit le prophète Esaïe. « Donc l'homme assis dans le ciel touche de ses pieds la terre, et la longueur de ses jambes est de tout l'espace de la terre au ciel? — Nous l'entendons ainsi, reprirent les cathares. — Que Dieu vous maudisse! s'écria le bouillant Espagnol. Vous n'êtes que de grossiers hérétiques ! Je vous croyais plus sagaces[1] ! »

C'est ainsi que Guilhem de Puilaurens raconte la discussion, un demi-siècle après l'événement. Evidemment ce n'est pas ainsi qu'ont parlé Pons Jordan et Arnauld d'Arifat. Le johannite ne croyait qu'au Verbe. Il n'admettait dans Jésus qu'une chair fantastique. Il rejetait absolument le Fils de l'Homme. Ce Christ humain et colossal est une conception ébionite, et rappelle l'Adam universel des rabbins, et l'un et l'autre ne sont qu'une grossière image du Jéhova hébreu. Il convient moins au catharisme qu'au christianisme judaïsant de Diégo, dont la logique incorrecte et l'argumentation barbare mériterait assez la brutale insulte dont il apostrophe les deux théologiens gnostiques.

De Vertfeuil, les légats se rendirent à Caraman. Le seigneur s'appelait Gérald de Gourdon. Son manoir avait reçu Nicétas, patriarche cathare de Constantinople. C'est au synode de Saint-Félix que ce métropolite d'Orient organisa l'Église d'Aquitaine.

1. Guil. de Puilaurens, chap. VIII.

Les tenants, cette fois, furent deux Français, Baudoin et Théodoric, ce fameux chanoine de Nevers, neveu du chevalier Evrard, fugitif de cette ville en 1200, et réfugié dans le Midi, où il devint évêque albigeois. La conférence dura huit jours. On prétend que, sur l'invitation d'Azévédo, le peuple consentit à renoncer à l'erreur, mais sans expliquer s'il entendait la cathare ou la catholique. Il refusa d'expulser les docteurs johannites, et par honneur escorta, une lieue durant, l'évêque et les légats romains. C'est ainsi que ce doux peuple, au langage caressant et mélodieux, congédia les farouches proconsuls et néanmoins resta fidèle à la foi du patriarche grec Nicétas. Il est évident qu'il fut retenu par ses énergiques chefs, les Gourdon et les Astorg de Rosengas [1].

De Caraman, les missionnaires, par le versant septentrional de la Montagne-Noire, se dirigèrent vers la Provence. Nul bruit à Castres; nulle rumeur à Saint-Pons, muets d'effroi; mais l'orage éclata dans Béziers. Les citoyens de Béziers étaient renommés pour leur âpre et fière indépendance. Trente ans auparavant, pour venger un de leurs compagnons insulté par un chevalier, et ne pouvant obtenir raison de l'outrage, ils avaient tué le vicomte et l'évêque, et furent à leur tour massacrés par le roi d'Aragon. A cette fierté civique se joignait une forte antipathie papale. Leur évêque même était anti-romain. Ils étaient encore exaspérés de la déposition et de l'assassinat de leur ancien évêque Guilhem de Rocozel.

1. Doat. Inq. de Toul.

Catholiques et cathares acceptèrent unanimement la lutte contre les légats. La controverse s'engagea avec hauteur de la part des Romains, avec une fierté indignée de la part des citoyens. Leur irritabilité indomptable fut portée à son comble par les menaces du fougueux Pierre de Castelnau. L'archidiacre de Maguelonne devint leur bête noire. Raoul et Diégo, tremblant qu'il ne fût massacré, le pressèrent de quitter Béziers. Il partit et se réfugia dans les troubles civils de Montpellier. Bientôt après ses collègues, abandonnant des conférences orageuses où les syllogismes s'aiguisaient parmi les poignards, sortirent en secouant leurs sandales et se dirigeant sur Carcassonne. C'est alors sans doute qu'ils laissèrent tomber de leurs lèvres irritées ce proverbe arrivé jusqu'à nous, « que si le Christ était de nouveau crucifié dans le monde, ce serait à Béziers, » paroles prophétiques de la croisade [1].

Béziers était en lutte contre le pape, Montpellier était en guerre contre le roi d'Aragon. Don Pedro, maître de la ville par son mariage, voulut doubler les impôts, réduire les libertés, répudier la reine. Les consuls attaquent le château, démolissent le donjon royal, et chassent le roi de leurs murs. Castelnau, fugitif de Béziers, arrive sur ces discordes et s'interpose entre les belligérants. Il condamna les consuls à reconstruire la forteresse, et le monarque à renoncer aux impôts excessifs, et à garder la reine. Le volage prince s'adressa directement au pape. Il

1. Pierre de Vaux-Cernay.

lui disait qu'il avait un grand scrupule d'avoir épousé la reine, du vivant de son second mari le comte de Commenges, et après avoir eu des relations avec une parente de la princesse. En même temps, il demandait la main de Marie de Lusignan, héritière du royaume de Jérusalem. De là, Castelnau se rendit vers le Rhône pour éteindre les guerres qui ensanglantaient ses bords, non pour épargner le sang humain, mais pour armer les princes et les peuples contre les hérétiques. Ramon VI, qui sentait que cette paix tournerait en armement et en massacre, refusa de signer l'accord et de s'associer à une seconde croisade d'Albano. Pierre, furieux, excommunia Ramon, et fulmina l'interdit snr le comté de Toulouse [1].

Pendant que Castelnau s'efforçait de rassembler les éléments d'une croisade, Raoul, Diégo et Dominique, revenus à Carcassonne, engagèrent une conférence de huit jours contre l'évêque Bernard de Simorra. Bernard, probablement originaire de Gascogne, en était venu à la suite de la vicomtesse Esclarmonde. Il était déjà évêque de Carcassonne en 1204, et soutint une première conférence contre les légats en présence du roi d'Aragon. Les deux colloques se confondent ; les champions sont les mêmes. L'une et l'autre eurent lieu probablement au château vicomtal, devant tous les seigneurs septimaniens, le prince Trencabel et même le roi don Pedro. Il n'y a de plus que Diégo et Dominique. Or, comme nous ne connaissons rien de cette seconde controverse, nous

1. Dom Vaissette, V.

allons reproduire le compte rendu de la première dont elle ne fut sans doute que la répétition. Le roi demanda à Simorra « s'il croyait à un seul Dieu tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles, auteur de la Loi de Moïse et du Nouveau Testament. » Les hérétiques, « après plusieurs subterfuges, auraient répondu par un blasphème horrible qu'ils reconnaissaient trois Dieux, et même un plus grand nombre, dont l'un, qui était le mauvais, était le créateur des choses visibles et l'auteur de la Loi de Moïse. Que Jésus n'était qu'un pur homme né d'un homme et d'une femme. Qu'ils avaient nié le sacrement de l'autel et la résurrection générale, et protesté que la Vierge Marie n'était pas née selon la chair de parents charnels. » Les deux légats les ayant réfutés, le roi d'Aragon les condamna en présence de l'évêque de Carcassonne [1].

Le roi d'Aragon était un grand théologien de l'empire d'amour, mais il est douteux que ce brillant et chevaleresque prince fut aussi compétent en matière de gnose alexandrine. Le secrétaire de la conférence de Carcassonne n'a pas mieux compris que le scribe du colloque de Vertfeuil. Il est impossible que les cathares aient dit qu'ils reconnaissaient *trois Dieux et même un plus grand nombre,* puisqu'ils confessaient un dieu un, unique, universel, infini, une seule essence divine et une seule substance universelle. Ils n'ont pas pu dire que Jésus n'était qu'un homme, puisqu'ils n'admettaient qu'un

1. Pierre de Vaux-Cernay.

Christ lumineux et éthéré. Mais ils ont pu dire que la mère du Verbe n'était pas Marie, mais Mani, l'Esprit, une Vierge céleste. Ils ont pu soutenir que l'Archange déchu avait produit les *formes* des choses dont le *fonds* appartenait au Christ, et que ce principe producteur de la matière l'était aussi de la loi matérielle des juifs comme des cultes idolâtriques des gentils. Par la même raison logique, ils ont nié le sacrement de l'autel et la résurrection des morts.

Mais la conférence la plus célèbre fut celle de Montréal. Ce bourg est construit sur un monticule, l'église à l'est, le château à l'ouest, les maisons sur la déclivité du sud. Le châtelain s'appelait Améric de Laurac, très dévoué au catharisme. C'est dans son manoir que s'engagea la dispute en présence des peuples et des seigneurs du Rasez et du Lauragais. Les tenants cathares furent Guillabert de Castres, archidiacre de Fanjaus; Bénoit de Termes, diacre de Limoux; Pons Jordan, diacre de Vertfeuil, et Arnauld Hot, diacre de Çab-Aret, dans la Montagne-Noire. On s'en remit des deux côtés à l'arbitrage de quatre laïques, Bernard de Villeneuve et Bernard d'Arsens, chevaliers; Bernard de Goth et Arnauld de la Rivière, bourgeois. La discussion roula sur la véritable Église. L'évêque d'Osma prétendit que l'Église romaine était l'épouse de Jésus-Christ. Hot répondit qu'elle était la Babylone de l'Apocalypse, enivrée du sang des martyrs; que l'ordination catholique n'était ni bonne, ni sainte, ni établie par le Christ; enfin, que la messe n'avait été instituée ni par le Christ ni par les apôtres. L'évêque d'Osma se

chargea de prouver la foi catholique d'après le Nouveau Testament. Sa thèse n'était pas facile. Pendant quinze jours on débattit le caractère de l'Église sur la hiérarchie et sur les sacrements que les johannites réduisaient au seul consolament ou baptême de l'Esprit. On écrivait les arguments, et tous les soirs les résultats acquis étaient remis aux juges laïques. « O douleur, s'écrie un contemporain, que l'Église catholique fut déchue à ce point, parmi les chrétiens, qu'on ne put répondre à tant d'outrages que sous le jugement des laïques! » Les conférences closes, les arbitres prétendirent qu'ils avaient à délibérer sur la discussion générale. Ils étaient favorables aux cathares et redoutaient la vengeance des légats pontificaux, de sorte qu'on se sépara sans qu'ils aient rendu le jugement. Mais leur silence même fut le triomphe des cathares. Plus tard ils prétendirent que les pièces du procès s'étaient perdues dans le tumulte et le tourbillon de la croisade. Les catholiques se consolaient en invoquant la conversion invraisemblable de cent cinquante hérétiques. Ils racontaient encore un miracle de Dominique. Ce missionnaire, après la discussion, rédigea les arguments qu'il avait mis en œuvre et donna la cédule, pour qu'il la réfutât, à l'un de ses adversaires. L'Albigeois montra le document à ses compagnons assemblés. Ils s'écrièrent qu'il fallait le jeter au feu, et que s'il brûlait leur foi serait véritable. O merveille, la cédule, jetée une fois, deux fois, trois fois dans le brasier, sortit constamment intacte du sein des flammes. Pourtant, ajoute naïvement le moine, ils ne se convertirent pas. Ils défendirent qu'on divulguât le miracle; mais un che-

valier le révéla dans le monde, et Dominique le raconta lui-même au chroniqueur P. de Vaux-Cernay. Or, sans parler de ces hérétiques se chauffant pendant les chaleurs, au lieu d'aspirer, sous un ciel brûlant, la fraîcheur des neiges des Pyrénées, les cathares étaient trop intelligents et trop religieux pour soumettre leur conversion à l'épreuve du feu. Cette anecdote monastique montre néanmoins la supériorité de leur raison sur la crédulité superstitieuse de Dominique et de Pierre de Vaux-Cernay [1]. (Mai 1207.)

1. P. de Vaux-Cernay. — G. de Puilaurens. — Trivet.

CHAPITRE IX

Conversion d'Esclarmonde. — Consécration de l'hospice du Castellar. — Mission catholique du Lauragais. — Maisons de Laurac et de Durfort. — Troubles de Pamiers. — Défi d'une dernière et suprême conférence au Castellar.

1. Pierre de Vaux-Cernay.

Pendant ces colloques et ces tumultes, le comte de Foix était sorti de la prison d'Urgel. Sa captivité avait duré environ quatre ans. Les peuples s'étaient émus, les cathares avaient intercédé, le roi d'Aragon était intervenu, comme suzerain; le comte Armengaud relâcha son illustre captif, nécessaire à la défense du Midi. L'héroïque vaincu et le magnanime vainqueur s'unirent de la plus étroite amitié dans les fers. Ramon-Roger conserva, dans sa défaite, sa conquête catalane; il avait sauvé non seulement l'héritage de son fils, mais encore le champ d'asile de la patrie, et l'aire de la victoire et de la liberté romane [1]. (Commencement de 1207.)

Esclarmonde n'attendait que le retour du comte

1, Martene, p. 1069 et seq.

pour donner à sa conversion une consécration suprême et se vouer irrévocablement au Consolateur.

Le jour venu, la princesse se rendit à Fanjaus par Bolbonne, nécropole paternelle, et accompagnée du comte Ramon-Roger son frère, comme pour s'entourer, dans cet acte solennel, du chef de sa race, de sa famille vivante, et des mémoires de ses ancêtres. Quatre matrones romanes, Auda de Fanjaus, Faïs de Durfort, Ramona de Miro et Esclarmonda de Festa, compagnes autrefois de ses jeux, maintenant de son veuvage et de sa solitude ascétique, escortèrent en quelque sorte l'infante dans l'Église du Consolateur. Auda de Prouille, dame de Fanjaus, était l'épouse d'Isarn de Bélissen, de la maison de Mirepoix. Fanjaus, ancien temple de Baal, était un des foyers du catharisme pyrénéen. Le culte de l'Esprit semblait se rallumer des cendres mal éteintes sur les autels héliaques du Bélénus celtique, et de l'Abellio helléno-ibérien[1]. Le temple occupait le sommet arrondi du coteau et dominait le bourg que les Romains appelaient Fanum-Jovis, nom que les Romans prononçaient Fan-Jaous. L'église catholique remplaçait le sanctuaire païen dont les piscines servaient d'abreuvoir aux palefrois du châtelain. Le château est jeté sur l'escarpement oriental, et le bourg s'abrite du nord en s'étageant sur le versant du sud où ses ruelles descendent en cascades. Fanjaus était alors la résidence du fils-major ou grand vicaire de l'évêque cathare de Toulouse. Cet archidiacre se nommait Guilhabert, de la grande maison

1. Du Mège : Monum. relig.

féodale de Castres, en Albigeois. Guilhabert, par sa science et son éloquence, était alors le chef religieux du parti johannite. Il eut la gloire de faire la conquête mystique de la docte Esclarmonde et de la maison de Foix.

La vicomtesse et ses quatre co-néophytes, accompagnées de leurs fils, de leurs frères, d'une grande multitude, de toute la chevalerie pyrénéenne, se rendirent, vêtues de noir en signe du deuil de l'âme, auprès du fils-major. Le catharisme avait des maisons de prière, mais point de temple. L'évêque, dans son système, était le temple du Saint-Esprit. Partout où se trouvait un *parfait,* là était le temple mobile et vivant. Nous pensons que cette fois, à cause de la nombreuse assistance, la cérémonie eut lieu dans la salle capitulaire du château où logeait Esclarmonde, et dont la châtelaine même, Na Auda de Bélissen, était une des cinq aspirantes. Guilhabert, entouré de ses diacres et de ses anciens, demanda aux catéchumènes : *Voulez-vous vous rendre à Dieu et à l'Évangile?* Elles répondirent : *Nous le voulons.* Elles firent, en conséquence, selon la formule usitée, la promesse de véracité, de chasteté, d'abstinence rigide et de fidélité à l'Église du Consolateur. Elles se mirent à genoux, et Guilhabert lut, en langue romane, l'oraison dominicale, selon le texte interprété dans son sens mystique, et le préambule de l'Évangile selon saint Jean : *Au commencement était le Verbe.* Puis il leur donna le baiser d'affiliation, non pas avec la bouche, car un cathare ne touchait jamais une femme, mais avec le Livre, baiser de l'Esprit que les néophytes aussitôt se rendirent

mutuellement sur les lèvres. Puis l'archidiacre les revêtit du fil consacré, symbole de la seconde naissance, réminiscence évidemment brahmanique. Dès ce moment, *diaconesses revêtues*, elles appartiennent au corps des Parfaits. Tel était le consolament, rite de l'initiation cathare ; c'est le baptême de l'Esprit hardiment substitué par le gnostique non seulement au baptême de l'eau, mais encore à l'eucharistie. Il était le sacrement unique et générateur de la religion du Paraclet[1]. (Mai 1207.)

De ces cinq catéchumènes, une, au moins, Auda de Fanjaus, n'était point veuve. Mais Isarn son mari lui permit de dénouer le lien conjugal. Il cédait son épouse à Dieu. Ces diaconesses revinrent dans leurs châteaux ; elles y vécurent comme des nonnes au milieu de leurs pompes féodales. Elles attendirent, pour se réunir à Esclarmonde, l'achèvement du cloître du Castellar. La dédicace eut lieu quelques jours après. Cet hôtel d'Esclarmonde, contigu au donjon comtal et mélange lui-même du manoir féodal et du cloître monastique, était jeté sur l'escarpement du rempart méridional, dans les ressauts duquel pendaient ses jardins. Il regardait à ses pieds le faubourg de l'Olmet, dans le lointain les montagnes brunes de Foix d'où fougueusement descend l'Ariège, et dans l'azur étincelant du ciel, semblables à des nuages, les cimes neigeuses d'Andorre. Au manoir vicomtal accédaient les *hospices* qui, sous ce nom générique, comprenaient l'école des enfants, l'ouvroir

1. Doat. t. XVII.

des adultes, l'hôpital des vieillards, refuge immense ouvert à tous les orphelins, à tous les déshérités de ce monde. Ces hospices, fondés dans le sentiment des malheurs présents et dans le pressentiment des prochaines infortunes, occupaient le long de l'escarpement cette vaste plate-forme du Mercadal, soutenue au levant de hautes et sombres murailles, et décorée au midi de pampres, de grenades, de roses et de cyprès. Le palais d'Esclarmonde, peuplé de la noblesse indigente et orpheline, sera, dans un certain sens, en même temps que l'Hôtel-Dieu, le Saint-Cyr aquitain du XIIIe siècle[1].

A l'appel d'Esclarmonde arrivèrent de leurs manoirs ses catéchumènes de Fanjaus. La bonne comtesse Philippa, dénouant le lien conjugal qui l'unissait à son héroïque mais inconstant époux, vint se ranger sous la règle ascétique de la docte et haute Esclarmonde. Esclarmonde était, par le génie avant de l'être par le titre, l'archidiaconesse. Guilhabert de Castres vint sans doute inaugurer cette arche du Consolateur, car cette cérémonie n'était que le complément de celle de Fanjaus. Et pourtant, cette consécration d'une maison de paix et d'amour ne put s'accomplir sans tumulte et sans effusion de sang. Une insulte brutale des moines provoqua, de la part des chevaliers, une vengeance atroce, lorsqu'une des compagnes d'Esclarmonde, la vénérable Faïs de Durfort, vint s'établir à la diaconie du Castellar.

La maison de Durfort, dont les branches ont cou-

1. Le palais d'Esclarmonde est aujourd'hui l'hôtel de Saintenac, et son cloître, le couvent des Carmélites.

vert le Midi, et qui, transplantée dans le Nord, s'y propage encore après tant de siècles, était originaire du Podaguès, territoire montueux qui s'étend entre l'Arise et l'Ariège. Son manoir, carré avec des tours rondes aux angles, s'élevait massivement à l'extrémité occidentale d'une colline qui s'aiguise à la jonction de deux combes profondes et reliées par un large fossé dont la tranchée isolait la puissante demeure féodale des cabanes des colons groupées au levant. Les seigneurs de Durfort étaient alliés à la maison de Foix[1]. Faïs se disait *amita et amica* de Ramon-Roger. Ils partageaient avec les Villemur la seigneurie indivise de Saverdun. Ils possédaient encore les châteaux d'Unzent, de Canté, de Rodelha, de Bonnac, d'Avezac, et la navigation avec les pêcheries de l'Ariège jusqu'aux portes de Pamiers. Un de leurs cousins était Ramon de Pérelha, seigneur de Montségur. Ils avaient fondé l'abbaye de Calers, dans le vallon de Gaillac-Tolosan. Mais leurs querelles avec les moines les poussèrent sans doute vers le catharisme, et Durfort en devint la métropole dans le Podaguez septentrional. Nous avons vu la vénérable Faïs embrasser à Fanjaus la vie des Parfaits. Sicard de Durfort et Pons-Adhémar de Rodelha, ses fils, non moins fervents, mirent le premier son épée, le second son épée et sa parole au service du Paraclet. Les diacres Agulher et Peyrota étaient les chapelains de Durfort. Le sage Pons-Adhémar était le précepteur chevaleresque du jeune Roger-Bernard de Foix. C'est dans ces murs que l'infant, à

1. Moréri. — D'Hozier. — Armorial de Fr.

peine âgé de dix ans, écoutait les instructions des docteurs albigeois, et c'est dans ses vallons sauvages qu'il préludait, dans ses chasses contre les loups et les sangliers, à ses prouesses héroïques contre les hordes de la croisade[1].

Le cloître cathare du Castellar étant terminé, la vénérable Faïs, renonçant à toutes ses grandeurs chevaleresques pour vivre, humble servante du Paraclet, auprès d'Esclarmonde de Foix, dit adieu à son manoir et à ses vassaux de Durfort. Après une halte au château de Saverdun, elle traversa l'Ariège, et remontant la rive droite du fleuve, accompagnée de ses deux fils Sicard et Adhémar, de ses parents les Villemur de Palhers, de Saverdun et de Marquefave; de ses amis de Massabrac, de Justignac et de Cintegabelle, et de valets, conduisant les chariots et les bagages, long et nombreux cortège d'une grande matrone romane qui se retirait du monde, arriva bientôt à la porte septentrionale de Pamiers. C'était une épaisse et lourde arcade romane située entre l'église rustique du *Camp* qui, comme son nom l'indique, était construite hors des murs, et la *Tour*, forteresse de l'abbé, qui hérissait de ses créneaux le monticule funèbre appelé de nos jours le Calvaire. Dès que le commandant monastique de ce fort vit arriver la vieille châtelaine cathare sur sa haquenée pacifique et avec sa longue et sinueuse escorte ondulée dans la plaine, il descendit précipitamment de sa hauteur, et saisissant la bride de la monture de Faïs

1. Arch. de Foix. — Doat. XVII.

engagée déjà sous la porte cintrée, la fit reculer violemment, pour l'expulser de la ville, domaine, disait-il, de saint Antonin. Sicard et Adhémar, les fils de Faïs, accoururent venger leur mère, la cité dont ils sont les citoyens, et leur souverain le comte de Foix. Les consuls léonistes de Pamiers, insultés également dans leurs libertés, prennent parti pour les chevaliers cathares. Le tumulte tourne bientôt en combat. Les hommes d'armes de l'abbé sont refoulés dans la *Tour*. Les prêtres et les moines se réfugient dans l'église du *Camp*. L'impétueux Sicard, exaspéré contre les moines, par leur perpétuel conflit sur les pêcheries de l'Ariège, s'élance après les fugitifs, et frappe l'un d'eux d'un coup de lance qui lui fait jaillir du front ses deux yeux sanglants. Il fait bondir son cheval dans la nef, et dans sa fureur, va frapper un prêtre qui se dérobait devant l'épée dans l'inviolabilité de son office et du saint lieu. Selon le chroniqueur de la croisade, il le tua sur l'autel. Pendant que les chevaliers pourchassaient ces soldats et ces moines effarés, les consuls recueillaient la vénérable Faïs éperdue dans le tumulte, et la conduisaient triomphalement dans les hospices du Castellar où l'attendaient, non moins anxieuses, Philippa et Esclarmonde de Foix [1]. (Avril 1207.)

Le lendemain, le comte Ramon-Roger, instruit de l'outrage fait à sa parente et à lui-même, arrive courroucé aux portes de Saint-Antonin. Il demande les clefs du monastère. L'abbé les refuse, puis, crai-

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. II.

gnant qu'on ne les arrachât de ses mains, il crut les mettre dans un lieu inviolable, en les posant sur la châsse même du saint, entourée, comme d'une garde, de toutes les autres reliques, rangées en bataille sur l'autel tout flambant de cierges. Mais le comte n'était pas homme à se laisser épouvanter par cette phalange de squelettes. Il enleva les clefs du milieu de ces ossements, enferma l'abbé et ses religieux dans la basilique, et fit camper ses hommes d'armes dans le monastère. Au bout de trois jours, il les relâcha, les chassa de leur cloître, et envoya un héraut crier à son de trompe dans Pamiers : « Que nul bourgeois ni vilain ne soit assez hardi que d'héberger dans son logis, sous peine de la hart, ces moines félons de Saint-Antonin[1]. »

Pierre de Castelnau, cependant, avait rejoint ses collègues à Montréal. Arnauld-Amalric était aussi arrivé du Nord, suivi de douze abbés et d'une vingtaine de moines tirés des monastères de France. De ce nombre était Gui, prieur de Vaulx-Cernai, cloître dont les ruines décorent encore d'arcades gothiques si élégantes les rochers et les eaux de l'Ivette, dans le voisinage de Chevreuse. Gui revenait de la conquête de Constantinople où il avait accompagné son ami Simon de Montfort. Il amenait avec lui Pierre, son neveu, cellérier de son monastère. C'est le futur chroniqueur de la croisade ; on a pu juger de son esprit par le récit du miracle de Montréal; et pourtant sa chronique ne laisse pas d'avoir son prix, bien que fanatique et barbare. Arnauld-Amalric,

1. P. de Vaux-Cernay. — Dom Vaissette, t. V, p. 535, pr. 6.

Pierre de Castelnau et l'évêque d'Osma, renforcés de leur phalange monastique, résolurent de se diviser par bandes de deux ou trois et de parcourir le Lauragais. Montréal, Fanjaus, Laurac étaient des foyers de catharisme. La matrone de Laurac était *parfaite;* sa fille Mabilia, diaconesse *couronnée;* ses deux autres filles, Géralda, dame de Lavaur, et Esclarmonde, châtelaine d'Aniort, ferventes *croyantes.* Améric de Montréal, son fils, venait de prêter son manoir au triomphe du johannisme dont il devait être le héros et plus tard le martyr. Quand Gui, abbé de Vaulx-Cernay, entra dans Laurac pour exorciser le bourg, il fit le signe de la croix, symbole de sa mission et de sa prédication romaine. Sicard de Laurac, patriarche de cette tribu, répondit au moine : *Que ce signe ne me soit jamais en aide*[1]. Les missionnaires n'eurent aucun succès dans un pays aussi profondément cathare. Par Fanjaus, Belpech et Bolbonne, ils se dirigèrent vers Pamiers qu'ils trouvèrent tout frémissant de la querelle du comte de Foix et des chevaliers de Durfort contre les moines de Saint-Antonin.

Foulques, évêque de Toulouse, et Navarre, évêque de Conserans, étaient accourus pour rétablir la paix. Ils s'interposèrent, prirent jour avec le comte, mais Ramon-Roger ne daigna pas même venir au rendez-vous de Pamiers. Pendant ce temps, il mettait la main sur les châteaux dépendants de l'abbaye. Pourtant ils devaient réussir plus tard; l'abbé tran-

1. P. de Vaux-Cernay.

sigea avec le comte, et put ramener son troupeau dispersé dans le cloître désert de Saint-Antonin. C'est au plus fort de ce tumulte monastique que Pamiers célébra par des fêtes la consécration de la grande diaconie du Paraclet et l'exaltation de l'archidiaconesse Esclarmonde.

L'abbé Vidal, quelques jours après, reçut, dans son cloître exorcisé, l'évêque d'Osma, les légats romains et les missionnaires de Cîteaux. Le monastère, à un mille au sud de Pamiers, était comme un camp catholique qui se formait pour assiéger le capitole cathare. Ils entrent dans Pamiers, ils montent au Castellar, ils trouvent Esclarmonde telle qu'une grande prêtresse du Paraclet. Un défi fut lancé. Vint-il de là fière Esclarmonde ou des légats hautains et menaçants? Nous l'ignorons. Mais ce défi fut relevé; une conférence fut convenue, et le jour et le lieu furent arrêtés sur-le-champ. Des messagers furent aussitôt envoyés vers les évêques de Toulouse, de Comminges, de Conserans; aux abbés de Bolbonne, de Saint-Volusien de Foix, de Saint-Pierre de Lezat, de Saint-Etienne du Mas-d'Azil. Des hérauts non moins rapides portèrent le cartel catholique au patriarche Gaucéli à Mirepoix, à Guilhabert de Castres à Fanjaus, à tous les tenants johannites des Pyrénées. Esclarmonde, qui devait figurer dans leurs rangs, prêtait à la discussion sa propre ville, son propre manoir, le Castellar de Pamiers. Et, pour ajouter à la solennité, la conférence devait avoir lieu en présence du comte et de la cour de Foix.

La conférence de Pamiers fut la dernière; elle fut la plus éclatante et la plus célèbre. Elle ne fit que

précéder la croisade. Après, viennent les chocs de lance des batailles. Or, sachons pourquoi nos pères tirèrent l'épée. Combattirent-ils, moururent-ils pour l'erreur ou la vérité ? Moururent-ils pour la justice, la liberté, la civilisation, les droits imprescriptibles du genre humain? Leur cause religieuse et politique méritait-elle vingt ans de guerre et le sacrifice d'un million d'hommes? Avant de nous engager dans le sanglant récit des croisades, tâchons de reconstituer le système de la théologie cathare et de compléter le tableau de la société romane.

LIVRE VI

ESCLARMONDE DE FOIX.

CHAPITRE PREMIER

Conférence de Pamiers. — Ramon-Roger, comte de Foix. — La famille comtale. — Les chevaliers pyrénéens. — Les évêques et diacres albigeois. — Les légats romains. — Maître Arnauld de Campranhan (1207).

Un orage immense se formait sourdement autour du Vatican. Ses lourds et noirs nuages menaçaient non plus l'Orient, mais le monde occidental. Ce n'est plus l'islamisme, mais la chrétienté elle-même que le vice-Dieu de Rome allait frapper de ses foudres. La croisade contre l'empire grec conduisait à une croisade contre l'Aquitaine, cette Grèce alexandrine d'Occident.

Les cathares, loin de la craindre, semblaient bra-

ver, provoquer la grande tempête. Avec une témérité chevaleresque, ils défiaient à des colloques publics les terribles champions de la papauté. Les puissants légats hésitèrent d'abord, puis relevèrent enfin ces audacieux défis. Le midi se couvrit de joutes théologiques. Une première eut lieu à Carcassonne en présence du roi d'Aragon; une seconde à Vertfeuil; une troisième à Caraman; une quatrième à Béziers; une cinquième à Carcassonne; une sixième qui dura quinze jours à Montréal; une septième enfin, qui devait éclipser toutes les autres, fut convenue à Pamiers[1]. Tout porte à croire qu'elle fut provoquée par la vicomtesse Esclarmonde. La docte princesse se proposait d'y prendre part, de rompre des lances dans la mêlée théologique, et de faire humilier par ses humbles cathares ces Romains superbes.

Ni la conversion d'Esclarmonde, ni la reconstruction de Montségur, ni les conférences de Pamiers, ne purent évidemment avoir lieu sans le consentement du comte de Foix. C'étaient trois scènes du même drame religieux en dehors et au-dessus duquel il affectait de se tenir impartialement comme souverain. Mais comme le roi d'Aragon et le vicomte de Carcassonne, ses cousins, il voulut que ces discussions solennelles se passassent sous ses yeux. Laïque, il se posait non comme juge doctrinal, mais comme prince féodal, modérateur des deux sacerdoces. Il descendit de son château construit au pied d'un trapèze de rocher dont la cime, semblable à un piédes-

1. P. de Vaux-Cernay. — G. de Puilaurens.

tal, supporte dans les airs son inexpugnable et gracieux donjon crénelé aux trois tours phocéennes. Agé d'environ cinquante-cinq ans, de haute taille, de forme athlétique, blond, l'œil bleu, la face vermeille, la tête haute ainsi que le cœur, majestueux et souriant, Ramon-Roger était l'un des princes les plus éloquents et les plus valeureux de son siècle[1]. Les barons du Sabartez et de Cerdagne, les Rabat, les Lordat, les Castelverdun, les D'Alion, les fils d'Impéria, l'accompagnaient. Par la porte de l'Olmèt et par le chemin tournant du Sud, il entra dans les cours du Castellar. Descendu dans la salle capitulaire, décorée de muffles d'ours et de hures de lion, trophées de ses chasses dans les Pyrénées ou les déserts d'Orient, il prit place sur une haute estrade, entouré de la famille comtale et de son escorte chevaleresque. A ses côtés s'assirent Philippa de Montcada sa femme, et Ermessinde de Castelbon, sa jeune bru ; ses sœurs Esclarmonde de Lisle, vicomtesse de Gimoez, et Cécilia de Commenges, vicomtesse de Conserans. Esclarmonde, la grande matrone cathare, la promotrice des conférences, devait en être aussi l'héroïne, résolue de se mesurer avec les Romains. Sézélia, nous l'avons dit, était léoniste, et croyait les doctrines prêchées dans ses montagnes par Félix et Claude d'Urgel, et plus anciennement encore par Vigilance de Caligurris, défenseur de l'antique liturgie espagnole. Auprès du comte se tenaient encore les infants de Foix, Roger-Bernard, son héritier présomptif, Améric et Loup, et leurs

1. G. de Tudelle.

jeunes sœurs, dont l'une portait le nom de sa docte marraine, la châtelaine du Castellar. Leurs cousins de Consérans et de Marcafaba : Arnauld de Villemur, l'oncle de ces derniers, seigneur de Saverdun, l'un des chevaliers les plus accomplis de ce temps, et son frère le vaillant Amiel de Palhers. Pons Adhémar de Rodelha, seigneur de Durfort, précepteur chevaleresque des princes. Pierre de Durban, seigneur de Montagut, chevalier-troubadour qui portait dans les batailles la bannière comtale de Foix. Les *fils de Bélissen*, seigneurs de Mirepois, et leurs trois rameaux masculins, les Batalha, les Arnauld-Roger, et les Isarn de Fanjaus. Leurs branches féminines comprenaient les Marliac, les Arvigna, les Vernholas, les Castilho, les Mauléon, les Montservat, les Massabrac. Les Peyrat de l'Olmès, et leurs deux rameaux, les Peyrota et les Peyréla. Ramon de Peyréla, on le sait, était le châtelain de Montségur ; et leurs alliés, les Lavélanet, les Bélestar, les Lantar et avec ceux-ci Corba, la fiancée mystique du héros cathare du Thabor.

A l'annonce des conférences, ces barons étaient descendus de leurs manoirs pyrénéens. Ils s'étaient rangés autour des évêques dont ils formaient la garde chevaleresque. Ils les escortaient avec ce guerrier et mystique amour qu'inspiraient les apôtres du Paraclet. Ils entrèrent dans Pamiers dans toute leur pompe féodale et mirent pied à terre dans les cours du Castellar. Plusieurs chevaliers figuraient au nombre des évêques albigeois. A leur tête était le vénérable Gaucéli, patriarche de Toulouse ; mais sous l'ombre de ce vieillard, le chef réel de

l'église cathare était Guilhabert de Castres, son coadjuteur, illustré par la conversion des princesses de la maison de Foix, et par sa lutte à Montréal contre l'évêque d'Osma et son compagnon Dominique de Guzman. Il allait retrouver au Castellar ces deux Espagnols. Avec Caucéli et Guilhabert venaient probablement Bernard de Simorra, Bénédict de Termas, Pierre de Corona, Peyrota de Clermont, Ramon de Blasco[1] et Ramon de Mirapéis (Bélissen). Ces évêques gnostiques portaient une robe noire, un chaperon en forme de tiare, un cordon sur la poitrine à la manière des brahmes indiens, et dans un fourreau de cuir l'évangile selon saint Jean, l'apôtre de la lumière et de l'Orient. Leur face pâle, leur taille amaigrie, leur corps presque transparent, leur voix plaintive, je ne sais quoi de lumineux et d'aérien, tout révélait en eux, selon leur doctrine, dont ils étaient les vivants symboles, des anges exilés sur la terre, et qui n'aspiraient qu'à rouvrir leurs ailes vers le ciel.

La phalange catholique se composait de Raoul, le plus modéré des légats de Rome sacerdotale, non moins hautains et non moins impérieux que les ambassadeurs de Rome consulaire et impériale; de Foulques, d'abord doucereux troubadour, puis moine mélancolique, enfin violent et fanatique évêque de Toulouse; de Navarra, évêque de Conserans, homme ferme et capable et qui fut depuis légat pontifical; de Diégo d'Azevedo, évêque d'Osma, en Castille, et probablement aussi de son compagnon Dominique

1. Ancêtre de Beccaria et de Manzoni.

de Guzman; enfin des abbés de Saint-Antonin de Pamiers, de Saint-Volusien de Foix, de Bolbona, de Lezat et du Mas-d'Azil, et d'autres moines du Nord et du Midi[1].

Le comte de Foix était encore officiellement catholique, mais toute doctrine était admise dans ses États, dans sa cour et dans son cœur. Il était sympathique aux cathares uniquement occupés de choses du ciel, et détestait ces Romains orgueilleux qui parcouraient le Midi traînant à leur suite les tonnerres théocratiques de l'excommunication et de l'interdit, et qui, dédaigneux du monde, en revendiquaient l'empire au nom du pape, lieutenant de Dieu. Toutefois le prince se posant avec une fière indépendance entre les deux sacerdoces, leur fit, avec une affectation d'égalité, un accueil grave et magnifique. Mais cette égalité même était un cruel affront pour les superbes légats de Rome. Ils eurent, un instant après, à dévorer une autre couleuvre. Il fallait un juge du tournoi : ce juge doctrinal ne pouvait être qu'un laïque; un laïque fut donc, comme à Montréal, momentanément reconnu supérieur aux deux hiérarchies du Christ et du Paraclet. Ce *clerc séculier*, comme on disait alors, se nommait maître Arnauld de Campranhan, d'un château situé sur la rive gauche de l'Ariège, à une lieue au nord de Foix : c'est aujourd'hui Crampagna. Un siècle plus tard, ce châtelet appartenait à la maison de Foix, et nous sommes peut-être en droit de penser que maître Arnauld était parent ou allié de la dynastie com-

1. Dom Vaissette. T. V, passim.

tale, et que ce jeune docteur dut à son illustre origine aussi bien qu'à sa science renommée le suprême honneur d'être l'arbitre du synode de Pamiers. Ce seigneur, cathare au fond quoique en apparence catholique, était encore en cela l'image parfaite, et le plus exact représentant théologique du comte Ramon-Roger qui, sous la figure de ce scolarque dévoué, fut le vrai modérateur et dominateur des conférences du Castellar [1].

Juge à notre tour, après tant de siècles, de ce tournoi théologique, nous ne prendrons point place à côté de ce discret, versatile et fallacieux personnage. Mais on se souvient sans doute que parmi les princesses de la maison de Foix, l'une d'elles, Sézélia, n'était ni catholique ni cathare. La vicomtesse n'était pas la seule chrétienne de sa secte au Castellar. Les bourgeois, pour mettre d'accord leur croyance religieuse avec leur constitution consulaire, avaient adopté le léonisme. Le comte invita, comme il le devait, à la conférence, *ses bons amis*, les consuls vaudois de Pamias. Ils vinrent avec leurs docteurs, de sorte que la bataille fut double, moitié contre les adeptes de Valdo, moitié contre les adhérents de Nicétas. Ainsi l'église dogmatique de saint Paul, l'église mystique de saint Jean, l'église impériale et théocratique de saint Pierre, se trouvaient en présence à ces conférences célèbres du Castellar. C'est auprès des disciples de Vigilance, de Pierre de Brueys et d'Arnaldo de Brescia que, chrétiens scripturaires et indépen-

1. Sur Arn. de Campranhan, arch. de Pamiers.

dants, nous nous plaçons pour juger cette controverse entre deux sacerdoces plus ou moins zébrés de doctrines indiennes [1].

C'était vers la Saint-Jean, vers le temps du solstice, la fête de la triple purification de l'eau, du feu, de l'esprit. Les collines se couronnèrent de feux, la ville se pavoisa de verdure, et les pennons armoriés des six îlots de la cité brillaient dans l'air comme des fleurs. La bannière comtale *d'or à trois pals de gueules*, symbole de la liberté de la parole et de la foi, resplendissait au soleil sur le donjon du Castellar : astre pourtant orageux, au disque maculé de sang et que les oiseaux fatidiques des tours entouraient de leurs cercles funèbres et de leurs sinistres augures.

1. Dom Vaïssette, d'après Pierre de Vaux-Cernay, confond les croyances des princesses de la maison de Foix. V. 96.

CHAPITRE II

L'Église. — L'Église de saint Pierre. — L'Église de saint Paul. — L'Église de saint Jean. — Les sacerdoces catholique et cathare. — Le canon des Écritures.

Le prince étant sur son trône, les docteurs sur leurs sièges, la foule en silence, maître Arnauld donna le signal.

La question de l'Église venait d'être longuement débattue aux conférences de Montréal. Nous ferons également de cette question, que nous résumerons rapidement, le portique éclatant du colloque du Castellar. De quoi s'agissait-il, en effet, entre les deux sacerdoces ? De montrer leurs titres et de justifier de leur mandat. C'étaient les préliminaires indispensables, car la véritable Église est nécessairement dépositaire de la vérité, et de cette question primordiale découle celle de la doctrine, de la morale, et même de la hiérarchie. Les catholiques et les cathares admettaient également une église visible, hiérarchiquement constituée, et comme un empire sacerdotal de l'Occident ou de l'Orient.

Les Romains, selon leur habitude, posèrent le fondement de Rome, métropole du monde chrétien ;

de Pierre, vicaire du Christ, et des papes successeurs du prince des apôtres. *Tu es Petrus*, et *super hanc petram edificabo ecclesiam meam*. Ce passage fameux était au moyen âge tout l'évangile de la théocratie romaine. Les cathares répondirent sans doute que le Christ avait vécu à Jérusalem et non point à Rome, qu'il n'avait jamais désigné Rome pour sa métropole, que l'on confondait Rome avec Babylone *altérée du sang des martyrs* et qui, probablement, avait bu celui de Pierre; que Céphas n'était pas le vicaire du Christ, ni les papes les successeurs de ce prétendu prince des apôtres, et que les vrais fondateurs de la théocratie romaine, c'était l'évêque Sylvestre et l'empereur Constantin, un évêque mondain et un sanguinaire César[1]. Que le vicaire du Christ n'était point Pierre, mais Jean l'ami du Sauveur, l'apôtre qui reposait sur son sein, l'aigle de la théologie apostolique, le prophète vierge, le fils du tonnerre, l'oracle de la lumière et du pur amour, l'auteur de l'évangile éternel, fidèle au Maître jusqu'à la croix, et qui devait rester sur la terre jusqu'à l'avènement triomphal du Fils de Dieu; et qu'enfin cet apôtre des derniers temps est l'ecclésiarque des cathares, le patriarche des docteurs gnostiques, et de l'Église du Paraclet, dont Pathmos fut le berceau inspiré, les sept Églises d'Asie, les saintes métropoles; et l'Apocalypse, la prophétique épopée [1].

Ces raisons puisées dans un ordre conjectural et

1. Trad. Vaudoises et Albigeoises. — 2. S. Jean. Év. XXI.

légendaire étaient d'égale force, et Sézélia, vicomtesse de Conserans, et les consuls de Pamiers, qui étaient léonistes, pouvaient affirmer, avec plus de vraisemblance encore, que le véritable chef de l'Église après le Christ, n'est ni saint Pierre ni saint Jean, mais évidemment saint Paul, miraculeusement élu par le Sauveur, et sacré comme par la foudre sur le chemin de Damas, pour subvenir à l'insuffisance des Douze, et pour être l'apôtre des Gentils qu'il évangélisa dans tout l'univers, et qui, notamment à son passage dans les Gaules, fut le fondateur de l'Église antique des Alpes et des Pyrénées[1]. Les trois systèmes, on le voit, sont à leur base enveloppés de mythes. Mais les plus énormes fictions se creusent, comme des gouffres, dans le système romain. Quelle filiation possible entre Jérusalem et Rome, entre le Christ et Céphas son *vicaire*, entre Pierre, le pêcheur galiléen, et ses *successeurs*, les pontifes du Vatican, entre l'Évangile enfin et la théocratie?

Les Romains déroulèrent sans doute la série majestueuse de leurs pontifes se succédant sans interruption pendant douze siècles. Ils attribuaient au siège du Vatican la transmission de l'Esprit de Dieu. D'après Grégoire VII les papes étaient saints de ce fait seul qu'ils étaient assis dans la chaire de saint Pierre, et de ce sommet divin la sainteté découlait par l'ordination jusqu'aux derniers rangs de la hiérarchie. C'était une espèce de vertu magique,

1. Act. des Ap. IX. — Tradition pyrénéenne.

d'incantation sacerdotale[1]. L'Esprit de Dieu était captif au Vatican comme un ramier dans sa cage et se mouvait dans l'organisme catholique comme un écureuil dans l'orbe circulaire de son donjon. Bien plus, cette sainteté romaine venant d'en Haut, était étrangère à la conscience, indépendante de la moralité ; un pape moralement faillible était infaillible dogmatiquement ; un monstre, comme Jean X, par exemple, une fois dans la chaire romaine, n'en était pas moins le *vicaire* du Christ. Chez les cathares, le sacerdoce était l'efficace propre de l'Esprit de Dieu ; un évêque était, par son vice même, déchu du sacerdoce ; la *pureté* et le pouvoir *purificateur* l'abandonnaient avec l'Esprit-Saint ; de sorte que la sainteté ascétique formait nécessairement les divers degrés de la hiérarchie cathare : son pape eût été l'image vivante du Paraclet. Sur ce point, les léonistes, qui rejetaient toute hiérarchie, étaient néanmoins parfaitement d'accord avec les Albigeois[2]. Les uns et les autres n'entendaient qu'avec une profonde horreur affirmer par les catholiques qu'un homme de Satan peut être l'organe de l'Esprit de Dieu. C'est à ce funeste dogme que l'Église romaine doit le malheur de compter parmi ses pontifes un Borgia, un Torquemada, un Dominique dont la sainteté,

1. Epit. Grégor. VII. Innocent III.

2. Liturgies vaudoises. — C'était aussi l'opinion de Port-Royal. Aurélius (Saint-Cyran) revenait en bien des endroits sur la nécessité de l'Esprit intérieur qui est tout. Un seul péché mortel contre la chasteté destitue, selon lui, l'évêque et anéantit son pouvoir. (Sainte-Beuve, Port-Royal, 1. 325. Notes.)

immonde ou sinistre, épouvante la conscience du genre humain.

Les sacerdoces catholique et cathare donnaient pour titre de leur mission les Écritures, le canon hébreu, surchargé, par les Romains, des livres apocryphes, et réduit, par les Albigeois, presque aux seuls écrits johannites. Les quatre évangiles sont les biographies du Christ, admises par les fractions principales de l'Église primitive : leur réunion indique la fusion de ces diverses tribus évangéliques dans l'Église impériale de Constantin. Mais deux grandes familles chrétiennes y sont encore visibles. Les trois évangiles synoptiques appartiennent à la famille judéo-romaine et occidentale ; le quatrième appartient à la famille orientale et indienne. L'évangile de saint Matthieu n'est, dit-on, que la traduction grecque du proto-évangile syriaque de saint Pierre. Il s'ouvre par la généalogie royale du *Fils de David ;* elle remonte jusqu'à Abraham. Son symbole est un prophète ; c'est évidemment l'évangile messianique des Juifs. Saint Luc fait remonter jusqu'à Adam la généalogie du *Fils de l'Homme.* Il a donc un but plus humain, plus universel. Son livre serait donc l'évangile des Gentils, et principalement des Grecs, et des Églises helléno-syriennes dont saint Paul avait semé les rivages de la Méditerranée, races dont le taureau serait l'antique et commun symbole. L'évangile de saint Marc, substantiel, condensé, laconique, et sans généalogie, tient des deux évangiles précédents, dont il ne semble qu'un abrégé, et conduit au dernier qui s'ouvre

par la généalogie du Verbe divin. Le lion de Marc, le lion de Juda et du désert mène à l'aigle de Jean, l'aigle prophétique du désert et de la Perse. C'était l'évangile des Romains, et le lion, son symbole, indiquerait leur origine ibérienne[1]. Il faut tenir compte de ces symboles, hiéroglyphes de la foi chrétienne des premiers siècles, sphinx ailés qu'Ezéchiel attelle au char de Jéhova.

Saint Jean est donc l'évangéliste des Églises indo-helléniques; du monde d'Alexandre. Sa généalogie du Logos, son Christ *sans père, sans mère,* sans famille humaine comme Melchisédec (Hébr. VII). Le culte en esprit (Jean IV, 24). Le pain du ciel, *esprit et vie* (VI, 63). L'inanité de la chair (ibid.). La Cène effacée par les derniers entretiens (XIV-XVII). L'Esprit baptême et Eucharistie célestes (XX, 22). La transfiguration du Thabor rejetée dans l'ombre, glorification sans objet dans un Christ revêtu d'un corps éthéré. Le supplice de la croix, dont le sens est modifié dans l'Apocalypse, mort apparente d'un être essentiellement immortel (Ap. V. 6). Nulle mention de l'enfer, mais indication des *diverses demeures* dans la maison du Père, haltes des âmes dans un purgatoire sidéral, degrés d'un salut progressif, continu, universel; l'annonce du Saint-Esprit qui devait compléter la Révélation en *enseignant toutes choses*; tout, jusqu'à son génie platonicien, jusqu'à son vocabulaire oriental, tout indique dans l'œuvre johannite l'Évangile cathareén. Il est vrai que saint Jean montre le Verbe comme créateur de l'univers, qu'il consacre

1. Grég. Nazian. Carmina.

le mariage par la présence du Christ, les fêtes nuptiales, l'usage des viandes et du vin. Mais force nous sera de convenir que les Albigeois ne s'écartaient pas de cette doctrine, de cette morale, de cette hygiène. Ils se renfermaient avec la plus scrupuleuse exactitude dans le texte johannite, et quand ils s'en échappaient c'était à la faveur de l'interprétation allégorique, pour mettre d'accord, à la manière d'Origène, le spiritualisme chrétien avec la mysticité panthéistique du néoplatonisme. C'est l'Évangile interprété par le génie alexandrin. De là un christianisme oriental qui diffère du christianisme judéo-romain autant que Marie, la rêveuse et la contemplative, diffère de la positive et laborieuse Marthe. Le catharisme, en effet, ressemble à la tendre sœur de Lazare, répandant avec des soupirs un parfum sur les pieds du Sauveur qu'elle essuyait avec sa chevelure; et l'odeur de son mystique amour s'évaporait, comme un nard pur, dans tout l'univers.

Les docteurs catholiques de Pamiers demandèrent sans doute aux cathares de quel droit ils retranchaient l'Ancien Testament tout entier et ne conservaient du Nouveau que les écrits de saint Jean. Les johannites durent répondre que l'Église du Paraclet n'est point anti-scripturaire ; que les disciples de l'Esprit avaient au contraire, lorsque l'Église primitive se perdait par l'enseignement oral et traditionnel, revendiqué l'Évangile pour la ramener à la parole et au type du Christ[1]; que le terme *gnostique* dont on les honorait alors et dont on les flétrit maintenant, est encore une

1. M. le prof. Reuss, de Strasbourg.

preuve de leur science théologique et l'antithèse du terme de *catholique*, désignant ce christianisme grossier, vulgaire, matériel, alors hérétique, aujourd'hui orthodoxe, grâce à la barbarie et aux ténèbres de l'Occident[1]. Les cathares étaient donc essentiellement scripturaires; mais la Loi mosaïque n'étant plus qu'une loi préparatoire, ils la supprimaient comme nécessairement périmée, et d'ailleurs juive; ils conservaient le Nouveau Testament, en élaguant toutefois tout ce qu'il gardait de judaïque, et le résumaient dans l'évangile de l'apôtre bien-aimé qui, se penchant sur le sein du Sauveur, en avait mieux connu le sentiment immortel.

Les johannites purent à leur tour demander aux catholiques de quel droit ils ajoutaient au Canon hébreu l'indigeste amas des livres apocryphes. D'ailleurs ce canon de l'Ancien et du Nouveau Testament dont les catholiques se vantaient de conserver intégralement la totalité, n'en rendaient-ils pas de fait la conservation nulle, puisqu'ils refusaient la Bible au peuple, tandis que les Albigeois mettaient aux mains des laïques, en langue vulgaire, avec les écrits de saint Jean, la plus pure fleur de la parole de Dieu. Les léonistes seuls conservaient dans toute son intégrité le Canon des Écritures[2] : les cathares n'en gardaient qu'un fragment, mais le plus divin; et les catholiques, en y surajoutant, le dérobaient tout entier au peuple, puisqu'ils le tenaient inviolablement caché sous le triple voile d'une langue inconnue, de

1. Clément d'Alexandrie, *le Gnostique*.
2. Liturgies vaudoises. Léger, Muston, Monestier.

la tradition cléricale et de l'ombre du sanctuaire. Le léonisme était donc seul une Église franchement et radicalement biblique, reconnaissant la souveraineté de la parole de Dieu, tandis que les deux autres subordonnaient plus ou moins à leur sacerdoce le livre divin, à l'Église, son chef qui est le Christ. Cette mutilation de l'Écriture par les cathares, et cette séquestration par les catholiques avaient effectivement lieu; pour les premiers dans un intérêt doctrinal, pour les seconds dans un intérêt surtout sacerdotal. Mais la raison invoquée par Manès est vraiment grandiose et a sa source profonde dans un ordre théogonique.

L'hérésiarque chaldéen partait du fait incontestable d'une révélation originelle donnée par Dieu même à Adam. Le temps l'avait déchirée, et les religions antiques, congénères à la fois et diverses, n'étaient que des lambeaux plus ou moins altérés de cette Loi primordiale. Instruits par les anges, les patriarches du genre humain avaient transmis ces fragments divins à Manou, Zoroastre, Moïse, Hermès, Orphée[1]. Il fallait dégager la vérité de cet amas de fables grecques, juives, persanes, indiennes, égyptiennes. Jésus l'avait fait, et l'Évangile n'était que l'idée divine extraite du chaos des antiques mytho-

1. Incarnation, chute, sacrifice de Dieu, trinité, ce sont là les vestiges de ce christianisme primitif, qui, conservés en traits frappants, dans l'ancien culte de l'Inde, se retrouvent partout de même au cœur de l'Asie. Par où se confirme ce qui a été précédemment avancé que l'Evangile n'est pas seulement prophétisé par la Bible, mais par l'Ancien Testament du genre humain tout entier?... (Quinet, *Génie des religions*, liv. III, ch. 2.)

logies. Mais l'Évangile était déjà corrompu : une seconde épuration était nécessaire ; c'était la mission de Manès, l'envoyé du Paraclet. Ainsi le catharisme se présentait comme une sublimation mystique, la volatilisation divine de la pensée du Christ. Si cet audacieux génie élaguait les évangiles judéo-chrétiens tels que Mathieu, Marc et Luc, à plus forte raison devait-il rejeter l'ensemble des livres hébraïques. Le mosaïsme qui n'avait que des promesses terrestres pour un peuple matériel, isolé de la race humaine, transfuge de la communion universelle, le mosaïsme, comme loi temporelle, divisionnaire, exclusive, devait disparaître tout entier avec les révélations partielles et exclusives des gentils. Moïse, ce gigantesque cosmogone, avait, aux yeux de ce mage à demi indien, amoindri l'univers et rétréci Dieu. Jéhova même, en tant que Dieu créateur, national, anthropomorphe, n'était pas le vrai Dieu, le Dieu immuable, immobile, le Dieu un, unique, universel. Il n'était qu'un principe secondaire, négatif. et en un mot (cette affirmation n'avait rien de blasphématoire dans sa bouche) Lucibal ! Ainsi Manès allait élaguant du livre du genre humain la Loi mosaïque, et ne conservait de la Bible que les écrits de saint Jean ; et son livre des Révélations n'était probablement que la Gnose, l'interprétation mystique du mystique apôtre de la lumière et de l'amour, et comme l'apocalypse de la religion du Paraclet, plus clémente et plus éthérée que celle de Pathmos[1]

1. Ce christianisme adamique a été reconnu par Origène, par saint Augustin, par saint Thomas, par Bossuet, et, de nos jours, par Lamennais.

Le livre des Révélations, par lequel Manès, apôtre du Paraclet, expliquait Jean, l'apôtre du Christ, est perdu. Les liturgies, les prières, les cantiques, une controverse de dix siècles, tout a été détruit ; il n'en reste pas une syllabe. Si ces documents manichéens sont totalement anéantis, c'est que les cathares du moyen âge avaient évidemment rejeté toutes ces gloses humaines, et le livre prophétique de Manès lui-même, pour s'en tenir uniquement aux écrits inspirés de saint Jean. Nous pensons toutefois que le manichéisme antique et le manisme aquitain, malgré des divergences nombreuses, sont au fond congénères. Leur source commune était le Mani, mais l'albigéisme prétendait descendre des sept Églises d'Asie et des visions de Pathmos. Son patriarche n'était pas Manès, mais le Boanerge, l'ami du Sauveur.

Abordons maintenant la discussion telle qu'elle dut avoir lieu aux conférences de Pamiers. Reconstruisons sur un dogme le paraclétisme anéanti, comme les géologues reconstruisent sur un ossement le squelette d'un animal antédiluvien. Recomposons sa charpente osseuse, sa membrure éternelle, négligeant les formes variables et fugitives, la chair, le cuir et le crin du monstre divin. Saint Augustin nous fournira le dogme générateur. Le jeune docteur numide, encore manichéen, appelait Dieu l'Unité, la Monade[1]. La Dyade est le multiple, et le multiple c'est le monde. La Monade éternelle contient nécessairement la

1. Aug. Conf. lib. IV, cap. xv, 1.

Dyade, et de son dégagement anarchique résulte simultanément la production du mal et de l'univers. En un mot, la création, c'est le mal, manifestation contingente, amoindrissement relatif de l'Être infini. Nous reconnaissons ici le dogme orphique. Saint Augustin, d'après Manès, reproduisait la doctrine panthéistique de l'Inde, l'antique théologie de Zoroastre, de Pythagore et des alexandrins. Cela nous suffit : nous tenons la tête du mastodonte[1].

1, Les cathares d'Aquitaine et de France ne reconnaissaient qu'une seule Essence, l'Esprit, Dieu. — Dom Vaissette, IV, an 1168. Mission de Chrysogone et d'Albano.

CHAPITRE III

Dogme cathare : Dieu. — La Trinité. — Les deux Principes.

Ab Jove principium, chante un poète platonicien ! Dieu est, en effet, le grand mystère. Le genre humain, dès l'origine, lui a demandé : *Qui es-tu?* Et il a répondu à Moïse : *Je suis celui qui suis, Jéhova.* A Platon : *Zeus, le Vivant, l'Être des êtres*[1].

Ainsi le premier article du Symbole universel, c'est Dieu, et c'est par ce dogme fondamental que durent commencer les conférences de Pamiers. Les Albigeois, accusés d'admettre deux dieux, et sommés de s'expliquer sur ce chef, répondirent sans doute comme les manichéens d'Afrique : « *Nos quidem Patris omnipotentis, et Christi filii ipsius, et Spiritus Sancti, unum idemque, sub triplici appellatione, colimus numen.* » Ainsi un Dieu unique, sous la triple appellation de Père, de Fils et d'Esprit, tel est le

1. Platon : Ζευς le vivant : ον οντων, l'Être des Êtres.

premier article du symbole cathare. Les docteurs catholiques de Pamiers, comme autrefois saint Augustin, dans sa dispute avec Faustus, le manichéen, durent se récrier : « Comment ! vous confessez un seul Dieu ? — Un seul absolument ! — Cependant, vous reconnaissez deux principes, l'un du bien, l'autre du mal ? — Deux principes, il est vrai, mais il n'y en a qu'un que nous appelons Dieu. » — Voilà ce que pensaient au ve siècle les manichéens de Carthage. Au moyen âge les cathares des Pyrénées répondaient de même : Un seul Dieu primordial, et dans ce Dieu deux principes secondaires. Quelques-uns disaient : Ce Dieu a deux fils, Jésus et Lucibel[1].

Pour comprendre leur doctrine mettons-nous à raisonner sur Dieu. Dieu est l'Être, l'Être un, unique, universel. Mais cet Être infini, comment a-t-il produit l'univers ? Cet acte primordial suppose, dans l'Être essentiellement un, deux principes : un principe positif qui conçoit les types des choses ; et un principe négatif qui distingue en les circonscrivant ces divers types. Le premier, c'est la vie ; le second, c'est la forme. Or, cette forme caractéristique des êtres finis, c'est le mal, négation du bien. Le bien, principe positif, est la vie, la lumière, l'intelligence, le Verbe uniquement engendré de Dieu ; c'est celui qu'on a nommé le Fils de Dieu, Dieu lui-même[2]. Le

1. Pierre de Vaux-Cernay. Ce dogme étrange a été relevé de nos jours par le célèbre philosophe allemand Schelling.

2. Outre les trois propriétés substantielles ou les trois Personnes qui constituent Dieu, il existe donc encore en lui un principe nécessaire de distinction représentatif du fini, et dont la fonction purement négative se réduit à distinguer les unes des

principe négatif, c'est-à-dire la forme, la limite, les ténèbres, est une force discordante, un ange révolté, Lucibel ou Satan. Il est le *père du mensonge*, car il ne produit que des apparences, des formes perpétuellement changeantes. *Meurtrier dès le commencement*, il est le père de la division et de la mort qui divise tout. De là dérivent, dans la société, les guerres; dans la nature, les orages. Roi de l'empire des discordes, il est, selon la magnifique expression d'un poète cosmogonique, le *Grand Anarque*[1]. Mais Satan, borné lui-même, contemporain des premières conceptions des êtres finis, n'est ni le Fils de Dieu ni Dieu. Tel est le fond du dogme cathare dans sa formule orientale. Cette conception de Dieu et de la création, toute défectueuse qu'elle puisse être, et toutes le sont plus ou moins, explique suffisamment comment cet antagonisme des deux principes est devenu, dans le symbolisme des théogonies antiques, une guerre des anges, et comment leur chef, l'archange de la révolte, précipité du ciel, a concouru dans sa lutte contre le Verbe créateur à la formation de l'univers; comment enfin cet univers est le théâtre de leur guerre, guerre qui ne doit finir qu'avec le temps; alors, sur les débris du temps et de l'univers, Satan lui-même sera détruit: il mourra au péché. Le Christ vainqueur ramènera le proscrit repentant aux pieds de Dieu.

autres, en les circonscrivant, les idées en Dieu, comme les êtres créés ou ces idées mêmes réalisées hors de Dieu sont individuellement distincts par ce qui, terminant chacun d'eux, les circonscrit en soi. Lamennais : De la Religion, ch. X.

1. Milton.

Cette poésie théogonique est superbe : seulement la formule cathare est dogmatiquement incorrecte. Dieu n'a qu'un fils, le Logos. Lucibel, Satan, c'est l'ennemi, l'esprit révolté, l'ange des ténèbres qui cependant *lance la lumière*. L'erreur, quant au principe négatif, c'est de l'avoir animé, c'est d'avoir donné une substance au rien, transformé le néant en ange, et posé le non-être en antagonisme éternel avec Dieu. Mais les catholiques, en réalité, ne le font-ils pas aussi bien que les cathares? Distinguons encore; il y a bien des nuances dans la conception de l'Esprit du mal. Le Satan de Milton est superbe; le Satan de Dante est bestial et monstrueux; le Satan de Goëthe est un Gusman d'Alfarache sceptique et roué[1]. Le Lucibel cathare est moins mauvais que le Satan de l'Évangile. Il tient plus du Satan de Job qui entrait dans les conseils de Jéhova. Prince et principe de la distinction dans la création de l'univers, il est l'agent avoué de Dieu et le collaborateur du Christ. Aussi paraît-il moins criminel que malheureux, le cœur triste et le front éploré. On dirait un *enfant prodigue* et repentant du ciel. C'est pourquoi le grand Origène en a conclu logiquement que Lucibel se convertirait un jour et que le Christ ramènerait son mélancolique frère aux pieds du Père attendri, qu'il reprendrait sa place à la tête des chœurs sacrés et le rétablissement des exilés complètera l'immortelle allégresse des cieux[2]. Les Albigeois sur ce point parta-

1. Paradis perdu. — Divine comédie. — Faust.
2. Victor Hugo est un grand théologien Alexandrin et Albigéiste dans les strophes de la *Bouche d'ombre*.

geaient les opinions du célèbre docteur alexandrin.

De la question de Dieu dérive celle de la trine-unité divine. Toutes les sectes platoniciennes sont trine-unitaires, et les Albigeois sans aucun doute confessèrent à Pamiers, sous *la triple appellation du Père, du Fils et de l'Esprit, un seul et même Dieu*. Mais, disaient les catholiques, le Fils et l'Esprit sont-ils Dieu au même titre que le Père? — Non, répondaient les cathares, Jésus n'est que le *premier-né de toutes les créatures*, la *splendeur du Père*, le *simulacre de Dieu*[1]. Au temps de Manès, le dogme de la trine-unité de Dieu n'était pas rigoureusement formulé. Il ne le fut que cent cinquante ans après par Athanase au concile de Nicée. Les Pères grecs de cette époque, tels que Justin, Clément, Origène, ne s'éloignaient guère de la trinité de Platon. Manès diffère de ses contemporains : le Fils et l'Esprit étaient, selon lui, deux émanations ou proboles du Père. Les cathares du moyen âge étaient revenus à la trinité de Platon et des Grecs antérieurs à Constantin. Ils tenaient le Fils inférieur au Père, et l'Esprit inférieur au Fils. La trinité cathare à ces deux époques est donc également incomplète, dans le sens orthodoxe. Consubstantielles, les trois personnes divines n'étaient pas coéternelles. C'est l'erreur des trois premiers siècles. Mais cette erreur qui fait du Fils *une créature*, et à plus forte raison de Satan, son contraire et son inférieur (si même ce principe négatif peut avoir une ombre d'être), justifie les manichéens sur l'éternité

1. Saint Paul. Hébreux, I, 3. D'après Manès, la première et primordiale probole de l'Agnostos.

des deux principes, erreur destructive de la notion même de Dieu.

Justifions donc les cathares sur cette éternelle accusation de dualisme. Un Dieu unique et dans ce Dieu suprême deux principes secondaires, telle est l'idée commune, la conception génératrice de toutes les théogonies antiques. Toutes ces théogonies, disons-le hautement, sont radicalement monothéistes. Toutes sont parties de l'unité, de l'absolu[1]; mais pour expliquer la nature des choses, l'unité se brise; le monothéisme se résout en dythéisme; puis, descendant toujours, en polythéisme. Le Dieu suprême, fragmenté d'abord en dieux secondaires, finit par se pulvériser en une fourmilière de dieux inférieurs, et à disparaître sous ce nuage d'insectes. L'Inde adorait, comme dieu unique, Brahm; l'Égypte, Amoun; la Perse, Zervan. Ormuzd et Arhiman n'étaient que les énergies créatrices de Zervan. Ormuzd est éternel, mais Arhiman ne l'est pas. Le dualisme persan est donc contingent, relatif. Zoroastre n'a donc pas enseigné un dualisme absolu, et Manès, qu'on prétend être son disciple, n'a pu emprunter, comme on l'en accuse, son dualisme radical à l'antique révélateur des Perses[2].

Il y a plus : Manès n'est point un disciple de Zoroastre. Manès, nous l'avons vu, est Chaldéen. Il est étranger et même hostile aux Perses conquérants de la Chaldée. Il entreprend la ruine du masdéisme, la religion des Perses. Il succomba dans son entreprise

1. MM. les prof. Ch. l'Évesque, Ern. Bersot, de l'Institut.
2 Henri Brunel : Avant le christianisme.

et périt jugé par un concile de mages. Le manichéisme diffère essentiellement du masdéisme. Le masdéisme est une religion active, énergique et terrestre comme le mosaïsme. Il fleurit sous le soleil ; la terre est son domaine ; il glorifie la nature jusque dans le ciel. Pour le manichéisme, la terre est un lieu d'exil, et la nature un tombeau. Sa patrie, sa vie, c'est le ciel. Manès ne procède donc pas de Zoroastre, mais de Manou. Son inspiration est brahmanique, son génie est indien. Et Manou peut-être n'est qu'un Manès de l'Himalaya.

D'ailleurs, l'époque où vécut Manès explique son génie et son œuvre. Ce fut une époque d'éclectisme, de fusion tumultueuse, d'incohérente unité. Alexandre avait mêlé la Grèce et l'Orient. Il construisit dans Alexandrie à toutes ces sagesses et à toutes ces religions expirantes, comme une Athènes orientale. Alexandrie fut la principale officine où les pontifes, les rabbins, les philosophes firent leurs amalgames dogmatiques pour combiner la religion universelle[1]. Philon tentait la fusion de Platon et de Moïse : Simon ben Jochaï, celle de Moïse et de Zoroastre : Plotin, celle de Zoroastre et de Platon : Origène, celle de Platon et du Christ : les gnostiques et Manès à leur tête, celle de toutes les gnoses partielles de l'antiquité avec le christianisme qui, par cet amalgame général, devient la gnose une, unique, universelle de l'avenir. Tous ces hommes sont de la même race intellectuelle. On peut dire de tous ce que l'on a dit de l'un deux : génie oriental, éducation grecque.

1. M. Ad. Franck. La Kabbale.

Tous admettent le Dieu un; tous, la trine-unité inégale; tous, l'inanité de l'univers; tous, la chute des anges; tous, un spiritualisme panthéistique. Le monothéisme primitif s'est brisé en polythéismes innombrables; et maintenant tous ces polythéismes incohérents, noyés dans le chaos du panthéisme oriental, s'efforcent de s'en dégager pour rentrer dans le monothéisme chrétien. En philosophie également le règne de la dualité finit avec les Alexandrins[1]. Manès, qui n'est au fond qu'un Alexandrin, et le plus grand des Alexandrins, Manès est monothéiste. Il fond toutes les religions pour en extraire la religion universelle. Qu'est au fond le manichéisme? Une vaste synthèse. Né au point de contact du christianisme, de l'hellénisme, du masdéisme, du boudhisme, Manès tenta la fusion du monothéisme hébreu, du dythéisme persan, du polythéisme grec, du panthéisme indien. Il l'accomplit sous la direction de Platon, et il en résulta un néoplatonisme johannite. Manès fut un Alexandre théologique, et son empire, comme celui du conquérant macédonien, brisé en fragments énormes, subsista néanmoins, flottant et bouleversé, entre l'Inde et le monde occidental.

Gloire immortelle de Platon! Assis au carrefour de la sagesse antique, il rayonne en tout sens, par Philon, par Plotin, par Manès, par Origène. École, église, synagogue, il envahit tout. Intermédiaire entre Socrate, Zoroastre, Moïse, Jésus, il usurpe la dictature du monde moral. Sage pour tous, prophète

1. M. Jules Simon : École d'Alexandrie.

pour plusieurs, pour quelques-uns homme divin, il ne s'incline que devant l'Homme-Dieu. Ammonius l'appelle un Moïse athénien, et le Timée est sa Genèse. Il fut plutôt le Boanerge de la gentilité, et le Phédon est son Évangile. Seul, il a dit au monde antique : *Attendons le Dieu Sauveur*[1].

1. Platon, cet homme divin qu'on rabaisse en l'appelant un Demi-Dieu. Saint Augustin, Cité de Dieu, l. II, ch. 14.

CHAPITRE IV.

Dogme cathare. — Le monde. — L'homme.

L'Etre est un et tout[1]. Cette formule alexandrine était aussi le principe cathare. Les Albigeois, aux conférences de Pamiers, confessèrent à haute voix ce magnifique préambule de l'Évangile de saint Jean, leur unique apôtre : « Au commencement Dieu était, et le Verbe était en Dieu, et il était Dieu. Et toutes choses ont été faites par lui. » Eh quoi ! s'écrièrent les catholiques, ne dites-vous pas que le monde est l'œuvre de Satan ? — Non, le monde est l'œuvre de Dieu. Le Fils est le Créateur du monde, mais du monde intelligible ; le monde sensible est l'œuvre de Satan. Le Fils est le Créateur, Satan est le formateur. Satan a reproduit l'œuvre du Fils, car *il est singe de Dieu.* Il l'a fait *voluntate et nutu Dei.* Mais il ne l'a fait qu'avec des formes, des ombres, et son œuvre n'est qu'un songe. Enfin, ajoutèrent les catholiques, Dieu n'a donc pas fait les *choses*

1. Παν εν (Plotin). — Παν πνευμα (Origène).

visibles? — Non, répondirent les cathares, *Deus non fecit visibilia, quia non sunt*[1]. En d'autres termes, le plan du monde conçu parfait par le Verbe, n'a été réalisé qu'imparfait dans la matière par Satan. Sans la limite, par laquelle il confine un néant, l'univers illimité serait Dieu. De là l'origine du mal dans l'univers. La création, au lieu d'être une gloire, est une déchéance, une maladie, une mort de Dieu. Le monde, loin d'être son trône, est plutôt son sépulcre. Et c'est en ceci que le catharisme se distinguait de la philosophie alexandrine qui voyait dans la création comme une irradiation de Dieu. (J. Simon, École d'Alexandrie.)

Mais la production de l'univers, qu'est-elle? D'après les catholiques, une création. Dieu, disaient-ils, l'a tiré du néant. — Le néant n'est rien, répondaient les cathares. Dieu a tiré le monde de sa propre substance comme le ver tire la soie dont il file son tombeau. Loin d'être monté du néant à l'être, le monde est tombé de l'être au néant. Ce monde n'est pas une création, mais une formation, une émanation : il est émané de Dieu[2]. Sur ce point, les cathares eussent eu plus tard l'appui de Thomas d'Aquin, le plus grand théologien du moyen âge. — La création, disait-il, est un fait de croyance, mais non de démonstration : *Credibile sed non demonstrabile*. Et Thomas n'exprimait que cette

1. Réponse du docteur Garcia, de Toulouse.

2. Lamennais : Esq. d'une philosophie. — Il n'existe qu'une substance : seulement nous ne savons pas comment elle se trouve, tantôt à l'état d'esprit, tantôt à l'état de matière.

pensée de saint Paul : C'est par la foi que nous savons que le monde a été fait par la parole de Dieu, et que les choses visibles ont été tirées de choses invisibles. (Hébr. XI, 3.) Paul et Thomas inclinent ici à la cosmologie cathare. Le monde donc, émané de Dieu, est, quant à son principe positif, quelque chose de vivant, et, quant à son principe négatif, quelque chose d'illusoire ; il est à la fois divin et fantastique. Le manéisme disait avec l'Inde : Le monde est un rêve de Dieu, la Mahia, mais un rêve douloureux, un cauchemar. Les cathares, comme tous les Alexandrins, ne pouvaient se débarrasser d'une contradiction inhérente à leur système : le mal était et n'était pas, tantôt principe réel, tantôt forme illusoire et personnification du Non-Être. Ils eussent chanté avec David : L'homme est un phénomène errant dans le monde des apparences. (Ps. XXXIX, 7.) Et cependant ce monde était à leurs yeux un animal. Saint Augustin est encore manichéen lorsqu'il dit : *Cœlum cœli creatura est aliqua intellectualis*[1]. Dans l'Apocalypse, la cité de Dieu est vivante et intelligente. « Rien n'est matière dans les demeures de l'Esprit, rien n'est mort dans les lieux de l'éternelle existence[2]. » Une vie immense palpitait dans l'univers. Les monts, les bois, les fleuves, les vents avaient leur voix, leur langage, leur cantique. Les plantes même avaient des affections, des sentiments. Les cathares croyaient, comme saint Augustin, que la figue détachée du rameau maternel pleurait des larmes de

1. C'est la cité vivante et intelligente de saint Jean. Apoc. XX.
2. Chateaubriand, *les Martyrs*, l. III, d'après Platon.

lait[1]. Les astres étaient pour eux, comme pour Milton, des esprits revêtus de tuniques de feu. Ils croyaient sans métaphore aux *armées du ciel, combattant pour Débora*; aux étoiles du matin qui, dans Job, célèbrent par des hymnes de joie la création de l'univers (xxxviii, 7), aux chœurs des astres de Platon. Ils eussent chanté sans fiction, avec le psalmiste : Cieux, louez l'Éternel! louez-le, anges! Et vous, soleil et lune! Et vous, étoiles, foudres, nuées, louez l'Eternel (cl). En somme, il n'est que deux genèses ou manières de concevoir la création. Les catholiques, chrétiens judaïsants, suivaient la cosmogonie hébraïque; les cathares, chrétiens platonisants, soutenaient la cosmogonie orientale[2].

Comme l'univers, l'homme, ce petit monde, ou plutôt, selon Grégoire de Nazianze, ce grand monde, puisqu'il est capable de connaître Dieu, est nécessairement aussi le produit mixte de deux principes contraires, en d'autres termes un composé d'esprit et de matière, de forme et de vie. L'âme ou l'homme céleste est l'œuvre du Fils; le corps ou l'homme terrestre est l'ouvrage de Satan. Mais ici un grand débat s'élevait entre les théologiens; il avait agité les cinq premiers siècles; il dut éclater violemment aussi aux conférences de Pamiers. Les âmes, que sont-elles? Là-dessus, trois systèmes : celui d'Origène, celui de Tertullien, celui d'Athanase ou de

1. Confessions, l. IV.
2. Les Albigeois lisaient beaucoup J. Erigène. — Περι Φυσεως μερισμου.

Nicée. D'après Origène, les âmes sont des anges inférieurs, créés avant l'univers, bannis du ciel sur la terre, de sorte que la naissance de l'homme était la chute d'un ange. D'après Tertullien, les âmes se transmettaient avec le sang par le moyen de la génération. D'après les orthodoxes, Dieu les créait et les unissait au corps, dans le sein maternel. Le matérialisme de Tertullien était abandonné. Les docteurs de l'Occident s'étaient généralement rangés à l'opinion orthodoxe : mais le système d'Origène qui était la grande tradition antique, était soutenu par les cathares[1]. Ils faisaient de l'âme humaine un souffle de Dieu, tandis que les catholiques n'y voyaient qu'une créature tirée du néant. Les cathares sont ici plus près de la Bible qui vivifie Adam d'une *haleine* de Jéhova. Ainsi les anges et les âmes consubstantiels à Dieu sont, comme le monde, à divers degrés, des émanations de Dieu, mais des émanations distinctes et indépendantes.

Le monde antique s'est écrié, comme le poète moderne :

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant a-t-il demandé l'être[2] ?

A cette question douloureuse de Job, de Sirah, de Phocylide, des chantres éplorés de tous les temps, les cathares répondaient : Il y eut uue grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le Dragon, et le Dragon et les anges contre

1. Beausobre : Hist. du Manich. — Renan : Vie de Jésus.
2. Lamartine : Médit. l. 7.

Michel. Mais ils furent précipités dans l'Abyme. (Apocal., XII.) Nous sommes donc des anges bannis du ciel et précipités sur la terre, à cause de notre révolte avec l'archange rebelle. Manès paraît s'être éloigné de cette légende antique. Selon lui, il n'y aurait pas eu d'insurrection dans le ciel, séjour de l'éternelle paix. Dieu aurait envoyé les âmes dans ce monde inférieur pour mettre l'ordre et l'harmonie dans la matière discordante et tumultueuse et la dompter comme une bête féroce. Les âmes, d'après cela, seraient des exilées volontairement descendues du ciel pour exécuter le désir de Dieu de soumettre l'anarchique et sombre Hylé. Manès, évidemment, croyait par cette modification du mythe antique avoir trouvé une solution au dualisme persan. Mais les cathares du moyen âge étaient revenus à la tradition universelle, admise par Origène, Justin, Tatien, Cyrille, Synésius, Méthodius, et qui, par Philon, Platon et Pythagore, se rattache aux théogonies rabbiniques, persanes, orientales[1]. Ainsi le péché, comme un insecte dans une fleur, était éclos dans le ciel. Les cathares reculaient jusque dans l'azur le drame d'Éden. D'après ce poétique et douloureux système, la création est une chute, la vie une expiation et la terre un lieu d'épreuve et de châtiment.

De cette révolution du ciel résulta la création. Milton semble avoir connu cette tradition cosmogonique qu'il transporte dans l'enfer. Il représente les anges déchus se faisant du Tartare une patrie, y con-

1. Beausobre : Hist. du Manich.

struisant une capitale, y bâtissant des palais, établissant des camps, s'exerçant aux luttes héroïques, lançant des chevaux et des chars de feu, charmant leur exil par le son mélancolique de la lyre, et figurant les mystères et les batailles du ciel[1]. C'est ainsi que Lucibel et ses anges, précipités dans l'espace, avaient produit dans leur chute ce chapelet de mondes qui en marque les degrés jusqu'à la terre obscure perdue vers les confins du néant. Ils s'étaient fait dans l'exil une patrie à l'image du ciel. De là ces constellations répandues comme des îles de lumière, des archipels de feu, sur l'océan de l'Éther, séjour des anges bannis, piscines de la purification des âmes, haltes de la migration et du retour vers la patrie céleste, perpétuel objet de leur désir. D'après Manès, le soleil n'était qu'une piscine de feu, et la lune une piscine d'eau, suspendues, pour une dernière purification, aux portes mêmes du Paradis. Mais Lucibel, le prince de l'air, n'avait pu, avec les idées du Christ, qu'employer des ombres, des nuages, des apparences, et donner à son œuvre une réalité fantastique. La création n'était qu'une sorte de mirage, de reflet assombri du ciel.

Mais les âmes exilées du ciel, comment se rouvraient-elles les portes de la Patrie ? Par la purification. Cette purification, où s'accomplissait-elle ? Sur la terre d'abord, puis d'astre en astre. Par quel moyen ? Par des transmigrations successives. On re-

1. Paradis perdu, I.

connaît ici l'enseignement de l'Inde[1]. La métempsycose qu'enseignaient les Albigeois est une espèce de purgatoire antique et universel. Les docteurs catholiques de Pamiers l'attaquèrent sans doute comme anti-biblique. Les cathares se rejetèrent probablement sur la tradition du genre humain, et, selon l'habitude, attaquèrent le purgatoire catholique comme anti-biblique et anti-rationnel. En effet, le purgatoire cathare est indissolublement scellé dans le système dont il supporte tout le poids ; tandis que le purgatoire catholique peut en être détaché comme un hors-d'œuvre et même un non-sens. La purification cathare était parfaitement désintéressée; le purgatoire catholique est un petit enfer sacerdotal où la papauté romaine trouvait au moyen âge son Pactole et ses mines d'or. Il devait paraître absurde et immoral aux Albigeois. Ils ne pouvaient comprendre le supplice d'un esprit dans un lac glacé ou dans un gouffre brûlant. Ils le comprenaient mieux dans un corps organisé, tombeau vivant, sépulcre animé; car, dans cette religion de la vie, tout était vivant, même le sépulcre, même la mort[2].

Pour les cathares la mort n'était que le délogement, le vêtement souillé que l'on dépose le soir, la larve aride d'où s'envole en avril le papillon. Mais les âmes indignes encore de revoir le ciel, où vont-elles? Dans de nouveaux corps. — Dans le corps des bêtes? Les païens le pensaient : ils croyaient voir l'âme d'un Phalaris dans la physionomie d'un vau-

1. P. Leroux : de l'Humanité.
2. Jean Reynaud : *Terre et Ciel.*

tour, et entendre l'âme d'un Tibère dans les âpres et sourds grommellements d'un tigre. Telle est encore, en dehors du monde biblique, la tradition universelle. Indistinctement fondées sur la transmigration des âmes, les religions antiques varient sur le nombre des transformations. Les rabbins, les mages, les druides, Platon, Pythagore, Pindare les bornaient à trois. Manès les fixait à cinq ; les Albigeois les étendaient jusqu'à treize et même seize. Il y a plus : nous croyons que le spiritualisme johannite avait substitué au roulement de corps en corps l'ascension d'astres en astres. Peut-être le système impliquait-il que certaines âmes évoluaient d'étoile en étoile depuis l'origine du monde. C'étaient les juifs errants du ciel, qui ne pouvaient retrouver la patrie, la sainte Jérusalem. Mais enfin toutes devaient être un jour délivrées, et de migrations en migrations remonter dans le sein de Dieu. Dans la religion de l'éternel amour, il n'y avait point de place pour l'enfer. L'enfer n'était pas : la mort, c'était la vie ; la mort, disait un rabbin, *c'est le baiser de Dieu*[1].

Ainsi, remarquons-le, à deux mille ans de distance, le terrible problème du mal, perpétuelle préoccupation du genre humain, se pose à deux sages du *pays de Huts*[2]. Job le débat en patriarche et l'abandonne irrésolu au mystère infini de Dieu.

1. Thalmud.

2. On suppose que Huts, pays de Job, est la Huzzitide, pays de Manès, c'est-à-dire l'immense désert qui s'étend de la mer Morte au golfe Persique.

Manès le discute en philosophe, et croit le résoudre en le rattachant, comme un élément, à l'œuvre de Dieu. Dans Job comme dans Manès, le mal est contingent, et Satan, son symbole, est un conseiller *agréé*, sinon *agréable* de Jéhova, d'Agnostos.

Le Lucibel de Manès rappelle les Demi-Dieux de l'Inde. Sur l'ordre de Dieu, il quitte le ciel pour soumettre les éléments, pour dompter les monstres. Il ressemble aux héros grecs qui vont avec leurs compagnons d'exil fonder des cités sur des rivages déserts. Le grand banni crée dans l'espace des colonies de mondes, il peuple les îles et les archipels des cieux. Il est principe cosmique et archange cosmogone.

CHAPITRE V.

Le Christ. — La Vierge.

« Nous, sous la triple appellation de Père, de Fils et d'Esprit, nous croyons un seul et même Dieu. » Le Père, Agnostos, le Fils, Demiourgos, l'Esprit, Paracletos. Le Père est le Dieu absolu, invisible, inconnu, incommunicable, immobile dans son éternité. Le Fils est le Dieu visible, créateur du monde, révélé à l'humanité, agissant dans le temps. Les docteurs catholiques, comme tous les judéo-chrétiens, attribuaient la création au Père, à Jéhova. Les docteurs cathares, comme tous les chrétiens platonisants, l'attribuaient au Fils, au Logos. Ceux-ci se fondaient sur le quatrième évangile et sur un argument de la philosophie alexandrine. Le Fils créateur est le dogme caractéristique de toutes les sectes johannites. Ce dogme origéniste a été magnifiquement dramatisé par Milton, qui nous montre, dans son épopée divine, le Fils, envoyé par Jéhova, se rendant sur son char, entouré des légions des Esprits célestes, jusqu'aux confins du chaos, et,

par les six émissions de son verbe, tirant du sein de l'antique nuit, la terre, l'Océan, les astres d'or[1]. C'est la pensée platonicienne appliquée à la création mosaïque. Sur cet article du symbole, de grands débats durent s'élever entre les catholiques et les cathares au sein du synode de Pamiers.

Il en fut de même pour toutes les théophanies ou apparitions divines mentionnées dans la Bible. Ce n'est point Jéhova, c'est le Christ qui parlait à Adam sous les ombrages d'Éden. C'est le Christ qui se montrait à Noé, à Abraham, à Moïse, aux patriarches. Et dans les terribles exécutions du Déluge, de Sodome et de l'Egypte, c'était Lucibel, la théophanie sinistre et vengeresse de Jéhova. Voilà pourquoi les cathares disaient que Jéhova n'était pas l'Agnostos, immobile dans le ciel et dans l'amour, et que le *Ravageur* de l'Egypte, l'*Exterminateur* qui se tenait sur l'aire d'Arauna à Jérusalem, était Satan, et que la Bible était l'épopée de Lucibel.

Enfin, après quatre mille ans, paraît le Christ. Qui est le Sauveur ? c'est le Logos, le Demiourgos. Le Régénérateur ne pouvait être que le Créateur. Pour réparer un monde il faut l'avoir fait, comme une horloge. Voilà pourquoi saint Jean dit que l'agneau s'est immolé dès l'origine du monde. Un Dieu ne peut mourir, mais il donne sa substance, et ce don est une mort et une création. L'agneau s'est donc immolé deux fois : par son premier sacrifice, il a *créé* l'univers physique; par son second sacrifice,

1. Paradis perdu, liv. III.

il a *recréé* l'univers moral. Dans un certain sens, l'agneau est perpétuellement immolé et sa mort est la vie du monde, et le monde est son éternel calvaire[1].

Sur la naissance du Christ trois systèmes se sont produits : l'ébionite, le cathare et le gréco-latin. D'après le système ébionite ou juif, Jésus descend d'Abraham, était fils de Joseph et de Marie; d'où la généalogie de saint Matthieu et le drame bucolique de Bethléem. — Le cathare transporte ce drame dans le ciel. La mère du Christ n'est point Marie, la vierge de Sion, mais Mani (Mens), l'âme d'Agnostos. L'Esprit est un principe féminin. La *Consolatrice* l'enfanta avant l'Aurore, et le Verbe naissant créa le monde invisible, type du monde matériel. Revêtu d'un corps éthéré, il descendit avec la beauté et la splendeur d'un Dieu. — Le système gréco-latin se place entre l'ébionite et le cathare. Au premier il prend Marie, au second l'Esprit. Il divinise la Vierge pour la rendre digne de l'hymen d'un Dieu[2]. Les cathares ne pensaient qu'avec horreur que le Verbe eût pu naître *in utero mulieris*. Marie conçut par l'entendement le Verbe divin. Cette doctrine se retrouve chez les Pères, non seulement d'Orient mais d'Occident. Dieu parlait par l'ange et la Vierge *s'imprégnait* par les oreilles, dit saint Augustin. Le Verbe « entra par l'oreille de la Vierge dans notre monde, revêtu d'une robe de pourpre; et, lumière et

1. Lamennais d'après les théog. ant. — Esq. d'une phil. I, 112.
2. Renan : Vie de Jésus.

ornement de l'univers, il en sortit par une porte d'or. » Tel est l'hymne liturgique de Lyon, rédigé probablement par les Grecs Pothin et Irénée. Ainsi parle Proclos, patriarche de Constantinople, Grégoire le Thaumaturge et l'Eglise orientale avant Nicée [1]. Bossuet est gnostique quand il dit que le Christ sortit *utero Virginis*, comme un *trait de lumière*, comme un *rayon du soleil* [2]. Il se forma donc un parti mixte entre les cathares qui le faisaient descendre du ciel avec la majesté d'un immortel, et les ébionites qui le faisaient sortir des entrailles de la Vierge comme un petit enfant couché dans la crèche de Bethléem. L'enfant a son auréole, la Vierge est une sorte de déesse, l'allaitement est virginal et l'étable se change en une grotte lumineuse où résonne la harpe des anges. Saint Luc a fourni ce thème ravissant à la poésie de saint Bernard et au pinceau de Raphaël [3].

Le Christ juif est un homme, le Christ oriental est un Dieu; le Christ gréco-latin est l'homme-Dieu. Les deux premiers sont très simples; le troisième est composite et complexe. Il n'existe que par la tête et le cœur. La partie basse de l'homme se dérobe. Ce Christ, né de l'Esprit, fils d'une déesse, issu d'un enfantement virginal, éthéré, aérien; ce Christ qui passe à travers les portes et les murailles, qui marche sur la mer comme sur le

1. Liturg. anc.
2. Élévations, XVI, 6.
3. Les catacombes représentent presque toujours la Vierge sans l'enfant. La Vierge-mère répugnait aux Grecs.

Ch. Clément.

marbre et flotte comme un flocon de neige dans la splendeur du Thabor, ce Christ échappe à l'humanité et s'évapore dans le surnaturel. Le symbole des apôtres, qui ne fut qu'un compromis entre deux notions contradictoires qu'il résume, exprime bien l'incohérence dogmatique de ce Christ Judéo-Cathare. La christologie romaine prêtait largement le flanc aux traits des Johannites. Mais les latins pouvaient leur répondre que leur Christ éthéré était étranger à l'humanité. Comme Athéné, la sagesse hellénique, le Christ cathare naît de la tête et non des entrailles. Il n'a pas plus d'enfance sur la terre que dans le ciel. Il parut à trente ans, l'âge de l'apostolat et du martyre. Étranger au genre humain, il ne vient point pour l'expiation. Sa mission est uniquement d'enseigner la vérité. Il l'enseigne réellement par ses discours, figurativement par ses actions. Agneau de Dieu, il ôte le péché du monde, comme docteur, par la parole, et non, comme victime, par le sang [1]. Céleste médecin il combat, il extirpe, avec le scalpel du Verbe, le cancer du mal. Il meurt, tragiquement blessé dans ce combat; mais sa passion n'est qu'un spectacle divin. C'est le drame pathétique de la destinée humaine joué par le céleste coryphée dans la catastrophe fantastique du Calvaire. Le Christ ne meurt pas sur la croix, pas plus que l'agneau éternellement immolé et renaissant sur l'autel céleste, ou comme Prométhée enchaîné et dévoré par le vautour sur la cime du

1. Platon : II, Alcib. Attendons le Dieu sauveur, Il nous sauvera en nous enseignant la vérité.

Caucase. Les catholiques s'écrièrent : Vous détruisez l'expiation. — Vous la détruisez indirectement aussi, répondirent les cathares. Car le Christ n'est homme que par sa mère; si la Vierge est une déesse, il n'est plus l'homme-Dieu ; né de l'Esprit et d'une Eone, il n'est plus que Dieu. Il ne peut ni souffrir ni mourir sur la croix. Votre Christ n'est dans le sein maternel qu'un météore, sur la croix qu'un fantôme, sur l'autel qu'un je ne sais quoi qui n'est ni pain, ni chair, ni esprit, qui s'évapore au *delà de la substance*, c'est-à-dire dans le néant [1].— Les Vaudois restaient seuls dans la nature et dans la Bible.

Cependant les cathares fêtaient la naissance du Sauveur, *Nadal :* vraisemblablement, cette naissance n'était que l'apparition, la théophanie du Christ descendu du ciel, dans son adolescence immortelle et tout semblable à l'Apollon cynthien. Toujours est-il qu'ils célébraient, comme les catholiques, Noël au solstice d'hiver [2].

Les conférences de Pamiers durèrent plusieurs semaines comme celles de Montréal. Le comte de

1. Transsubstantiation. Qu'y a-t-il au delà de la substance? Rien.

2. On aura remarqué qu'un grand nombre de doctrines des Albigeois se retrouvent éparses chez les docteurs les plus célèbres, même orthodoxes : Origène, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Saint-Cyran, Milton, Bossuet, Malebranche, De Maistre, Lamennais. Nous verrons tout à l'heure que l'Église romaine elle-même a emprunté à l'albigisme son régime pénitentiaire, sa discipline ascétique et hygiénique.

Foix, impartial amphitryon, conviait tour à tour à sa table les docteurs catholiques et cathares tout fumants de leurs combats. Ramon de Perelha, écuyer du comte et sénéchal du palais, tranchait. Cette égalité paraissait une insulte aux Romains. L'arbitrage d'un laïque irritait encore leur superbe. Peut-être aussi étaient-ils exaspérés par les résultats d'une argumentation peu triomphante. Ils avaient peine à contenir leurs emportements. Auprès du patriarche Gaucéli siégeait la vicomtesse Esclarmonde, la papesse du Castellar, entourée de ses diaconesses, la comtesse Philippa, sa belle-sœur, sa cousine Faïs de Durfort, Auda de Bélissen, Auda et Orbria de Festa, ses cocatéchumènes de Fanjaus. La docte et vaillante princesse combattait dans les rangs des théologiens cathares. Amazone du dogme johannite, elle s'élançait chevaleresquement dans la mêlée théologique. Un jour qu'elle étreignait vigoureusement un cistercien, probablement un espagnol, don Esteban de Mania, qu'on appelait le frère Etienne de la Miséricorde : Madame, s'écria le moine furieux, *filez votre quenouille ! Il ne vous appartient pas d'argumenter dans de tels débats !* Ce cri de colère et de détresse indique assez que la quenouille d'Esclarmonde était la lance et le sceptre de la théologie cathare, et cette insolence dut faire courir, sur le frémissement de l'assemblée, un murmure de satisfaction orageuse et d'indignation triomphale[1].

1. Guilhem de Puilaurens. Ch. VIII.

L'abbaye de Saint-Antonin hébergeait les champions romains qui, chaque matin, revenaient le long du rivage de l'Ariège et se retiraient processionnellement, chaque soir, la croix en tête, et chantant le *Veni spiritus!* Les évêques albigeois étaient recueillis avec amour, sur le Castellar même, dans le palais d'Esclarmonde. Les consuls de la cité festoyaient les chevaliers et les troubadours. A la tête des harpéors figurait sans doute le *grand Maître d'Amour*, le vénérable Arnauld d'Aniel, poète et théologien, et l'héroïne de ses chants Na Bonavillaria, que le ménestrel vieillissant célébrait encore sous les noms mystérieux de Bel-Esper (Bel-Espoir) et de Miels que ben (Mieux que bien), espoir qui remonte maintenant vers les horizons célestes, amour qui se perd dans le souverain Bien. La salle capitulaire du Castellar ne pouvait contenir, si vaste qu'elle fût, qu'un nombre très limité d'auditeurs privilégiés. La foule ondulait et murmurait au dehors comme une mer autour du monticule sacré. Les chevaliers s'en dédommageaient, hors des murs, par des tournois où ils aiguisaient leurs lances comme pour les prochaines batailles du Paraclet. Tout Pamiers retentissait de bruits d'armes, de discussions théologiques, de chants et de sons de harpe. Revenons aux conférences du Castellar.

CHAPITRE VI

Morale cathare. — Les trois vœux : Pauvreté, Abstinence, Célibat. — Mariage et famille cathare. — Les croyants et les parfaits.

Toute conception est une, et de son dogme générateur dérive logiquement une morale, un culte, une organisation analogues. Le dogme générateur du catharisme, c'est que l'homme est un esprit exilé sur ce globe, sa prison, et captif dans la matière, son tombeau. Il disait avec Platon : *la chair est un sépulcre*[1]. Se détacher d'un monde mauvais, d'une chair inane et fatale, voilà, dans sa magnifique simplicité, toute la morale cathare. Le catharisme est essentiellement une purification, une tendance, une aspiration à la vie angélique.

De ce principe, trois applications d'une portée immense. 1° *La Pauvreté*. Le vrai cathare ne possédait rien dans le monde, ni champ, ni maison, ni argent. De l'hospitalité, il recevait le logement, et

1. σωμα, σημα, d'où sémal, en roman, cuve, sarcophage.

de la charité le vêtement et la nourriture. Non seulement il ne possédait rien, mais encore il ne se possédait pas lui-même, il appartenait à la communauté cathare [1].

2° *L'Abstinence :* Les cathares s'abstenaient de toute chair, des œufs, germe charnel ; du lait, liquide animal. Cependant, quoi qu'en ait dit saint Augustin, ils mangeaient du poisson en Égypte, et buvaient du vin en Occident. Ils vivaient presque uniquement de végétaux, et encore des moins substantiels, tels que les melons et les figues dont la chair et le miel leur semblaient une congélation de la lumière du soleil. Outre cette abstinence perpétuelle, les cathares observaient dans l'année trois jeûnes de quarante jours. Ces quadragésimes correspondaient aux trois grandes fêtes, Noël, Pâques et Pentecôte. Aussi étaient-ils d'une maigreur transparente et d'une ténuité presque aérienne. On disait *pâle comme un Manichéen !* [2].

3° Enfin la *Continence* absolue. La virginité était pour eux l'idéal, le célibat était tenu pour très saint ; le veuvage leur paraissait très vénérable. Toutefois, c'était un état exceptionnel, et le mariage étant la règle, n'était pas une imperfection. Dans l'évangile johannite, le Christ consacre le mariage en assistant aux noces de Cana, en prenant lui-même mystiquement le nom d'époux, et en donnant le titre d'épouse à l'Église, et à la Sainte Jérusalem. Voilà la sagesse du Christ ; les parfaits cathares étaient ces

1. Beausobre : Hist de Manich. II
2. Ibid.

eunuques volontaires du royaume des Cieux, dont parle le Sauveur [1].

Le Christ glorifiait la famille jusque dans le ciel, en donnant à Dieu le titre de Père, en prenant lui-même le nom de Fils, et en les unissant par l'Esprit, leur mutuel et perpétuel amour. Les maisons albigeoises étaient donc toutes blondes et bourdonnantes d'enfants, et nous allons voir ces abeilles guerrières sortir de leurs ruches féodales et se ruer tumultueusement sur les champs de bataille. L'inspiration cathare venait de l'Inde. Comme le brahmane, ce n'est qu'après avoir donné le jour à une famille nombreuse, qui était sa couronne et sa gloire, que l'Albigeois, abandonné de la nature, l'abandonnait sans regret, et faisant vœu de chasteté se préparait une blanche et vénérable vieillesse. Aucun peuple n'a mieux exprimé le sentiment conjugal et paternel que les brahmanes. « Écoute la voix de nos législateurs divins, dit un poète de l'Inde. Rappelle-toi ce que, dans leurs chants immortels, ils ont dit de la femme, cette compagne modeste de l'homme. C'est elle qui, dans le fils qu'elle lui donne, prolonge son existence en le faisant vivre dans un autre lui-même : c'est à ce fils qu'il doit la délivrance des âmes de ses ancêtres [2]. »

Nous pouvons croire que chez les cathares comme chez les brahmanes, le mariage était sanctifié comme un moyen de transmigration des âmes dans de nouveaux corps, transmigration d'où résultait leur pu-

1. Beausobre, II.
2. Lois de Manou.

rification successive, et leur délivrance finale. Le bonheur de voir les âmes des aïeux passer avec leurs traits à leurs enfants leur inspirait ce mot charmant: « Insipide est la mélodie des oiseaux à qui entend le gazouillement d'un nouveau-né. » Mais quand leurs organes étaient brisés, leurs sens éteints, leur famille complète, les vieillards se séparaient de leurs enfants, dénouaient leur union conjugale, et par un veuvage volontaire, se préparaient dans la solitude, par la prière, le jeûne, la charité, la contemplation, à remonter vers Dieu. Après la vie mondaine et terrestre, par l'apprentissage de la vie angélique, ils préludaient à la vie du ciel.

Les manichéens primitifs, au jour de leur initiation, recevaient aux mains, à la bouche, et sur leur poitrine l'empreinte de trois sceaux mystiques[1]. Ces trois sceaux n'existaient plus chez les cathares du moyen âge, mais ils avaient conservé le triple élément de leur perfection ascétique: pureté de la main, de la bouche et du cœur. Sur ces trois sceaux ou ces trois vœux, les catholiques étaient d'accord avec les cathares. Seulement, l'ascétisme catholique n'avait point la base qu'il prétendait trouver dans la Bible. Il était condamné par saint Paul[2], condamné surtout par Moïse. Les catholiques durent d'autant plus vivement attaquer les cathares qu'ils étaient sur tous ces points plus radicalement manichéens. Mais

1. Beausobre, II.
2. Saint Paul, I Cor. VIII, 8. — Rom. XIV, 17. — Coloss. II, 8, 16, 21. — Hebr. XIII, 9.

les docteurs albigeois eurent beau jeu à leur demander le principe de leur ascétisme et à leur démontrer qu'ils n'étaient au fond que des manichéens exagérés et inconséquents: inconséquents puisqu'ils n'admettaient pas dogmatiquement la mauvaiseté ou l'inanité de la matière, et exagérés puisqu'ils en tiraient des conclusions excessives telles que la clôture monastique et cénobitique, rejetée par les cathares qui cependant se permettaient quelquefois l'anachorétisme sauvage des grottes et des forêts.

Les Romains, avec cette hauteur superbe dont ils ont seuls le secret, demandèrent à leurs adversaires s'ils recevaient l'Évangile. Guilhabert de Castres put leur répondre comme autrefois à Augustin l'éloquent Faustus : « Vous me demandez si je reçois l'Évangile? Est-ce une question à faire à un homme qui observe tous les commandements? Ce serait à moi à vous demander si vous recevez l'Évangile, puisqu'on n'aperçoit en vous aucune marque que vous le recevez effectivement. Pour moi, j'ai quitté père, mère, enfants; j'ai renoncé à tout ce que l'Évangile m'ordonne d'abandonner. Et vous me demandez si je reçois l'Évangile! — Je vois bien que vous ne savez pas seulement en quoi consiste l'Évangile qui n'est autre que la prédication et les commandements de Jésus-Christ. J'ai renoncé à l'or et à l'argent; j'ai cessé d'en porter dans ma bourse. Je me contente de la nourriture de chaque jour. Je ne suis point en peine si j'aurai demain de quoi me nourrir et me vêtir. Et vous me demandez si je reçois l'Évangile! — Vous voyez en moi ces béatitudes que Jésus-Christ a prêchées et qui composent l'Évangile. Vous

me voyez *pauvre*, *doux*, *pacifique*, ayant le cœur *pur*. Vous me voyez dans les larmes, souffrir la faim, la soif, la persécution, et la haine du monde à cause de la Justice. Et vous doutez encore si je reçois l'Évangile [1]. »

Voilà, certes, un éloquent tableau de la sainteté cathare. Il y avait plusieurs degrés d'initiation. Ceux qui observaient rigoureusement les trois vœux étaient appelés par les Grecs *Parfaits*, et par les Latins *Elus*. Les Élus étaient les docteurs. Ils enseignaient la multitude; et tous ces novices vivant dans le monde, et qui n'avaient le droit que de les écouter en silence, étaient, par cela même, appelés *Auditeurs* [2]. C'étaient les *Postulants* de la primitive Église; non de l'Église apostolique qui, surtout celle de saint Paul, était essentiellement libre, populaire, et vivant en plein soleil; mais de l'Église du second âge, qui se dérobait au jour et à la foule, cherchait les catacombes, s'enveloppait du voile de l'oracle d'Eleusis, et de l'ombre des mystères de l'Égypte. C'est une preuve de l'antiquité et du génie oriental du manéisme d'Occident. Les séculiers vivaient de la vie laïque; ils se mariaient, possédaient, acquéraient, vendaient, labouraient, moissonnaient, buvaient du vin, mangeaient de la viande, chassaient leur proie, revêtaient l'armure de guerre, et enfourchaient leurs palefrois de bataille. Les Parfaits ne paraissaient dans les combats que pour prévenir l'effusion du

1. Saint Augustin, *adv. Faustum*.
2. Id. *Confessions*.

sang, panser les blessures des guerriers, et donner le consolament aux mourants. A l'exemple du Sauveur, ils étaient médecins en même temps que prédicateurs et soignaient les maladies de l'âme en même temps que les infirmités du corps. Cathares, ils étaient cathartistes et menaient de front la double purification cathaéenne. Ils connaissaient les astres aussi bien que les herbes, à l'exemple des Mages de l'Orient. Ils avaient la réputation de commander aux vents, de calmer les flots, de détourner les tempêtes[1]. Cette réputation, ils ne la cherchaient pas par le mystère; ils ne vivaient pas dans le cloître; ils ne se confinaient pas dans les déserts. Comme le Christ, ils restaient dans le monde pour consoler son éternelle douleur. Ils devaient leur renommée miraculeuse à leur science, à leur sainteté, à leur soif de sacrifice. Aussi les séculiers avaient-ils la plus grande vénération pour ces célestes médecins; en toute rencontre, ils tombaient à leurs pieds en implorant la bénédiction des *Amis de Dieu*, et les recevaient sous leurs toits comme des anges du ciel.

1. Doat, Regist. de l'Inquisition.

CHAPITRE VII

Culte cathare. — Temple, prédication, musique. — Fêtes, le jour du soleil, la Manisola. — Agape, consolament. — Diacres et diaconesses. — Fils majeurs et mineurs. — Évêques patriarches. — Ecclésiarque.

Sous Constantin le Grand, le christianisme vainqueur s'était approprié les dépouilles du paganisme vaincu. Le culte impérial prit au polythéisme les temples, les autels, les pompes, les évolutions, les bannières, les couronnes, les lampes, les fleurs, l'encens, les hymnes, et jusqu'aux vêtements symboliques des prêtres, et jusqu'aux simulacres de ses dieux. Malgré cet amalgame scandaleux les catholiques, avec leur imperturbable assurance, ne manquaient jamais de taxer de paganisme les cathares. Les docteurs de Pamiers, à l'exemple d'Augustin, n'oublièrent probablement pas de dire aux Albigeois qu'ils n'étaient que des païens schismatiques. Mais les Albigeois purent répondre avec Fauste de Carthage : « Les païens servent Dieu par des temples, des victimes, des parfums. Pour moi, je le sers tout autre-

ment, et j'ai une tout autre opinion du culte qui lui est agréable. C'est moi-même qui, si j'en suis digne, suis le temple raisonnable de Dieu. Jésus-Christ, son fils, est le simulacre vivant d'une majesté vivante. Une âme instruite de la vérité est son autel. Et à l'égard des honneurs qu'il faut lui rendre, des sacrifices qu'il faut lui offrir, ils consistent uniquement en de simples et pures prières. Comment donc pouvez-vous dire que je suis un schismatique séparé du corps des païens ! [1] »

La simplicité du culte cathare est une preuve qu'il est antérieur à l'amalgame du christianisme et du paganisme accompli au IVe siècle. C'est absolument le culte de l'église apostolique. Ainsi, point de cités saintes, comme Rome, la Mecke, Bénarès. Point de temples de pierre, carapaces d'un Dieu matériel. Point de simulacres d'hommes divinisés; point d'autel, point de sacrifices, point de parfum. Leur temple, c'est la voûte du ciel, en Orient; mais en Occident, un toit quelconque les abritait d'un ciel pluvieux. A l'extrémité de cette salle nue, sur un pupitre revêtu d'une tunique de lin pur, était perpétuellement ouvert l'Évangile de saint Jean, le volume du Bien-aimé. On le paraphrasait avec simplicité mais dans un sens spirituel. C'était moins une prédication qu'une instruction morale, à l'exemple du Sauveur. Cette homélie, avec l'invocation initiale, la confession des péchés, l'oraison dominicale, et la bénédiction finale entrecoupés de génuflexions composaient tout le culte

1. Saint Augustin, *adv. Faustum*.

cathare. L'église apostolique était sans cantique; l'église johannite également n'avait point d'hymnes. Cependant la plus mystique des églises devait adopter le plus mystique des arts. En effet, c'est par les gnostiques orientaux que la musique s'introduisit dans le culte chrétien, hérésie harmonieuse. Les manichéens également étaient ivres de musique et de mélodie. Manès, grand musicien, inventeur d'un instrument nommé choélis, avait, ainsi qu'Agapius, et d'autres poètes gnostiques, composé un grand nombre de cantiques [1]. Ils louaient Dieu, le Père, le Fils, l'Esprit-Saint, et la félicité des élus dans le ciel. Mais au moyen âge, la musique avait subi le sort des fables astronomiques. Ces platoniciens avaient mis la musique à la porte du temple, comme Platon la poésie à la porte de sa république. Mais ils honoraient dans le monde la mélodieuse exilée, et le catharisme est une des causes du développement poétique et musical de l'Occident.

Comme tous les Orientaux ils priaient beaucoup et avec de fréquentes génuflexions. Ces génuflexions

1. D'après l'opinion commune, les chrétiens orthodoxes seraient les premiers organisateurs de la musique liturgique. M. Sathas cite des exemples d'où il résulte que les chrétiens ont emprunté aux hérétiques leurs chants et leurs drames. Methodius les prit aux Valentiniens; saint Ephrem à Bardesane et à son fils Harmonius. Arius forma un système complet de musique et de liturgie. Il composa des chants populaires pour les laboureurs, les matelots, les courriers. Ce recueil, intitulé *Thalia*, fut détruit par les empereurs orthodoxes, qui toutefois, en supprimant le livre, gardèrent les mélodies. Un des principaux propagateurs de cette musique purifiée fut Chrysostome. Ainsi la musique religieuse est d'origine arienne et gnostique. Journal des Savants. Juillet 1879.

sont grecques, car la prosternation est plutôt orientale. Le jour, ils se tournaient vers le soleil, et la nuit vers la lune, images du Verbe divin. Les premiers chrétiens observaient cette même attitude, et c'est ainsi que les vieilles basiliques ont toujours leur chevet tourné vers l'aurore. Ce rite évidemment est oriental, car on le retrouve dans les ruines du temple de Jérusalem (Ezéchiel VIII). Le jour du soleil était aussi pour eux le jour du Seigneur, le jour périodique de la prière, et du repos. Ils célébraient la fête de la Nativité, ou plutôt de la théophanie du Christ. Car, semblable à la sagesse antique, leur Christ n'avait point de mère dans l'humanité. Aux catholiques, adorateurs effrénés de la Vierge[1], ils opposaient cette réponse du Christ à Marie : *Femme, qu'y-a-t-il de commun entre toi et moi ?* (Jean II). Chez les cathares, la virginité, non moins appréciée que chez les catholiques, partait d'un principe différent. Ils célébraient aussi les fêtes de la Passion, bien que ce Christ éthéré n'ait pu souffrir sur la croix; de la Résurrection, bien que ce Christ immortel n'ait pu séjourner dans le tombeau, et de l'Ascension, qui terminait triomphalement les scènes lugubres de la tragédie céleste. Ils célébraient surtout la descente de l'Esprit sur les apôtres. Mais ils n'honoraient ni apôtre, ni saint. Les vieux manichéens honoraient Manès, le grand envoyé de *Mani*. Ils commémoraient sa mort, qui n'avait dû être qu'apparente comme

1. Le culte de la Vierge, même chez les plus pieux, n'est pas sans une certaine sensualité. Le P. Gratry dit quelque part, à propos de l'eucharistie : *La chair du Christ vient de la chair de la Vierge. Ah ! manger la chair de la Vierge !*

celle du Christ; aussi plaçaient-ils cette solennité funèbre au printemps. Point d'image, seulement une chaire vide, élevée de cinq degrés, et couverte d'un riche tapis emblème de la présence mystique du grand docteur chaldéen. De là son nom grec de *Béma*, chaire, trône de l'Esprit[1]. Les cathares occidentaux changèrent ce nom en celui de *Manisola*, ou *Manilosa*, consolation ou louange du Mani, et dont ils placèrent plus convenablement l'époque en automne. La fête était remontée du prophète à son type divin, le Paraclet. Au moyen âge, ces souvenirs du réformateur chaldéen, et ces réminiscences du culte des astres s'effacèrent insensiblement, et l'Église ne reconnaissait de docteur ni de soleil que le Christ. Le manéisme aquitain n'avait donc que quatre grandes fêtes, Nadal, Pascos, Pentecosta, et Manisola. Il en donnait deux au Sauveur et deux au Consolateur.

Ainsi la prédication, la prière, la confession, particulière et générale, mais toujours publique et à haute voix, entrecoupées de génuflexions, sans musique ni cantiques que la mélopée naturelle à la langue romane, avec l'invocation et la bénédiction, et le baiser de paix, voilà, dans sa simplicité, le culte cathare. Ce culte était en dialogue, et comme le Verbe, et non pas le sacrifice, en était le générateur, il s'appelait le *Sermon*. Gnose, il dérivait de la *chaire* et non de l'*autel*. Il faut y joindre deux sacrements : la bénédiction du pain ne se célébrait pas dans le temple, mais dans les maisons, à chaque repas; il en

1. Beausobre, II.

était de même de celle du vin, et ce banquet rappelait les agapes primitives. Remarquons que le manéisme occidental admettait le vin que rejetait le manichéisme oriental [1].

Les cathares, comme les premiers chrétiens, s'envoyaient ce pain consacré dont le pain bénit catholique est un souvenir. Pendant les persécutions on le gardait, et l'on en mangeait isolement des parcelles, en témoignage de la communion des saints en celui qui est le pain du ciel. Mais le principal sacrement cathare, c'était le baptême. Hardis logiciens, ils avaient supprimé le baptême de l'eau qui est celui de Jean-Baptiste et lui avaient substitué le baptême de l'esprit ou de la lumière qui est le vrai baptême du Christ. Dans le christianisme ordinaire, le sacrement principal, essentiel, générateur, c'est l'eucharistie, symbole du sacrifice du Christ. Mais dans le catharisme, il n'y a point de sacrifice, dès lors point d'eucharistie proprement dite, et la cène est tombée au rang secondaire d'une agape. Le catharisme étant une purification, le baptême a pris le premier rang, est devenu le sacrement principal, unique. Nous l'avons dit précédemment, le catharisme est plutôt la religion du Paraclet que celle du Christ. Dès lors le sacrement générateur du paraclétisme est le baptême de l'Esprit.

Les cathares aquitains l'appelaient *Conort* ou *Consolament*. Ils l'administraient par l'imposition

1. Le mahométisme rejette aussi le vin, consacré par le Christ.

des mains, accompagnée d'une prière, selon l'usage apostolique (Act. VIII, 12. — XIII, 3. — 2 Tim. I, 6). Il n'était donné que dans l'âge adulte, parce qu'il suppose la foi. Il était le signe d'initiation des *Parfaits* et de consécration des diacres et des évêques, comme le baptême des premiers temps. Vivant, il introduisait l'adepte dans le sacerdoce ; mourant, il l'introduisait dans le ciel. Aussi, ce moribond, pour faire une *bonne fin*, se mettait entièrement entre les mains des diacres. Il fallait que le malade eût tous ses sens. On ne s'écartait de cette règle que pour les guerriers blessés à mort. Mais d'ordinaire les chevaliers s'y préparaient par *l'Apareillament*, préliminaire qu'ils demandaient aux évêques avant la bataille [1]. Ainsi les cathares conservaient les deux sacrements primitifs, ou plutôt avaient substitué à l'eucharistie, le baptême devenu en quelque sorte le sacrement unique et immensément développé dans un sens spirituel. Les catholiques au contraire matérialisaient les sacrements, dénaturaient l'essence du baptême ajoutant à l'eau l'huile et le sel, mutilaient l'eucharistie par le retranchement de la coupe et du vin, changeaient la table en autel, la cène en sacrifice, et multipliaient à l'infini le sacrifice un, unique, universel du Calvaire. Les léonistes s'en tenaient strictement au baptême de Jean et à l'agape du Christ.

Du Paraclet, son céleste chef, l'Église cathare prenait le nom d'Église de la *Consolation*. Elle n'était composée que des *Parfaits*, c'est-à-dire de ceux qui

1. Siège de Montségur.

avaient été initiés à la perfection cathare par le rite générateur du *Consolament*, ou baptême de l'Esprit. Ces Parfaits ou Consolés portaient une robe noire, en signe du deuil de l'âme, et sur leur tête un chaperon en forme de tiare grecque ou orientale. C'était proprement la barreta ou berret des montagnards pyrénéens dont le large disque arrondi dessinait autour de leur crâne d'ivoire comme une auréole d'ombre. Ils coupaient leur barbe et laissaient pousser leurs cheveux à l'opposé des moines qui ne rasaient pas leur menton et tondaient leur occiput. Ils cachaient sous leurs vêtements un fil symbolique, un cordon sacerdotal à la manière des Brames de l'Inde [1]. Les Parfaites portaient à leur front un diadème ou couronne symbole de royauté mystique. Ces emblèmes, dont ils justifiaient l'usage par l'Évangile, étaient des réminiscences de l'Orient. On disait alors : un diacre *revêtu*, une diaconesse *couronnée*. Les Parfaits et les Parfaites observaient le célibat le plus strict. Mais quelquefois ils vivaient ensemble, et les catholiques, dont les prêtres avaient des mœurs analogues, flétrissaient ces Parfaites du nom outrageant de concubines[2]. C'était un reste des *Agapètes* et des *Sunercomènes* de la primitive Église. Ces compagnes des prêtres chrétiens n'étaient elles-mêmes que les hétaïres des philosophes grecs. La Grèce antique avait légué ces mœurs douteuses aux catholiques et aux cathares. Elles indignaient saint Jérôme, exposé

1. Rainerius, Monéta, Doat.
2. Doat, Procéd. des Inquisit.

peut-être aux mêmes soupçons dans ses monastères de Rome et de Bethléem [1].

Selon un précepte du Christ, ils ne voyageaient jamais seuls: chaque Parfait avait son *Socius*, et chaque Parfaite sa *Socia*. Cet usage ancien s'était aussi conservé chez les moines. Dans le catharisme la femme occupe une plus grande place que dans le christianisme, et cela dérive du dogme cosmogonique[2]. La femme était essentiellement consolatrice; toutefois, bien que missionnaire et médiatrice excellente, elle ne s'éleva jamais jusqu'au sacerdoce suprême, et l'archidiaconesse resta toujours subordonnée au patriarche. Les Parfaits formaient le conseil canonical de l'Église cathare, et en même temps le séminaire où se recrutait incessament l'ordre sacerdotal. Cet ordre se composait, comme dans la primitive Église, de l'ancien, du diacre, et de l'évêque. Mais entre le diacre et l'ancien se plaçait le sous-diacre, et entre le diacre et l'évêque, deux archidiacres. Ceux-ci s'appelaient le Fils-Majeur et le Fils-Mineur: c'étaient les grands vicaires de l'évêque. Enfin le système comportait un ecclésiarque universel ou pontife souverain qui peut-être n'exista jamais que dans les rêves de Manès.

Le manéisme fut évidemment dès l'origine une secte égalitaire et antisacerdotale, un quakérisme

1. Hiéron, Epist.
2. Voir l. II. ch. 1.

oriental. Le sacerdoce devait répugner à l'Église de l'Esprit, libre comme les vents du ciel[1]. Son mode de formation successive est marqué par les grades de ses ministres. Son premier pasteur, laïque, fut l'ancien; le second, déjà prêtre, fut le diacre; le troisième, chef sacerdotal, fut l'évêque. C'est ainsi qu'en imitation de l'Église chrétienne ou pour mieux lutter contre ses adversaires et résister aux persécutions le manéisme égalitaire et laïque se trouva jeté dans les cadres hiérarchiques et dans l'organisme sacerdotal. Il en était à l'épiscopat quand parut Manès qui, s'inspirant du génie de l'Inde, concut le plan gigantesque d'une monarchie théocratique. Il lui donna pour base le type apostolique ou plutôt moïsiaque. Un pape électif, douze patriarches, soixante-douze primats inférieurs, des évêques, des diacres, des anciens, composaient la hiérarchie immense. La monarchie manichéenne (si du moins son plan gigantesque a pu jamais s'exécuter) se composait de douze provinces qui se subdivisaient en soixante-douze diocèses, et conséquement chaque primat avait six suffragants surbordonnés. Le pontife souverain, à l'exemple du Christ, et pour fuir la persécution n'avait ni résidence fixe, ni siège déterminé. Pasteur infatigable, il allait sans relâche visitant dans le mystère et dans l'orage ses troupeaux épars sur toute la face de l'univers. On a prétendu que ce pontife nomade n'était pas un pape, mais le Paraclet lui-même. Le Paraclet, effectivement, était le chef invisible de l'Église cathare, comme le Christ était le chef

1. Jean III, 8.

céleste de l'Église chrétienne. Mais nous croyons que, dans le principe, il y avait un pape, et une succession de pontifes souverains se rattachant à Manès, vicaire du Paraclet, comme dans l'Église romaine une hiérarchie qui prétend remonter jusqu'à saint Pierre, vicaire du Christ. C'est la pensée de Manès, et le génie de l'Inde. Toutefois, la monarchie manichéenne, si elle exista, s'était rompue de bonne heure, et brisée en fragments nombreux correspondant aux anciennes sectes gnostiques, qui reprenaient leur indépendance perdue dans le monopole de Manès. L'Esprit grec, réfractaire à l'unité, et radicalement fédératif et patriarcal, reprenait son empire. Toutes ces Églises se reconstituèrent isolément sur la base commune de la dodécade apostolique, leur principe générateur. Ainsi Pons, dans le Périgord, Eon de l'Étoile dans la Bretagne, le patriarche des Bogomiles slaves avaient tous douze apôtres, ou suffragants, à l'exemple du Christ. Cette dodécade est un signe de l'antiquité de l'Église cathare, car on la retrouve partout dans l'Église primitive, chez les Syriens, les Egyptiens, les Hellènes, les Bulgares, les Saxons d'Angleterre, les Celtes d'Ecosse et d'Irlande [1]. Toutefois, il est vraisemblable que toutes ces Églises sœurs qui, chacune avait son *catholicos* ou pontife souverain, ne reconnaissaient plus, dans les derniers temps, pour chef commun, invisible et céleste, que le Paraclet.

Il est singulier que l'idée théocratique qui venait

1. Fleury, Hist. de l'Égl. — Montalembert. les Moines d'Occident.

de l'Inde fut transmise à l'Église romaine par Manès. Le manichéisme fut une sorte de catholicisme oriental à grand orchestre et à grand spectacle. La théocratie qui n'avait pu être réalisée par le génie trop mystique de l'Orient sera reprise, cinq siècles plus tard, et tentée par le génie plus robuste de l'Occident. L'Église de saint Pierre, transportée de Jérusalem à Rome, s'y développera en synagogue gigantesque par l'amalgame du vieux pontificat étrusque et de la grande sacrificature hébraïque, des cultes de Saturne et de Jéhova.

Nous avons essayé de reconstruire les conférences de Pamiers. En somme, l'Albigéisme est un christianisme oriental, à base panthéistique, profondément élaboré par le génie alexandrin et facilement réductible à l'enseignement d'Origène. Le synode du Castellar fut un tournoi théologique entre Origène et Athanase, dans l'Apamée de l'Occident.

CHAPITRE VIII

Clôture des Conférences. — Résumé de maître Arnauld de Campranhan. — Symbole cathare définitif. — Dernières paroles du patriarche. — Anathème pontifical. — Innocent III décide la Croisade.

Pendant un mois, ces immortelles questions : Dieu et le monde, le ciel et l'enfer, le Christ et Satan, le temps et l'éternité, furent solennellement débattues aux conférences du Castellar. Arnauld de Campranhan, enfin, prononça la clôture, résuma la discussion, et dut formuler un jugement doctrinal. Campranhan signifie *le champ des grenouilles*[1]. Maître Arnauld avait effectivement en lui quelque chose de batracien. Il en avait la nature rampante et amphibie et sans doute aussi l'aigre coassement. De son marais il pressentait la tempête et frissonnait dans sa peau. Nous avons dit qu'il était parent ou vassal intime de la maison de Foix. Le docteur hybride formula son jugement de façon que chacun des deux partis se vanta plus tard d'avoir obtenu son suffrage ambigu.

1. Campus ranarum.

Cathare alors il jugea probablement, selon le désir du comte, en faveur des cathares. Redevenu catholique sous la croisade, il prétendit et laissa publier qu'il avait prononcé dans le sens des catholiques, ce qui est peu vraisemblable. La guerre décida de sa métamorphose et fit de cette raine de l'albigisme une salamandre de l'inquisition. Quoi qu'il en soit, et tout en tenant compte de sa pusillanimité native, ajoutons, pour être équitable, qu'il lui fut impossible d'émettre un jugement général, un arrêt absolu. Les titres étaient divers, inégaux, entremêlés, insolubles, mystérieux. Mais, la Bible à la main, les consuls de Pamiers et la vicomtesse Sézélia de Conserans devaient condamner hautement la théocratie romaine; en silence et avec un soupir, la théosophie cathare. Sézélia, moins brillante qu'Esclarmonde, est de sang et de foi l'aïeule de Jeanne d'Albret, et le type austère des princesses de la Réforme du XVIe siècle.

Les Albigeois, selon l'usage antique, confessèrent leur symbole. Voici ce décalogue du Thabor pyrénéen.

DIEU

UN ET TRINE

PÈRE, FILS, ESPRIT

LE PÈRE.

1. Le Père est l'Agnostos, l'Inconnaissable, Principe de l'Etre, unique Essence, *devant qui les Anges se voilent de leurs ailes.*

2. Le Père engendre le Fils, *empreinte de sa substance, splendeur de sa gloire,* unique, cossubstantiel, mais non coéternel.

3. Du Père et du Fils émane l'Esprit, la Mani, la Rouah, la Consolatrice, inférieure au Fils.

4. Trine-Unité de Dieu, entrevue des Juifs, mieux connue des Grecs, visible dans tout l'univers.

5. Le monde est une parcelle de l'Etre infini tombée de l'Eternité dans le Temps. La création est une blessure de Dieu.

6. Le Fils est le Créateur. Il fit l'archétype du monde. Lucibel, le Non-Etre, l'Ange de la forme, manifesta l'univers.

7. Lucibel n'est pas le Mal. Dieu étant le Bien absolu, le Mal absolu n'est pas. Le Mal n'est qu'une défaillance de l'Etre.

8. Les Hommes sont des Esprits déchus, captifs dans la chair, exilés sur la Terre, regrettant le Ciel.

9. Pendant 4,000 ans, ils se sont dépravés. Ils ont suivi la voie des sens, ils ont oublié Dieu. *Mais toute la création gémit et soupire après son rétablissement* (Rom. VIII. 20). Elle s'écrie avec Platon : *attendons le Dieu Sauveur.*

LE FILS.

1. Après 4,000 ans, enfin, paraît le Christ, le Logos. Il n'est point né d'une femme. Sa mère n'est point Marie, mais la *Mani*, la *Rouah* céleste.

2. Il n'est point né dans une étable. Sa crèche c'est l'Azur. Si une femme l'avait conçu, il ne serait pas sorti des entrailles, mais de la tête, des lèvres. *Non vulva*, sed *valva Verbi.*

3. Mais non, le Fils du ciel descend d'astre en astre, avec la majesté d'un Dieu.

4. Pour vivre parmi les hommes, il revêt le voile de la chair, et prend le nom et la figure de Jésus, fils de Joseph.

5. Il apparaît sous César-Auguste, il vit sous Tibère, est condamné par Caïphe, Hérode, Pilate, le vieux monde juif et romain.

6. Que vient-il faire? Un monde nouveau ; un monde de justice, de vérité et d'amour.

7. Il vient montrer la *Voie* perdue, rétablir la *Vérité* méconnue, ranimer la *Vie* expirante du genre humain. (Jean XIV, 6.)

8. Il prêche, agit, lutte, souffre, pleure, guérit, ravive, agonise et meurt sur la croix.

9. Non, un immortel ne peut mourir. Il représente la grande tragédie humaine. Il reste vainqueur du péché, de la mort, du sépulcre, et les traîne à son char triomphal.

L'ESPRIT.

1. C'est la Rouah, la Mani, la Mens. *Spiritus est quod spiratur et a quo vivitur*. Le Souffle, l'Amour, qui unit le Père et le Fils dans le ciel, opère la fusion des âmes dans le monde.

2. Il est descendu, à la Pentecôte, sur les apôtres et principalement sur le Bien-aimé. Jean a fondé notre Eglise, Jean est notre patriarche ; Pathmos est notre berceau, l'Apocalypse est notre Genèse.

3. Nous avons encore d'autres pères spirituels, le grand Origène, Marc de Memphis, Priscillien d'Avila, Pablos d'Arménie, Erigène d'Irlande, Lisois d'Orléans, Nicétas de Constantinople.

4. Notre Eglise a les vertus du Paraclet. Elle est pure et purificatrice, sainte et sanctifiante, consolante et consolée dans l'exil du monde.

5. Elle est la consolation de l'univers. Elle dédaigne le monde, abhorre le sang, éteint l'enfer, convertit Satan, proclame le salut universel des hommes et des anges.

6. Dieu est esprit et nous l'adorons en Esprit. Notre culte est immatériel. Point de pompes, point d'images, point d'hommes divinisés, point de rites

de la mort, point de spectacles sacrés, ni de théâtres sacerdotaux.

7. Point de monachisme ni de cénobitisme, point de légendes fabuleuses. L'Evangile pur, et la fleur de l'évangile du Boanerge. Point de villes saintes : ni Romes ni Meckes; surtout point de pontifes-dieux. Nous abhorrons la théocratie.

8. Nous sommes l'antinomie de Rome. Son nom est *Force*, le nôtre est *Charité*. Pierre use de l'épée; Jean n'use que de la parole et de l'amour. Rome est l'empire romain sacerdotal; ses papes sont des Césars. Innocent III est l'antichrist.

9. Jean ne marche plus avec Pierre. Son compagnon est Paul. Nous aimons les disciples de Paul de Tarse, de Pierre de Brueys, d'Arnaud de Brescia. Ils luttent avec nous dans la tempête. Nous les renfermons comme la nuée du désert contenait le Verbe de Jéhova[1].

Telle est la triple ennéade qui compose le Décalogue du Thabor pyrénéen.

Donc, dit ensuite Gaucélis, *manithéisme est monothéisme*. Puis, regardant en face ses adversaires, il ajouta : C'est vous qui êtes dythéistes et polythéistes. Vous adorez l'homme, et vous éternisez Satan. Vous élargissez incommensurablement l'enfer. Vous le transportez sur la terre. Dans vos fêtes de Moloch, vous brûlez les *Amis de Dieu*. Vous noircissez les

1. Vaux-Cernay, Monita, Rainéris.

purs et les *consolateurs* pour les jeter dans les flammes. Toulouse, Orléans, Troyes, Vézelai, Paris, fument encore de vos homicides bûchers. Et maintenant, nous le savons, vous projetez l'embrasement d'un peuple, la conflagration de l'Aquitaine. Vous portez dans vos capuces les tonnerres du Vatican.

Rome, en effet, avait tonné. Innocent III venait de lancer une philippique furibonde contre Ramon VI (29 mai). L'abbé de Cîteaux, son légat, était allé signifier à Toulouse cet ultimatum foudroyant. Arnauld-Amalric, après son message pontifical, rejoint la conférence dont il augmente les tempêtes. Il arrive pour fulminer l'anathème. Le colloque se change en tribunal. Les catholiques vaincus s'érigent en juges et les cathares victorieux tombent au rang d'accusés. Ils sont les révoltés, les justiciables de la théocratie[1]. Amalric se lève, comme l'ange du dernier jugement. Il dit : « Au nom du Dieu tout-puissant, de la sainte Eglise romaine, et du bienheureux pontife Innocent, nous vous déclarons hérétiques. Nous vous ôtons le feu et l'eau, l'Eglise et la cité, la terre et le ciel ! — Eh, que nous laissez-vous donc ? — Le bûcher et l'enfer ! Vous êtes livrés au bras séculier. Le comte de Foix est sommé d'exécuter les sentences du Saint-Siège, sous peine d'être livré, lui, ses peuples et ses terres, au roi de France.

Le prince bondit sur son trône. — Nous en appelons, dit-il, au pape Innocent. — Nous en appelons, dirent les cathares, au Christ, notre pontife, au Paraclet, notre céleste consolateur. — Et nous,

1. Voir la condamnation d'Abailard à Sens,

s'écrièrent les barons et les consuls, nous en appelons au jugement de Dieu et de nos épées ; à l'épée d'Aïtor, d'Alaric, d'Adcantua ; à cette épée victorieuse des Francs, des Arabes et des Romains. » Et ces glaives agités donnèrent comme une fulguration et un retentissement anticipés des batailles.

Arnauld et les évêques sortirent et se dirigèrent vers la cathédrale. Les cloches convoquaient le peuple à la basilique du Mercadal. Leurs clameurs menaçantes répétaient et répercutaient les colères d'Innocent III. Le Vice-Dieu, pendant les apprêts des conférences, avait lancé sa foudre (29 mai). Mais l'éclair n'éclata que sur leur clôture ; il mit un mois à venir du Vatican au Castellar. Les évêques troublés reprirent cœur en respirant la nuée de feu. Ils tinrent en réserve ce bouquet, cette gerbe de tonnerres. Ils n'eurent qu'à fulminer l'anathème olympien. Ils entrent dans la cathédrale, aujourd'hui élégante et ogivale, alors romane, massive et sombre. Ils éteignent les cierges de l'autel, les lampes du sanctuaire, et l'anathème roule dans l'ombre grossi et multiplié par les échos sourds des voûtes de la vieille basilique carlovingienne comme dans les catacombes de l'enfer. Ces voix effrayantes appelaient la nuit, la mort, la guerre, et toutes les larves de l'Abyme[1].

Les légats, suivis des évêques, des moines, d'une plèbe hurlante, la croix en tête, sortent de l'église

1. Condamnations de Ramondi et de Baimiac à Toulouse, 1181.

par le grand portail latéral, et de la forteresse par la haute arcade septentrionale. Ils descendent dans les rues de Pamiers en chantant les strophes de l'hymne de la colère et de l'effroi.

Dies iræ, dies illâ
Sæclum solvet in favillâ
Teste David cum sibyllâ.

A ces chants funèbres, la ville en fête et couronnée de fleurs, ressentit comme le frisson de la mort. Ses murs de briques rouges parurent jeter une sueur de sang et un reflet de feu[1]. Les cours d'amour cessent, les tournois sont suspendus, les harpes se taisent, comme des oiseaux effarés. La Sibylle l'annonce, *un siècle va être réduit en cendre*, l'Aquitaine va mourir. La procession et l'hymne lugubre se prolongent dans la plaine, ondulent sur le rivage de l'Ariège et vont se perdre dans la forêt de Bolbone, sépulture des comtes de Foix, et vers l'abbaye de Saint-Antonin, métropole future de la croisade. La croisade délibère déjà dans ce cloître avec son chef, l'abbé de Cîteaux. Les cathares, escortés par les barons, regagnèrent paisiblement leurs grottes et leurs déserts, en soupirant : *Dieu est amour !*

1. Carcassonne vit des gerbes de sang, Toulouse vit des croix de feu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

LIVRE PREMIER.

RAMON V, COMTE DE TOULOUSE.

LIVRE II.

ALADAÏS, VICOMTESSE DE CARCASSONNE.

LIVRE III.

NICÉTAS.

LIVRE IV.

RICHARD CŒUR DE LION.

LIVRE V.

RAMON VI, COMTE DE TOULOUSE.

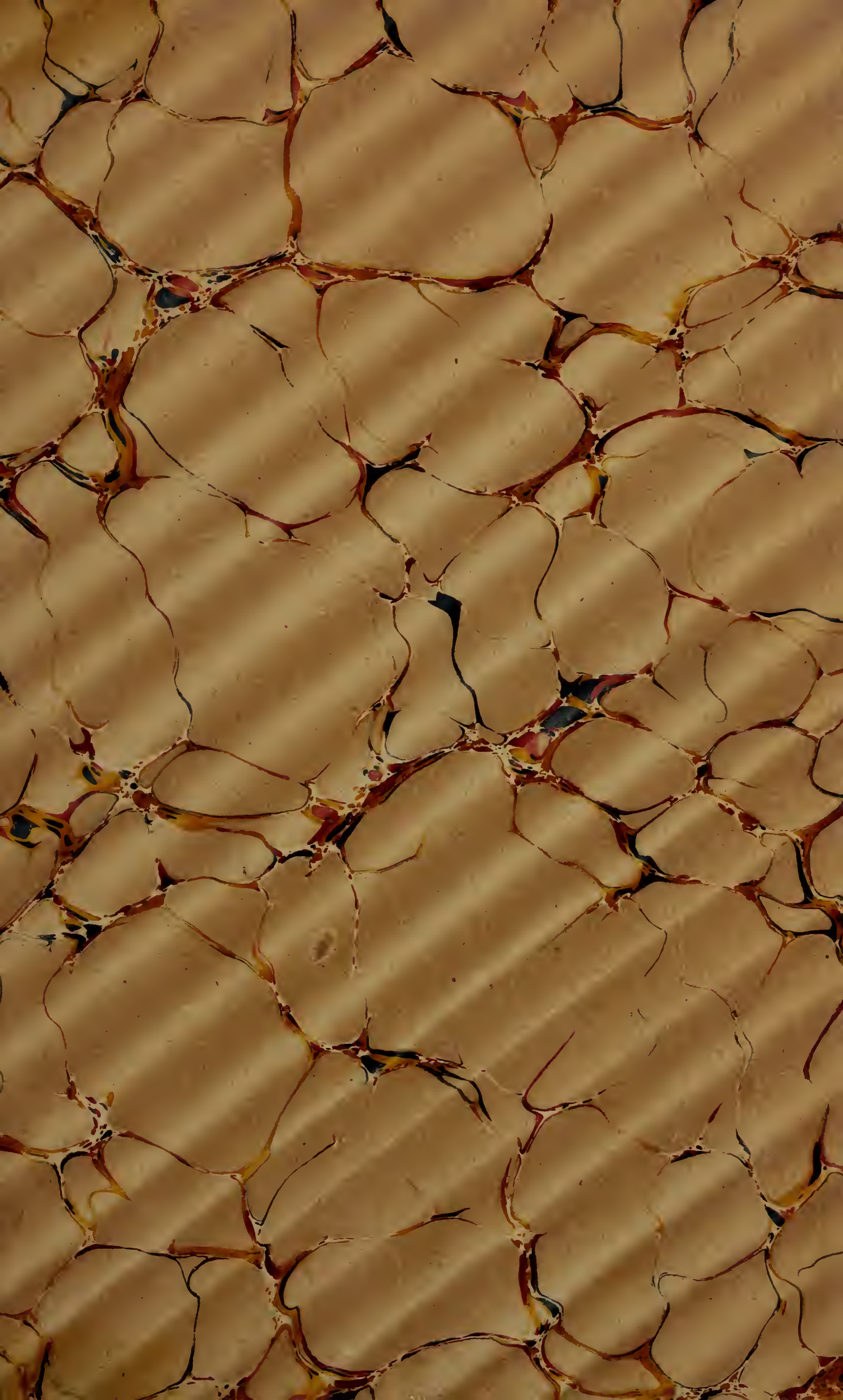
LIVRE VI.

ESCLARMONDE DE FOIX.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.






BW1695 .P51 v.1
Histoire des Albigeois.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00069 2956